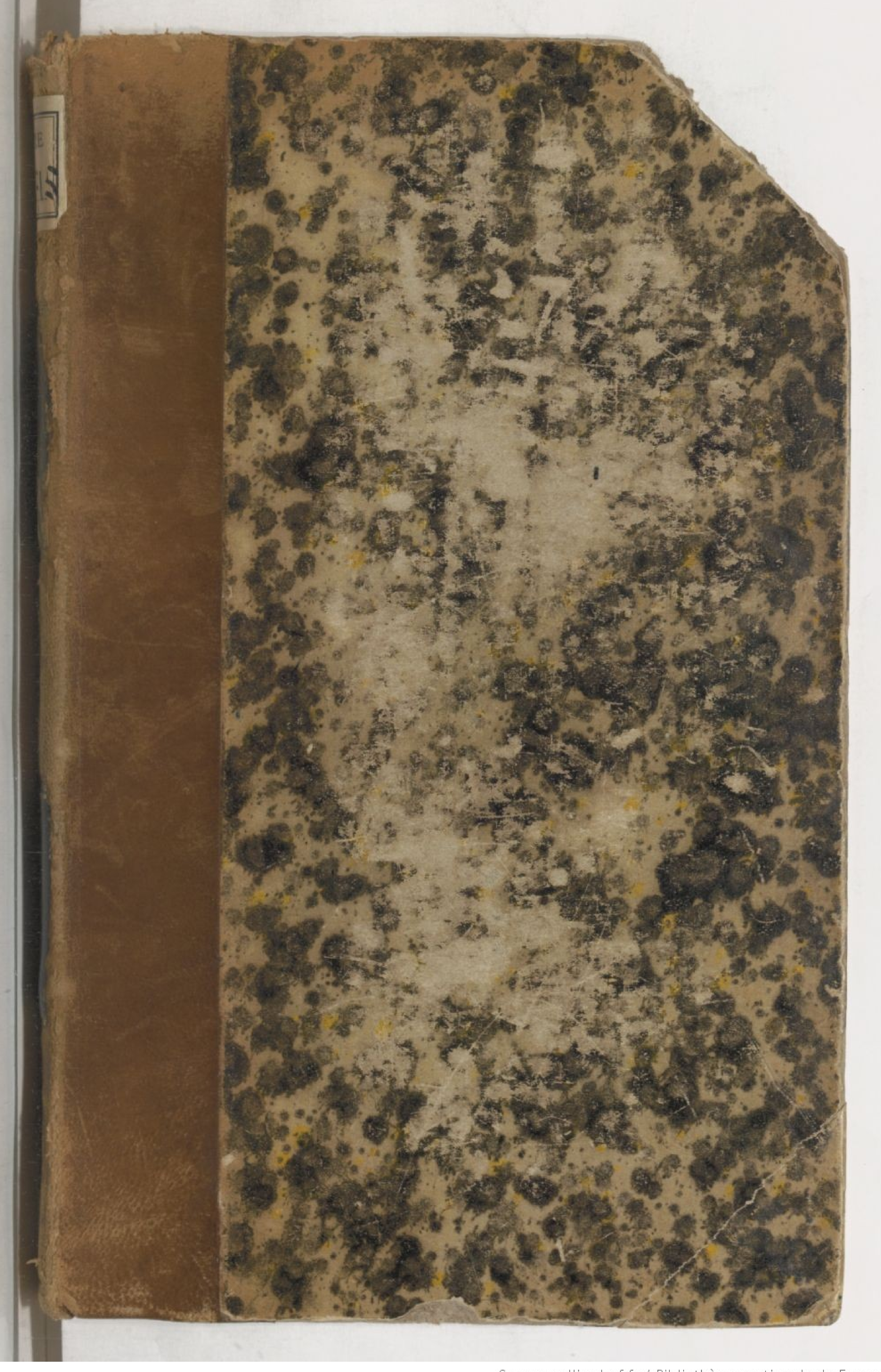
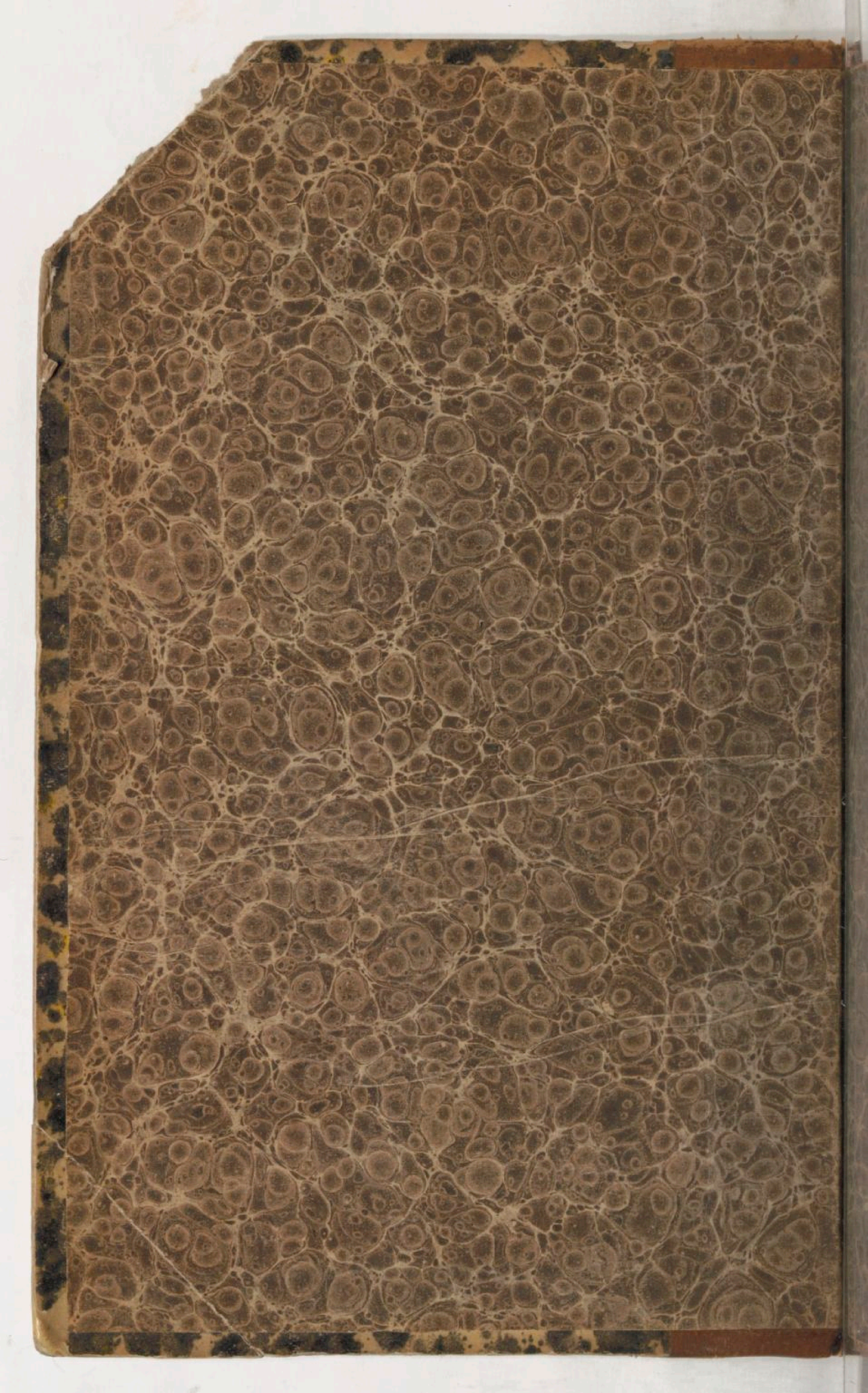


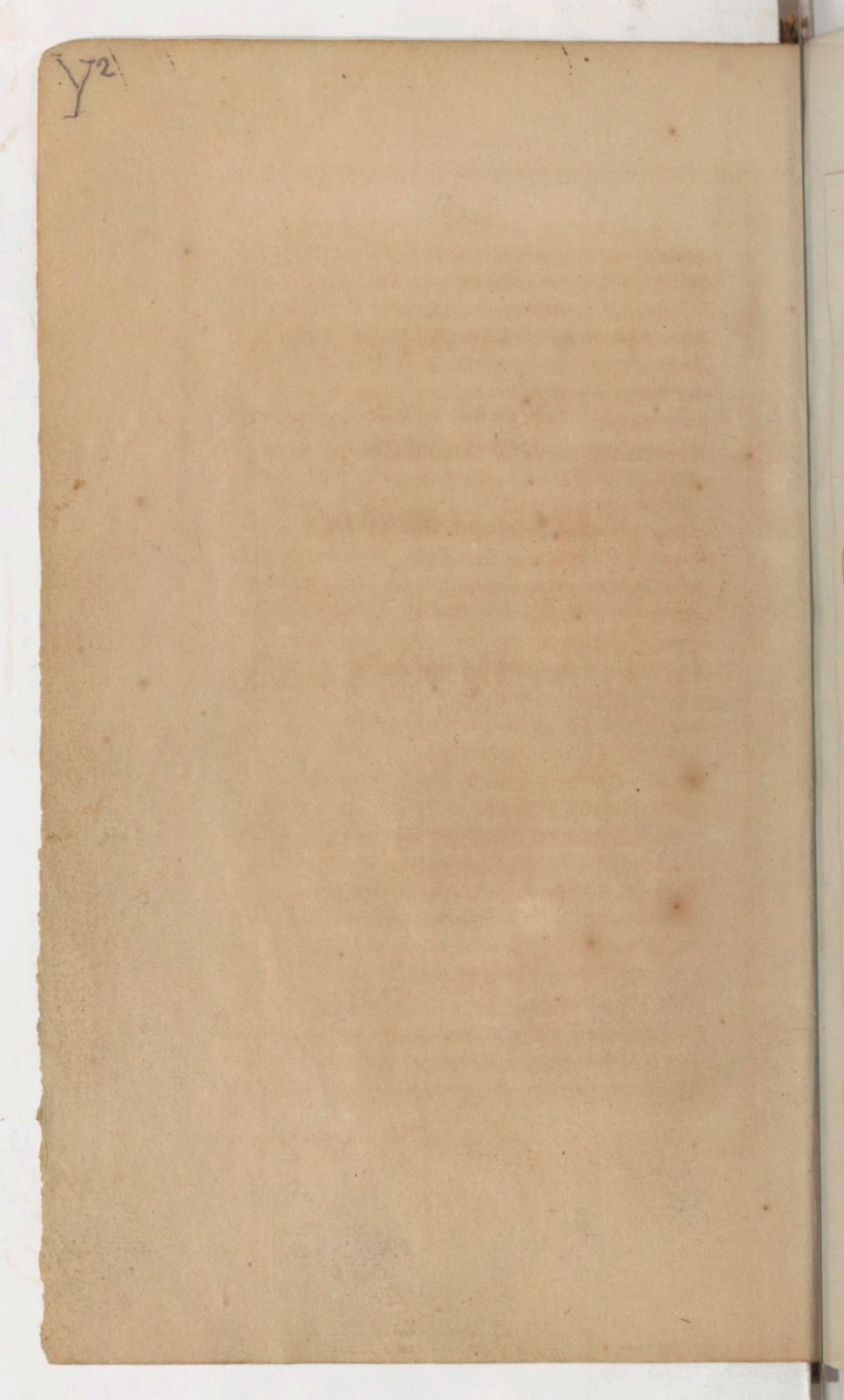
Contes fantastiques...


BnF Gallica








Y2

OEUVRES COMPLÈTES

DE

E. T. A. HOFFMANN.

A

Paris. — Imp. de Béthune et Plon, rue de Vaugirard, 36.

CONTES FANTASTIQUES

DE

E. T. A. HOFFMANN.

Traduction nouvelle

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE L'AUTEUR;

PAR HENRY EGMONT.

ORNÉE DE VIGNETTES

D'APRÈS LES DESSINS DE CAMILLE ROGIER.

TOME PREMIER.



PARIS.

CAMUZEAUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI SAINT-MICHEL, 25.

1836.



NOTICE

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES D'HOFFMANN.

On a singulièrement abusé du génie qui a présidé aux contes fantastiques contre leur auteur lui-même. Le nom d'Hoffmann, depuis la publication en France de ses œuvres, y est devenu pour ainsi dire une enseigne banale de toutes les idées excentriques, plus ou moins littéraires, écloses pour la presse qui broie si activement l'ivraie comme le bon grain. Le titre même attribué à l'ensemble des productions de l'auteur allemand ne lui appartient pas; le *fantastique* d'Hoffmann réside dans ses conceptions plutôt que

dans son style : c'est à l'inverse de ses imitateurs *. Mais ce qui caractérise peut-être le mieux la critique de nos jours, c'est l'esprit de charge et d'exagération. Ainsi l'impression produite par l'originalité du talent d'Hoffmann n'a pas suffi à ceux qui ne voyaient en lui que le type d'un nouveau genre bon à exploiter ; et l'on s'est plu à entourer la personne de l'écrivain d'une multitude de fictions magiques, d'une fantasmagorie étrange qui a servi de pâture à une curiosité vulgaire, mais dont le héros à coup sûr, malgré sa vocation instinctive, eut été en réalité bien embarrassé.

Nous allons rétablir brièvement la vérité historique altérée à dessein sur l'existence du conteur allemand ; et si les faits viennent démentir certaines traditions moins favorables à l'homme de lettres qu'à la faconde de leurs prôneurs intéressés, peut-être aussi serviront-ils à venger Hoffmann des injustes préventions et des griefs ridicules auxquels des esprits du premier ordre, tels que sir Walter Scott, n'ont pas balancé à sacrifier l'incontestable mérite de ses ouvrages.

Ernest-Théodore-Wilhelm ** Hoffmann a vécu qua-

* Toutefois la tradition du mot étant établie de manière à être irrévocable, nous avons dû nous y conformer, dans l'intérêt même de cette nouvelle édition.

** Wilhelm ou Guillaume : le prénom d'*Amédée*, dont l'initiale se retrouve au titre des contes, ayant été substitué au véritable par le premier éditeur d'Hoffmann, celui-ci

rante-six ans et demi, jour pour jour; mais sa réputation littéraire ne date que du dernier quart de sa vie. Né à Kœnigsberg, le 24 janvier 1776, il passa plus de trente ans consécutifs dans la carrière de la magistrature, que son père avait suivie, et pour laquelle il avait été élevé. Après de laborieuses et brillantes études, il fut admis, à dix-neuf ans, auditeur de la régence à Kœnigsberg, se rendit à Glogau chez un de ses oncles qui y avait une charge de conseiller, et, trois ans plus tard, il fut attaché en qualité de référendaire au *Kammergericht* de Berlin, où cet oncle venait d'obtenir pour lui-même une place de conseiller intime. Enfin, après un troisième et dernier examen, qui lui fit beaucoup d'honneur, au mois de mars de l'année 1800, on le nomma assesseur, avec voix consultative, de la régence de Posen.

Cette ville de la Pologne, soumise alors à la domination prussienne, offrait beaucoup d'attraits à la jeunesse, par la société brillante et l'activité des relations qui l'animaient. Hoffmann fit marcher de front le travail et les plaisirs, se montrant non moins ingénieux dans ceux-ci que plein de capacité pour les affaires; mais ce dernier mérite ne le mit pas à l'abri des ressentiments de l'amour-propre blessé. Il lui arriva un jour, dans un accès de gaîté, de faire circuler dans un grand bal, et sous le masque, des caricatures de sa façon où plus d'un assistant fut blessé de se reconnaître. Un grand personnage entre autres, pour

jugea à propos de le conserver pour toutes ses autres publications.

venger l'offense prétendue faite à sa dignité, agit auprès du ministre, et fit reléguer le trop spirituel satirique à Plozk, au fond d'une province éloignée. Hoffmann partit, au printemps de l'année 1802, avec une jeune Polonaise qu'il avait récemment épousée.

Ce fut dans cette espèce d'exil qu'il fit, pour la première fois, imprimer un opuscule sur l'emploi des *chœurs* dans le drame *. Bref, sans s'affecter autrement de sa disgrâce, Hoffmann consacra les deux années qu'elle dura à s'exercer avec ardeur dans la littérature et surtout dans les arts dont il était enthousiaste. Peintre et musicien depuis son enfance, il fit des portraits, d'admirables dessins à la plume, il composa des messes, des sonates, des fragments d'opéras, une comédie destinée à concourir à un prix de cent frédérics d'or, fondé par Kotzebue ; il entreprit enfin de consigner ses sensations et ses aventures dans un journal de sa vie, qui fut plusieurs fois interrompu et repris jusqu'à l'époque de 1815. Ce fut ainsi qu'il commença à se fonder dans le monde une réputation de talent qui ne fit que s'accroître à Varsovie, où il obtint, au commencement de 1804, un siége de conseiller.

Son séjour dans cette ville fut marqué par une suite de distractions et de plaisirs; tout en remplissant ses fonctions avec le même zèle, il organisa des concerts périodiques qui eurent un tel succès, que la

* Les premiers essais littéraires d'Hoffmann furent deux romans, intitulés *Cornaro* et *Le Mystérieux*, qu'il composa au collége et qui sont restés inédits.

société d'amateurs dont il était le chef, fut bientôt à même d'acquérir le palais Mnisck, qu'on décora avec pompe pour y célébrer ces solennités musicales. Les événements militaires, dont l'Allemagne était alors le théâtre, causèrent une impression peu profonde sur l'esprit d'Hoffmann, et le retentissement de la bataille d'Iéna interrompit à peine les répétitions de ses concerts. Cependant les conquêtes de Napoléon allaient changer toute sa destinée. L'affranchissement de la Pologne amena bientôt la dissolution de la régence prussienne, et son conseiller dilettante se trouva sans emploi. Il s'en consola en se livrant plus que jamais à ses goûts d'artiste indépendant ; il assistait aux brillantes revues de l'empereur, il allait remplir sa partie de tenor aux messes des religieux Bernardins, et le soir il dirigeait l'exécution des *quatuors* d'Haydn et de Mozart, ou travaillait à la composition, durant des nuits entières, avec son ami Hitzig *.

Hoffmann était étroitement uni depuis le collége avec Hippel, le neveu de l'écrivain distingué du même nom, et cette amitié dura sans refroidissement jusqu'à la mort d'Hoffmann ; mais ils étaient retenus éloignés l'un de l'autre par leurs fonctions respectives, et ne se voyaient qu'à de longs intervalles. Hoffmann forma à Varsovie une autre liaison, qui ne fut pas moins durable, avec Hitzig, son contemporain

* Hoffmann écrivit à Varsovie trois partitions, celles de *L'Écharpe et la Fleur,* poème dont il composa aussi les paroles, celle des *Joyeux musiciens,* et celle du *Chanoine de Milan.*

d'âge, amateur passionné de musique comme lui, attendant tout, ainsi que lui, de son travail et de l'avenir. C'est cet ami qui a conservé un mémorial de la vie d'Hoffmann et publié sa biographie, après avoir recueilli son dernier soupir.

Hoffmann fréquenta aussi à Varsovie Zacharias Verner, l'auteur du drame célèbre de *La nuit du* 21 *février*, et à qui il a prodigué de vifs éloges dans ses écrits.

Comme monument de l'intimité existant entre Hippel et Hoffmann, nous mettrons sous les yeux du lecteur une lettre de ce dernier, écrite après son arrivée à Varsovie, et dont, privés en ce moment du texte original, nous empruntons la traduction à une biographie rédigée par M. Loève-Veimars. L'esprit et la gaîté dont cette lettre est remplie peuvent faire connaître l'une des faces du talent de l'auteur, et mettront à même d'apprécier, au moins à cette époque, son caractère privé, qui a donné lieu à tant d'imputations étranges.

« Mon cher et unique ami, je suis arrivé à Varsovie ; j'ai monté au troisième étage d'un palazzo de la rue Fréta, j'ai tiré ma révérence au gouverneur, brave homme à l'air ouvert et riant, puis au président qui a trois ordres et qui porte le nez un quart de pouce au-dessus de l'horizon ; puis j'ai fait visite à toute une armée de collègues, et maintenant me voilà cloué à mon bureau, m'échinant à élaborer des résumés et des rapports, *sic eunt fata hominum*. Je m'étais proposé d'écrire, de composer ; je voulais invoquer les muses dans les frais bosquets de Lazienki ou dans les

larges allées du jardin de Saxe, et voilà que le géant Gargantua gît sans mouvement sous vingt-huit gros volumes d'actes comme sous autant de rochers lancés par la main terrible de Jupiter tonnant, et le *Renégat* * gémit sous le poids de trois assassins qui, sur le point de partir pour le bagne, se vengent par ce dernier meurtre. Varsovie est une ville bien vivante, bien bruyante, surtout dans la rue Fréta, où je demeure. Hier, le jour de l'Assomption, je laissai là mes actes, et, m'étant assis au clavecin, j'essayai de composer une sonate pour me distraire ; hélas ! je me trouvai bientôt dans la position du *musicien enragé* de Hogarth. Tout juste sous mes fenêtres il s'éleva une querelle entre trois marchands de farine, deux rouliers et un marinier ; les parties plaidaient fort énergiquement devant un marchand fruitier qui a son magasin dans un caveau, tout près de là ; par malheur les cloches de l'église paroissiale, de l'église des Dominicains, furent mises en branle ; en face de moi, près du cimetière des Dominicains, de pieux catéchumènes battaient à grands tours de bras deux vieilles timbales ; les chiens du voisinage aboyaient et hurlaient. Dans ce moment la troupe équestre de Loembach vint à passer au son des trompettes et de la grosse caisse ; un troupeau de porcs, débouchant par

* *Le Renégat*, opéra comique, chef-d'œuvre du spirituel auteur de *Gargantua*, qui l'achèvera avec l'aide de Dieu, vers l'année 1888 : *le Renégat* fera oublier tout ce que ce misérable barbouilleur de Gœthe écrit dans ce genre.

Note d'Hoffmann.

la rue Neuve, marche à sa rencontre; quels cris! quels grognements! quelle lutte infernale! Je jetai plume et papier au diable, je mis mes bottes et je me sauvai loin de tout ce vacarme en passant par le faubourg de Cracovie. Bientôt un bois sacré me reçut sous ses ombrages. J'étais à Lazienki, semblable à un jeune cygne; l'élégant palais nage sur les ondes transparentes du lac; des zéphirs voluptueux soufflent dans les arbres en fleurs. Quelles délicieuses promenades dans les allées au feuillage épais! mais que vois-je? n'est-ce pas la statue du gouverneur de don Juan, qui galoppe avec son nez blanc à travers la sombre feuillée? c'est Jean Sobieski! je lis : *Pink fecit*, malè fecit. Quelles proportions! le héros passe sur le corps de quelques esclaves qui lèvent, en se tordant, leurs bras flétris vers le coursier cabré. C'est un aspect dégoûtant! et puis le grand Sobieski, représenté en Romain, avec des moustaches, avec un sabre polonais et un sabre en bois; quelle ineptie!

Hélas! je suis perdu! voici le conseiller Margraff qui vient à moi. Il m'emmène de force dans sa droschka. La voiture s'arrête devant un édifice informe; sous une toiture chargée de plus de douze cheminées; sur le devant un petit, un très-petit frontispice. C'est la salle de spectacle! Quelle pièce donne-t-on? le *Porteur d'eau* de Chérubini. Bien! l'orchestre joue l'ouverture qui est vive et brillante, avec un flegme tout-à-fait allemand. Le comte Armand a un nez et des moustaches postiches; sa femme chante d'un quart de ton trop haut; la garde nationale porte l'uniforme russe; les promeneurs parisiens font le salut

polonais, *upadam do nog*'s aux portes de la ville, et embrassent les genoux des gardes qui visitent leurs passeports.

Voici le porteur d'eau : son tonneau peut tenir à peine une demi-voie, cela n'empêche pas que le comte Armand n'en sorte, au moment où la garde a tourné le dos. C'est miraculeux ! Tu me demandes comment je me trouve à Varsovie ? c'est un monde bruyant, trop étourdissant, trop fou ; c'est un pêle-mêle, un vacarme à vous donner le vertige : où veux-tu que je prenne le temps pour écrire, pour dessiner, pour composer ? Le roi devrait me faire cadeau de son palais de Lazienki : je présume que je m'y trouverais fort bien ! »

A la fin des trois années de son séjour à Varsovie, Hoffmann avait trente et un ans, et n'avait guère eu jusqu'alors de plaintes à former contre le sort. De l'année 1807 date la série d'événements pénibles qui vinrent traverser son existence et en détruire la paix. Une atteinte de fièvre nerveuse, qui augmenta de beaucoup l'irritabilité naturelle de ses organes, fut comme le présage de cette période de fatalité. Peu de temps après, sa jeune fille mourut à Posen, où elle s'était réfugiée avec sa mère pour se soustraire aux chances dangereuses qu'offrait le théâtre de la guerre. Hoffmann alla chercher fortune à Berlin, mais son étoile obscurcie seconda mal les efforts de sa bonne volonté.

Bref, ce furent huit années, mêlées de pluie et de soleil, comme dit le poète, où la somme des mauvais jours fut supérieure au nombre des bons ; huit an-

nées pleines de revirements et de contrastes, qui mirent à une rude épreuve le courage et la patience de l'ex-conseiller, mais qui développèrent au plus haut degré, dans l'âme impressionnable de l'artiste, les éléments de son génie particulier, et le besoin de peindre ses sensations exceptionnelles.

Dans l'intervalle dont nous parlons, Hoffmann fut tour-à-tour chef d'orchestre, journaliste, traducteur, décorateur-machiniste, répétiteur de chant, peintre en fresques, chantre d'église ; tantôt donnant de modestes leçons de piano au cachet, tantôt écrivant en moins d'un mois la musique d'un opéra en quatre actes ; faisant des vers de circonstance et des caricatures, des articles de critique ou d'imagination pour la *Revue du monde élégant* et la Gazette musicale de Leipsick. Il doit au hasard l'intimité de Weber et de Jean-Paul Richter ; il recueille un héritage qui lui tombe des nues ; il s'associe avec l'acteur Holbein pour la direction du théâtre de Bamberg, qu'il fait prospérer, dépensant alors cinquante florins par mois à l'hôtel de *La Rose*, centre des plus joyeuses réunions, et quelque temps après obligé de vendre sa redingote pour pourvoir à son dîner. Nous le voyons changer de résidence à l'improviste, de Bamberg revenir à Berlin, puis aller à Bayreuth, à Nuremberg. Sur la route de Dresde à Leipsick, il a la douleur de voir sa femme blessée d'une manière affreuse par la chute de la diligence. De retour à Dresde, il organisa la troupe d'opéra qui joua concurremment, avec Talma et mademoiselle Georges, aux fêtes que fit célébrer Napoléon dans la capitale de la Saxe ; il fut aussi témoin ocu-

laire de la grande bataille gagnée par l'empereur aux portes de Dresde, le 27 août 1813, et donna à cette occasion des preuves remarquables de sang-froid et d'énergie. Un boulet de canon vint couper un homme en deux au-dessous de la fenêtre où il se trouvait occupé à trinquer avec l'acteur Keller. Celui-ci laissa tomber son verre ; Hoffmann, se tournant vers lui, vida le sien d'un trait, accompagnant son toast d'une sentence philosophique sur la mort. La nouvelle d'Agafia est une inspiration de cette journée. Lors de la nouvelle occupation de la ville par les Russes et les Autrichiens, le 21 novembre suivant, Hoffmann rédigea sous le feu des obus *Le Poète et le Compositeur*, dialogue critique aussi judicieusement pensé que spirituellement écrit.

Au mois de janvier 1814, Hoffmann ressentit une violente attaque de goutte ; mais il venait de retrouver avec bonheur, à Leipsick, son ami Hippel, alors titulaire d'une charge de conseiller d'état. Le rétablissement de l'ancien ordre de choses devait donner aussi à Hoffmann l'espoir de recouvrer dans la magistrature une des fonctions auxquelles ses anciens services et son éminente capacité lui donnaient les droits les plus légitimes, et Hippel s'empressa de solliciter en sa faveur. Mais, malgré les modestes prétentions d'Hoffmann, qui n'aspirait qu'à se voir pourvu d'un emploi d'expéditionnaire, ce ne fut qu'en qualité de surnuméraire qu'il obtint de rentrer dans les bureaux de Berlin. Il avait alors près de trente-neuf ans.

Cependant le mérite individuel, qui l'avait toujours

et partout fait supérieur à sa position, ne tarda pas à appeler sur lui une juste distinction, et le sort lui devint de nouveau plus favorable que jamais. Au commencement de 1816, il fut nommé conseiller au *Kammergericht;* sa renommée littéraire lui assurait déjà les ressources les plus fructueuses. L'opéra d'*Undine*, composé sur le libretto spirituel du baron de Lamotte Fougué, et qui fut représenté à Berlin avec autant de succès que de magnificence, rendit son nom tout-à-fait populaire. Hoffmann se vit assiégé par les libraires et les éditeurs de revues. Il se livra au monde, au plaisir, au goût de sensualité qui lui était propre, et peut-être avec trop d'abandon, trop d'ardeur; mais n'était-il pas pardonnable de demander à l'aisance, à la bonne fortune une compensation de ses privations récentes et de ses longs jours d'épreuve?

Toutefois, ce fut à cette époque que se forma, sous sa présidence, une société, une sorte de club littéraire, que composaient avec lui Hitzig, Contessa, Chamisso, l'auteur de la piquante histoire de *Pierre Schlemil*, et le docteur Koreff, doué de beaucoup d'influence sur l'esprit d'Hoffmann, et qui lui prodiguait avec dévouement les soins éclairés de son art.

Cette confrérie d'hommes de goût et d'esprit tenait ses séances familières chez Hoffmann. On faisait de la musique, on racontait des histoires, on causait, on discutait des questions d'art et de littérature; et c'est en quelque sorte le procès-verbal de ces réunions intimes qu'Hoffmann a pris plaisir à rédiger dans son ouvrage intitulé *Les Frères de Sérapion*, dont deux

volumes parurent en 1819, le troisième en 1820, et le dernier en 1821. Sous les noms de Théodore, Lothaire, Ottmar, Vincent et Sylvestre, Hoffmann s'est mis en scène avec ses amis, et c'est dans le courant de ces dialogues qu'il a inséré un grand nombre de ses contes, dont quelques-uns avaient été publiés auparavant dans des revues ou des almanachs littéraires.

C'est de cet ouvrage que nous avons extrait *Signor Formica*, *Le Conseiller Krespel*, *Doge et Dogaresse*, *Mademoiselle de Scudéry*, *La Vampire*, *Maître Martin*, *Bonheur au jeu*, *etc.* Les conversations elles-mêmes, qui servent de cadre et de motif à ces récits, sont remplies d'une saine critique et d'heureuses observations ; mais elles paraîtraient sans doute beaucoup moins piquantes en France, à cause des allusions nombreuses qu'elles renferment sur la littérature et la société allemandes. Hoffmann rend compte au lecteur de ce titre de *Frères Sérapion* par la narration d'une aventure assez bizarre dont le héros est un original vivant retiré dans une grotte sauvage, et qui s'imagine être en réalité Sérapion le martyr..

C'est à cette occasion, pour ainsi dire, que les amis communs organisent leurs assemblées périodiques, et en mémoire de ce singulier personnage qu'ils conviennent de prendre entre eux le titre de *Frères Sérapioniens*.

Hoffmann avait publié antérieurement les *Contes nocturnes* et les *Fantaisies*. Voici, du reste, un relevé sommaire de ses productions dans leur ordre chronologique. La vive imagination de l'auteur s'était ré-

vélée d'abord dans la *Biographie du maître de chapelle*, *J. Kreisler*, qui parut, en 1809, dans la Gazette musicale de Leipzick ; mais ce n'était qu'un essai incomplet. C'est en 1814 seulement que fut imprimée la première édition d'un recueil intitulé par Hoffmann : *Fantaisies à la manière de Callot*, et qui, d'après l'avis de Jean Paul, qui en écrivit la préface, serait encore mieux désigné sous le titre de *Nouvelles artistiques*. Il est question de l'ouvrage et de cette préface dans le journal privé d'Hoffmann dont nous avons parlé, à la date du 21 novembre 1813. C'est aux volumes de Fantaisies qu'appartiennent *Le Magnétiseur*, *La Nuit de Saint-Sylvestre*, *Gluck*, *Don Juan*, *Le Pot d'or* et *Le Chien Berganza*. On y trouve encore, sous le titre de *Kreisleriana*, une suite de fragments et d'opuscules spécialement relatifs à l'art musical, et pour la plupart écrits sous une inspiration satirique.

En 1815, Hoffmann publia *L'Élixir du Diable*, roman en deux volumes, qu'une traduction française attribue, on ne sait pourquoi, à son compatriote Spindler.

C'est le plus long des ouvrages d'Hoffmann, et l'on y trouve des peintures vives et originales de la vie monastique, mais le sujet en est assez triste et l'intrigue un peu embarrassée.

Sous le titre de *Contes nocturnes*, Hoffmann fit paraître, en 1817, un nouveau volume qui renfermait, d'abord *Le Majorat* et *L'Homme au sable*, deux de ses meilleures productions, et de plus, *Ignace Denner*, *L'Église des Jésuites*, *La Maison déserte*, etc.

Deux ans après, *Les souffrances ou tribulations d'un directeur de théâtre* vinrent mettre le sceau à sa réputation comme critique, et prouver jusqu'à quel point les leçons de sa propre expérience avaient mûri les fruits de son talent. Hoffmann avait composé cette œuvre piquante d'après ses souvenirs de Bamberg, et il s'en explique lui-même en ces termes : « Il y a environ douze ans, dit-il, que l'éditeur de ce livre éprouva un sort pareil à celui de M. Grunhelm dans le *Monde renversé* de Tieck. La force des choses lui ravit la place commode qu'il occupait au parterre, pour le transplanter dans l'orchestre au poste du directeur de musique. Là il put tout à son aise observer les mœurs singulières de ce petit monde qui vit et s'agite derrière la toile et les coulisses. C'est avec ses propres remarques, et à l'aide des bienveillantes communications d'un directeur de théâtre, dont il fit la connaissance dans l'Allemagne méridionale, qu'il a composé le dialogue en question. » Hoffmann y développe ses idées sur l'exécution dramatique, de même qu'il a empreint la nouvelle de *Don Juan* de ses sentiments les plus intimes sur l'art musical, et il y a fait entrer une appréciation, non moins judicieuse qu'enthousiaste, du théâtre de Schakespeare.

Pendant la maladie qui vint altérer de nouveau et grièvement sa constitution, au printemps de 1819, Hoffmann conçut et écrivit *Le Petit Zacharie*, une de ses compositions les plus bouffonnes; ensuite, à son retour d'un voyage en Silésie, entrepris dans l'intérêt de sa santé, il fit paraître *Les Frères Sérapion*, et en 1820 *Les Contemplations du chat Murr*.

Le chat Murr est un acteur important des dernières phases de la vie d'Hoffmann ; c'était un compagnon, un ami chéri du conteur, et autant l'affection de ce dernier fut passionnée et sincère, autant est pittoresque cette histoire philosophique de l'animal bien-aimé, dont la perte l'accabla peu de temps après du coup le plus sensible. L'apparition de *La Princesse Brambilla*, l'année suivante, ajouta encore à la renommée d'Hoffmann, qui vit, en même temps, s'améliorer sa position sociale par sa nomination comme conseiller à la cour d'appel ; mais il lui restait peu de temps, hélas ! à jouir de son nouveau bien-être, et les derniers mois de son existence devaient en être aussi les plus pénibles. Hoffmann fut atteint de l'affreuse maladie connue sous le nom de *tabes dorsalis*. La consomption fit des progrès rapides sur ce tempérament nerveux et irritable. Néanmoins, aux souffrances aiguës qu'il eut à subir, Hoffmann opposa un courage et une résignation exemplaires ; il endura sans murmurer la terrible application du moxa sur l'épine dorsale, dernier expédient auquel recoururent les médecins pour raviver son corps presque entièrement paralysé. Mais rien ne pouvait plus prolonger une vie, dont il était cependant loin d'envisager lui-même le terme comme aussi prochain, et il mourut le 25 juin 1822, après avoir dicté, trois heures auparavant, quelques lignes d'un conte qui resta inachevé, et sans avoir cessé de travailler activement pendant tout le cours de sa maladie.

Maintenant que nous avons raconté les faits, maintenant qu'on peut compter tous les jours de la vie d'Hoffmann consacrés, presque sans exception, à un utile emploi, à un but positif, quelle surprise n'éprouvera-t-on pas au souvenir des portraits imaginaires décorés de son nom, et de tant de récits infidèles propagés sur son compte?

Sur la foi de ces ingénieux narrateurs, qui se serait attendu à trouver dans Hoffmann un homme posé, érudit, bon mari, chef de maison entendu? qui aurait voulu croire que le jeune élève de Barthole, devenu habile magistrat et savant jurisconsulte, n'aurait peut-être pas écrit ces contes qui devaient illustrer son nom, sans la destinée imprévue qui vint l'arrêter au milieu de sa carrière sérieuse, dans la maturité de l'âge? Bref, qui reconnaîtrait jamais dans le personnage fantasque, dont les travers supposés ont fourni tant d'arguments gratuits aux feuilletons, l'étudiant zélé de Kœnigsberg, le joyeux assesseur de régence à Posen, l'artiste multiple, le juge laborieux, l'auteur enfin d'innombrables rapports de justice criminelle ou civile, cités comme des modèles de précision, de dialectique et de lucidité? Voilà pourtant l'homme qu'on nous a dépeint comme un extravagant aigri par les revers de la fortune, victime d'une fatalité diabolique, sans cesse aux prises avec les fantômes menaçants d'une imagination déréglée, et ne puisant enfin ses inspirations factices que dans les excès de l'ivresse, et de la conduite de vie la plus anormale!

Parce qu'Hoffmann, au déclin de sa vie, fatigué du

monde, dégoûté des plaisirs bruyants, avait adopté, pour y passer ses soirées, une humble taverne de Berlin, où il fumait, comme tous les Allemands, avec passion, et où il aimait, comme tout le monde, à boire de bons vins, qu'il pouvait largement payer *, on nous l'a représenté, sur le frontispice de ses œuvres, dans un caveau bien sombre, entouré de spectres et d'images sataniques, à califourchon sur un tonneau comme Silène, et aspirant des bouffées de fumée dans une pipe-monstre, du foyer de laquelle surgissent mille diablotins informes et tout un appareil effrayant de sorcellerie.

On nous dira sans doute qu'il ne faut voir là qu'un emblême, qu'une allusion au genre de ses écrits, dont les éditeurs allemands ont eux-mêmes donné l'exemple, sans qu'il en soit résulté de préjudice pour la mémoire de l'auteur. Mais il suffit d'un fait pour démentir cette assertion, et l'inconcevable jugement, porté sur Hoffmann par Walter Scott, prouve combien elle est erronée. Car nous aimons à croire que le romancier écossais n'a eu que le tort de baser son amère critique sur des renseignements faux et incomplets ; autrement ne serait-il pas responsable d'une injustice criante? Et cette injustice, dont on serait tenté de l'absoudre, plutôt que d'y voir l'effet d'une rivalité de métier sans doute indigne de lui, ne faudrait-il pas l'attribuer à l'exagération de ses goûts aristocratiques qu'il aurait évidemment compromis en sanc-

* Il a consacré le souvenir de cet endroit dans le conte de *La Nuit de Saint-Sylvestre*.

tionnant de ses éloges les goûts plébéiens de l'artiste indépendant, et les moyens auxquels l'adversité obligea Hoffmann de recourir, sans qu'il crût, et avec raison, y risquer sa dignité d'homme de lettres et d'honnête homme?

Qu'est-ce donc que cette existence errante, vagabonde, reprochée à Hoffmann par sir Walter Scott qui semble même comprendre sa vie entière dans l'anathème de ses expressions? Hoffmann, réduit à vivre de son industrie durant les sept années de l'invasion française, changea de place et d'occupations suivant ses besoins et la nécessité des circonstances; il fit alors bien des choses qui auraient rebuté le courage et la patience de cœurs moins affermis que le sien, et cependant, dans tout ce qu'il entreprit, il sut faire tourner à son honneur les difficultés et même l'abaissement de sa position; là où il échoua, il put accuser justement la sévérité du sort, tandis que son succès fut toujours le fruit de son génie et de son savoir faire. Bref, jamais homme, placé dans les mêmes conjonctures, ne fit preuve de plus d'habiles facultés, ni d'un esprit plus fécond en ressources, car ainsi que le dit très-bien notre Figaro : « Il faut souvent, en pareil cas, déployer plus de science et de calculs pour subsister un jour seulement, qu'on n'en met pendant cent ans à gouverner des royaumes entiers. »

Aussi l'épithète triviale de *bohémien* ne nous paraît-elle pas une bien grave offense pour l'ex-directeur du théâtre de Bamberg; mais traiter Hoffmann, comme le fait plus loin sir Walter Scott, de fou fu-

rieux, de bouffon en démence, bon à enfermer dans un hospice ; non-seulement lui reprocher l'absence complète du sentiment de moralité qui distingue à un si haut degré les nouvelles de *Mademoiselle de Scudéry*, de *Maître Martin*, d'*Ignace Denner*, *etc.*, mais même lui dénier le caractère sacré de poète qui domine et colore, tel qu'un phare brillant, ses moindres compositions ; nous le demandons, n'est-ce pas en vérité, ou méconnaître volontairement la plus simple équité, ou témoigner du plus inconcevable aveuglement ? Il est évident que Walter Scott a écrit sa notice sous une influence hostile, due en partie à des traditions mensongères qu'il n'a pas pris la peine de vérifier ; mais lorsqu'à l'appui de son opinion sur le caractère frénétique et grotesque des écrits d'Hoffmann, il analyse tout entier le conte de *L'Homme au sable*, et arguë des *horreurs absurdes* qu'il prétend y signaler pour prononcer contre l'auteur une réprobation sans appel, au nom de la morale et du goût ; nous oserons dire avec franchise que Walter Scott n'a pas même compris le sens véritable du texte d'Hoffmann, et, en tout cas, la logique aurait fort à faire pour légitimer ses conclusions. Nous nous trouvons heureux, du reste, de pouvoir opposer au célèbre Écossais une réfutation péremptoire puisée dans ses propres écrits.

C'est à propos de mistress Anne Radcliffe, dont le nom, dit-il, ne doit être prononcé qu'avec le respect dû au génie, que Walter Scott exprime, comme on va le voir, au sujet de l'emploi du fantastique, des principes absolument contraires à ceux qui parais-

sent avoir dicté son opinion sur les œuvres d'Hoffmann.

Anne Radcliffe fut en effet la créatrice, en quelque sorte, d'un genre comparable, sous plus d'un rapport, à celui qui a rendu le nom d'Hoffmann aussi populaire que le sien. Voici sommairement en quels termes Walter Scott défend la cause de sa compatriote, et justifie le mémorable succès de ses romans.

« Mistress Radcliffe a un droit incontestable à prendre place parmi le petit nombre des écrivains que l'on distingue comme fondateurs d'une école. — Le luxe et la fécondité d'imagination forment le caractère spécial de ses ouvrages. Ils séduisent surtout par la terreur qu'ils excitent, tandis que des incidents variés tiennent sans cesse l'intérêt suspendu, et la curiosité éveillée. Le lecteur suit avec anxiété la baguette magique que l'auteur promène à son gré sur un monde de merveilles imaginaires. Quand même, après avoir fermé le dernier volume d'un de ces romans mystérieux, il remarque de sang-froid ou la défectuosité du plan qui l'a si vivement intéressé, ou l'invraisemblance de certains moyens surnaturels, l'impression première reste encore la plus forte, parce qu'elle est fondée sur le souvenir des émotions profondes du merveilleux, de la curiosité, de la crainte même qui ont agité son esprit dans le cours du récit. — Toutefois les critiques n'ont pas manqué à la brillante réputation d'Anne Radcliffe. On prétendit que l'enthousiasme qu'avaient excité ses ouvrages ne prouvait que le mauvais goût de l'époque, et on lui reprocha surtout d'avoir substitué, à la peinture vraie

des passions, les fictions extravagantes et improbables d'une imagination exaltée. — Quand on veut être juste, on s'aperçoit bientôt que cette critique tient à cet esprit dépréciateur qui cherche à détruire la réputation d'un écrivain en lui refusant les qualités qui appartiennent à un genre de composition tout-à-fait différent de celui qu'il a choisi *. Mais la question n'est pas si les romans dont il s'agit ont l'espèce de mérite que leur plan n'exigeait pas et qu'il excluait même, ni si le genre choisi par l'auteur a l'importance et la dignité de ceux illustrés par d'autres talents supérieurs. L'unique point à décider est de savoir si, considéré comme genre nouveau, le *roman* de mistress Radcliffe a son mérite spécial, et est susceptible de charmer le lecteur. — Or, la curiosité, le désir du mystère, et un germe secret de superstition, sont au nombre des éléments de l'esprit humain, et l'écrivain a d'autant plus le droit de faire appel à ces sentiments, même à l'exception des autres, qu'il s'impose en cela une tâche plus difficile et plus délicate. — Peut-être pourrait-on comparer ces sortes d'ouvrages à certains baumes qui deviendraient funestes pris habituellement et constamment, mais dont l'effet est presque miraculeux dans certains moments de langueur. Si ceux qui condamnent ce genre de composition indistinctement, réfléchissaient sur la somme de plaisirs réels qu'il procure, et de chagrins

* Sir Walter Scott n'en fait pas moins un crime à Hoffmann de n'avoir pas transformé ses contes en *nouvelles historiques*.

qu'il soulage, la philantropie devrait modérer leur orgueilleuse critique ou leur intolérance, etc. » (*Biographie littéraire des romanciers célèbres*, par Walter Scott.)

Il n'est pas une de ces réflexions qui ne s'applique exactement aux écrits d'Hoffmann, pas un de ces éloges auquel on ne puisse faire valoir ses droits, pas un de ces arguments qu'on ne puisse revendiquer en sa faveur. Anne Radcliffe fut aussi, comme lui, l'objet de fables ridicules. On en fit une aventurière allant évoquer au fond des vieux donjons en ruine et des cavernes sauvages, les héros et les idées de ses terribles narrations ; on alla jusqu'à répandre le bruit que sa raison s'étant aliénée par suite de l'impression funeste de ses propres fictions, elle occupait une cellule dans un hôpital de fous, en proie aux plus effrayantes visions et à des accès continuels de terreur spontanée. Or, personne ne mena jamais une vie plus calme et plus douce que l'auteur des *Mystères d'Udolphe*, qui demeura vingt ans silencieuse et solitaire après la publication de son dernier ouvrage, exclusivement consacrée aux occupations et aux tranquilles plaisirs du foyer domestique ; et Walter Scott, qui a pris soin de réfuter ces calomnies absurdes auxquelles trop de gens encore ajoutent aveuglément foi, convient même qu'il en a été la dupe pendant long-temps. Comment cette expérience ne l'a-t-elle pas rendu plus circonspect à l'égard d'un étranger qu'il était encore moins en position de bien juger?

Du reste, Hoffmann lui-même, comme s'il eût prévu les injustes préventions dont il serait un jour

l'objet, les réfute de la manière la plus sensée en faveur de Salvator Rosa, au commencement du conte de *Formica*, en établissant nettement, entre la vie intellectuelle et la vie positive de l'artiste, une démarcation qui présente toujours, en effet, plutôt des contrastes frappants que des analogies incertaines. C'est ainsi que Sterne, pour ne parler que des écrivains anglais, Sterne, ce peintre inimitable des secrets mouvements du cœur, des vives et fugitives émotions de l'âme, n'avait nul épanchement, nulle mansuétude dans ses relations sociales et était à-peu-près dénué de sensibilité pratique. Il serait difficile de deviner l'auteur de Gulliver au récit de la vie agitée du Doyen de Saint-Patrick, et l'on n'eût jamais cru, en voyant le Révérend Maturin dépasser, par sa jovialité et son amour du plaisir, les jeunes gens les moins réservés, que cet esprit mondain fût le créateur des sombres peintures de *Melmoth* et de *Bertram*.

Contentons-nous donc d'apprécier le génie du poète d'après ses œuvres sans vouloir en tirer l'horoscope fictif de son existence. Du reste, comme nous l'avons déjà dit, nous sommes loin d'envisager les œuvres d'Hoffmann comme aussi fantastiques et autant invraisemblables qu'on est habitué à le faire, et, d'ailleurs, le véritable côté surnaturel de ses contes, qui a tant séduit les uns ou choqué les autres, ne nous semble pas en être le cachet distinctif ni le titre le plus valable à la réputation qu'ils ont conquise. A vrai dire, ces fantaisies purement imaginaires n'exciteront jamais la sympathie générale comme celles de

ses productions, où l'originalité de la forme n'ôte rien à la vérité et au naturel de l'idée principale. On trouve dans celles-ci un mérite d'observation si précieux, une ironie si piquante, une si profonde connaissance du cœur de l'homme, que, sous le charme de l'illusion qui en résulte, on est tenté d'admettre, sans plus d'examen, l'intervention des agents surnaturels mis en jeu par l'auteur, et dont l'effet alors est de frapper plus vivement l'imagination sans dérouter ni fatiguer l'esprit. Il est rare qu'Hoffmann n'attache point à ses contes un sens instructif, une induction morale qu'il se garde bien, il est vrai, de démontrer explicitement et pédantesquement, mais qui s'inculque d'autant mieux dans l'esprit du lecteur réfléchi, avec l'ineffaçable empreinte de ses merveilleux récits. Souvent même nous croyons qu'il n'a pas eu d'autre but que de mettre en garde contre les dérèglements de l'imagination, bien loin de pouvoir servir à les exciter, et, sous ce rapport, nous persistons à regarder *L'Homme au sable* comme un chef-d'œuvre.

Dans quelques ouvrages seulement, tels que *La Princesse Brambilla, Le Pot-d'or, Maître Puce*, Hoffmann peut-être, avec une intention non moins positive, n'a pas aussi complètement réussi. Encore, son tort n'est-il pas d'être sorti entièrement du domaine de la réalité, car il serait sans doute plus rationnel d'interdire toute espèce de création chimérique, que de songer à déterminer les limites du genre fantastique une fois admis. Mais ce qu'on peut lui reprocher, c'est un défaut de liaison et de convenance entre les divers éléments de ces conceptions bizarres.

La touche philosophique d'Hoffmann se retrouve là encore dans beaucoup de détails, le style poétique y vivifie les écarts les plus imprévus, les combinaisons d'idées les plus déraisonnables ; mais l'ensemble jette dans l'esprit trop de confusion et d'incertitude. On y sent l'abus de la métaphysique allemande et de la manie de revêtir chaque pensée, chaque sentiment, de formules emblématiques et idéales.

Pourtant, Hoffmann n'était qu'à moitié allemand. Une pensée fixe et dominante réside dans tous ses écrits, c'est celle de l'Italie. L'Italie, ses mœurs, son beau ciel, ses ombrages et sa musique, voilà l'Eldorado de ses rêves, le thème favori de ses illusions d'avenir. Mais, comme Tantale, hélas ! il eut toute sa vie présente à son imagination, j'allais dire à son souvenir, cette terre de soleil et de poésie, sans avoir pu jamais réaliser son souhait le plus ardent. Vingt fois il projeta, de concert avec son ami Hippel, le voyage au-delà des Alpes, et même ils se mirent en route pour l'exécuter, mais toujours des circonstances impérieuses vinrent traverser leur volonté. Une autre passion d'Hoffmann, la plus vive de toutes, la plus longue, la plus développée, ce fut celle de la musique ; il était excellent virtuose et improvisateur surprenant. Ses compositions musicales, dont plusieurs ont aussi un caractère étrange et singulier, l'emportent de beaucoup, par le nombre, sur ses productions littéraires. Il professait une admiration sans bornes pour Mozart, et il appréciait dignement Gluck et Haydn, ainsi que Spontini et Chérubini, avec qui il se lia en Allemagne. Il devina, pour ainsi dire, tout le génie

de Beethoven, et fit le premier exécuter en public une de ses symphonies.

Enfin, Hoffmann, avec un cœur sensible et bon, une imagination brûlante, un goût exquis des arts, fut doué d'un esprit vaste, original, d'une aptitude rare aux travaux les plus arides et les plus ardus, comme aux plus frivoles badinages. S'il eut quelques défauts, joints à tant de brillantes qualités, n'a-t-il pas droit à l'indulgence de ceux dont il charme encore les loisirs, ou qui ont su même exploiter si bien, à leur profit, jusqu'à ses prétendus travers, quand ses amis de toute la vie, qui jamais ne songèrent à s'en plaindre, lui ont voté, comme dernier hommage et comme un acte de justice solennelle, l'inscription suivante gravée sur son tombeau?

ERNEST-THÉODORE-WILHELM HOFFMANN,

NÉ A KOENIGSBERG, LE 24 JANVIER 1776,

MORT A BERLIN, LE 25 JUIN 1822.

CONSEILLER AU KAMMERGERICHT.

HOMME REMARQUABLE

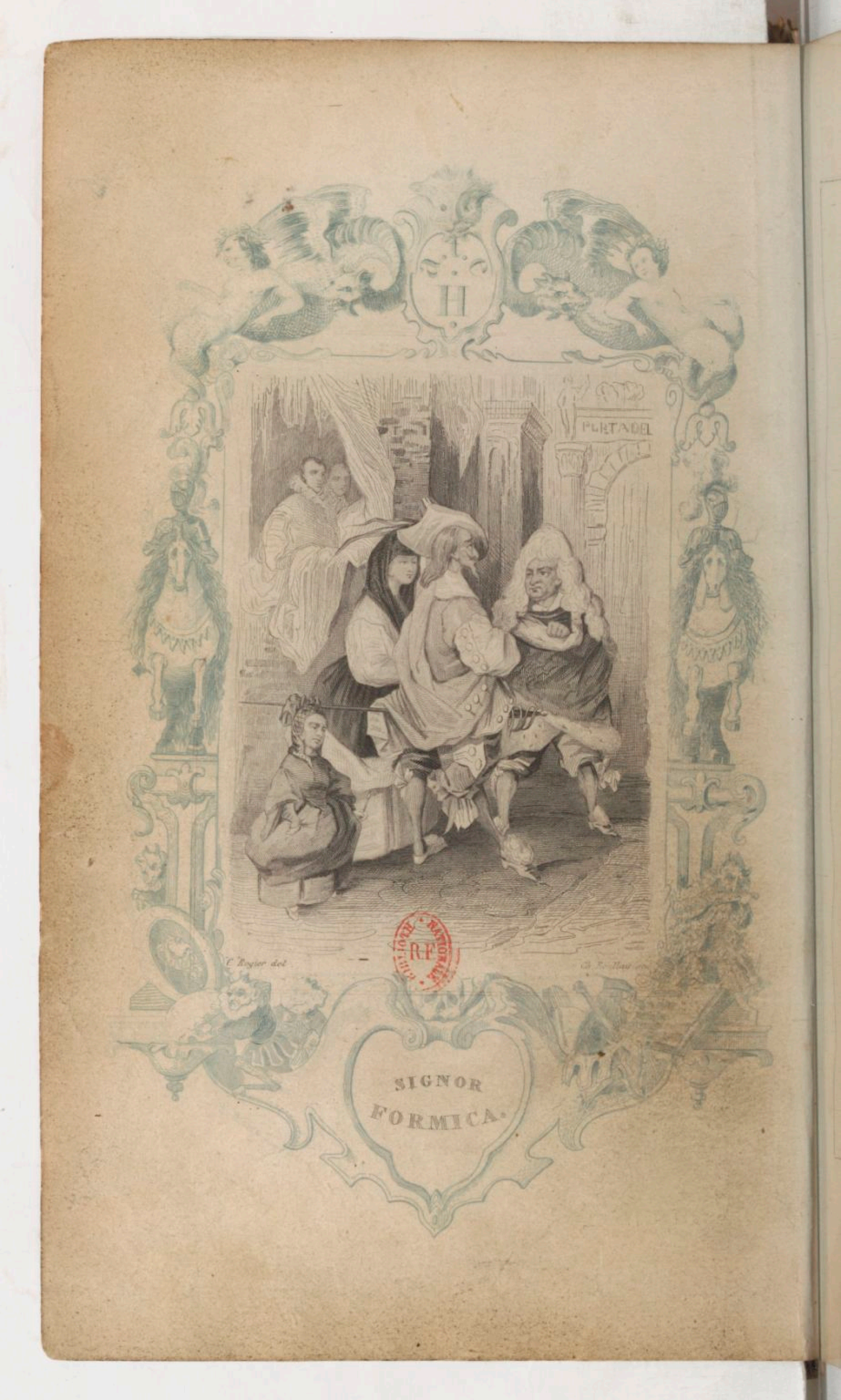
COMME MAGISTRAT,

COMME POÈTE,

COMME COMPOSITEUR,

COMME PEINTRE.

HENRY MASSÉ D'EGMONT.


H
PORTA DEL
C. Rogier del
SIGNOR
FORMICA.

SIGNOR FORMICA.

Le célèbre peintre Salvator Rosa vient à Rome, et est atteint d'une grave maladie. Ce qui lui arrive à cette occasion.

On dit ordinairement, à tort ou à raison, beaucoup de mal des personnages célèbres. C'est ce qui advint aussi à l'excellent Salvator Rosa, l'auteur de ces tableaux pleins de vie dont l'aspect, cher lecteur, t'a certainement pénétré d'un plaisir tout particulier.

Alors que la réputation de Salvator était établie à Naples, à Rome, en Toscane, et se propageait par toute l'Italie, au point que les autres peintres devaient tâcher, pour plaire au public, d'imiter son style extraordinaire; alors même la malignité et l'envie travaillaient, par les bruits fâcheux semés sur son compte, à noircir odieusement la glorieuse renommée acquise à l'artiste. On prétendait que Salvator, à une époque antérieure de sa vie, s'était

jeté dans une bande de brigands, et qu'il fallait attribuer à cette affiliation infâme, les figures sinistres et sauvages, les costumes fantastiques retracés par son pinceau, de même que ses paysages étaient de fidèles portraits des sombres et horribles déserts, des *Selve Selvaggie* du Dante, qui avaient dû lui servir de repaire. Mais le pire grief qu'on lui imputât, était d'avoir trempé dans l'affreuse conspiration ourdie à Naples par le fameux Mas'Aniello. On n'omettait aucune particularité à l'appui de l'accusation, et voici ce qu'on racontait à cet égard [1].

Aniello Falconi était un peintre de batailles, l'un des meilleurs maîtres de Salvator, et que le meurtre d'un de ses parents, tué dans un tumulte par des soldats espagnols, enflamma de fureur et d'un désir effréné de vengeance. Il rassembla bientôt une bande de jeunes hommes résolus, peintres pour la plupart, leur fournit des armes et les nomma la *Compagnie de la Mort*. En effet, cette troupe justifia son nom terrible en répandant l'horreur et l'épouvante, parcourant Naples du matin au soir, et tuant sans pitié chaque Espagnol qu'elle rencontrait. Les malheureux mêmes qui cherchaient dans les asiles sacrés un refuge contre la mort, s'y voyaient poursuivis par leurs implacables adversaires et inhumainement égorgés. — La nuit, ces jeunes gens se réunissaient chez leur chef, le farouche et cruel Mas'Aniello, qu'ils peignaient à la lueur rougeâtre des flambeaux, de sorte qu'en peu de temps des centaines de ces portraits furent en circulation dans Naples et dans les environs.

On disait donc que Salvator Rosa avait pris part à cette œuvre sanguinaire, non moins ardent aux massacres du jour qu'assidu au travail nocturne. — Un célèbre critique, Taillasson je crois, apprécie bien notre maître, en disant : « Ses œuvres portent » un caractère d'âpre fierté dans les idées et d'é- » nergie bizarre dans l'exécution. La nature ne se » révèle pas à lui dans l'aménité touchante des ver- » tes prairies, des champs émaillés, des bosquets » odorants, des sources murmurantes, mais dans » l'effrayant spectacle des rochers gigantesques con- » fusément entassés, ou des bords escarpés de la » mer, ou des forêts sauvages et inhospitalières ; ce » n'est point le doux bruissement des feuilles ni le » chant plaintif du vent du soir, c'est le rugissement » de l'ouragan, c'est le fracas de la cataracte qui ont » une voix dont il s'émeuve. En contemplant ses » déserts arides et les individus à mine étrange qu'il » a peints rôdant, çà et là, tantôt seuls, tantôt en » troupes, on se sent assiégé de pensées funèbres. Là, » se dit-on, a été commis quelque meurtre affreux : » là le cadavre ensanglanté fut lancé dans le préci- » pice..., et ainsi du reste [2]. »

Que tout cela soit vrai, que Taillasson ait même raison, quand il dit que le Platon de Salvator, que son saint Jean lui-même, annonçant dans le désert la naissance du Sauveur, ont un peu l'air de voleurs de grand chemin, la critique fût-elle juste, encore ne le serait-il pas de juger l'auteur d'après ses œuvres, et de croire que celui qui a doué de la vie des images terribles et sauvages doive lui-même avoir

été un homme sauvage et terrible. Tel à qui l'épée fournit maint propos est fort mal habile à la manier; et plus d'un conçoit dans le fond de son âme toute l'atrocité des plus horribles forfaits, de manière à les manifester réellement à l'aide de la plume ou du pinceau, qui est assurément le moins capable d'en rien commettre. — Bref, je ne crois pas un mot de tous les méchants rapports qui présentent le brave Salvator comme un brigand dissolu et un assassin, et je souhaite bien, cher lecteur, que tu partages mon sentiment; sinon, je craindrais que tu n'accueillisses avec défiance ce que j'ai à te raconter de notre maître. Car le Salvator de mon récit doit t'apparaître, je l'imagine ainsi, comme un homme bouillant et plein d'énergie, il est vrai, mais en même temps d'un caractère franc et généreux, capable même bien souvent, de maitriser cette ironie amère qu'engendre, chez tous les hommes doués d'un esprit profond, l'expérience des misères humaines. — Il est d'ailleurs bien avéré que Salvator était aussi bon poète et musicien que bon peintre. Triple rayonnement, réfraction magnifique de son génie intérieur! — Encore une fois, loin de croire que Salvator ait été complice des méfaits sanglants de Mas'Aniello, je pense, au contraire, que l'effroi de cette époque de terreur le chassa de Naples à Rome, et ce fut comme un pauvre fugitif, et dépourvu de tout, qu'il y arriva, dans le même temps où Mas'Aniello venait de tomber.

Vêtu d'une manière qui n'était pas précisément somptueuse, une mince petite bourse avec une paire

de pâles sequins dans la poche, il attendit après la tombée de la nuit pour se glisser dans la ville, et il parvint, sans y avoir pris garde, sur la place Navona. Là il avait autrefois, dans des jours meilleurs, habité une belle maison voisine du palais Pamfili. Il regarda avec amertume les grandes croisées, brillant, ainsi que des glaces, aux rayons de la lune, dont les reflets y scintillaient comme des éclairs. « Hum! fit-il sourdement, il en coûtera de la toile et des couleurs avant que je rétablisse là-haut mon atelier. » Mais tout-à-coup il éprouva un saisissement douloureux dans tous les membres, et se sentit abattu et découragé comme il ne l'avait jamais été de sa vie. « Pourrai-je donc, murmura-t-il entre ses dents, en se laissant tomber sur les degrés de pierre du palais, pourrai-je en livrer assez de toile peinte conforme au goût des sots?... Ah! il me semble que je suis à bout. »

Le vent froid et piquant de la nuit soufflait dans les rues. Salvator reconnut la nécessité de chercher un gite. Il se leva avec peine et gagna en chancelant le Corso, d'où il tourna dans la rue Bergognona. Là il s'arréta devant une petite maison, n'ayant que deux fenêtres en largeur, et qu'habitait une pauvre veuve avec ses deux filles. Elle l'avait hébergé à peu de frais lorsqu'il était venu à Rome, pour la première fois, inconnu et sans réputation, ce qui lui faisait espérer de retrouver chez elle un asile approprié à sa triste situation actuelle.

Il frappa à la porte avec confiance en déclinant plusieurs fois son nom. Enfin il entendit la vieille,

péniblement arrachée à son sommeil, s'avancer en traînant la pantoufle jusqu'à la fenêtre, où elle se mit à pester rudement contre le vaurien qui la troublait au milieu de la nuit, jurant que sa maison n'était pas une auberge, etc. Il y eut bien des propos d'échangés jusqu'à ce qu'elle reconnût, à sa voix, son ancien locataire ; et quand Salvator lui eût raconté, d'un accent plaintif, comment il s'était sauvé de Naples, et comment il ne savait où trouver un abri à Rome : « Ah! s'écria la vieille, par le Christ et par tous les saints! est-ce vous, signor Salvator? — Eh donc! votre petite chambre en haut donnant sur la cour est encore vacante, et le vieux figuier a maintenant poussé ses branches et ses feuilles au niveau des fenêtres, de sorte que vous pourrez vous reposer et travailler comme sous un riant et frais berceau! — Ah! combien mes filles se réjouiront de vous voir ici de nouveau, signor Salvator! — Mais savez-vous bien que Marguerite est devenue très-grande et très-jolie? — Dam! vous ne la balancerez plus sur vos genoux! Et votre petite chatte, Signor! qui est morte, il y a trois mois, pour avoir avalé une arête de poisson. Eh, mon Dieu! la tombe est notre héritage à tous. Mais, à propos, vous souvient-il de la grosse voisine dont vous avez ri si souvent, que vous avez si souvent et si drôlement dessinée? eh bien! croiriez-vous qu'elle a épousé pourtant ce jeune homme..., le signor Luigi! Ah! *nozze e magistrati sono da dio destinati*[2].— Les mariages se concluent au ciel, voilà.....

« Mais, dit Salvator en interrompant la vieille, mais

signora Catterina, je vous conjure au nom de tous les saints, laissez-moi d'abord entrer, puis vous me conterez de votre figuier, de vos filles, de la petite chatte et de la grosse voisine. — Je tombe de fatigue et de froid.

« Oh ! que d'impatience, dit la vieille. *Chi va piano va sano, chi va presto more lesto*[5]. Hâtons-nous doucement, là ! Mais vous êtes fatigué, vous avez froid : Vite donc les clés, les clés ! vite ! »

Toutefois il fallut que la vieille réveillât d'abord ses filles, puis qu'elle allumât le feu, posément, et enfin elle alla ouvrir la porte au pauvre Salvator ; mais à peine était-il entré sous le porche qu'il tomba de lassitude et d'épuisement. Par bonheur le fils de la veuve, qui d'ordinaire demeurait à Tivoli, se trouvait chez elle. On lui fit quitter son lit pour le malade, et ce fut bien volontiers qu'il céda sa place à l'ami de la maison.

La vieille aimait extrêmement Salvator, elle le mettait, quant à son art, au-dessus de tous les peintres du monde, et trouvait d'ailleurs un charme particulier dans la moindre de ses actions. Par contrecoup, le déplorable état de l'artiste l'avait mise hors d'elle-même, et elle voulait incontinent courir au couvent voisin quérir son confesseur pour qu'il vînt combattre la puissance maligne par des cierges bénits ou quelque autre moyen efficace. Le fils était d'avis, au contraire, qu'il vaudrait peut-être mieux tâcher de trouver un bon médecin, et il courut sur-le-champ à la place d'Espagne, où demeurait à son escient le célèbre docteur Splendiano Accoramboni.

Dès que celui-ci eut appris que le peintre Salvator Rosa gisait malade dans la rue Bergognona, il se prépara aussitôt à se transporter près du patient.

Salvator était sans connaissance et dans le paroxisme de la fièvre. La vieille avait suspendu au-dessus du lit deux images de saints et priait avec ferveur. Les filles baignées de larmes s'efforçaient de temps en temps de faire avaler au malade quelques gouttes de la rafraichissante limonade qu'elles avaient préparée, pendant que le fils, assis à son chevet, essuyait la sueur froide de son front. Le jour était arrivé lorsque la porte s'ouvrit bruyamment, et le célèbre docteur signor Splendiano Accoramboni entra.

Si Salvator n'eût pas été en danger de mort et s'il n'eût pas éveillé autant d'anxiété autour de lui, nul doute que les deux jeunes filles, gaies et mutines comme elles l'étaient d'habitude, eussent éclaté de rire à la singulière tournure du docteur, au lieu qu'en cette occasion elles se retirèrent timidement et toutes craintives à l'écart. Il ne messied pas de dire quel air avait le petit homme qui parut au point du jour chez la dame Catterina dans la rue Bergognona. En dépit de toutes les dispositions à la croissance la plus parfaite, monsieur le docteur Splendiano Accoramboni n'avait pas cependant pu tout à fait atteindre à la taille majestueuse de quatre pieds. Dans son enfance pourtant la structure de ses membres offrait les proportions les plus élégantes, et avant que sa tête, dès l'origine un peu difforme, eût acquis un volume démesuré, grâce à des joues

énormes et à un double menton prodigieux, avant que son nez eût pris un peu trop d'embonpoint en largeur par suite de l'emploi surabondant du tabac d'Espagne, avant que son petit ventre fût devenu un peu trop proéminent par la pâture du maccaroni, le costume d'*abbate* qu'il portait alors lui allait à ravir. On pouvait, à bon droit, l'appeler un charmant bout d'homme : aussi les dames romaines l'appelaient-elles en effet *caro pupazetto*, leur cher petit poupon. Cela était passé de mode à cette époque il est vrai, et un peintre allemand disait, non sans raison, en voyant le docteur Splendiano Accoramboni traverser la place d'Espagne, qu'il semblait qu'un gaillard de six pieds et fort en proportion eût en courant laissé tomber sa tête juste sur le corps d'un polichinelle de marionnettes, contraint depuis à la porter comme la sienne propre.

Cette piètre et drôlatique figure s'était affublée d'une quantité déraisonnable de damas de Venise à grands ramages ajustée en robe de chambre ; elle portait bouclé sous la poitrine un large ceinturon de cuir auquel pendait une rapière longue de trois aunes, et, sur sa perruque blanche comme la neige, elle avait posé un bonnet haut et pointu qui ressemblait passablement à l'obélisque de la place de Saint-Pierre ; et comme la susdite perruque, pareille à un tissu embrouillé et ébouriffé, lui descendait jusqu'au bas du dos, elle pouvait, en quelque sorte, passer pour le cocon servant de résidence à ce beau ver à soie.

Le digne Splendiano Accoramboni regarda d'abord à travers ses grandes lunettes resplendissantes

le malade, puis dame Catterina, et prenant la vieille à part : «Voilà, dit-il à voix basse, voilà le brave peintre Salvator Rosa malade à la mort chez vous, dame Catterina, et il est perdu si mon art ne le sauve. — Dites-moi un peu, depuis quand est-il arrivé chez vous? a-t-il apporté avec lui beaucoup de beaux grands tableaux?

« Ha ! mon cher docteur, répliqua dame Catterina, ce n'est que cette nuit que mon pauvre fils est entré ici, et, quant aux tableaux, je n'en sais rien encore; mais il y a en bas une grande caisse dont Salvator m'a recommandé d'avoir bien soin avant qu'il perdit connaissance comme vous le voyez à présent. Peut-être bien qu'elle renferme emballé quelque joli tableau qu'il aura peint à Naples. » — Ceci était un mensonge que faisait dame Catterina : mais nous apprendrons bientôt quel bon motif elle avait pour en conter de la sorte à monsieur le docteur.

« Ah !... » fit le docteur, en souriant et en se caressant la barbe ; puis il s'approcha du malade de l'air le plus grave qu'il put se donner avec sa longue rapière qui s'accrochait aux chaises et aux tables, lui prit la main et tâta son pouls, en soufflant et en aspirant de manière à produire un effet étrange au milieu du silence profond et religieux qu'observait tout le monde. Puis il énuméra, par leurs noms grecs et latins, cent vingt maladies que Salvator n'avait certes pas, ensuite presqu'autant d'autres qu'il aurait pu avoir, et conclut en disant qu'il ne saurait, en vérité, désigner, au juste pour le moment, la maladie de Salvator, mais qu'il lui trouverait sous peu

un nom précis et en même temps les remèdes convenables pour la guérir. Là-dessus, il se retira aussi gravement qu'il avait paru, laissant tout le monde dans l'inquiétude et dans les transes.

En bas, le docteur demanda à voir la caisse de Salvator. Dame Catterina lui en montra une, en effet, où étaient enserrés quelques manteaux usés de son défunt mari avec de vieilles chaussures. Le docteur frappa en souriant le long de la caisse, et dit d'un air satisfait : « Nous verrons, nous verrons ! » — Au bout de quelques heures, le docteur revint avec un très-beau nom pour la maladie de Salvator, et plusieurs grands flacons pleins d'une boisson nauséabonde qu'il ordonna d'entonner sans relâche au malade. — Cela coûta quelque peine, car la médecine, qu'on eut dit puisée au fond de l'Achéron, excitait chez le peintre une répugnance et une aversion horribles. Mais soit que sa maladie, qui, depuis qu'elle avait reçu un nom de Splendiano, représentait vraiment une réalité, fût arrivée à son plus aigu période, soit que la potion travaillât trop violemment dans ses entrailles, toujours est-il que le pauvre Salvator devint chaque jour et d'heure en heure plus affaissé. Et, malgré les assurances du docteur Accoramboni, qui prétendait qu'après l'atonie complète des forces vitales, il donnerait à la machine, ainsi qu'au pendule d'une horloge, l'impulsion d'un mouvement plus actif, chacun désespérait du rétablissement de Salvator et soupçonnait le docteur d'avoir déjà donné peut-être au pendule une impulsion tellement forte qu'il l'avait totalement brisé.

Un jour il arriva que Salvator, qui semblait à peine en état de remuer un membre, fut saisi tout-à-coup d'une fièvre brûlante qui lui donna la force de sauter à bas de son lit. Il s'empara des flacons pleins de l'odieux breuvage, et les lança par la fenêtre avec fureur. Le docteur Splendiano Accoramboni allait précisément entrer dans la maison; il se trouva donc atteint par plusieurs flacons qui se brisèrent sur sa tête, et la noire liqueur se répandit avec abondance sur la perruque, le visage et la fraise du docteur. Aussitôt il se précipita dans la maison en criant comme un possédé : « Signor Salvator est devenu fou, il est tombé en frénésie ! Il n'y a plus d'art pour le sauver : il est mort avant dix minutes. A moi le tableau, dame Catterina ! il m'appartient. C'est le moindre prix de mes peines, à moi le tableau, dis-je ! »

Mais lorsque dame Catterina eut ouvert le coffre et que le docteur Splendiano vit les vieux manteaux et les vieilles chaussures, ses yeux tournèrent dans leur orbite comme une paire de roues flamboyantes; il trépigna, il grinça des dents, et, vouant le pauvre Salvator, la veuve et toute la maison à tous les diables de l'enfer, il s'échappa du logis avec la vitesse d'une baguette chassée de la bouche d'un canon.

Aprés les transports de son accés de fièvre, Salvator tomba dans un accablement presque léthargique. Dame Catterina crut réellement qu'il touchait à son heure dernière, et elle s'empressa d'aller chercher au couvent le père Bonifacio pour qu'il administrât l'extrême-onction au moribond. Quand il eut vu le ma-

lade, le père Bonifacio, familiarisé à distinguer les traits précis qu'imprime sur la face de l'homme la mort qui s'approche, reconnut qu'aucun symptôme ne s'en révélait jusqu'ici dans l'évanouissement de Salvator, et qu'il restait des chances de secours dont il allait user sur-le-champ, à condition seulement que le sieur docteur Splendiano Accoramboni, avec ses noms grecs et ses bouteilles infernales, ne passerait plus le seuil de la porte.

Le bon père se mit aussitôt en route, et nous allons voir l'effet de sa promesse et de ses bons secours.

Quand Salvator sortit de son état de syncope, il lui sembla qu'il était couché dans un bosquet odoriférant, car au-dessus de sa tête s'entrelaçaient des branches et des feuilles vertes, et il ne souffrait plus, sinon qu'il sentait son bras gauche engourdi et comme enchaîné.—« Où suis-je ? » demanda-t-il d'une voix faible. — Alors un jeune homme, de bonne mine, qui se tenait debout devant son lit et qu'il n'avait pas aperçu plutôt, se jeta à genoux, prit sa main droite, la baisa, la mouilla de larmes chaudes, et s'écria coup sur coup : « Oh ! mon digne Monsieur, oh ! mon grand maître, tout va bien maintenant : vous êtes sauvé !... vous êtes sauvé ! »

— « Mais dites-moi, » reprit Salvator. Soudain le jeune homme l'interrompit, en le priant de ne pas se fatiguer à parler dans son état de faiblesse et s'offrant à lui raconter ce qui s'était passé. « Or, continua-t-il, mon cher grand maître, vous étiez bien malade quand vous veniez d'arriver de Naples ici, mais

non pas en danger de mort, et des remèdes simples, ordonnés à propos, avec votre nature vigoureuse, vous auraient en peu de temps remis sur pied, si, par la maladresse de Carlo, qui, dans la meilleure intention du monde, courut tout de suite chez le médecin le plus voisin, vous n'étiez tombé entre les mains de ce maudit docteur Pyramide, qui prenait toutes ses mesures, ma foi, pour vous expédier dans l'autre monde.

« Quoi ! s'écria Salvator en riant de tout son cœur, malgré son peu de force, que dites-vous ? du docteur Pyramide ?... Oui, oui ! oh, tout malade que j'étais, je l'ai bien vu ce petit bout d'homme enveloppé de damas qui me condamna à cet infâme breuvage d'enfer. Il portait sur sa tête l'obélisque de la place de Saint-Pierre, et c'est pour cela que vous l'appelez le docteur Pyramide.

« Dieu du ciel ! dit le jeune homme en riant pareillement de toutes ses forces, c'est donc que le docteur Splendiano vous a apparu dans son bonnet de nuit sous lequel on le voit chaque matin resplendir à sa fenêtre, sur la place d'Espagne, comme un météore de mauvais augure ! mais ce n'est nullement à cause de ce bonnet qu'on le nomme le docteur Pyramide, il y en a une toute autre raison. Le docteur Splendiano est un très-grand amateur de tableaux, et il en possède en effet une collection parfaitement bien composée qu'il s'est procurée par un procédé tout particulier. — Il tend des piéges aux peintres et abuse de la maladie contre le malade. Les artistes étrangers sont surtout l'objet de son zèle

malicieux. Ont-ils seulement une fois mangé deux pincées de maccaroni de trop, ou bu un verre de vin de Syracuse de plus qu'il n'est convenable, il sait les amorcer dans ses filets, il leur endosse tantôt une maladie, tantôt une autre qu'il a soin de baptiser d'un nom prodigieux, et puis il traite et guérit d'estoc et de taille. Pour prix de la cure il se fait promettre un tableau, et le recueille d'ordinaire dans la succession du pauvre peintre étranger qu'on a été ensevelir à la Pyramide de Cestius : car il n'y a que des tempéraments solides et opiniâtres qui osent résister à ses remèdes corroborants. L'enceinte funéraire voisine de la Pyramide de Cestius, voilà le champ qu'ensemence et cultive diligemment le docteur Splendiano Accoramboni, et c'est pour cela qu'on l'appelle le docteur Pyramide. — Dame Catterina avait, par surcroît, fait entendre au docteur, assurément dans un but louable, que vous aviez apporté à Rome un tableau superbe, et maintenant je vous laisse à penser de quel zèle il élaborait vos breuvages. Par bonheur pour vous que dans le délire de la fièvre vous avez jeté au docteur ses bouteilles à la tête, par bonheur encore qu'il vous a délaissé dans sa colère, et par bonheur enfin que dame Catterina a fait venir le père Bonifacio pour vous administrer les sacrements ! car elle vous croyait arrivé à l'agonie. Père Bonifacio, qui s'entend un peu en médecine, jugea parfaitement bien votre état, et il me manda... — De sorte que vous aussi êtes médecin ! demanda Salvator d'une voix basse et dolente. — Non, répondit le jeune homme dont

le visage se couvrit d'une vive rougeur, non, mon cher grand maître, je ne suis nullement médecin à la façon de signor Splendiano Accoramboni, mais bien.... chirurgien. — Quand père Bonifacio m'apprit que Salvator Rosa était au lit, presque mourant dans la rue Bergognona, je crus que j'allais être anéanti de terreur et de joie : j'accours, je vous ouvre la veine au bras gauche : vous étiez sauvé !... Nous vous transportâmes ici dans cette chambre fraîche et aérée, votre ancienne demeure. Regardez autour de vous : voici le chevalet que vous avez laissé en partant, par là sont plusieurs croquis de votre main que dame Caterina avait mis en réserve comme une relique. — Voici votre maladie vaincue. Des médicaments simples que père Bonifacio prépare, et de bons soins vous rendront bientôt toutes vos forces. Et à présent souffrez que je baise encore une fois cette main, cette main créatrice, qui pénètre et résout les secrets les plus magiques de la nature vivante. Permettez que le pauvre Antonio Scacciati épanche le ravissement de son cœur, et rende au ciel d'ardentes actions de grâce de ce qu'il m'a permis de sauver la vie au grand, à l'excellent maître Salvator Rosa ! » En parlant ainsi, le jeune homme s'agenouilla de nouveau, pressa la main de Salvator, et la couvrit, comme auparavant, de baisers et de larmes brûlantes.

« Je ne sais pas, disait Salvator, qui s'était soulevé un peu avec beaucoup de peine, mon cher Antonio, quel sentiment secret vous inspire pour me témoigner tant de vénération. Vous êtes, dites-vous, chirur-

gien, et cette profession n'est guère communément disposée à sympathiser avec les beaux arts.

« Quand vous serez plus dispos, répondit le jeune homme en baissant les yeux, je vous confierai, mon cher maitre, bien des choses qui me pèsent maintenant lourdement sur le cœur.

« Volontiers, répliqua Salvator : prenez en moi pleine confiance, vous le pouvez, car je ne sache pas un regard d'homme qui m'ait ému plus profondément, ni qui peignît mieux la sincérité que le vôtre. Plus je vous considère, et plus votre visage me semble évidemment empreint de ressemblance avec le jeune homme divin.... avec Sanzio ! »

Les yeux d'Antonio lançaient des éclairs à éblouir... En vain il chercha des mots pour répondre...

Dans le même moment dame Catterina entra avec le père Bonifacio, et celui-ci présenta à Salvator une potion artistement préparée qui fit meilleure bouche au malade, et lui valut mieux que la liqueur achérontique du docteur Pyramide Splendiano Accoramboni.

ANTONIO SCACCIATI

Parvient à de grands honneurs par l'entremise de Salvator Rosa : Il lui confie les motifs de sa tristesse continuelle. Salvator le console, et lui promet son assistance.

Il arriva ce qu'Antonio avait prédit ; les remèdes naturels et salutaires du père Bonifacio, les soins assidus de la bonne dame Catterina et de ses filles, la douce influence du printemps naissant, tout ensemble opéra si bien chez Salvator, doué d'un tempérament robuste, qu'il se trouva bientôt assez vaillant pour pouvoir s'occuper de son art, et qu'il ébaucha, par manière de prélude, quelques bons dessins au trait, se proposant de les exécuter plus tard sur la toile. Antonio ne s'absenta point, pour ainsi dire, de la chambre de Salvator; il était tout yeux quand celui-ci crayonnait ses esquisses, et, plus d'une fois, sa façon de juger fit bien voir qu'il était initié aux pratiques de l'art.

« Ecoutez, Antonio, lui disait un jour Salvator, vous vous entendez si bien à la peinture, que je crois que

vous n'avez pas seulement mûri votre jugement par l'habitude de voir et de réfléchir, mais vous avez dû vous-même manier le pinceau.

« Souvenez-vous, mon cher maître, répondit Antonio, que je vous ai déjà parlé, au début de votre convalescence après ce profond évanouissement, de maintes choses qui me pesaient lourdement sur le cœur. Je pense que le moment est venu de vous dévoiler en entier le fond de mon âme. Eh bien donc, tout en étant Antonio Scacciati, le chirurgien qui vous a saigné, j'appartiens cependant tout entier à l'art auquel je veux me vouer sans réserve en jetant de côté ce métier maudit.

« Ho ! ho ! s'écria Salvator, réfléchissez à cela, Antonio : vous êtes chirurgien habile, et vous deviendrez peut-être et peut-être resterez-vous peintre fort médiocre. Car, excusez moi, si jeune que vous pouvez être, vous êtes pourtant déjà trop âgé pour commencer à prendre le charbon en main, quand à peine la vie d'un homme suffit pour acquérir quelques notions de la science du vrai, et surtout la capacité de la pratique.

« Eh ! répliqua Antonio avec un léger sourire, comment aurais-je pu concevoir la folle idée de m'adonner à cette heure à l'art si difficile de la peinture, si je ne m'y étais pas exercé dès ma plus tendre jeunesse, si, par la faveur du ciel, et malgré les efforts opiniâtres de mon père pour me rendre étranger tout ce qui dépend de l'art, je n'avais cependant fréquenté des maîtres célèbres. Sachez que le grand Annibal[5] s'est intéressé au pauvre enfant délaissé, et

que je puis me dire, à juste titre, l'élève de Guido Reni.

« Or ça, s'écria Salvator d'un ton un peu aigu qui lui était familier, brave Antonio, vous avez eu donc de bien grands maîtres, et infailliblement ils ont en vous aussi un rare élève, je le parierais sans préjudice pour votre chirurgie ; mais seulement je ne conçois pas que vous, un partisan fidèle de l'élégant, du suave Guido, sur qui peut-être, — c'est le fait de l'enthousiasme des écoliers, — vous renchérissez encore dans vos œuvres, vous pouviez, dis-je, trouver quelque charme dans mes tableaux, et me tenir pour un peintre d'élite. »

A ces mots de Salvator, presque envenimés d'une raillerie dédaigneuse, le visage du jeune homme s'enflamma de rougeur. — « Laissez-moi maintenant, dit-il, abjurer tout reste d'une timidité qui me ferme souvent la bouche, laissez-moi vous parler franchement et sans arrière pensée : oui, certes, plus qu'aucun autre maître, je vous honore, vous Salvator, du plus profond de mon âme. C'est la grandeur surnaturelle des idées que j'admire, avant tout, dans vos ouvrages. Vous décelez les secrets les plus profonds de la nature, vous lisez, vous interprétez les hiéroglyphes merveilleux de ses rochers, de ses forêts, de ses cataractes ; vous entendez sa voix, vous comprenez sa langue, et vous possédez la faculté de traduire ce qu'elle vous a dit, car j'appliquerais volontiers le nom de version à votre peinture hardie et véhémente. — L'homme seul ni ses actes matériels ne vous suffisent pas : vous ne l'envisagez que dans l'ensemble

de la nature et autant seulement que son apparition est nécessaire au complément de la scène et de la pensée. Voilà d'où vient, Salvator, la grandeur véritable qui imprime à vos paysages un si large caractère, tandis que la donnée historique vous impose des bornes qui arrêtent votre essor au détriment de la représentation.

« Oh ! vous répétez ceci, Antonio, interrompit Salvator, d'après les propos jaloux de nos peintres d'histoire qui me jettent les paysages comme le seul morceau bon à ronger pour moi, afin d'épargner leur propre pitance. Est-ce que j'entends en effet la moindre chose aux figures humaines et à tout ce qui s'y rapporte ?... Mais ces ridicules médisances...

« Ne vous fâchez pas, mon cher maître, continua Antonio, je ne répète aucune médisance sur personne aveuglément, et ce sont, à coup sûr, les peintres de cette cité de Rome et leurs jugements qui doivent m'inspirer la pire défiance.—Qui n'admirera pas, tout haut à votre honneur, le dessin hardi, l'expression merveilleuse de vos figures, mais surtout leurs mouvements pleins d'animation. Il est aisé de s'apercevoir que vous ne travaillez pas d'après des modèles impassibles, et encore moins sur le mannequin. On devine que vous vous servez à vous-même de modèle vivant et passionné, parce qu'en effet, soit pour vos dessins, soit pour vos tableaux, votre pensée, telle qu'une glace transparente, vous rend présent chaque personnage que vous méditez de reproduire.

« Diantre ! Antonio, s'écria Salvator en riant, je

suppose que vous avez, plus d'une fois déjà, sans que j'y aie pris garde, jeté un regard furtif dans mon atelier, pour savoir si bien ce qui s'y passe!

« Cela était-il possible ? répondit Antonio, mais permettez-moi de continuer. — Les ouvrages que votre puissant génie vous inspire, je ne voudrais point les ranger mesquinement, comme les maîtres pédants s'efforcent de le faire, dans une catégorie unique. En effet, ce qu'on entend vulgairement par paysage s'applique mal à vos tableaux. J'aimerais mieux les appeler, dans un sens plus profond : compositions historiques. — Il me semble souvent que certain arbre, certain rocher envisage le spectateur d'un regard sévère, souvent que tel groupe de ces hommes si bizarrement costumés présente l'apparence de pierres mouvantes et merveilleuses. Toute la nature enfin, animée d'une vie commune, proclame, avec d'harmonieux accents, la sublime pensée qui jaillit de votre esprit. C'est de ce point de vue que j'ai contemplé vos tableaux, et c'est ainsi que je vous dois, et à vous seul, mon grand et excellent maître, une plus profonde intelligence de l'art. — Ne croyez pas cependant que je sois tombé dans la puérilité d'une imitation minutieuse. — Autant d'ailleurs j'envie la spontanéité, la hardiesse de votre pinceau, autant, je vous l'avouerai, le coloris de vos tableaux est disparate à mes yeux de celui que m'offre la nature. Or, s'il est, dans la pratique, profitable à l'élève de suivre le style de tel ou tel maître, il doit néanmoins, dès qu'il se soutient un peu et marche seulement

sans lisières, s'efforcer de reproduire la nature d'après ses propres sensations. — Cette appréciation consciencieuse et personnelle peut seule enfanter un talent vrai et caractérisé. Guido n'avait point d'autre opinion, et le turbulent Petri, surnommé, comme vous savez, le Calabrois, un peintre qui avait approfondi son art avec conscience, m'avertissait sans cesse de me tenir en garde contre ce défaut de servilité. — Maintenant, Salvator, vous savez pourquoi je vous honore si particulièrement, sans être votre parodiste. »

Salvator avait eu constamment les yeux attachés sur ceux du jeune homme en l'écoutant, et quand il eut cessé de parler, il le pressa ardemment contre son cœur.

« Antonio, lui dit-il ensuite, vous venez de prononcer des paroles éminemment sensées. Tout jeune que vous êtes, vous pouvez, en ce qui regarde l'intelligence de l'art, passer pour supérieur à des maîtres très-vieux et très-vantés, qui s'aventurent fort et déraisonnent sur la matière sans en approfondir jamais l'essence. En vérité, je me suis senti, en vous entendant parler de mes tableaux, comme dévoilé à moi-même, et vous qui ne pensez pas qu'il suffise, pour imiter mon genre, d'emplir un pot de couleur noire, de bigarrer la toile de tons criards, ou même de planter sur la boue du chemin une paire de figures estropiées avec des mines sinistres, et de s'imaginer après, comme tant d'autres font, que le Salvator est complet : vous avez droit à toute mon estime, et, dès ce moment, vous possédez en moi l'ami le plus

dévoué ; je suis à vous, Antonio, de cœur et d'âme. »

Antonio était hors de lui de voir Salvator lui témoigner tant d'effusion et de bienveillance. Celui-ci manifesta un vif désir de voir les ouvrages d'Antonio, qui le conduisit sur-le-champ à son atelier.

Salvator ne s'attendait à rien de médiocre du jeune homme qui avait discouru si savamment sur l'art, et qu'un génie particulier semblait inspirer : cependant les tableaux exquis d'Antonio le surprirent au dernier point. Il trouva partout des idées hardies relevées par la correction du dessin et la fraîcheur du coloris. Un goût parfait dans les plis des draperies, l'élégance singulière des extrémités, infiniment de grâce dans les têtes, tout annonçait le digne élève du grand Reni, quoique Antonio eût préservé sa manière de l'excès du maître, chez qui se trahit trop souvent l'habitude de sacrifier l'expression à la beauté. On voyait qu'Antonio cherchait à s'approprier la vigueur d'Annibal sans avoir pu encore y atteindre.

Salvator avait examiné gravement et en silence chaque tableau d'Antonio; il lui dit ensuite : « Écoutez, Antonio, il n'en faut pas douter, positivement vous êtes né pour le noble état de peintre; car non-seulement la nature vous a doué de cet esprit créateur, source d'inépuisables richesses, et dont la flamme vivifie les idées les plus grandioses, mais elle vous a octroyé aussi le rare talent de surmonter en peu de temps les difficultés de la pratique. Je vous flatterais par un mensonge si je vous disais que vous avez déjà à présent atteint vos maîtres, et que vous

possédez la grâce merveilleuse de Guido et l'énergie d'Annibal; mais assurément vous surpassez nos maîtres d'ici qui se gonflent tant de l'Académie de *San-Luca*, les Tiarini, les Gessi, les Sementa et le reste, sans même excepter Lanfranc, qui ne sait peindre que sur la chaux. Et pourtant, Antonio! si j'étais à votre place je réfléchirais avant d'abandonner la lancette pour ne plus prendre en main que le pinceau. Ceci sonne étrangement à l'oreille; mais écoutez-moi, l'art est arrivé à une époque critique, ou plutôt je pense que le diable a pris à tâche de faire une rude guerre aux artistes. Or, si vous n'êtes pas préparé à subir toute sorte d'affronts, car plus haut atteindra votre mérite, plus vous aurez à essuyer de dédains et de mépris : partout, à chaque progrès de votre renommée, il faut s'attendre à voir surgir en même temps mille envieux malfaisants qui, sous le masque de l'amitié, s'empresseront autour de vous pour vous perdre plus sûrement; si vous n'êtes pas, dis-je, préparé à tout cela, ne songez plus à la peinture. Rappelez-vous le sort de votre maître, du grand Annibal, si odieusement persécuté par la tourbe de ses lâches confrères, qu'il ne put obtenir un seul ouvrage important à exécuter et qu'on le vit même honteusement rebuté en toute occasion, jusqu'à ce que le désespoir amenât sa mort prématurée. Oubliez-vous ce qui arriva à notre Dominiquin, occupé à peindre la chapelle de Saint-Janvier? Ces peintres enragés, je m'abstiens d'en désigner aucun, pas même les infâmes Bélisario et Ribera! ne séduisirent-ils pas son domestique pour qu'il

mêlât des cendres dans sa chaux, dans le but d'empêcher que, l'enduit devenu impropre à se lier et à adhérer au mur, la peinture pût acquérir aucune consistance? Pesez bien tout cela, et mesurez si vos forces sont capables de résister à de tels assauts, car autrement, votre volonté fléchira, et, avec le ferme courage de produire, s'éteindra aussi le talent qui y est nécessaire.

« Oh! Salvator, répliqua Antonio, il est à peu près impossible que j'aie plus de mépris et de dédains à redouter quand j'aurai embrassé tout-à-fait la profession de peintre, que je n'en essuye à présent dans l'état de chirurgien. Vous avez éprouvé quelque plaisir à la vue de mes tableaux ; oui, vous avez dit, à coup sûr par une conviction intime, que je serai capable un jour de créer quelque chose de mieux que beaucoup de nos Messieurs de *San-Luca;* et pourtant ce sont précisément ceux-là qui, au sujet de mes ouvrages les plus consciencieux, font les dégoûtés, et disent dédaigneusement : Voyez donc, le chirurgien qui veut peindre! Mais c'est justement là ce qui affermit ma résolution de répudier absolument un métier qui me devient tous les jours plus odieux. C'est en vous, mon digne maître, que j'ai mis tout mon espoir. Votre avis est d'un grand poids; vous pouvez d'un seul mot, si vous le voulez, terrasser à jamais mes envieux persécuteurs, et m'assigner la place où je dois être.

«Votre confiance en moi est grande, répondit Salvator; mais, sur ma foi! depuis que nous nous sommes trouvés si bien d'accord sur notre art, depuis

que je connais vos ouvrages, je ne sais guère, en effet, pour qui je descendrais dans l'arène avec plus de plaisir que pour vous. »

Salvator passa en revue, encore une fois, les tableaux d'Antonio, et s'arrêta devant l'un d'eux représentant une Madeleine aux pieds du Christ, et qu'il loua tout particulièrement.

« Vous n'avez pas suivi, disait-il, la tradition d'après laquelle on traite ce sujet. Votre Madeleine n'est pas cette fille sévère que nous connaissons, c'est plutôt un enfant naïf et tendre, mais un enfant adorable tel que Guido l'aurait pu créer. Il y a un charme surnaturel dans ce grâcieux visage. Vous l'avez peint d'inspiration, et je me trompe fort, ou l'original de cette Madeleine doit exister ici, à Rome. Convenez-en, Antonio ! vous êtes amoureux. »—Antonio baissa les yeux, et d'une voix basse et tremblante : « Rien n'échappe à votre regard perçant, dit-il, mon cher maître ! vous avez peut-être deviné, mais ne me blâmez pas, je vous conjure.— Je chéris ce tableau par-dessus tous les miens, et jusqu'à cette heure je l'ai dérobé à tous les regards comme un saint mystère.

« Que dites-vous, interrompit Salvator, aucun de nos peintres n'a-t-il vu votre tableau ? — Aucun, répondit Antonio. — Ho bien ! continua Salvator, dont l'œil pétillait de joie, s'il en est ainsi, soyez certain que je vous vengerai de vos envieux et arrogants détracteurs, et que je vous ferai obtenir l'honneur que vous méritez. Confiez-moi votre toile,

portez-la de nuit et à la dérobée chez moi, et laissez-moi pourvoir au reste ; —Y consentez-vous ?

Mille et mille fois joyeux, répondit Antonio. — Ah ! que je voudrais m'ouvrir à vous aussi dès-à-présent sur mes chagrins d'amour ; mais j'aurais scrupule de le faire le même jour où nous nous sommes mutuellement communiqué nos sentiments sur l'art. — Plus tard je viendrai encore implorer, dans l'intérêt de mon amour, vos secours et vos conseils. — Les uns et les autres sont à votre service, répondit Salvator, en tous lieux et chaque fois que vous en aurez besoin. »

En s'éloignant, Salvator se retourna encore une fois et dit en souriant : « Ecoutez, Antonio, lorsque vous m'avez découvert que vous étiez peintre, le souvenir de cette ressemblance que je vous avais trouvée avec Sanzio vint me donner une secousse. Je voyais déjà en vous un de ces jeunes extravagants qui, pour l'analogie qu'ils ont dans quelques traits du visage avec tel ou tel maître, s'arrangent aussitôt la barbe et les cheveux à son instar, et ne se soucient d'autre vocation pour se faire, en dépit de leur propre nature, les singes de l'artiste et de sa manière. — Nous n'avons prononcé, ni l'un ni l'autre, le nom de Raphaël : je vous le dis pourtant, j'ai trouvé dans vos tableaux des indices manifestes que l'étincelle du feu sacré a jailli pour vous des ouvrages divins du plus grand peintre de l'époque. Vous avez compris Raphaël, et vous ne me répondriez pas comme Velasquez, à qui je demandais l'autre jour ce qu'il pensait de Sanzio : savoir que Titien

était le premier peintre et que Raphaël n'entendait rien à la carnation. Certes dans cet espagnol il y a de la chair, mais tout est muet, et cependant à *San-Luca* ils le portent aux nues, parce qu'une fois il a peint des cerises que les pierrots sont venus becqueter. »

Bientôt après, le jour arriva où les académiciens de *San-Luca* s'assemblaient, dans leur église, pour juger les ouvrages des peintres qui prétendaient à leur admission. C'était là que Salvator avait fait placer le joli tableau de Scacciati. Les peintres furent séduits, malgré eux, par la vigueur et la grâce de cette peinture, et chacun se confondit en éloges outrés, lorsque Salvator eut déclaré qu'il avait apporté de Naples ce tableau, seul héritage d'un jeune peintre mort récemment. En peu de jours toute la ville de Rome afflua pour admirer la toile du jeune peintre inconnu et défunt.

On tomba d'accord que, depuis Guido Reni, aucun ouvrage n'avait paru qu'on pût comparer à celui-là; on alla même si loin, dans l'excès d'un juste enthousiasme, qu'on rangea la délicieuse Madeleine au-dessus de tout ce que Guido avait produit dans le même genre.—Dans la foule des spectateurs, Salvator un jour remarqua un homme aussi singulier d'aspect que par ses étranges façons d'agir. Il était avancé en âge, grand, maigre comme un fuseau, avec une figure pâle, des yeux gris et étincelants, un nez long et pointu et un menton presque aussi long recouvert d'une mèche de poils en forme de dard; il avait une épaisse perruque d'un blond fade, un cha-

peau à haute forme orné d'un superbe panache ; il portait un petit manteau rouge-brun bordé d'une quantité de boutons luisants, un pourpoint espagnol à crevées bleu de ciel, des gants à revers et à franges d'argent, un long estoc au côté, des bas gris-clair modelant les os anguleux des genoux et attachés avec des rubans jaunes pareils aux bouffettes des souliers.

Cette drôle de figure restait debout comme en extase devant le tableau d'Antonio, s'élevant sur la pointe des pieds, se rapetissant, sautillant par bonds en avant et en arrière, gémissant, soupirant, tantôt fermant les yeux si violemment que les larmes en ruisselaient, puis les rouvrant, les dilatant et contemplant immobile la charmante Madeleine, tantôt grommelant et chuchotant de sa voix claire et langoureuse comme celle d'un eunuque : « *Ah! carissima! benedettissima. Ah! Marianna! Marianinna bellissima!* » etc... — Salvator, extrêmement curieux des originaux de cette espèce, fendit la presse pour se rapprocher du vieillard dans le dessein de lier conversation avec lui sur le tableau qui paraissait le transporter à l'excès. Sans accueillir Salvator d'une attention expresse, le vieux se prit à maudire sa pauvreté qui ne lui permettait pas d'acquérir le tableau dont il eût donné un million pour l'avoir à lui seul et le dérober à tant de regards profanes. Puis il sauta de nouveau à droite, à gauche, et rendit grâces à la Vierge et à tous les saints de la mort du peintre, infâme auteur de cet ouvrage ravissant qui causait sa rage et son désespoir. — Salvator conclut que cet

homme devait être aliéné, ou l'un des membres de l'Académie de *San-Luca* à lui inconnu.

Rome entière était occupée du miraculeux tableau de Scacciati. A peine parlait-on d'autre chose, et cela seul était une preuve suffisante de l'excellence de l'ouvrage. Comme les peintres étaient de nouveau rassemblés dans l'église de *San-Luca* pour voter sur la réception de plusieurs candidats, Salvator Rosa demanda, à l'improviste, si le peintre, auteur de la Madeleine aux pieds du Christ, aurait été digne d'être admis à l'Académie. Tous les juges, sans même en excepter le chevalier Josepin, dont l'habitude était de tout critiquer outre mesure, affirmèrent d'une seule voix qu'un maître de ce mérite aurait été l'ornement de l'Académie, et se mirent en frais d'éloquence pour déplorer sa perte, dont, au fond du cœur, ils ne songeaient, comme le vieux fou, qu'à remercier le ciel.

Ils poussèrent même l'enivrement à ce point qu'ils résolurent, en dépit de sa mort, de décerner au jeune peintre, trop tôt ravi par la tombe à la gloire de l'art, un brevet d'académicien, et de faire dire des messes dans l'église de *San-Luca* pour le salut de son âme. Ils prièrent, en conséquence, Salvator de leur indiquer exactement les noms du défunt, l'année et l'endroit de sa naissance.

C'est alors que Salvator se leva, et à haute voix dit : « Eh, Messieurs, l'honneur que vous voulez conférer à un mort couché dans sa tombe, vous êtes à même d'en faire jouir plus positivement un vivant qui marche, pour ainsi dire, à vos côtés. Sachez que

la Madeleine aux pieds du Christ, ce tableau, qu'à juste titre vous avez proclamé supérieur à toutes les productions de ces derniers temps, n'est pas l'ouvrage d'un peintre napolitain, mort, comme je l'ai supposé, pour obvier à un jugement entaché de prévention ; ce tableau, dis-je, ce chef-d'œuvre objet de l'admiration de Rome entière, est de la main d'Antonio Scacciati le chirurgien ! »

Les peintres muets et interdits, comme frappés par la foudre, regardaient Salvator. Celui-ci s'amusa quelques moments de leur perplexité, et reprit ensuite : « Eh quoi, Messieurs, vous n'avez pas voulu accueillir ce digne Antonio parce qu'il était chirurgien ; moi je suis d'avis, au contraire, qu'un chirurgien sera loin d'être inutile dans la haute Académie de *San-Luca*, pour remettre les membres aux figures estropiées qui sortent quelquefois des ateliers de certains de vos confrères. Mais à présent ne différez plus ce que vous auriez dû faire il y a long-temps, à savoir, d'admettre l'habile peintre Antonio Scacciati dans le sein de l'Académie. »

Les académiciens avalèrent la pilule, toute amère que l'eut rendue Salvator : ils firent mine de se réjouir hautement qu'Antonio eût donné de son talent une preuve aussi décisive, et le nommèrent avec de pompeuses cérémonies membre de l'Académie.

A peine sut-on dans Rome qu'Antonio était l'auteur du merveilleux tableau, qu'il lui parvint de toutes parts des compliments et des offres même pour l'exécution de plusieurs grands ouvrages. C'est ainsi que le jeune homme fut tout d'un coup tiré

de l'obscurité par la prudente adresse de Salvator, et qu'il parvint aux premiers honneurs dès son début réel dans la carrière des beaux-arts.

Antonio se voyait comblé de bonheur et de succès; il surprit donc étrangement Salvator, lorsqu'au bout de quelques jours il se présenta chez lui morne, pâle, défiguré, le désespoir en personne. « Ah! Salvator, lui dit-il, à quoi me sert cette élévation à laquelle je devais si peu m'attendre? à quoi me sert d'être l'objet de tant de louanges et d'honneurs, et de voir s'ouvrir devant moi la perspective de la plus délicieuse existence d'artiste, puisque je suis malheureux au-delà de toute expression, et quand c'est justement le tableau auquel, après vous, mon cher maitre, je suis redevable de ma victoire, qui a décidé irrévocablement de mon affreuse destinée?

« Paix! répondit Salvator, n'insultez ni à l'art, ni à votre tableau. Je ne crois nullement à cette infortune inouie dont vous vous effrayez. Vous êtes amoureux et tout ne marche pas au gré de vos désirs, voilà tout. Les amoureux sont comme les enfants qui pleurent et se lamentent si peu qu'on touche à leur poupée. Laissez-là ces doléances, je vous en prie, elles me sont insupportables au dernier point. Asseyez-vous là : — Contez-moi tranquillement en quels termes vous êtes avec votre ravissante Madeleine, et l'histoire sommaire de vos amours, et mettez-moi au fait des pierres d'achoppement qu'il nous faut aplanir, car je vous promets d'avance mon secours. Plus les entreprises qu'il nous faudra tenter seront hasardeuses, plus je m'y

plairai. Car le sang recommence à couler rapidement dans mes veines, et cette longue diète m'a stimulé à courir quelque folle aventure. — Mais voyons, Antonio, votre récit; — et, comme je vous l'ai déjà dit, parlez tranquillement, sans hélas! sans holà, sans malédiction! »

Antonio prit place sur la chaise que Salvator lui avait approchée près de son chevalet de travail et commença de la manière suivante.

« Dans la rue Ripetta, dans la maison élevée dont le balcon, très en saillie, s'aperçoit dès qu'on a passé la porte *del popolo*, demeure le personnage le plus bizarre qui existe peut-être dans tout Rome; un vieux célibataire affligé à lui tout seul de toutes les infirmités de sa condition: vaniteux, avare, singeant le jeune homme, fat et amoureux; — il est grand, sec comme une verge, il a un costume espagnol bigarré, avec une perruque blonde, chapeau pointu, gants à revers, estoc au côté.

« Arrêtez, arrêtez! cria Salvator interrompant le jeune homme; deux minutes de grâce, Antonio! » — et, en parlant, il retourna la toile à laquelle il travaillait, prit un bout de fusin et dessina sur l'envers en quatre traits le vieil original qui s'était comporté si ridiculement devant le tableau d'Antonio.

« Par tous les saints! s'écria celui-ci en bondissant de sa chaise et en riant autant que son désespoir lui en laissait le courage, c'est lui, c'est le signor Pasquale Capuzzi dont je viens de parler à l'instant. Le voici en chair et en os!

« Vous voyez donc bien, disait tranquillement Sal-

vator, que je connais déjà le patron qui très-probablement se trouve votre malicieux rival ; mais poursuivez à présent.

« Signor Pasquale Capuzzi, reprit Antonio, est un richard, et, en même temps, comme je vous l'ai dit, un avare crasseux et un fat achevé. Le mieux en lui, c'est qu'il aime les arts, surtout la musique et la peinture ; mais il se mêle à son goût tant de bizarrerie que, même à cet égard, on ne peut en avoir raison. Il se tient pour le plus habile compositeur de la terre et pour un chanteur tel que la chapelle papale ne possède pas son pareil. C'est aussi pour cela qu'il traite du haut en bas notre vieux Frescobaldi, et se persuade, quand les Romains s'extasient sur le magique prestige de la voix de Ceccarelli, que Ceccarelli s'entend à chanter comme la botte d'un postillon, et que lui seul, Capuzzi, connaît l'art de charmer l'oreille par de mélodieux accents. Mais comme le premier chanteur du pape porte le nom seigneurial de Odoardo Ceccarelli *di Merania*, notre Capuzzi est très-flatté de s'entendre appeler Pasquale Capuzzi *di Senigaglia*, car c'est à Senigaglia, et, à ce que l'on raconte, sur un bateau pêcheur que sa mère le mit au monde, saisie d'une peur subite à la vue d'un chien de mer qui parut à la surface de l'eau ; c'est pour cela, sans doute, qu'il y a dans son naturel tant d'analogie avec le chien de mer. Dans sa jeunesse il fit jouer un opéra qui fut impitoyablement sifflé, ce qui ne l'a nullement guéri de la rage d'écrire d'abominable musique ; bien mieux, ne jura-t-il pas hardiment, en entendant l'opéra de Francesco

Cavalli, *les Noces de Thétis et Pélée,* que le maître de chapelle lui avait emprunté les idées les plus sublimes de ses œuvres immortelles, au point qu'il lui en revint certains horions et, qui pis est, presque des coups de couteau.

« Il est encore possédé de la manie de chanter, et, dans ce but, il tourmente une méchante guitare fêlée pour qu'elle soupire et gémisse à l'unisson de ses glapissements affreux. Son fidèle Pylade est un pauvre eunuque, une espèce de nain contrefait, et qu'on appelle dans Rome Pitichinaccio. A ces deux personnages se joint... qui pensez-vous? eh bien, personne autre que le docteur Pyramide, qui rend des accords comme un âne mélancolique, et s'imagine néanmoins qu'il chante une excellente basse à défier Martinelli de la chapelle papale. Ces dignes concertants se réunissent tous les soirs, s'installent sur le balcon, et chantent les motets de Carissimi, de telle sorte que tous les chiens et tous les chats des alentours éclatent à l'envi en cris lamentables, et que les hommes souhaitent, mille fois pour une, le trio infernal à tous les diables.

« C'est chez ce maître fou, signor Pasquale Capuzzi (sur qui ces détails vous en ont suffisamment appris), que mon père avait un libre accès, parce qu'il lui accommodait sa perruque et sa barbe.

« Après sa mort, je pris le métier, et Capuzzi était enchanté de mes services, d'abord parce qu'il trouvait que je m'entendais mieux que personne à retrousser finement sa moustache, et surtout probablement, parce que je me contentai pour salaire

de quelques misérables *quattrinis*. Il croyait cependant me récompenser magnifiquement, parce qu'il ne manquait pas, chaque fois que je lui prêtais mon ministère, de me psalmodier un air de sa composition qui m'écorchait les oreilles, quoique je me divertisse fort à le voir gesticuler comme un possédé. —Un jour je monte tranquillement chez ma pratique, je frappe à la porte, j'entre, une jeune fille s'avance. — Un ange de lumière!— vous savez ma Madeleine: eh bien, c'était elle. Je m'arrête interdit, troublé, cloué au parquet.... Pardon, Salvator! vous m'avez interdit les hélas, les holà: eh bien, soit. — Je vous dirai donc qu'à l'aspect de cette ravissante personne je me sentis embrasé de l'amour le plus vif, le plus passionné. Le vieux fat me dit, en souriant, que c'était la fille de son frère Pietro, mort à Senigaglia, qu'elle s'appelait Marianne, et que, la pauvre enfant n'ayant ni mère, ni frère, ni sœur, il l'avait recueillie chez lui en qualité d'oncle et de tuteur. Vous pensez bien que, dès ce jour, la maison de Capuzzi devint pour moi un paradis. Cependant j'eus beau faire et m'y prendre de cent façons, jamais je ne pus réussir à me trouver, ne fût-ce qu'un instant, seul avec Marianne. Mais ses regards, mais quelques soupirs dérobés à notre argus, et même plus d'un serrement de main ne me permirent pas de mettre mon bonheur en doute.

« Le vieux renard me devina, cela ne lui était que trop facile; il me fit entendre combien ma conduite lui déplaisait, et me demanda expressément où j'en voulais venir. Je lui avouai franchement que j'ai-

mais Marianne de toute mon âme, et que je ne concevais pas de plus grand bonheur sur la terre que de m'unir à elle. Là-dessus, Capuzzi me toisa du haut en bas, éclata d'un rire sardonique, et me déclara qu'il n'aurait jamais supposé que des idées aussi hautaines pussent entrer dans la tête d'un chétif râcleur de barbes. La colère me suffoquait, je lui dis qu'il savait très-bien que j'étais, non pas un chétif râcleur de barbes, mais un habile chirurgien, et de plus, sur le fait de l'art éminent de la peinture, que j'étais un disciple fidèle du grand Annibal Carrache et de l'incomparable Guido Reni. — Le vil Capuzzi me répondit par un éclat de rire encore plus outrageant, et, de son abominable fausset : « Oui dà ! mon doux signor râcleur de barbes, cria-t-il, mon excellent signor chirurgien ! mon sublime Annibal ! mon gracieux Guido Reni..., décampez à tous les diables et ne reparaissez jamais céans, si vous tenez à conserver vos deux jambes. — A ces mots, le vieux frénétique, casseur de jambes, m'assaillit et ne visait à rien moins qu'à me faire dégringoler les escaliers la tête la première. — C'en était trop, je saisis dans ma fureur le vieux fou et le renversai les quatre fers en l'air, puis je franchis le seuil de la porte, qui fut, de ce jour, comme vous pensez bien, fermée à jamais pour moi.

« C'est à ce point qu'en étaient les choses lorsque vous êtes venu à Rome, et que le ciel inspira au bon père Bonifacio de me conduire auprès de vous. — Mais depuis que, grâce à votre habileté, j'ai obtenu d'être admis dans l'Académie de *San-Luca*, ce que j'avais en vain ambitionné jusqu'ici ; depuis que

la ville de Rome m'a comblé d'éloges et d'honneurs, je suis allé tout droit chez le vieux tuteur, et j'ai paru soudainement dans sa chambre comme un spectre menaçant évoqué devant ses yeux. Telle fut du moins l'impression que je produisis sur lui, car il recula à ma vue, pâle comme la mort, et, tremblant de tous ses membres, alla se réfugier derrière une grande table.

« D'un ton ferme et sévère, je lui représentai que ce n'était plus le râcleur de barbes ni le chirurgien qui se présentait devant lui, mais bien un peintre en réputation et un académicien de *San-Luca* auquel, sans doute, il ne refuserait pas la main de sa nièce Marianne. C'est alors qu'il aurait fallu voir la rage dont fut saisi le vieux insensé : il hurlait, il se démenait comme un vrai possédé ; il cria que j'en voulais à ses jours, que j'étais un assassin, un impie! que je lui avais volé sa Marianne en la copiant dans mon tableau ; puisqu'à présent, pour son désespoir et son supplice, elle servait de point de mire aux regards profanes et à la convoitise de tous : — sa Marianne ! — sa vie, ses délices, son tout ! — Mais que je me tinsse pour averti : qu'il mettrait le feu à la maison pour me brûler, s'il le pouvait, moi et mon tableau ! Puis il se mit à vociférer si violemment en criant : — au feu ! à l'assassin ! au voleur ! au secours !—que je me hâtai tout consterné de sortir de la maison.—Le vieux fou est amoureux de sa nièce par-dessus la tête ; il la garde à vue, et, s'il parvient à obtenir une dispense, il la forcera de contracter l'union la plus monstrueuse. Tout espoir est perdu.

« Y pensez-vous? dit Salvator en riant, je trouve, au contraire, que votre affaire est en excellent train. Marianne vous aime, vous n'en sauriez douter, et il ne s'agit plus que de l'enlever au vieux et endiablé signor Pasquale Capuzzi; mais pour cela, je me demande comment deux jeunes gens comme nous, entreprenants et alertes, ne parviendraient pas à leur but. — Bon courage, Antonio! au lieu de geindre et de vous lamenter, malade d'amour, et de singer des évanouissements, il vaut mieux songer activement à la délivrance de Marianne. Vous verrez, Antonio, comme nous allons mener par le nez ce vieux fat. — Il n'est point d'extravagance qui me coûte pour des entreprises pareilles. Mais je veux aller m'enquérir incontinent de nouvelles informations sur le vieux Capuzzi et sa manière de vivre. Il ne faut pas que vous paraissiez en ceci; demeurez chez vous, et venez seulement me voir demain de grand matin pour que nous combinions le plan de la première attaque. »

En parlant ainsi, Salvator essuya ses pinceaux, jeta un manteau sur ses épaules et courut au Corso, tandis qu'Antonio rentra chez lui, comme Salvator le lui avait prescrit, à demi consolé et un doux rayon d'espoir dans le cœur.

SIGNOR PASQUALE CAPUZZI

Paraît dans la demeure de Salvator Rosa. Manœuvre adroite que Rosa et Scacciati conduisent à bonne fin, et ce qui en résulte.

Antonio ne fut pas médiocrement surpris d'entendre le lendemain matin Salvator lui décrire, de la manière la plus minutieuse, le genre de vie de Capuzzi, dont il avait la veille épié les démarches.

« La pauvre Marianne, lui dit Salvator, est tourmentée de la manière la plus horrible par ce vieux enragé. Il soupire, il fait le galant du matin au soir, et, ce qu'il y a de pire, pour émouvoir son cœur il lui chante tous les airs d'amour imaginables qu'il a ou qu'il suppose avoir composés. Avec cela il est jaloux jusqu'à la démence, au point qu'il ne permet pas même à la pauvre enfant d'être servie par une domestique de son sexe, de peur des intrigues auxquelles pourrait se prêter une soubrette facile à séduire. A sa place se montre, le matin et le soir, un petit monstre hideux, aux yeux caves, aux joues

blafardes et pendantes, pour remplir l'office de chambrière auprès de l'aimable Marianne; et cet épouvantail n'est autre que cet avorton de Pitichinaccio, qui est obligé pour cela de s'habiller en femme : si Capuzzi s'absente, il ferme et verrouille soigneusement toutes les portes; et en outre, un méchant coquin, un ci-devant bravo, enrôlé dans les sbires, et qui loge au rez-de-chaussée, fait l'office de sentinelle. Forcer le logis me paraît, en conséquence, assez difficile : et cependant, mon cher Antonio, je vous promets que, dès la nuit prochaine, vous serez introduit dans la chambre de Capuzzi et que vous verrez votre Marianne, pourtant cette fois-ci du moins, en présence de son tuteur.

« Que dites-vous ? s'écria Antonio dans l'ivresse, la nuit prochaine verra se réaliser ce qui me semble à moi impossible? — Paix, Antonio, continua Salvator, laissez-nous réfléchir tranquillement aux moyens d'exécuter avec sûreté le plan que j'ai médité. —

« D'abord il faut que vous sachiez que je suis en relation, sans m'en douter, avec signor Pasquale Capuzzi. Vous voyez cette misérable épinette reléguée là au coin, elle appartient au vieux, et je dois lui en payer le prix exorbitant de dix ducats... Dans ma convalescence, j'étais avide de musique, mon soulagement et ma consolation suprêmes; je priai mon hôtesse de me procurer l'épinette que voici. Dame Catterina fut instruite sur-le-champ que dans la rue Ripetta logeait un vieux garçon qui avait une jolie épinette à vendre. On m'envoya l'instrument, je ne

m'informai ni de son prix, ni de son possesseur, et je n'ai su qu'hier au soir, et par un pur hasard, que c'était l'honnête signor Capuzzi qui avait prétendu m'avoir pour dupe avec sa vieille épinette délabrée. Dame Catterina s'était adressée à une de ses connaissances qui demeure dans la maison de Capuzzi et précisément sur le même palier. Vous pouvez maintenant deviner sans peine d'où je tiens toutes ces belles nouvelles.

« Bon ! s'écria Antonio, dès lors l'accès nous est ouvert... votre hôtesse...

« Je sais, Antonio, ce que vous m'allez dire, interrompit Salvator, vous songez à l'entremise de dame Catterina pour vous frayer le chemin jusqu'à votre Marianne. Mais c'est un mauvais calcul ; dame Catterina est trop bavarde, elle n'a pas un grain de discrétion, elle ne doit nullement intervenir dans nos affaires. Écoutez-moi avec attention.—Chaque soir, à la nuit, quand le petit eunuque a fini son service de chambrière, signor Pasquale le reporte chez lui, sur ses bras, bien qu'il en sue souvent sang et eau, et qu'il en ait les jambes à moitié rompues. Car, pour tout au monde, le peureux Pitichinaccio ne mettrait pas les pieds à cette heure-là sur le pavé.— Ainsi donc, pourvu.... »

En ce moment on frappa à la porte de Salvator, et, au grand étonnement des deux artistes, parut signor Pasquale Capuzzi dans tout l'éclat de sa magnificence.

A peine eût-il aperçu Scacciati, qu'il s'arrêta court, aussi raide qu'un homme perclus de tous ses

membres, écarquillant les yeux et humant l'air bruyamment, comme si l'haleine lui manquait. Mais Salvator s'empressa de l'aborder, lui prit les deux mains et s'écria : « Mon digne signor Pasquale ! combien je suis honoré de votre présence dans ce chétif réduit ; — certes, c'est l'amour de l'art qui vous y amène : vous voulez voir mes plus récents ouvrages, peut-être même m'en commander un ? —Parlez, mon cher signor Pasquale, en quoi puis-je vous être agréable ?

« J'ai à vous entretenir, mon cher signor Salvator, bégayait Capuzzi avec peine, mais seulement tête-à-tête. Permettez donc que je me retire pour revenir dans un moment plus opportun.—Point du tout, disait Salvator, en retenant le vieux d'une main ferme, mon cher Signor, vous ne me quitterez pas. Vous ne pouviez arriver ici plus à propos ; car un aussi grand partisan du noble art de la peinture que vous, un ami de tous les artistes distingués, sera charmé assurément que je lui présente ici le premier peintre de notre époque, Antonio Scacciati, dont le tableau merveilleux, la ravissante Madeleine aux pieds du Christ, provoque dans Rome entière tant d'admiration et d'enthousiasme ! et vous-même, je le parie, êtes plein des mêmes transports, et vous brûliez, à coup sûr, de connaître l'auteur de ce chef-d'œuvre. »

Un violent tremblement s'empara du vieillard ; le frisson de la fièvre le glaçait, et ses regards enflammés de colère dévoraient le pauvre Antonio, mais lui s'avança droit à son encontre, s'inclina d'un air

dégagé et assura qu'il s'estimait trop heureux de se voir mis en rapport si inopinément avec signor Pasquale Capuzzi, dont on savait apprécier, non-seulement à Rome, mais dans toute l'Italie, les connaissances profondes en peinture aussi bien qu'en musique, et il se recommanda à sa protection.

Voir Antonio feindre de le rencontrer pour la première fois et lui adresser des paroles si flatteuses, remit soudain le vieux dans son assiette. Il grimaça un petit sourire de satisfaction, releva gracieusement sa moustache d'un coup de pouce, bredouilla quelques mots sans suite, et s'adressa enfin à Salvator pour entamer la question du paiement des dix ducats, prix de l'épinette vendue.

« Mon bon Signor, nous arrangerons cette misérable bagatelle tout-à-l'heure. Mais trouvez bon d'abord que je vous soumette l'ébauche de ce tableau que je viens d'esquisser et que je vous offre un verre de ce généreux vin de Syracuse. » — En parlant ainsi, Salvator disposa l'esquisse sur le chevalet, approcha un siége au vieillard, et, l'ayant fait asseoir, lui présenta une grande et superbe coupe dans laquelle pétillait le noble vin de Syracuse.

Le vieux buvait de très-grand cœur un verre de bon vin quand il n'était pas obligé d'en faire les frais. Réjoui en outre par l'espoir de toucher dix ducats pour une épinette disloquée et vermoulue, assis enfin devant un tableau supérieurement conçu, et dont il savait à merveille estimer l'originalité et le mérite transcendant, devait-il se trouver tout-à-fait à son aise? Aussi il manifesta son contentement par

un sourire gracieux au possible, fermant à demi ses petits yeux, se caressant le menton et la moustache et murmurant coup sur coup : — « délicieux ! exquis ! » sans qu'on sût au juste sur quoi il s'extasiait, du vin ou du tableau.

Dès que Salvator vit le vieux bien dispos, il commença tout d'un coup : « Mais, à propos, mon digne Signor, on dit que vous avez une nièce délicieuse, ravissante, appelée Marianne. Tous nos jeunes gens courent à l'envi et plein d'un délire amoureux dans la rue Ripetta, et c'est à qui gagnera le torticolis à regarder au haut de votre balcon pour entrevoir un seul instant votre charmante Marianne et recueillir le moindre de ses regards célestes. »

En un clin d'œil disparut sur le visage du vieillard et le sourire flatteur et l'air de gaité que le vin y avait allumés. Le regard immobile, il dit d'une voix sombre et altérée : « Oui ! telle est la profonde corruption de cette jeunesse criminelle. Des enfants servent de but à leurs œillades sataniques, les séducteurs exécrables ! Car, c'est comme je vous le dis, mon cher Signor, ma nièce Marianne n'est encore qu'un enfant, un tendre enfant à peine revenu de nourrice... »

Salvator entama d'autres propos, et le vieillard reprit contenance. Mais à l'instant où, les traits rassérénés, il allait de nouveau porter le verre plein à ses lèvres, Salvator recommença à l'interpeler : « Mais dites-moi donc, mon cher Signor, cette nièce de seize ans, votre gentille Marianne, a-t-elle effectivement les mêmes cheveux brun-châtain, et ce même

regard angélique et rayonnant des joies célestes, que la Madeleine d'Antonio, comme tout le monde s'accorde à l'affirmer ?

« Je n'en sais rien ! répondit le vieux d'un ton encore plus bourru qu'avant ; mais laissons-là ma nièce une fois pour toutes. N'avons-nous pas un sujet d'entretien plus intéressant dans l'art précieux auquel me ramène le charme de ce joli tableau ? »

— Cependant Salvator, chaque fois que le vieux jaloux se disposait à boire, réitérant ses questions sur la jolie Marianne, Capuzzi sauta à la fin de sa chaise, exaspéré, renversa la coupe sur la table si violemment qu'il faillit la briser, et cria d'une voix aigre : « Par l'infernal et noir Pluton ! par toutes les furies de l'enfer ! vous me faites du poison de ce vin ; — ouais ! je m'aperçois que, de concert avec l'impertinent Antonio, vous voulez vous jouer de moi, mais cela vous réussira mal. — Payez-moi sur-le-champ les dix ducats que vous me devez, et que je vous abandonne à tous les diables vous et votre digne acolyte Antonio. »

Salvator aussitôt s'exclamant comme emporté par le courroux le plus violent : « Quoi ! vous osez me traiter de la sorte dans ma demeure ? — Moi vous payer dix ducats pour cette carcasse pourrie dont les vers ont pompé dès long-temps toute la moelle et tous les sons ! — Dix ducats ! pas même cinq, — pas même trois, pas même un seul de votre épinette ; mais elle ne vaut pas un *quattrino !* Hors d'ici cette machine démembrée ! — et en même temps Salvator chassait des pieds, tout autour de la chambre, le pitoyable ins-

trument dont les cordes résonnèrent avec des grincements aigus.

« Ah ! brailla Capuzzi, il y a encore des lois à Rome. — En prison, en prison ! je vous ferai plonger dans le plus profond des cachots ! » Et en grondant et en se débattant il voulait se précipiter dehors.

Mais Salvator le prit vigoureusement par les deux bras, le poussa dans un fauteuil, et lui dit d'une voix enjouée : « Eh, mon doux signor Pasquale, ne voyez-vous que ce n'est que pour plaisanter ? Vous allez recevoir, non pas dix, mais trente ducats pour votre épinette. » Et il répéta si souvent : « trente ducats, bien comptés, bien contrôlés, » que Capuzzi finit par dire, d'une voix éteinte et étouffée :—« Que dites-vous, mon cher Signor ? trente ducats pour l'épinette et en l'état où elle est ? » — Alors Salvator lâcha prise et lui déclara, en s'engageant sur l'honneur, que l'épinette, avant une heure, vaudrait trente, quarante ducats, et que Capuzzi les toucherait bel et bien.

Le vieillard soupira profondément, et, reprenant haleine, il marmottait : « trente ducats, quarante ! puis, s'adressant au peintre : Mais signor Salvator, dit-il, c'est que vous m'avez fortement chagriné. — Trente ducats ! » répéta Salvator. — Le vieux sourit, mais il reprit : « Oh ! vous m'avez touché au cœur.—Trente ducats, interrompit de nouveau Salvator, trente ducats ! » et il le répéta tant de fois aux oreilles de Capuzzi, que celui-ci, tout en affectant de faire la moue, finalement dit, tout content : « Mon cher Signor ! si je peux recevoir pour mon épinette trente ou quarante ducats, tout sera pardonné et oublié.

« J'ai pourtant, ajouta Salvator, avant de remplir ma promesse, à vous faire une petite condition qu'il vous sera bien facile de remplir, mon digne et excellent signor Pasquale Capuzzi di Senigaglia. Vous êtes le premier compositeur de toute l'Italie, et en outre, le chanteur le plus parfait qui existe. J'ai entendu avec ravissement la grande scène de l'opéra des Noces de Thétis et Pélée, que cet infâme Francesco Cavalli vous a volée si effrontément, et qu'il est si incapable d'avoir composée.—Si vous daigniez, pendant que je vais m'occuper de réparer l'épinette, nous chanter cet air ? Il n'est rien au monde, en vérité, qui puisse m'être plus agréable. »

Le vieux Capuzzi se démit presque la mâchoire pour effectuer le sourire le plus doucereux, et disait, en clignotant ses petits yeux gris : « On reconnaît aisément que vous êtes vous-même fort bon musicien, mon cher Signor, car vous avez un goût sûr, et vous savez mieux apprécier les talents distingués que ces ingrats Romains. — Ecoutez l'air, le chef-d'œuvre des airs ! »

En même temps le vieillard se leva, se haussa sur la pointe des pieds, ouvrit de grands bras, et ferma les yeux, de façon qu'il ressemblait tout à fait à un coq qui s'apprête à chanter ; et soudain il se mit à beugler si fort que les murs en résonnaient et qu'immédiatement dame Catterina et ses deux filles arrivèrent en toute hâte dans l'atelier, persuadées que ces cris horribles et lamentables annonçaient quelque malheur. — Toutes stupéfaites elles s'arrêtèrent sur le seuil en voyant l'incroyable virtuose,

à qui elles formèrent ainsi un auditoir. complet.

Cependant Salvator avait relevé l'épinette, il renversa le couvercle, prit sa palette, ses pinceaux, et commença d'une main ferme, sur cette mince planchette, un dessin qui tenait du prodige. L'idée principale était empruntée à l'opéra de Cavalli, les Noces de Thétis ; mais à travers cette scène, d'un aspect tout fantastique, surgissaient et se confondaient vingt autres personnages. Au milieu d'eux, l'on distinguait Capuzzi, Antonio, Marianne fidèlement reproduite d'après le tableau d'Antonio, Salvator lui-même, dame Catterina et ses deux filles, tous parfaitement reconnaissables, sans en excepter le docteur Pyramide ; et l'ensemble était si bien ordonné, si ingénieusement conçu, qu'Antonio ne revenait point de sa surprise de tant d'imagination et d'habileté.

Capuzzi ne se borna pas à la scène qu'avait mentionnée Salvator, mais il chanta, ou plutôt massacra, dans le transport de sa frénésie musicale, vingt ariettes diaboliques l'une après l'autre, se débattant au travers des récitatifs les plus inextricables.

Cela pouvait avoir duré deux heures ; alors il tomba sans haleine sur le fauteuil, la figure d'un brun de cerisier. Mais à l'instant même Salvator avait mis son croquis à l'effet et rendu ses figures si vivantes, qu'à peu de distance on croyait voir un tableau achevé. « J'ai tenu parole et voici l'épinette, mon cher signor Pasquale, » dit-il doucement à l'oreille du vieillard. Celui-ci se réveilla comme d'un profond sommeil, et son regard tomba en même

temps sur la peinture placée devant lui. Soudain il se frotta les yeux, doutant si c'était ou non un miracle, il raffermit sur sa perruque son chapeau pointu, prit sous son bras sa canne à bec, s'élança d'un seul bond, arracha le couvercle des charnières, l'éleva en triomphe au-dessus de sa tête, franchit la porte comme un enragé, descendit les escaliers quatre à quatre, et se sauva à toutes jambes, pendant que dame Catterina et ses deux filles riaient aux éclats derrière lui.— « Le vieil avare, disait Salvator, sait qu'il n'a qu'à porter ce couvercle peint au comte Colonna ou à mon ami Rossi, pour recevoir en échange quarante ducats, et peut-être davantage. »

Les deux peintres, Salvator et Antonio, se concertèrent sur le plan d'attaque prémédité pour la nuit suivante. — Nous allons bientôt savoir ce qu'entreprirent nos deux aventuriers, et quel fut le succès de leur tentative.

Quand la nuit fut venue, signor Pasquale, après avoir fermé toutes ses portes à renfort de clefs et de verroux, porta, comme d'habitude, son petit monstre d'eunuque à sa demeure. Le nabot miaulait et coassait tout le long du chemin, se plaignant d'être déjà trop peu récompensé pour se dessécher le gosier et risquer la phthisie en chantant les ariettes de Capuzzi, et pour se brûler les mains à faire cuire les macaroni, sans qu'on le surchargeât d'un service qui ne lui rapportait que des coups de pied bien appliqués et de violents soufflets, dont Marianne le gratifiait largement chaque fois qu'il tentait de s'approcher d'elle. Capuzzi le consola de son mieux, et lui

promit une meilleure provision de sucreries que de coutume ; il s'engagea même, le petit ne cessant de pleurnicher et de geindre, à lui faire tailler un petit habit *d'abbate* dans une vieille veste de peluche noire qu'il avait plus d'une fois convoitée d'un œil avide; mais le nain déclara qu'il voulait, en outre, une perruque et une épée. Tout en débattant sur ce chapitre, ils arrivèrent dans la rue Bergognona, car c'est là que logeait Pitichinaccio, à quatre maisons de distance seulement de celle de Salvator.

Le vieux déposa le nain à terre avec précaution, ouvrit la porte, et tous deux grimpèrent, le petit en premier et le vieux par derrière, l'escalier tortueux et étroit qu'on ne pouvait mieux comparer qu'à l'échelle d'un poulailler; mais à peine avaient-ils fait la moitié du trajet, qu'en haut dans le corridor s'éleva un horrible tapage, et l'on entendit la voix grossière d'un homme ivre et brutal qui, jurant par tous les diables de l'enfer, demandait le chemin pour sortir de la maudite maison.— Pitichinaccio se serra contre le mur, et supplia Capuzzi, au nom de tous les saints, de passer devant lui; mais Capuzzi avait à peine gravi quelques marches que le chenapan tombant du haut de l'escalier, entraîna comme un tourbillon Capuzzi qu'il fit rouler avec lui, la porte étant restée ouverte, jusqu'au beau milieu de la rue. Ils étaient étendus, le vieillard sur le pavé, et l'autre, comme une outre pleine, l'écrasant de son poids. — Capuzzi se mit à crier d'une voix lamentable au secours! aussitôt deux hom-

mes s'approchèrent et dégagèrent, non sans peine, signor Pasquale d'avec l'ivrogne qui, une fois remis sur ses jambes, s'éloigna en chancelant et en pestant.

« Jésus ! que vous est-il arrivé, signor Pasquale ? comment vous trouvez-vous ici au milieu de la nuit ? quelle mauvaise affaire avez-vous eue dans cette maison ? » — Telles étaient les questions empressées d'Antonio et de Salvator, car les survenants n'étaient autres que nos deux peintres.

« Ah ! c'est ma dernière heure ! disait Capuzzi en gémissant : ce chien d'enfer m'a rompu tous les membres, je ne puis plus bouger...

« Faites-moi voir..., » dit Antonio en tâtant le vieux partout le corps, et il le pinça tout d'un coup si vivement à la jambe droite, que Capuzzi jeta un cri effroyable. « Par tous les saints, s'écria Antonio d'une voix consternée, mon cher signor Pasquale ! vous vous êtes cassé la jambe gauche à l'endroit le plus dangereux ; si l'on ne vous secoure au plus vite, vous serez mort avant peu, ou vous resterez au moins estropié pour la vie. »

Capuzzi fit entendre un hurlement affreux. « Calmez-vous seulement, mon cher Signor, continua Antonio. Quoique je sois bien peintre à présent, je n'ai pas oublié l'art du chirurgien. Nous allons vous porter au logis de Salvator, et je vous panserai sur-le-champ. — Mon bon signor Antonio, gémissait Capuzzi, vous m'en voulez, je le sais... — Ah ! interrompit Salvator, il n'est plus question ici d'aucune animosité ; vous êtes en danger, et cela suffit au

brave Antonio pour qu'il emploie tout son art à vous secourir. — Un coup de main, ami Antonio ! »

Tous deux relevèrent avec précaution le vieillard se récriant sur l'affreuse douleur qu'il ressentait à sa jambe cassée, et le portèrent au logis de Salvator.

Dame Catterina assura qu'elle avait pressenti vaguement quelque malheur, ce qui l'avait empêchée d'aller se coucher. Dès qu'elle eut vu Capuzzi, et qu'elle sut ce qui lui était arrivé, elle éclata en reproches amers sur sa manière de vivre et d'agir. — « Oh ! je connais bien, signor Pasquale, disait-elle, celui que vous reportiez chez lui. Vous vous imaginez, bien que votre jolie nièce Marianne vive auprès de vous, pouvoir vous passer d'une domestique de son sexe, et vous abusez déshonnêtement de ce pauvre Pitichinaccio, en l'affublant ainsi de jupons ; mais entendez ceci : *Ogni carne ha il suo osso*, point de chair sans os. — Si vous voulez avoir une fille avec vous, il vous faut avoir des femmes : *Fate il passo secondo la gamba*, — réglez vos dépenses selon vos besoins. Ne demandez à votre Marianne que ce qui est convenable, ne la tenez pas renfermée comme une prisonnière, ne faites pas un cachot de votre maison : *Asino punto convien che trotti*, — à force de marcher l'on arrive [6]. Vous avez une jolie nièce, et vous devez régler d'après cela votre manière de vivre, c'est-à-dire, vous conformer en tout à la volonté de la jolie nièce ; mais vous êtes un homme bourru, au cœur sec, et peut-être, par là-dessus, — je désire me tromper, — peut-être, avec vos cheveux blancs, amoureux et jaloux ! — Excusez-moi

de vous parler ainsi sans réserve; mais, *chi ha nel petto fiele non puo sputar miele,* ce qui est dans le cœur sort par la bouche. Eh bien! là, si vous ne mourez pas de votre fracture, comme il faut l'espérer, c'est une leçon qui vous profitera, n'est-ce pas, signor Pasquale? vous laisserez à votre nièce la liberté d'agir à sa guise, et d'épouser certain jeune et gentil garçon qui ne m'est pas inconnu. »

Tout cela fut lâché d'une seule bordée pendant qu'Antonio et Salvator déshabillaient le vieillard avec mainte précaution, et le disposaient sur le lit. Les paroles de dame Catterina s'enfonçaient dans son cœur comme autant de coups de poignard; mais, dès qu'il songeait à prendre la parole, Antonio lui faisait comprendre qu'il y avait pour lui du danger à parler, et il se voyait ainsi contraint de boire le calice. Salvator éloigna enfin dame Catterina, en l'envoyant chercher de l'eau glacée comme l'avait prescrit Antonio.

Nos deux peintres se convainquirent que l'homme, aposté par eux dans la maison de Pitichinaccio, avait complètement bien exécuté sa mission; hors quelques tâches bleuâtres, Capuzzi n'avait reçu aucune contusion fâcheuse de cette chute si terrible en apparence.

Antonio appliqua des éclisses et serra le pied droit du vieillard de manière à ce qu'il ne pût le mouvoir; il l'enveloppa, en outre, de serviettes trempées dans de l'eau à la glace, pour prévenir, disait-il, l'inflammation, si bien que Capuzzi frissonnait de tout son corps comme agité par la fièvre.

« Mon bon signor Antonio, gémissait-il tout bas, est-ce que c'en est fait de moi ? suis-je condamné à mourir ? —

« Bon, répondit Antonio, tranquillisez-vous seulement, signor Pasquale : puisque vous avez supporté avec tant de fermeté, et sans tomber en défaillance, la pose du premier appareil, tout danger est passé, je l'espère ; mais votre position néanmoins réclame les soins les plus assidus, et jusqu'à nouvel ordre le chirurgien ne doit pas vous perdre de vue un seul instant.

« Ah ! Antonio, soupira le vieux, vous savez si je vous aime et combien j'estime vos talents : ne m'abandonnez pas ! Donnez-moi votre précieuse main ! comme cela.... n'est-ce pas, mon bon, mon cher fils, que vous ne m'abandonnerez pas ? —

« Quoique je ne sois plus chirurgien, dit Antonio, et que j'aie décidément renoncé à ce métier, objet de ma haine, cependant, pour vous, signor Pasquale, je me départirai de ma résolution, et je consens à me charger de votre traitement, à la seule condition que vous me rendrez votre confiance et vos bonnes grâces : car vous m'avez traité bien rigoureusement, signor Pasquale.

« Ne parlons plus de cela, mon digne Antonio, dit le vieux en gémissant. — Mais votre nièce, reprit Antonio, va se lamenter de votre absence et mourra de chagrin si elle se prolonge ; vous êtes, pour votre état, assez dispos et assez fort ; ainsi donc, dès qu'il va faire jour, nous vous transporterons chez vous : là, je donnerai un nouveau coup-d'œil à l'appareil,

j'arrangerai votre lit comme il doit l'être, et j'instruirai votre nièce de tout ce qu'il y a à faire pour hâter votre rétablissement. »

Le vieillard exhala un profond soupir, et garda quelques instants le silence, les yeux fermés. Puis, étendant la main vers Antonio, il l'attira tout près de lui et lui dit à voix basse : « N'est-il pas vrai, mon brave Signor, ce que vous m'avez dit de Marianne n'était qu'un badinage, une idée joviale, comme il en passe dans les jeunes têtes ?

« Mais ne songez donc plus à cela, signor Pasquale, répartit Antonio. Votre nièce, il est vrai, m'avait un peu donné dans l'œil ; mais à présent, ma foi, j'ai bien d'autres affaires en tête, et franchement, s'il faut vous l'avouer, je me félicite que vous ayez si net coupé court à mes folles sollicitations. — Je croyais être amoureux de votre Marianne, et dans le fait, ce n'était qu'un beau modèle de ma Madeleine que je voyais en elle ; c'est pour cela, sans doute, que mon tableau à peine achevé, Marianne m'est devenue complètement indifférente.

« Antonio ! s'écria le vieux avec transport ; faveur divine !... tu es ma consolation, mon soulagement, mon secours ! puisque tu n'aimes plus Marianne, je n'ai plus ni douleur, ni mal.

« En vérité, disait Salvator, signor Pasquale, si l'on ne vous savait pas un homme grave et sensé, incapable d'oublier les convenances qu'impose la maturité de l'âge, on vous supposerait vous-même égaré d'un fol amour pour votre nièce de seize ans. » — Le vieillard ferma les yeux de nouveau et recommença à

gémir, se plaignant d'un vif redoublement de ses douleurs maudites.

L'aube naissante rayonnait au travers des carreaux; Antonio prévint Capuzzi que l'heure était venue de le transporter à la rue Ripetta. Signor Pasquale répondit par un soupir piteux et étouffé. Salvator et Antonio le soulevèrent et le couvrirent d'un vaste manteau, que fournit dame Catterina de la défroque de son défunt mari. — Le vieux se confondit en supplications pour se faire ôter les serviettes trempées d'eau glacée dont sa pauvre tête chauve était enveloppée, et pour reprendre sa perruque et son chapeau à plumes, voulant aussi qu'Antonio lui rajustât sa moustache, afin que Marianne ne fût pas tant effrayée à sa vue. — Deux porteurs avec une civière attendaient tout prêts à la porte. Dame Catterina, sans cesser de sermoner Capuzzi, et accumulant toujours force proverbes, descendit des matelas, et le vieux, bien emballé et escorté de Salvator et d'Antonio, fut porté jusqu'à sa demeure.

Marianne n'eut pas plutôt aperçu son oncle dans cet état pitoyable, qu'elle jeta des cris perçants, fondit en larmes, et, sans faire attention à ses compagnons, au bien-aimé, saisit les mains du vieillard qu'elle porta à ses lèvres en déplorant l'épouvantable malheur qui lui était arrivé. Telle était la profonde compassion de la sensible et généreuse enfant pour celui qui la tourmentait et la persécutait avec sa frénésie amoureuse. Mais à l'instant même se manifesta l'instinct intime du caractère féminin; car il suffit d'un coup-d'œil significatif de Salvator, pour

lui faire tout comprendre à merveille. Alors seulement elle jeta un regard furtif à l'heureux Antonio, tout en rougissant à l'excès ; et rien de plus séduisant que le sourire victorieux et plein de malice qui se fit jour à travers ses larmes.

Du reste, Salvator trouva la jeune fille encore plus jolie et plus merveilleusement belle qu'il ne l'avait imaginée, même d'aprés le tableau de la Madeleine, et il était presque jaloux du bonheur d'Antonio ; il n'en sentit que mieux la nécessité de tirer la pauvre Marianne, quoi qu'il pût en coûter, des mains de l'indigne Capuzzi.

Signor Pasquale, accueilli si tendrement par sa charmante nièce, bien qu'il ne le méritât guère, oublia son accident et sa jambe ; il souriait en minaudant, se pinçant les lèvres, et poussait des soupirs, non de malade, mais de berger amoureux. Antonio disposa le lit artistement, et, après y avoir couché Capuzzi, il serra de nouveau les bandages, et emmaillota pareillement la jambe gauche du vieux, obligé ainsi à rester couché immobile comme une poupée de bois. Salvator se retira laissant nos amoureux à leur bonheur.

Capuzzi était enfoui dans un amas de coussins et d'oreillers ; Antonio lui avait roulé autour de la tête une immense serviette bien imbibée d'eau, de sorte qu'il ne pouvait absolument rien entendre du chuchotement des deux amants. Ceux-ci échangèrent enfin mutuellement le secret de leurs âmes et ils se jurèrent, avec des pleurs et de doux baisers, une fidélité éternelle. Le vieux ne pouvait pas se douter

de ce qui se passait à ses côtés, Marianne s'enquérant à chaque minute comment il se trouvait, et même le laissant faire quand il se risqua à porter à sa bouche sa petite main blanche.

Quand il fit grand jour, Antonio s'empressa de partir, sous prétexte d'aller chercher les remèdes nécessaires, mais, dans le fait, pour aviser aux moyens d'aggraver la position du patient, au moins durant quelques heures, et pour délibérer avec Salvator sur ce qu'il leur restait à faire.

NOUVELLE INTRIGUE

Ourdie par Salvator Rosa et Antonio contre signor Pasquale Capuzzi et sa compagnie. Quelle en est l'issue.

Le lendemain matin, Antonio arriva chez Salvator, affecté d'une tristesse sans égal.

« Eh bien, lui dit l'artiste, comment ça va-t-il ? — Mais qu'avez-vous à baisser ainsi la tête ? qu'est-il survenu ? n'êtes-vous pas trop heureux de pouvoir tous les jours aborder, contempler et embrasser votre bien-aimée ?

« Ah ! Salvator, répondit Antonio, c'en est fait de mon bonheur, c'en est fait de moi : le diable se joue de ma destinée. Notre ruse a échoué, et nous voici à présent en guerre ouverte avec ce maudit Capuzzi.

« Tant mieux ! dit Salvator ; mais racontez-moi donc ce qui s'est passé. » — Antonio parla ainsi :

« Imaginez-vous, Salvator, qu'hier, en revenant à la rue Ripetta, après une absence de deux heures au

plus, muni d'une provision de drogues, j'aperçois le vieux tout habillé à la porte de sa maison; derrière lui se tenaient debout le docteur Pyramide et le sbire enragé; et dans je ne sais quoi de bigarré qui se démenait encore entre leurs jambes, j'ai cru reconnaître le petit monstre Pitichinaccio. Dès que le vieux m'aperçut, il me menaça de ses poings, vomit des injures et mille imprécations, et jura qu'il me ferait assommer si je reparaissais devant sa porte. — Allez-vous en à tous les diables, méchant râcleur de barbes! cria-t-il, vous pensiez m'attraper par vos supercheries et vos mensonges, démon incarné qui harcelez ma pauvre et sage Marianne, et qui rêvez de l'empêtrer dans vos filets diaboliques; mais allez! j'y emploierai plutôt mon dernier ducat pour vous envoyer *ad patres* quand vous y songerez le moins! et quant à votre impudent patron signor Salvator le brigand, l'assassin échappé du gibet, qu'il aille rejoindre en enfer son capitaine Mas'Aniello! je saurai bien le faire chasser de Rome sans forme de procès. —

« Ainsi tempêtait le vieux fou, et comme le damné sbire, à l'instigation du docteur Pyramide, se préparait à s'élancer sur moi; voyant en outre le peuple qui s'attroupait déjà par curiosité, il ne me resta d'autre parti à prendre que de vider la place le plus diligemment possible. Mais je me suis gardé dans mon affreux désespoir de venir vous trouver, car je sais trop bien que vous vous seriez moqué de mes plaintes, vous qui même à cette heure pouvez à peine étouffer votre rire sardonique. »

En effet, Antonio n'eut pas plutôt achevé son récit que Salvator éclata de rire. « C'est maintenant que l'aventure devient délicieuse, s'écria-t-il, et je vais vous apprendre en détail, mon cher Antonio, tout ce qui s'est passé, après votre départ, dans la demeure de Capuzzi. Vous veniez d'en sortir quand signor Splendiano Accoramboni, à qui, Dieu sait comment! il est revenu que son ami intime, Capuzzi, s'était cassé la jambe droite la nuit même, parut escorté cérémonieusement d'un chirurgien; votre appareil et l'étrange façon dont signor Pasquale avait été traité, éveillèrent naturellement ses soupçons: le chirurgien ôta les éclisses et les bandages, et l'on découvrit, — ce que nous savions mieux que personne, — que le pied droit du digne Capuzzi n'avait pas le plus petit os disloqué ni démis, ni cassé à plus forte raison. Il ne fallait pas une grande subtilité d'esprit pour deviner toute l'intrigue.

« Mais, disait Antonio tout surpris, mon cher maître, mais dites-moi de grâce comment se fait-il que vous soyez si bien au courant, et par quel moyen pénétrez-vous dans la demeure de Capuzzi, pour savoir tout ce qui s'y passe? — Ne vous ai-je pas déjà dit, répondit Salvator, que dans la maison de Capuzzi et sur le même palier demeure une connaissance de dame Catterina? C'est la veuve d'un marchand de vins qui a une fille à laquelle ma petite Marguerite rend de fréquentes visites. Par suite de l'instinct particulier qui rapproche et unit les jeunes filles entre elles, Marguerite et Rosa, c'est le nom de sa petite amie, eurent bientôt découvert une légère

ouverture pratiquée pour donner de l'air à un garde-manger, et donnant sur un cabinet noir contigu à la chambre de Marianne ; celle-ci, de son côté, ne tarda pas à s'apercevoir des chuchotements qui s'échappaient de cet endroit, et cette voie de communication fut, dès ce moment, mise à profit. Quand le vieux fait sa méridienne, les jeunes filles de jaser aussitôt à cœur-joie. Vous devez avoir remarqué que la petite Marguerite, la privilégiée de dame Catterina et la mienne, est (au contraire d'Anna, sa sœur aînée, un peu froide et indifférente) une fillette éveillée, rusée et gaillarde. Sans toutefois lui rien confier de votre amour, je l'ai instruite à se faire raconter par Marianne tout ce qui se passe au logis de Capuzzi ; elle s'acquitte de ce soin avec beaucoup d'adresse, et si j'ai ri tout-à-l'heure de votre affliction et de votre tourment, c'est que je suis à même de vous consoler et de vous prouver que vos affaires sont dans le meilleur train du monde. J'ai à vous faire part d'une masse d'excellentes nouvelles....

« Salvator ! s'écria Antonio radieux, quel doux espoir ! béni soit le garde-manger et son ouverture ! — Je vais écrire à Marianne : Marguerite se chargera de la lettre....

« Point du tout, Antonio, interrompit Salvator, Marguerite nous aidera utilement, sans devenir votre messagère d'amour officielle ; et d'ailleurs, le hasard, qui enfante à plaisir tant d'accidents bizarres, pourrait faire tomber vos fleurettes entre les mains de Capuzzi, et susciter mille nouveaux désagréments à la pauvre Marianne, tandis qu'elle complote en ce

moment même de réduire le fol et vieux fat à se courber sous sa mignone pantoufle de velours. L'accueil qu'elle lui a fait, quand nous le transportâmes chez lui, a tourné la tête à Capuzzi; il tient pour certain que Marianne ne songe plus à vous, il s'imagine qu'elle lui a gracieusement donné au moins la moitié de son cœur : à ses yeux, il ne s'agit plus que de conquérir le reste. — Pour Marianne, elle a gagné trois ans d'expérience, de maturité et de savoir faire, depuis qu'elle a goûté du poison de vos baisers. Elle a su convaincre le vieux, non-seulement qu'elle n'avait nullement participé à notre ruse, mais qu'elle abhorrait nos faits et gestes, et qu'elle repousserait avec le dernier mépris toute intrigue ayant pour but un rapprochement entre elle et nous. Le vieux s'est trop pressé, et, dans l'excès de son ravissement, il a juré de satisfaire le premier désir de son adorable Marianne, et de lui procurer tel plaisir qu'elle choisirait. Sur cela, Marianne a demandé tout simplement et d'un air réservé, à *Zio Carissimo* [7], de la conduire au théâtre de signor Formica, à la porte *del popolo*. Le vieillard a été un peu interdit de cette demande; il y a eu des conférences avec le docteur Pyramide et le Pitichinaccio. Finalement, nos deux compères, signor Pasquale et signor Splendiano, ont décidé de mener effectivement Marianne demain à ce spectacle; Pitichinaccio doit l'accompagner accoutré en chambrière, rôle qu'il n'a consenti à jouer qu'à deux conditions : signor Pasquale doit lui faire cadeau d'une perruque outre la veste de peluche, et de plus il est convenu

avec le docteur Pyramide de reporter le nain chez lui, en s'en chargeant à tour de rôle ; ainsi donc, demain soir, le précieux trio doit se rendre avec la charmante Marianne au théâtre de signor Formica, en dehors de la porte *del popolo.* »

Il est nécessaire de donner ici quelques explications sur le théâtre de signor Formica, voisin de la porte *del popolo.*

C'était à Rome une désolation véritable, quand les *impresarii*, entrepreneurs de spectacle, étaient malheureux dans le choix de leur répertoire ; quand le premier tenor ou la basse-taille en chef du théâtre *Argentina* avaient oublié leur voix en route, quand le *primo uomo da donna* du théâtre *Valle* était alité par suite d'un rhume, et quand enfin le plaisir principal sur lequel on comptait venant à manquer, le *giovedi grasso*, coupait court subitement à toutes les espérances survivant encore au désappointement général. Précisément, à la suite d'un carnaval aussi déplorable, un certain Nicolo Musso ouvrit devant la porte *del popolo* un théâtre où il annonça ne devoir représenter que quelques farces improvisées. Le programme était rédigé d'un style ingénieux et spirituel, ce qui prévint en faveur de l'entreprise de Musso ; les Romains déjà disposés par leur appétit dramatique vivement aiguisé, à accepter tout aliment de cette nature à eux offert, quelqu'inférieur qu'il pût être.

La disposition de la salle ou plutôt de l'étroite baraque ne prouvait guère que l'entrepreneur fût dans une position brillante ; il n'y avait ni orchestre,

ni loges : pour en tenir lieu, l'on avait pratiqué dans le fond une galerie sur la devanture de laquelle se dessinaient les armes de la maison Colonna, indice que le comte de ce nom avait pris sous sa protection spéciale Musso et son théâtre. La scène était formée par une élévation en planches recouvertes de tapis et entourée de feuilles pendantes de papier peint, qui représentaient, suivant les exigences de la pièce, une forêt, une rue, ou un salon ; joignez à cela que les spectateurs étaient obligés de se contenter, pour siéges, de bancs de bois durs et incommodes, et vous concevrez sans peine les murmures d'improbation des premiers venus contre signor Musso, qui décorait du nom de théâtre une mauvaise échoppe.

Mais à peine les deux premiers acteurs eurent-ils paru sur la scène, et échangé quelques paroles, que le public devint attentif. Bientôt de l'attention naquit un vif assentiment, à l'assentiment succéda l'admiration, et puis enfin l'enthousiasme le plus extrême, qui se manifesta par des battements de mains unanimes et des cris de bravo mille fois répétés.

En effet, on ne pouvait rien voir de plus parfait que ces scènes improvisées de Nicolo Musso, toutes remplies d'esprit, de verve et de talent, et dont la mordante ironie châtiait d'un fouet satirique les ridicules du jour. Chaque acteur jouait son rôle avec une originalité sans exemple ; mais le Pasquarello surtout enlevait les suffrages de tous les assistants, par son jeu mimique incomparable, par sa verve inépuisable, la causticité de ses saillies, et son talent

5.

à contrefaire, jusqu'à l'illusion la plus complète, la voix, la démarche et la tournure des personnages les plus connus. L'homme qui jouait ce rôle de Pasquarello, et qu'on appelait signor Formica, paraissait être doué d'un esprit singulier et surnaturel. Souvent il y avait dans son geste et dans son accent quelque chose de si extraordinaire que les spectateurs éclataient, malgré eux, d'un fou rire, en même temps qu'ils se sentaient presque glacés d'un étrange frisson.

A côté de lui figurait dignement le docteur Graziano, dont la pantomime, et la façon de débiter les bouffonneries les plus extravagantes comme s'il s'agissait des propos les plus délicats, brillaient d'un mérite vraiment surprenant. Ce docteur Graziano était représenté par un vieux bolonais nommé Maria Agli. En peu de temps, comme cela ne pouvait manquer d'arriver, on vit le beau monde de Rome accourir à l'envi au petit théâtre de Musso, en dehors de la porte *del popolo ;* le nom de Formica vola dans toutes les bouches, et chacun dans la rue, ainsi qu'au théâtre, s'écriait, entraîné par l'enthousiame : *Oh Formica! Formica benedetto! oh Formicissimo!* — On regardait Formica comme un phénomène surnaturel, et mainte vieille femme, qui s'était pâmée de rire au théâtre, à la moindre critique qu'on osait faire du jeu de Formica, prenait tout-à-coup l'air sérieux et solennel en disant : *Scherza coi fanti e lascia star santi*[8]. Cela était motivé par le secret impénétrable qui, hors du théâtre, enveloppait signor Formica, on ne le voyait nulle part ; Nicolo Musso

gardait sur le lieu de son séjour un silence inflexible, et toutes les peines qu'on avait prises pour découvrir ses traces étaient restées sans résultat. —Tel était le théâtre qui faisait soupirer d'envie la belle Marianne.

« Mon avis est d'aller droit à la rencontre de notre ennemi, disait Salvator, le chemin du théâtre à la ville nous en fournit une occasion des plus favorables. »— Alors il fit part à Antonio d'un projet aventureux et plein de risques au premier coup-d'œil, mais que le jeune homme adopta très-volontiers, dans l'espoir de réussir à enlever sa Marianne à l'infâme Capuzzi; il accueillit aussi tout d'abord le projet de Salvator de châtier spécialement le docteur Pyramide.

La nuit venue, Salvator et Antonio se munirent de guitares, et, s'étant rendus dans la rue Ripetta, donnèrent à l'aimable Marianne la plus délicieuse sérénade possible. Salvator jouait et chantait en maitre, et Antonio, doué d'une belle voix de tenor, pouvait presque rivaliser avec Odoardo Ceccarelli. Signor Pasquale se montra sur le balcon et tenta d'imposer silence aux chanteurs en les invectivant; mais tous les voisins, attirés aux fenêtres par cet agréable concert, lui crièrent que si lui et ses compagnons, à cause qu'ils piaillaient et hurlaient comme des diables d'enfer, ne pouvaient plus souffrir aucune bonne musique, il n'avait qu'à s'enfermer et à se boucher les oreilles sans troubler le plaisir d'autrui. Signor Pasquale se vit ainsi obligé de souffrir, à son mortel dépit, que Salvator et Antonio chantassent,

presque la nuit entière, des airs exprimant tantôt les transports de l'amour le plus tendre, tantôt d'amères satires sur la folie des vieillards amoureux.

Les peintres aperçurent distinctement au balcon Marianne que signor Pasquale suppliait, mais en vain, quoique avec les protestations les plus doucereuses, de ne pas s'exposer à l'air malsain de la nuit.

Le lendemain soir, la société la plus remarquable qu'on ait jamais pu voir se mit en marche par la rue Ripetta, pour gagner la porte *del popolo ;* elle accapara tous les regards, et l'on se demandait sur son passage si le carnaval avait laissé en arrière une queue de masques enragés.

Signor Pasquale Capuzzi, dans son habillement espagnol bigarré, brossé en tout sens, une plume jaune toute neuve à son chapeau pointu rafraîchi et repassé à neuf, pimpant et élégant de la tête aux pieds, et ayant l'air de marcher sur des œufs avec ses souliers trop étroits, donnait le bras à la charmante Marianne, dont on distinguait à peine la taille svelte et le joli visage sous la quantité de voiles qui l'enveloppaient.

De l'autre côté, marchait *il* signor Splendiano Accoramboni dans son immense perruque qui couvrait tout son dos, de sorte qu'on eût cru voir, en le regardant par derrière, une tête énorme se promenant sur deux jambes exiguës. Sur leurs talons, en arrière de Marianne, et presque fourré sous ses jupons, haletait le petit monstre de Pitichinaccio dans des habits de femme couleur de feu, et la tête ceinte

d'une façon ridicule de mille fleurs de couleurs disparates.

Signor Formica se surpassa ce soir-là ; et, ce qui ne lui était jamais arrivé, il entremêla ses répliques de petits airs qu'il chanta en imitant le son de voix de tel ou tel chanteur connu. Le vieux Capuzzi sentit se réveiller en lui l'ardente passion du théâtre, qui l'avait possédé, jusqu'à la rage, dans sa jeunesse. Il couvrait de baisers la main de Marianne, et jura qu'il ne passerait plus une soirée sans visiter le théâtre de Nicolo Musso ; il portait aux nues signor Formica, et ses acclamations bruyantes se distinguaient de toutes les autres. Signor Splendiano se montrait moins enthousiaste et ne cessait d'engager Capuzzi et la belle Marianne à modérer leur rire, nommant, tout d'une haleine, plus de vingt maladies qui pouvaient résulter d'un trop vif ébranlement de la rate ; mais Marianne et Capuzzi ne tenaient nul compte de ses avis.

Qui se trouva bien à plaindre ? ce fut Pitichinaccio ; il avait été réduit à prendre place derrière le docteur Pyramide, qui l'ombrageait complètement de sa vaste perruque ; il ne pouvait rien apercevoir, ni des acteurs, ni même de la scène, et, pour comble de malheur, il ne cessa point d'être tourmenté et martyrisé par deux malignes commères placées à ses côtés ; elles l'appelaient charmante et chère *Signora*, lui demandaient si, malgré sa jeunesse, elle n'était pas déjà mariée, et si elle avait des petits enfants, qui devaient être, à coup sûr, de bien jolies créatures, etc., etc. Une sueur froide inondait le front

du pauvre Pitichinaccio, et il gémissait d'une voix plaintive, maudissant sa déplorable existence.

Lorsque la représentation fut achevée, signor Pasquale attendit que tous les spectateurs fussent sortis de la salle, et déjà l'on avait éteint toutes les chandelles, hors une seule à laquelle signor Splendiano alluma un petit bout de bougie, quand Capuzzi et ses dignes compagnons, ainsi que Marianne, se mirent en route, avec lenteur et précaution, pour retourner chez eux.

Pitichinaccio pleurait et criait. Capuzzi se vit obligé, à son grand dépit, de le prendre sur son bras gauche, tandis qu'il donnait le droit à Marianne. Le docteur Splendiano ouvrit la marche avec son petit bout de flambeau, tellement chétif et mal nourri qu'il les éclairait tout juste assez pour faire ressortir d'autant mieux la profonde obscurité de la nuit.

Ils étaient encore assez éloignés de la porte *del popolo*, quand ils se virent tout d'un coup accostés par quatre grandes figures enveloppées dans de larges manteaux.

Au même instant la bougie fut éteinte dans les mains du docteur et jetée à terre. Capuzzi et Splendiano restaient incapables d'articuler une seule parole. Soudain une lueur blafarde jaillit, on ne savait d'où, sur les quatre inconnus, et quatre visages pâles comme la mort, rangés devant le docteur Pyramide tenaient horriblement fixés sur lui leurs yeux creux privés de mouvement. — « Malheur, malheur, malheur à toi ! Splendiano Accoramboni ! » Ainsi

mugirent d'une voix sourde et sépulchrale les quatre spectres affreux. — Puis l'un se mit à gémir : « Me connais-tu, me connais-tu, Splendiano? je suis Cordier, le peintre français qu'on a enterré la semaine dernière, et que tu as envoyé dans l'autre monde avec tes drogues. » — Le second s'avança : « Me connais-tu, Splendiano? je suis Kufner, le peintre allemand que tu as empoisonné avec tes poudres infernales. » — Puis le troisième: « Me connais-tu, Splendiano? je suis Liers, le peintre flamand que tu as assassiné avec tes pilules, et dont le frère a été dépouillé par toi de mes tableaux. » — Le quatrième enfin : « Me connais-tu, Splendiano? je suis Ghigi, le peintre napolitain que tu as tué avec tes élixirs. » — Et alors tous les quatre reprirent : « Malheur, malheur, malheur à toi, damné docteur Pyramide! il faut descendre, descendre sous terre avec nous; allons, allons, en avant! avec nous en avant! hé! hulla, hulla! » Et ils se jetèrent à la fois sur le malheureux docteur, le soulevèrent de leurs bras en l'air et disparurent avec lui comme un tourbillon.

Bien que signor Pasquale fût sur le point de défaillir de peur, il se remit pourtant avec un courage admirable quand il vit qu'on n'en voulait qu'à son ami Accoramboni. Pitichinaccio avait fourré sa tête avec l'attirail de guirlandes qui la couvrait sous le manteau de Capuzzi, et s'était accroché à son cou si tenacement qu'aucun effort ne pouvait lui faire lâcher prise.

« Reviens à toi, disait Capuzzi à Marianne quand

tout eut disparu, et les spectres et le docteur Pyramide ; reviens à toi, ma mignone chérie, ma colombe, ma tourterelle ! C'en est donc fait de mon digne et excellent ami Splendiano ? que saint Bernard, qui fut un grand médecin lui-même, et à qui tant d'âmes durent leur prompt salut éternel, l'assiste et ait pitié de lui, quand les peintres, qu'il s'est trop pressé d'expédier à sa pyramide, assouviront leur vengeance en lui tordant le cou ! — Mais qui chantera désormais la basse de mes ariettes ? Et le lourdaud de Pitichinaccio m'a tellement serré le gosier que, sans compter l'épouvante que ma causée l'enlèvement de Splendiano, je suis incapable de chanter la moindre note d'un ton net et clair, d'ici peut-être à six semaines. — Ma Marianne, âme de ma vie ! tout est passé. »

Marianne assura qu'elle était revenue de sa frayeur, et pria seulement Capuzzi de la laisser marcher seule, pour qu'il pût en liberté se débarrasser du poupon incommode ; mais signor Pasquale serra de plus belle le bras de sa pupille, bien résolu à ne pas s'en dessaisir d'un seul pas, à quelque prix que ce fût, dans une obscurité aussi périlleuse.

Au moment même où signor Pasquale, un peu rassuré, se disposait à continuer son chemin, il vit surgir à ses côtés, comme s'ils eussent été vomis par la terre, quatre fantômes de diables hideux revêtus de courts manteaux rouges, et qui l'envisageaient avec des yeux étincelants, en sifflant et en hurlant d'une manière abominable : « Hui ! hui ! Pasquale Capuzzi ! fou enragé, vieux diable amoureux ! nous

sommes tes frères; nous venons pour t'emmener dans l'enfer, dans l'enfer embrasé, toi et ton camarade Pitichinaccio. » En criant ainsi, les démons s'élancèrent sur le vieux qui tomba par terre avec Pitichinaccio, et tous deux se mirent à braire sur un ton perçant et lamentable, comme aurait pu le faire un troupeau d'ânes fouettés.

Marianne s'était dégagée de vive force du bras de Capuzzi, et se tenait à quelque distance ; alors un des quatre personnages s'approcha d'elle, et la serrant tendrement dans ses bras, lui dit d'une voix douce et émue : « Ah ! Marianne, oh ! ma chère Marianne ! Enfin nous triomphons; les camarades vont emporter le vieux bien loin d'ici, et je sais pour nous un asile sûr. — Mon Antonio ! » soupira tout bas Marianne.

Mais tout-à-coup la scène fut éclairée de la lueur des torches, et Antonio reçut un coup sur le haut du bras. Prompt comme l'éclair, il se retourna, mit l'épée à la main et se précipita sur l'individu qui se préparait à lui porter un second coup de stylet; il vit en même temps ses trois amis occupés à se défendre contre les sbires, supérieurs en nombre. Enfin, ayant mis en fuite son adversaire, il s'empressa de prêter main-forte à ses compagnons. Quelque bravoure qu'ils missent à se défendre, le combat était par trop inégal, et les sbires devaient l'emporter inévitablement si deux hommes ne s'étaient élancés subitement dans les rangs des jeunes gens en jetant de hauts cris, et si l'un d'eux n'eût abattu aussitôt le sbire qui serrait Antonio de plus près.

L'avantage fut alors décidé en peu d'instants contre les sbires, et çeux qui ne gisaient pas à terre gravement blessés se sauvèrent en criant vers la porte *del popolo*.

Salvator Rosa (car c'était lui-même qui était accouru au secours d'Antonio et avait terrassé le sbire) était d'avis, avec Antonio et les jeunes peintres déguisés en diables, de rentrer immédiatement dans la ville sur les traces des sbires.

Maria Agli, qui l'avait accompagné, et qui, malgré son grand âge, avait témoigné de sa valeur dans la lutte, fit observer que ce parti était imprudent, et que les soldats de garde à la porte *del popolo*, instruits de l'affaire, ne manqueraient pas de les arrêter.

Alors ils se rendirent tous chez Nicolo Musso, qui les reçut avec joie dans sa petite et modeste maison peu éloignée du théâtre. Les peintres déposèrent leurs masques diaboliques et leurs manteaux enduits de phosphore, et Antonio, qui, sauf le coup léger qu'il avait reçu à l'omoplate, n'était point blessé, fit valoir ses talents de chirurgien en pensant Salvator, Agli et ses jeunes confrères, qui tous avaient emporté quelques contusions n'offrant pas néanmoins le plus petit danger.

Ce coup si extravagant, tenté avec une telle hardiesse, aurait réussi sans encombre, si Salvator et Antonio n'avaient pas oublié un personnage qui gâta toute l'affaire. Michel, le ci-devant bravo devenu sbire, qui logeait au rez-de-chaussée de la maison de Capuzzi, et qui remplissait, en quelque sorte, l'of-

fice de son valet de pied, l'avait, d'après son ordre, suivi au théâtre, mais à un certain intervalle, Capuzzi ayant honte de ce malheureux déguenillé. Michel au retour avait observé la même consigne. Lors de l'apparition des spectres, lui qui n'avait pas peur, ni de la mort, ni du diable, se douta aussitôt du piége et courut à toutes jambes dans les ténèbres jusqu'à la porte *del popolo*, d'où, ayant donné l'alarme, il revint, avec les sbires qui s'y trouvaient réunis, juste au moment, comme on l'a vu, où les faux diables assaillaient le pauvre Capuzzi et se disposaient à l'enlever, ainsi que les premiers fantômes avaient fait du docteur Pyramide.

Malgré l'ardeur du combat, l'un des jeunes peintres s'était cependant aperçu qu'un homme, portant entre ses bras Marianne évanouie, avait gagné la porte de la ville, et que signor Pasquale, comme si du vif-argent eût donné le branle à ses jambes, s'était mis à courir sur ses pas avec une agilité surprenante; il avait aussi distingué à la clarté des flambeaux quelque chose de rayonnant pendu à son manteau et miaulant, ce qui ne pouvait être que l'infortuné Pitichinaccio.

Le docteur Splendiano fut trouvé le lendemain matin près de la Pyramide de Cestius, accroupi en rond comme une boule, et dormant d'un profond sommeil, enfoncé dans sa perruque ainsi que dans un nid chaud et moëlleux : quand il fut réveillé, il délira, et l'on eut beaucoup de peine à le convaincre qu'il se trouvait encore sur ce globe sublunaire et à Rome même. Enfin, ayant été ramené chez lui, il re-

mercia la sainte Vierge et tous les saints de sa délivrance, puis il jeta par les fenêtres tous ses onguents, toutes ses poudres, ses teintures et ses essences, il brûla ses recettes et fit le vœu de ne plus traiter à l'avenir ses malades que par les frictions et l'application des mains. C'était ainsi qu'un médecin célèbre, inscrit depuis au nombre des saints, mais dont le nom ne veut pas me revenir en mémoire, avait agi autrefois et avec un merveilleux succès; car ses malades mouraient bien comme ceux des autres docteurs, mais le saint, avant la mort, leur faisait voir le ciel ouvert et tout ce qu'il lui plaisait en de ravissantes extases.

« Je ne sais, disait le lendemain matin Antonio à Salvator, quelle rage s'est allumée en moi depuis que mon sang a coulé ! mort et damnation à l'infâme tuteur ! — Savez-vous, Salvator, que je suis résolu à pénétrer de vive force dans la demeure de Capuzzi; je poignarde le vieux s'il fait mine de se défendre... et j'enlève Marianne !

» Admirable expédient, s'écria Salvator en riant, et merveilleusement imaginé ! je ne mets pas en doute que tu n'aies découvert le moyen de transporter ta Marianne par les airs jusqu'à la place d'Espagne pour éviter d'être arrêté et pendu avant d'avoir gagné cet asile. — Non, mon cher Antonio, rien n'est à tenter ici par la violence : vous pouvez bien vous imaginer que signor Pasquale s'est mis en mesure de parer à toute aggression ouverte. De plus, notre aventure a fait trop d'éclat : le retentissement de ces rires immodérés sur la manière bouffonne dont

nous avons traité Splendiano et Capuzzi ont éveillé la police de son nonchalant sommeil, et elle va maintenant nous harceler par tous les pauvres moyens dont elle dispose. *Con arte e con inganno si vive mezzo l'anno, con inganno e con arte si vive l'altra parte.* La fraude et la ruse nous font profit l'été durant ; ruse et fraude voilà notre ressource en hiver. —C'est l'avis de dame Catterina, et elle a raison. Notre étourderie, au reste, prête assez à rire; nous avons agi en vrais écervelés, et je dois être surtout honteux, moi qui suis de beaucoup votre aîné. Dites, Antonio : quand même notre coup eût réussi, quand même vous eussiez enlevé votre Marianne au vieux tuteur, où fuir avec elle ? où la tenir cachée ? et comment parvenir à faire consacrer votre union assez promptement pour que le vieux n'y pût mettre obstacle ? — Mais cet enlèvement, croyez-moi, se réalisera sous peu de jours; j'ai initié à tout Nicolo Musso et Formica, et combiné avec eux un plan autant dire infaillible. Rassurez-vous donc, Antonio, signor Formica vous viendra en aide.

» Signor Formica ? répondit Antonio d'un ton indifférent et presque dédaigneux, en quoi peut me servir cet histrion ?

» Hoho ! s'écria Salvator, ayez plus de respect pour signor Formica, je vous en prie ; ignorez-vous donc que Formica est une espèce de magicien qui possède la science des secrets les plus merveilleux ? je vous le répète : signor Formica nous viendra en aide. —Le vieux Maria Agli le Bolonais, l'excellent docteur Graziano, est aussi du complot et y jouera

un rôle très-important. C'est au théâtre de Musso, cher Antonio, que vous enleverez votre Marianne.

» Salvator, dit Antonio, vous m'abusez avec des espérances trompeuses; vous convenez vous-même que signor Pasquale saura se tenir soigneusement en garde contre toute attaque ouverte : comment serait-il donc possible qu'il se résolût, après tant de désagréments essuyés à cette occasion, à faire une nouvelle apparition au théâtre de Musso?

» Il est moins difficile que vous ne pensez de faire jouer un ressort qui l'y attire ; il le sera bien davantage d'amener le vieux à se rendre au théâtre sans ses compagnons. Mais, quoi qu'il en soit, il faut à présent, Antonio, faire vos préparatifs pour fuir de Rome avec Marianne, dès que l'instant favorable se présentera. Vous vous rendrez à Florence ; là vous serez déjà recommandé par votre art, et pour que vous ne manquiez à votre arrivée, ni de secours, ni de connaissances et de dignes appuis, je me charge d'y pourvoir. Nous allons nous reposer quelques jours, et puis nous verrons ce qu'il y aura à faire. Encore un coup, Antonio! Bonne espérance : — Formica vous viendra en aide! »

NOUVELLE MÉSAVENTURE

De signor Pasquale. Heureux dénouement pour Antonio de l'intrigue montée au théâtre de Nicolo. Il prend la fuite pour Florence.

Signor Pasquale n'avait que trop bien deviné ceux qui l'avaient rendu victime, lui et le pauvre docteur Pyramide, des méchants tours dont le chemin de la porte *del popolo* avait été le théâtre, et l'on peut s'imaginer de quelle fureur il était possédé contre Antonio, et surtout contre Salvator Rosa, qu'il regardait, à bon droit, comme le meneur en chef de toute l'intrigue.

Il s'épuisait en consolations près de la pauvre Marianne, qui était malade, non de sa frayeur comme elle le disait, mais du chagrin de s'être vue arrachée des mains de son Antonio par Michel et les sbires maudits. Elle eut cependant par Marguerite de fréquentes nouvelles de son bien-aimé, et elle mettait tout son espoir dans l'entreprenant Salvator, attendant d'un jour à l'autre, non sans impatience, quel-

que événement imprévu. Son humeur retomba sur le vieux qu'elle accabla de tant de contrariétés qu'il en devint tout contrit et découragé, sans pourtant renoncer à l'amour diabolique qui faisait rage en son cœur. Et quand Marianne, après avoir donné cours à toutes les boutades d'un esprit morose et fantasque, voulut bien permettre aux lèvres fanées du vieillard de se reposer sur sa blanche main, il jura dans l'excès de son ravissement qu'il ne se lasserait point de couvrir d'ardents baisers la pantoufle du pape, jusqu'à ce qu'il ait obtenu la dispense nécessaire pour son mariage avec sa nièce, cet ange de grâce et de beauté !

Marianne n'eut garde de le désabuser de son extase; car la confiance où elle le laissait venait à l'appui de ses espérances, et elle voyait d'autant plus de chances de lui échapper, qu'il la croirait plus fermement et plus intimement attachée à lui.

Quelque temps s'était écoulé, lorsqu'un jour, à l'heure du dîner, Michel grimpa l'escalier, en toute hâte, pour annoncer avec de longues parenthèses à signor Pasquale, qui ne lui avait ouvert la porte qu'après des frappements réitérés, qu'un monsieur était en bas qui insistait pour parler au signor Pasquale Capuzzi, prétendant être bien sûr qu'il demeurait dans cette maison.

« Oh ! par toutes les légions d'anges et d'archanges ! s'écria le vieux courroucé, comme si cet imbécille ne savait pas que je ne reçois chez moi aucun étranger !

» Ce monsieur, ajouta Michel, est d'une tour-

nure fort distinguée, déjà sur l'âge, il s'exprime de la meilleure façon et s'appelle Nicolo Musso.—Nicolo Musso? se disait Capuzzi réfléchissant en lui-même, le possesseur du théâtre de la porte *del popolo?* je serais curieux de savoir ce qu'il me veut. » — En murmurant ces mots, il ferma avec précaution toutes les portes, tira les verroux, et descendit l'escalier avec Michel pour parler à Nicolo, en bas, dans la rue, devant la maison.

« Mon digne signor Pasquale, dit Nicolo en s'avançant vers lui et le saluant avec aisance, combien je suis flatté que vous daigniez m'accorder l'honneur de votre connaissance, et que de grâces j'ai à vous rendre! Sachez que depuis qu'on vous a vu à mon théâtre, vous, dont on sait le goût exquis et la science profonde, vous le modèle des virtuoses, ma réputation et mes recettes ont doublé. J'ai été d'autant plus désespéré que de méchants coquins vous aient attaqué, vous et votre société, d'une manière aussi infâme, à votre retour chez vous; mais, au nom de tous les saints! signor Pasquale, que cette aventure, dont les auteurs seront punis sévèrement, ne vous inspire aucune rancune contre moi, ni contre mon théâtre, et ne m'imposez pas la privation de vos visites.

» Soyez persuadé, cher signor Nicolo, répondit le vieux, que je n'ai jamais éprouvé plus de plaisir qu'à votre théâtre. Votre Formica! votre Agli! voilà des acteurs vraiment incomparables! Mais songez à la frayeur qui a failli causer la mort de mon ami signor Splendiano et la mienne propre! Ce n'est

pourtant pas de votre théâtre que je suis dégoûté, c'est du chemin qui y conduit.—Si vous vous installez sur la place *del popolo*, ou dans la rue *Babüina*, ou bien dans la rue *Ripetta*, je ne manquerai pas une seule représentation ; mais nulle puissance au monde ne m'entrainera nuitamment aux abords de la porte *del popolo*. »

Nicolo gémissait comme pénétré du plus vif chagrin. « Cela m'est bien funeste, peut-être plus que vous ne le pensez, signor Pasquale ! Ah ! c'est sur vous que j'avais fondé toutes mes espérances ; je venais implorer votre concours. — Mon concours ? en quoi peut-il vous devenir avantageux ? — Mon digne signor Pasquale ! répondit Nicolo en passant son mouchoir sur ses yeux comme pour essuyer une larme, mon digne et excellent signor Pasquale ! vous avez sans doute observé que mes acteurs intercalent, çà et là, quelques petits airs dans leurs rôles ; j'avais donc songé à donner peu à peu à cela plus d'extension, à me munir d'un orchestre, et enfin, à la dérobée, en éludant adroitement les défenses, à créer en quelque sorte un opéra. Vous êtes, vous signor Capuzzi, le premier compositeur de toute l'Italie. L'insouciance impardonnable des Romains et la jalouse inimitié des *maestri*, sont seules cause qu'on entende sur les théâtres d'autres compositions que les vôtres ; et je venais vous supplier à genoux, signor Pasquale, de me concéder vos œuvres immortelles, pour les exécuter, autant que j'y pourrai réussir, sur mon modeste théâtre. — Mon brave signor Nicolo ! fit le vieux tout empourpré

d'une rougeur subite, mais pourquoi cet entretien ici, en pleine rue? Prenez la peine, je vous prie, de monter quelques marches un peu raides : entrons ensemble chez moi. »

A peine arrivé dans sa chambre avec Nicolo, le vieux déterra un gros ballot poudreux de cahiers notés, le dénoua, s'empara de sa guitare, et commença les hurlements les plus épouvantables qu'il baptisa du nom de mélodie. Nicolo gesticulait comme un frénétique; il soupirait, il gémissait, et criait, de moment en moment, *bravo! bravo! bravissimo! benedetissimo Capuzzi!* jusqu'à ce que tombant à terre, comme dans l'excès d'un délire enchanteur, il embrassa les genoux de Pasquale si brusquement, que le vieux fit un bond en l'air et s'écria avec l'accent d'une douleur aiguë : « Lâchez-moi, au nom de tous les saints! lâchez-moi, signor Nicolo, vous m'assassinez!

» Non, s'écria Nicolo! je ne me releverai pas, signor Pasquale! que vous ne m'ayez promis cet air divin que vous venez de chanter, pour que Formica puisse, après demain, le faire entendre sur mon théâtre.

« Vous êtes un homme de goût, murmurait Pasquale, un homme d'une pénétration profonde; et à qui pourrais-je confier plus dignement qu'à vous mes compositions? Vous emporterez tous mes airs avec vous; mais lâchez-moi donc! — Hélas, mon Dieu, je ne les entendrai pas mes précieux chefs-d'œuvre! — Mais lâchez-moi donc, signor Nicolo.

» Non, reprit Nicolo toujours à genoux, et tenant

fortement serrés les fuseaux de jambes décharnés du vieillard, non, signor Pasquale, je ne vous lâcherai pas, jusqu'à ce que vous me donniez votre parole de venir après demain assister à mon spectacle.—Comment craindriez-vous une nouvelle attaque ? ne devinez-vous pas que les spectateurs, quand ils auront entendu votre musique, vous reconduiront chez vous en triomphe, à la lueur des flambeaux. Mais, quand cela n'aurait pas lieu, moi-même et mes braves amis tout armés, nous nous chargerons de vous escorter jusqu'à votre demeure.

» Vous-même ? demanda Pasquale, vous proposez de m'accompagner avec vos camarades ? combien d'hommes cela peut-il faire ? — Huit et dix personnes seront à votre disposition, signor Pasquale ; décidez vous : exaucez mes prières.

» Formica a une belle voix, disait tout bas Pasquale, je voudrais bien savoir comment il chantera ma musique. — Décidez-vous, s'écria Nicolo encore une fois, en se cramponnant de plus belles aux jambes de Capuzzi.

» Vous me répondez, demanda le vieux, que je rentrerai chez moi sans encombre. — J'y engage mon honneur et ma vie, répartit Nicolo, en donnant au vieillard une secousse encore plus forte.

» Allons ! dit Capuzzi, j'irai après demain à votre théâtre. » Alors Nicolo se leva en sautant de joie, et serra le vieux contre sa poitrine si violemment qu'il gémissait et haletait comme un homme essoufflé. Au même instant parut Marianne. Signor Pasquale tenta de la faire rétrograder en lui lançant

un coup-d'œil furieux, mais, sans y faire aucune attention, elle s'avança droit vers Musso, et lui dit d'une voix irritée. — « C'est en vain, signor Nicolo, que vous cherchez à attirer mon cher oncle à votre théâtre; vous oubliez que ces ravisseurs impies qui me poursuivent ont failli l'autre jour, avec leur piége abominable, compromettre les jours de mon oncle chéri, ceux de son digne ami Splendiano et les miens propres. Jamais je ne consentirai que mon oncle s'expose de nouveau à un pareil danger. Renoncez, Nicolo, à vos instances. N'est-ce pas, mon oncle? vous resterez prudemment à la maison, et vous n'affronterez plus les risques nocturnes, ni les embûches des traitres de la porte *del popolo*. »

Signor Pasquale demeura comme pétrifié; il regardait sa nièce avec de grands yeux; enfin il lui expliqua longuement et avec des ménagements infinis comment signor Nicolo s'obligeait à prendre toutes les mesures propres à prévenir le moindre danger au retour du théâtre.

« Je persiste dans ce que j'ai dit, répliqua Marianne, et je vous supplie, mon cher oncle, de ne pas paraître au théâtre de la porte *del popolo*. Pardonnez-moi, signor Nicolo, de m'expliquer aussi franchement en votre présence; mais, je ne sais quel sombre pressentiment me dicte cet avis; vous êtes lié, je le sais, avec Salvator Rosa et peut-être même aussi avec Antonio Scacciati; et si vous agissiez de concert avec nos ennemis, si vous usiez de feinte envers mon bon oncle, qui certes, j'en suis sûre, n'ira pas visiter votre théâtre sans moi, pour

le faire tomber, sans défiance et au dépourvu, dans un nouveau piége?

» Quel soupçon! s'écria Nicolo avec transport, quel horrible soupçon! Signora, me jugez-vous réellement si odieusement? ai-je une telle réputation, que vous puissiez me croire capable d'une aussi noire trahison?—Mais si vous pensez tant de mal de moi et si vous vous méfiez de l'assistance que je vous promets, eh bien, faites-vous escorter par Michel, qui vous a sauvée, je le sais, des mains des bandits, et qu'il s'adjoigne un bon nombre de sbires, qui pourront vous attendre en dehors du théâtre, car vous ne pouvez pas exiger de moi que je remplisse ma salle de sbires. »

Marianne regarda Nicolo en face, puis d'un ton sérieux et solennel: « Que dites-vous? reprit-elle, Michel et des sbires nous servir d'escorte? Ah! je vois bien à cette heure que vous avez d'honnêtes intentions, et que mes préventions défavorables étaient mal fondées. Pardonnez-moi mes paroles irréfléchies; et pourtant je ne puis m'empêcher de m'inquiéter et de craindre pour mon cher oncle; je le conjure encore de ne pas s'exposer sur cette route malencontreuse. »

Signor Pasquale avait écouté le pourparler avec une contenance singulière, qui témoignait assez du combat intérieur qui l'agitait. Enfin n'y tenant plus, il se précipita aux pieds de sa jolie nièce, saisit ses mains, les couvrit de baisers et de pleurs qu'il répandait par torrents, et s'écria avec délire: « Divine! adorable Marianne! nulle ombre n'obscurcit

la flamme dont mon cœur est dévoré : Ah! cette anxiété, cette inquiétude à mon égard, sont le plus doux aveu de tes sentiments! » — Il la conjura ensuite de bannir toute crainte et de venir entendre chanter, avec les honneurs de la scène, la plus belle œuvre musicale qui eût jamais illustré un compositeur.

Nicolo, de son côté, ne mit aucune trêve aux supplications les plus attendrissantes, jusqu'à ce que Marianne se déclarât vaincue, et promit, en mettant toute peur de côté, de suivre le cher oncle au théâtre de la porte *del popolo*. Signor Pasquale était ravi au troisième ciel; il avait la conviction de l'amour de Marianne, l'espoir d'entendre sa musique en plein théâtre, et de cueillir des lauriers qu'il avait brigués en vain depuis si long-temps; il voyait donc tous ses songes les plus délicieux sur le point de se réaliser à la fois. — Mais il voulait rendre témoins oculaires de son éclatant triomphe ses fidèles et intimes amis; c'est-à-dire, qu'il ne songeait à rien moins qu'à décider signor Splendiano et le nain Pitichinaccio à l'accompagner au théâtre comme la première fois.

Outre son enlèvement par les spectres, signor Splendiano avait eu, pendant son sommeil près de la Pyramide de Cestius, englouti dans sa perruque, une foule de visions lugubres. Tous les morts du cimetière avaient ressuscité, et cent squelettes l'avaient menacé de leurs bras osseux en maudissant en chœur ses poudres et ses essences, dont l'influence funeste les tourmentait encore dans l'autre monde. Par suite de ces impressions, et bien qu'il ne pût

disconvenir, avec signor Pasquale, que la maudite aventure ne pouvait s'attribuer qu'à un stratagème odieux dû à d'infâmes scélérats, le docteur Pyramide était resté toutefois mélancolique, et, quoiqu'il fût peu enclin aux idées superstitieuses, il avait l'esprit tellement frappé, qu'il voyait partout des fantômes, et se débattait péniblement contre de mauvais rêves et de sinistres pressentiments.

Pitichinaccio n'en était nullement à douter que ce ne fussent point des vrais diables de l'enfer embrasé qui avaient assailli signor Pasquale, et jetait de hauts cris à la moindre allusion qu'on pût faire à cette nuit d'horreur. Toutes les protestations de signor Pasquale pour lui persuader que les prétendus diables n'étaient autres que Salvator Rosa et Antonio Scacciati affublés de masques, restaient sans effet, car Pitichinaccio jurait en pleurant à chaudes larmes, que malgré son effroi il avait très-bien distingué la voix et la tournure du diable Fanferell qui lui avait pincé le ventre, ce dont il lui restait encore des taches brunes et bleues.

On peut s'imaginer quelle tâche pénible s'était imposée signor Pasquale pour parvenir à les déterminer tous les deux, le docteur Pyramide et le Pitichinaccio, à être encore une fois ses compagnons de route. Splendiano s'y décida le premier, après qu'il eut réussi à se procurer d'un moine Bernardin un sachet béni, plein de musc, dont ni les morts, ni les diables ne peuvent supporter l'odeur, et qui devait le préserver de toute atteinte.

Pitichinaccio ne put résister à la promesse d'une

boîte de raisins confits ; mais il fallut qu'en outre signor Pasquale consentît expressément à lui laisser mettre son habit neuf d'*abbate* à la place de ses jupes de femme qui, au dire du nain, avaient seules attiré les démons.

Ce que Salvator avait craint paraissait ainsi devoir s'effectuer, et cependant tout son plan dépendait, disait-il, de l'isolement de signor Pasquale avec Marianne au théâtre de Nicolo, et de l'absence de ses compagnons habituels.

Les deux peintres se cassaient la tête à qui mieux mieux pour trouver un expédient propre à détourner signor Splendiano et le Pitichinaccio de leur engagement vis-à-vis de signor Pasquale. — Le ciel, qui emploie souvent les moyens les plus étranges pour amener le châtiment des fous, intervint au secours du couple amoureux, et son instrument en cette circonstance, ce fut Michel, dont la maladresse amena le résultat que Salvator et Antonio voyaient échapper à tous les efforts.

Dans la nuit même il s'éleva tout d'un coup dans la rue Ripetta, devant la maison de signor Pasquale, des cris si lamentables, et un tapage si furieux, que tous les voisins furent réveillés en sursaut; en même temps des sbires, revenant de la poursuite d'un assassin qui s'était réfugié à la place d'Espagne, dans l'appréhension d'un autre meurtre, accoururent en toute hâte avec des torches. Quand ils furent rendus avec bien d'autres personnes attirées par le bruit à l'endroit qu'ils présumaient être la scène d'un crime, on trouva le nain Pitichinaccio étendu à

terre sans mouvement et Michel frappant d'un énorme gourdin le docteur Pyramide qui tomba sous ses coups redoublés, quand signor Pasquale, se relevant à peine, tira son estoc et assaillit furieusement Michel; les débris de plusieurs guitares jonchaient le champ de bataille. Plusieurs des assistants arrêtèrent le bras du vieux Capuzzi, qui sans cela aurait infailliblement percé Michel de part en part; celui-ci, ayant reconnu seulement alors à la clarté des torches à qui il avait à faire, restait béant, immobile, comme frappé de la foudre, les yeux hors de tête, et ressemblant assez au portrait de ce tyran dont il est parlé quelque part, précisément indécis entre la force et la volonté d'agir; enfin il jeta un hurlement épouvantable, et, s'arrachant les cheveux par poignée, cria grâce et miséricorde.

Ni le docteur Pyramide, ni Pitichinaccio n'avaient reçu de graves blessures; mais ils étaient tous deux meurtris à ne pouvoir ni marcher, ni bouger, et l'on fut obligé de les transporter chez eux.

Signor Pasquale s'était attiré, par sa faute, ce malheur sur la tête. Nous savons que Salvator et Antonio avaient donné à Marianne une exquise sérénade; mais j'ai oublié de dire qu'ils la renouvelèrent chaque nuit suivante au désespoir du vieux jaloux.

Signor Pasquale, que ses voisins réprimaient dans sa rage contre nos virtuoses, eut la naïveté de s'adresser à l'autorité pour faire défendre aux deux jeunes peintres de chanter dans la rue Ripetta; mais l'autorité fut d'avis qu'interdire à qui que ce fût

de chanter et de pincer de la guitare où bon lui semblait était chose inouie à Rome, et qu'une pareille requête était dénuée de bon sens : alors signor Pasquale résolut de mettre lui-même fin à l'affaire, et promit à Michel une assez bonne somme s'il voulait, à la première occasion, faire irruption sur les peintres, je veux dire les chanteurs, et les rosser d'importance.

Michel fit aussitôt l'emplète d'un solide gourdin et se posta chaque nuit de guet derrière la porte. Mais il arriva simultanément que Salvator et Antonio, pour écarter de l'esprit de Capuzzi toute idée de leurs artifices, jugèrent à propos de supprimer leurs sérénades à la rue Ripetta durant les nuits qui devaient précéder l'exécution de leur projet. Marianne avoua ingénuement qu'autant elle avait de haine pour Antonio et Salvator, autant elle prenait plaisir à entendre leurs concerts, dont les accords dans le silence de la nuit avaient, disait-elle, un charme suprême. Signor Paquale ne laissa pas tomber à terre ces paroles, et projeta, en vrai chevalier galant, de surprendre sa bien-aimée par une sérénade de sa façon, qu'il répéta avec un soin extrême, assisté de ses deux intimes.

Or, dans la nuit même qui précédait le jour où il espérait voir célébrer au théâtre de Nicolo Musso son plus beau triomphe, il sortit à la dérobée et alla quérir ses compagnons prévenus d'avance ; mais à peine avaient-ils tiré un premier accord de leurs instruments que Michel, à qui signor Pasquale n'avait rien communiqué de son dessein, enchanté de

la rencontre et pour gagner enfin la somme promise, s'élança de sa cachette et se mit à frapper à tours de bras sur les concertants, et nous avons vu le résultat de cette méprise.

Ce n'était plus une question de savoir si le docteur Pyramide et Pitichinaccio, tous les deux alités et bien emmaillotés de la tête aux pieds, pourraient accompagner signor Pasquale au théâtre de Nicolo; cependant Capuzzi ne pouvait se résoudre à renoncer à la partie, quoique son dos et ses épaules se ressentissent douloureusement des horions qui l'avaient atteint; mais chaque note de ses partitions était une amorce qui le fascinait irrésistiblement.

« Puisque le hasard, disait Salvator à Antonio, s'est chargé de lever l'obstacle que nous jugions insurmontable, il ne dépend plus que de vous de profiter adroitement du moment favorable pour enlever votre Marianne au théâtre de Nicolo; mais vous réussirez, et je vous salue déjà comme fiancé à la charmante nièce de Capuzzi votre prochaine épouse. Agréez mes souhaits, Antonio, pour votre bonheur, malgré le frisson involontaire qui me saisit à la pensée de votre mariage....

» Que voulez-vous dire, Salvator? demanda Antonio avec surprise.

» Traitez mes idées de chimères, répliqua Salvator, d'imaginations folles, ou comme il vous plaira, Antonio, il n'importe : — j'aime les femmes, entendez-vous; mais pas une, celle même dont je serais épris jusqu'à la rage, celle pour qui je sacrifierais volontiers ma vie, qui ne provoque au fond de mon âme un

secret soupçon dont je tressaille malgré moi jusqu'à la moelle des os, dès que j'envisage une union avec elle, telle que le mariage la comporte. Il y a dans la nature féminine quelque chose d'indéfinissable, au-dessus de tous les calculs de l'homme. Celle que nous croyons s'être donnée à nous corps et âme et de complète abnégation, est la première à nous trahir, et les baisers les plus voluptueux distillent souvent le poison le plus funeste.

» Et ma Marianne ? s'écria Antonio tout interdit.

» Pardonnez, Antonio ! continue Salvator; mais justement votre Marianne, la douceur et la grâce en personne, m'a prouvé de nouveau combien nous est redoutable la nature mystérieuse de la femme. Rappelez-vous les démonstrations de cette enfant ingénue et sans expérience, quand nous rapportâmes chez elle son oncle soi-disant blessé, et comme elle devina, sur un seul coup-d'œil, tout le manége, et comme elle continua à jouer son rôle, ainsi que vous me l'apprîtes vous-même, avec une finesse consommée; mais cela n'est rien auprès de ce qui se passa, lors de la visite de Musso chez Capuzzi. La ruse la mieux exercée, la feinte la plus impénétrable, bref, toute l'adresse imaginable de la femme la plus expérimentée du grand monde ne saurait surpasser l'art dont la petite Marianne fit usage pour abuser son vieux tuteur en toute sécurité; elle ne pouvait agir avec plus de dextérité pour nous aplanir un chemin plus large à nos tentatives. Dans la guerre contre ce vieux fou enragé tout artifice peut passer pour légitime. — Pourtant... Quoi qu'il en soit, Antonio,

ne vous laissez pas troubler par mes fantasques rêveries. — Mais soyez heureux avec votre Marianne autant que vous pouvez l'être. »

Si le premier moine venu se fût joint à signor Pasquale, lorsqu'il se mit en marche avec sa nièce Marianne pour le théâtre de Nicolo Musso, tout le monde aurait certainement vu, dans le couple étrange, des criminels conduits au lieu du supplice ; car en avant marchait le farouche Michel, à l'aspect menaçant et armé jusqu'aux dents, tandis que vingt sbires, au moins, entouraient et suivaient signor Pasquale et sa nièce.

Nicolo reçut le vieillard et Marianne avec cérémonie à l'entrée du théâtre, et les conduisit à des places d'honneur, réservées pour eux, tout près de l'avant-scène. Signor Pasquale fut très-sensible à cette distinction, et promenait autour de lui des regards superbes et rayonnants ; son plaisir et son contentement s'accrurent du double, quand il remarqua que toutes les places, à l'entour de Marianne, étaient occupées exclusivement par des femmes.

Derrière les décors en papier peint l'on entendait une demi-douzaine de violons et une basse, qui tâchaient de se mettre d'accord. Le cœur de Capnzzi battait d'espérance, et ses os frémirent comme d'une commotion électrique, quand résonna tout-à-coup la ritournelle de son ariette.

Formica parut en Pasquarello et chanta,—chanta, à s'y méprendre, avec la voix propre et les gestes habituels de Capuzzi, l'air, le plus détestable des

airs. Le théâtre résonna du rire éclatant et immodéré des spectateurs, c'était du délire, — des cris confus : « Ah! Pasquale Capuzzi! *compositore, virtuoso celeberrimo! bravo! bravissimo!* » — Le vieux, prenant ces rires pour argent comptant, était au comble de l'allégresse.

L'ariette achevée, on demanda le silence; car le docteur Graziano, représenté cette fois par Musso lui-même, entra en scène se bouchant les oreilles et criant à Pasquarello s'il n'en finirait pas avec son beuglement infernal; puis il lui demanda depuis quand il avait adopté cette affreuse manière de chanter, et où il avait pris cet air abominable.

Pasquarello, d'un grand sang-froid, dit qu'il ne savait à qui en voulait le docteur, qu'il était bon à faire nombre avec les Romains dépourvus du moindre goût en fait de bonne musique, et méconnaissant les plus rares talents; que l'ariette était du plus grand virtuose et compositeur vivant, chez qui il avait le bonheur d'être actuellement en service, et dont il recevait même des leçons de musique et de chant.

Alors Graziano, cherchant à deviner, nomma, l'un après l'autre, maints virtuoses ou compositeurs connus; mais à chaque nom célèbre Pasquarello secouait la tête d'un air dédaigneux. Enfin : le docteur, dit-il, montrait sa profonde ignorance, puisqu'il ne connaissait même pas le plus illustre compositeur contemporain, lequel n'était autre que signor Pasquale Capuzzi, qui lui avait fait l'honneur de le prendre à son service, puis il demanda s'il n'était

pas bien naturel que Pasquarello fût l'ami et le serviteur de signor Pasquale.

Là-dessus le docteur se mit à rire aux éclats et se récria sur ce que Pasquarello, après avoir quitté son service, à lui Graziano, lequel lui valait de bons gages et la nourriture, sans compter tous les *quattrini* qu'il lui dérobait, fût allé se mettre en condition chez le fat le plus achevé de tous les fats qui jamais se fût bourré de maccaroni, chez ce mannequin de carnaval ambulant, ce fou gonflé de suffisance qui ressemblait à un coq se rengorgeant sous ses plumes mouillées, chez cet avare crasseux, ce vieux Cassandre amoureux, dont le braillement intolérable, auquel il prostitue le nom de chant, était la plaie de la rue Ripetta, etc., etc...

Pasquarello, tout en colère, répondit : qu'on voyait bien que le docteur ne parlait que par envie ; mais qu'il parlait, lui, le cœur dans la main : — *Parla col cuore in mano.* — Que le docteur n'était nullement capable, ni digne de juger le signor Pasquale Capuzzi di Senigaglia ; — Il parlait, lui, le cœur dans la main. — Que le docteur avait une odeur très-prononcée de tous les ridicules qu'il prêtait à l'excellent signor Pasquale ; — Il parlait, lui, le cœur dans la main. — Que le docteur avait eu, plus d'une fois, la honte de voir six cents personnes réunies éclater de rire aux dépens de monsieur le docteur Graziano, etc., etc. Alors Pasquarello entama un long panégyrique sur son nouveau maître, signor Pasquale, où il lui attribuait toutes les vertus imaginables, et finit par la description de sa personne,

qu'il exalta comme un modèle unique de grâce et d'amabilité.

« Bénédiction sur toi, Formica! disait Capuzzi à voix basse, je vois bien que tu as résolu de rendre mon triomphe complet, en déroulant à la barbe des Romains le tableau de leur ingratitude, et leur apprenant, tout net, ce que je vaux.

» Mais voilà mon maître lui-même, » s'écria au même instant Pasquarello; et l'on vit entrer... signor Pasquale Capuzzi, tel qu'il était vivant et agissant, semblable en tout, visage, habits, tournure, gestes, démarche et le reste, au Capuzzi de la salle, à tel point que celui-ci, saisi de frayeur, lâcha Marianne qu'il tenait serrée par la main, et se tâtait lui-même à la face, à la perruque, pour s'assurer si ce n'était pas un rêve et s'il n'était pas double, s'il était réellement assis au théâtre de Nicolo et s'il devait croire à un pareil miracle.

Le Capuzzi du théâtre embrassa le docteur Graziano d'un air affable, et lui demanda comment il se portait. Le docteur répondit qu'il avait le sommeil tranquille, l'appétit ouvert, à son service! — *Per servirlo*, — mais qu'à l'égard de sa bourse, elle se trouvait affligée d'une consomption extrême, qu'il avait la veille dépensé, en l'honneur de ses amours, son dernier ducat pour une paire de bas couleur romarin, et qu'il voulait aller sur-le-champ trouver un banquier pour se procurer trente ducats à crédit.

« Comment cela? dit Capuzzi, et vous ne songez pas à votre meilleur ami? Tenez, mon cher Si-

gnor, voici cinquante ducats que je vous prie d'accepter.

» Pasquale ! que fais-tu là ? » disait le Capuzzi de la salle à demi-voix.

Le docteur Graziano voulut toucher un mot du reçu et des intérêts; mais signor Capuzzi déclara ne vouloir rien entendre, à ce sujet, avec un ami tel que le docteur.

« Pasquale ! tu es hors de bon sens, » murmura Capuzzi, dans la salle, d'un ton plus haut.

Le docteur Graziano quitta l'autre après force embrassades et protestations de reconnaissance. Alors Pasquarello s'approcha, fit révérences sur révérences, éleva signor Pasquale jusqu'aux nues, et conclut en présentant son gousset comme affecté de la même maladie que la bourse de Graziano, et en priant Capuzzi de le secourir au moyen du remède souverain; celui-ci, riant et s'égayant de l'habileté de Pasquarello à profiter de sa bonne humeur, lui jeta quelques braves ducats.

« Pasquale ! tu es enragé, possédé du diable ! » s'écria encore plus haut le Capuzzi de la salle; mais on lui imposa silence.

Pasquarello renchérit de plus belle sur l'éloge de Capuzzi et en vint à parler de l'air, composé par son maître, avec lequel, lui Pasquarello, espérait charmer tout le monde. Capuzzi l'acteur frappa alors sur l'épaule à Pasquarello, et, d'un regard malin, lui dit, — Il pouvait bien confier cela à son fidèle serviteur : — Qu'à proprement parler il n'entendait rien à l'art de la musique, et que l'air en question,

comme tous ceux qu'il avait composés, il les avait copiés dans les *canzone* de Frescobaldi et les motets de Carissimi.

« Tu en as menti par la gorge, misérable! » s'écria Capuzzi dans la salle en se levant de son siége. On le fit taire de nouveau, et l'une de ses voisines le força de se rasseoir sur la banquette.

» Il est temps, reprit le Capuzzi du théâtre, de s'occuper d'une autre chose plus intéressante. » Il dit qu'il voulait donner le lendemain un grand régal, et que Pasquarello devait s'employer diligemment à fournir tout ce qui était nécessaire; alors il déploya une liste complète des mets les plus recherchés et les plus chers, et à chaque plat mentionné, Pasquarello, sur sa consigne, en indiquait le prix, et recevait la somme équivalente.

« Pasquale! fou! enragé! vaurien! prodigue! » Telles étaient dans la salle les interruptions de Capuzzi, dont la colère augmentait par degrés, à mesure que s'accumulaient les frais du repas le plus extravagant.

Quand la liste fut épuisée, Pasquarello demanda à signor Pasquale quel motif l'engageait à donner une fête aussi magnifique.

« C'est demain, répondit le Capuzzi de la scène, que doit luire le jour le plus heureux et le plus fortuné de ma vie! Apprends, mon cher Pasquarello, que je célèbre demain les noces de ma chère Marianne; je la marie à ce brave et excellent peintre, le jeune Antonio Scacciati. »

Capuzzi sur le théâtre n'eut pas plutôt prononcé



ces mots, que celui de la salle, hors de lui, exaspéré, rouge comme un coq, le visage contracté par la fureur et les poings convulsivement serrés, se dressa vis-à-vis de son Sosie et s'écria d'une voix tonnante : « Cela ne sera pas, entends-tu, méchant coquin de Pasquale ! quoi ! tu la livrerais à ce misérable gueux ?... la douce Marianne..., ta vie..., ton espérance..., ton tout ! — Ah ! va, va, fou ensorcelé, essaie de te présenter chez moi ; tiens, vois-tu, je t'éreinterai de coups, jusqu'au vif, et je te ferai bien oublier ton dîner et ta noce. »

Mais Capuzzi le comédien, contrefaisant l'attitude et la fureur de celui d'en bas, riposta en criant encore plus haut : « Que tous les diables se logent dans ta carcasse, enragé Pasquale ! vieux fat amoureux, âne vêtu en arlequin avec des grelots de fou. Prends garde que je ne te coupe le sifflet pour mettre un terme à tous les méfaits honteux que tu voudrais endosser lâchement à l'honnête, au bon, au vénérable Pasquale Capuzzi. »

Et sans s'inquiéter des imprécations et des horribles jurements du véritable Capuzzi, son parodiste se mit à raconter, sur son compte, maints tours plus infâmes l'un que l'autre.

Enfin il lui cria : « Ose t'y frotter, vieux singe amoureux, essaie une fois seulement de troubler le bonheur de ces deux jeunes gens que le ciel a créés et assortis l'un pour l'autre ! » — En même temps l'on vit s'avancer sur le théâtre Marianne et Antonio Scacciati dans les bras l'un de l'autre.

La rage rendit aux jambes du vieux tuteur plus de

vigueur et d'agilité qu'il n'en avait jamais eues; d'un seul bond il fut sur la scène, l'épée à la main, et il s'élançait pour frapper le feint Antonio, quand il se sentit retenu par derrière. Un officier de la garde papale s'assura de sa personne, et lui dit d'un ton sévère : « Souvenez-vous, signor Pasquale, que vous êtes au théâtre de Nicolo Musso; sans vous en douter, vous y avez joué ce soir un rôle délicieux. » — Les deux acteurs que Capuzzi avait pris pour Marianne et Antonio s'étaient approché avec tous les autres, et Capuzzi se trouva en face de visages complètement inconnus. Le fer s'échappa de sa main tremblante; il ouvrit de grands yeux, porta la main à son front, et reprit haleine avec un long soupir, comme s'il sortait d'un songe pénible. Un vague pressentiment de ce qui s'était passé le saisit subitement, et, d'une voix qui fit trembler les murs de la salle, il cria : « Marianne! »

Mais elle n'était plus à portée de l'entendre; Antonio avait su trop bien saisir le moment où Pasquale, oubliant tout ce qui l'entourait et s'oubliant lui-même, cherchait querelle à l'Antonio supposé, pour se glisser près de Marianne à travers les spectateurs, et s'esquiver avec elle par une porte latérale. Là se tenaient tout prêts un *vetturino* et sa voiture. Ils partirent d'une course rapide sur la route de Florence.

« Marianne! cria à tue-tête le vieux une seconde fois, — elle n'y est plus.... elle s'est enfuie.... le traître d'Antonio me l'a volée!... Allons..., courons à sa poursuite. — Par pitié! A moi, braves gens! des

flambeaux ; venez..., rendez-moi ma tourterelle.... Ah ! petit serpent... »

Et le vieux prenait son élan... ; mais l'officier le retint d'une main ferme, en lui disant : « Quoi ! parlez-vous de cette jeune et jolie demoiselle qui était assise à vos côtés ? en ce cas, il y a long-temps que je l'ai vue disparaître, juste au moment où vous cherchiez querelle, sans sujet, à l'acteur qui a votre ressemblance ; elle est partie avec un jeune homme, Antonio Scacciati, si je ne me trompe. Mais, soyez sans inquiétude, on va sur-le-champ se mettre en perquisition, et l'on vous rendra votre Marianne dès qu'on l'aura retrouvée. — Quant à vous, signor Pasquale, je suis obligé de vous arrêter après cet éclat et votre tentative de meurtre sur la personne du jeune acteur. »

Signor Pasquale, pâle comme la mort et incapable d'articuler un seul mot, fut remis aux mains des mêmes sbires qui devaient le protéger contre les spectres et les diables masqués; et c'est ainsi que la nuit même où il espérait voir célébrer son triomphe le rendit victime de la honte et du désespoir réservés aux vieux foux amoureux et trahis.

SALVATOR

Quitte Rome et se rend à Florence. — Fin de l'histoire.

Tout ici bas est soumis à la loi perpétuelle du changement; mais rien n'est plus variable peut-être, sous le soleil, que les dispositions des hommes qui tournent d'un mouvement incessable, comme la roue ailée de la déesse Fortune.

Tel qui se voit aujourd'hui comblé d'éloges était hier l'objet d'une amère censure, et demain l'on portera aux nues celui qu'on foule aux pieds aujourd'hui.

Pas un dans Rome qui naguères ne tournât en dérision le vieux Pasquale Capuzzi avec son avarice sordide, son amour insensé, sa jalousie tyrannique, et ne fit des vœux pour la délivrance de sa victime, la pauvre Marianne. Or, après qu'Antonio eut réussi à enlever sa maîtresse, toute l'antipathie vouée au vieux fit place à des sentiments de compassion, quand

on le vit se traîner dans les rues de Rome, la tête basse et l'air inconsolable. Et puis un malheur n'arrive presque jamais seul. Et Capuzzi, peu de temps après l'enlèvement de Marianne, perdit ses deux chers amis. Le nain Pitichinaccio fut étouffé par une amande qu'il voulut imprudemment avaler, tandis qu'il exécutait une cadence ; et, pour signor Splendiano Accoramboni, une faute d'orthographe, dont il se rendit lui-même coupable, vint subitement mettre fin aux jours du célèbre docteur. Par suite des coups reçus de Michel, il gagna la fièvre, et, dans l'intention de se guérir lui-même avec un remède de sa composition, il demanda une plume et de l'encre, et écrivit l'ordonnance qu'il jugeait nécessaire; mais l'emploi qu'il fit par mégarde d'un signe intempestif, força, dans une proportion exagérée, la dose d'une substance très-active, et à peine eut-il avalé le mélange, qu'il retomba sur l'oreiller et expira. Dernière preuve de l'influence de ses médicaments, digne et éclatant résultat de la méthode curative de l'auteur.

Comme je l'ai dit, tous ceux qui d'abord s'étaient le plus égayés aux dépens de Capuzzi et avaient souhaité au brave Antonio un heureux succès dans ses démarches, n'éprouvaient plus qu'une pitié profonde pour le vieillard ; et le blâme le plus amer fut la part qu'on fit, non pas à Antonio, mais à Salvator Rosa, regardé très-justement comme le promoteur de l'entreprise.

Les ennemis de l'artiste, et il n'en manquait pas, ne se firent point faute d'attiser le feu. — « Voyez,

disaient-ils, voilà bien le criminel complice de Mas'Aniello, qui se fait l'agent empressé de tous les mauvais coups, de toutes les machinations, et dont le séjour à Rome aura bientôt pour nous de funestes conséquences. »

La ligue des envieux ameutés contre Salvator ne réussit que trop bien à entraver les progrès de sa renommée jadis si florissante. — On vit sortir de son atelier plusieurs tableaux, aussi supérieurement exécutés que hardiment conçus; mais à la vue desquels ces prétendus connaisseurs haussèrent les épaules, trouvant tantôt les fonds trop bleus, tantôt les arbres trop verts, les figures ici trop longues, là trop massives, blâmant enfin tout ce qui était exempt de reproche, et n'omettant rien pour ravaler le mérite si incontestable de Salvator.

Les Académiciens de *San-Luca*, qui ne pouvaient lui pardonner l'avanie du chirurgien, étaient à la tête de ses détracteurs, et même, usurpant pour lui nuire d'autres attributions que les leurs, ils dénigrèrent jusqu'aux vers réellement charmants que Salvator écrivit alors, et ne rougirent pas d'insinuer qu'ils étaient le produit de honteux plagiats, et non les fruits d'une verve originale [9].

Cette persécution ne permit pas à Salvator de reconquérir à Rome l'aisance et l'éclat dont il avait jadis vécu entouré. En place de son superbe atelier, où il recevait la visite des Romains les plus distingués, il dut rester chez dame Catterina, à l'ombre du vert figuier, et cette modeste position lui offrait plutôt encore quelques chances de consolation et de tranquillité.

Mais la malveillance de ses ennemis causait à Salvator un chagrin excessif, et il sentait ses forces vitales affectées d'une langueur morbide, fruit de l'exaspération et de la mauvaise humeur.

Ce fut sous cette influence qu'il composa deux grands tableaux qui mirent toute la ville de Rome en émoi. L'un d'eux représentait l'instabilité des choses terrestres, et la figure principale, où le peintre avait personnifié l'inconstance sous l'emblême d'une profession honteuse, ressemblait évidemment à la maîtresse connue d'un cardinal. Le sujet du second tableau était la Fortune occupée à partager ses lots précieux ; mais sa main faisait pleuvoir les chapeaux de cardinaux, les mitres épiscopales, les pièces d'or et tous les insignes d'honneur, sur des ânes bâtés, sur d'ineptes moutons, et d'autres vils animaux, tandis que des hommes de l'aspect le plus noble, et couverts de haillons, attendaient vainement la moindre largesse. Salvator n'avait pris conseil que du dépit et d'une ironique amertume, et les têtes de ces animaux offraient la ressemblance de plusieurs personnages haut placés.

On peut s'imaginer quel redoublement de haine suscita sa hardiesse et quelles violences se déchaînèrent contre lui. Dame Catterina le prévint, en pleurant, qu'elle s'était aperçu qu'à la tombée de la nuit des gens suspects rôdaient aux abords de la maison, et paraissaient épier chacun de ses pas.

Salvator reconnut la nécessité de quitter Rome, et il serait parti sans regrets, n'eût été sa séparation forcée d'avec dame Catterina et ses deux filles.

Il se rendit à Florence, se souvenant des invitations réitérées du duc de Toscane, et là il trouva une pleine compensation aux chagrins dont on l'avait abreuvé à Rome, dans les hommages et l'honneur justement rendus à son mérite. Les présents du duc, les prix élevés qu'il toucha de ses tableaux, le mirent bientôt en état d'occuper une vaste maison, et de la décorer avec magnificence. C'est là que se réunissaient, sous ses auspices, les poètes et les savants les plus célèbres de l'époque ; il suffit de citer Evangelista Toricelli, Valerio Chimentelli, Battista Ricciardi, Andrea Cavalcanti, Pietro Salvetti, Filippo Appolloni, Volumnio Bandelli et Francesco Rovaï, qui étaient du nombre. On s'adonnait à l'art et aux sciences confondus dans une noble alliance, et Salvator avait le secret d'imprimer à ces réunions je ne sais quoi d'original et d'imprévu, qui captivait l'esprit et le séduisait d'une manière toute particulière.

C'est ainsi que la salle de banquet avait reçu l'apparence d'un frais bocage exhalant le parfum des fleurs et d'arbustes odoriférants arrosés par des jets-d'eau naturels, et l'on était servi par des pages costumés d'une façon étrange, comme s'ils fussent venus d'un lointain pays du domaine des fées. Cette réunion de poètes et de savants dans la demeure de Salvator, reçut le nom d'*Academia de' Percossi* [10].

Pendant que Salvator se consacrait ainsi à l'art et aux sciences, son ami Scacciati jouissait de la plus complète félicité, ayant la gracieuse Marianne pour compagne, et menant la vie indépendante d'un ar-

tiste. Les deux peintres se rappelaient le vieux tuteur déçu, et les détails de l'aventure du théâtre de Nicolo Musso. Antonio demanda un jour à Salvator comment il s'y était pris pour engager, en faveur de leur projet, non-seulement Musso, mais encore Agli et Formica surtout. Mais Salvator répondit qu'il ne voyait à cela rien que de très-naturel, puisqu'étant lié à Rome très-étroitement avec Formica, il lui avait donné des instructions que le comédien avait suivies avec le zèle et l'empressement d'un ami. Cependant, Antonio assurait qu'autant il se sentait porté à rire de cette scène qui avait décidé de son bonheur, autant il désirait se réconcilier avec le vieux Pasquale, sans même prétendre à un seul *quattrino* des biens de Marianne, frappés d'opposition par le vieux tuteur, son talent de peintre lui procurant assez d'argent. Quant à Marianne, elle ne pouvait retenir ses larmes, en songeant que le frère de son père ne lui pardonnerait jamais, fût-il dans la tombe, le tour qu'on lui avait joué, et cette idée de la réprobation du vieux Pasquale jetait un sombre nuage sur la splendeur de son avenir.

Salvator consola Marianne et Antonio, leur disant que le temps arrangeait des choses bien autrement scabreuses, et que le hasard pouvait amener le vieux à un rapprochement avec bien moins de risques pour eux, qu'ils n'en eussent courus en restant à Rome, ou en y retournant.

Nous verrons que Salvator était, en cela, inspiré d'un esprit prophétique.

Un matin, quelque temps après, Antonio se pré-

cipita, hors d'haleine et pâle comme la mort, dans l'atelier de Salvator. « Salvator ! s'écria-t-il, mon ami !... mon protecteur ! .. je suis perdu si vous ne me secourez. — Pasquale Capuzzi est ici; il a obtenu un ordre d'arrestation contre moi comme ravisseur de sa nièce.

» Mais, dit Salvator, que peut-il faire maintenant contre vous ? votre union avec Marianne n'est-elle pas consacrée par l'église ?

» Ah ! répondit Antonio avec l'accent du désespoir, la bénédiction même de l'église ne saurait me préserver.—Dieu sait quel chemin le vieux a trouvé pour aborder le neveu du pape. Bref, c'est ledit neveu qui l'a pris sous sa protection, et lui a fait espérer que le saint Père prononcerait la nullité de mon mariage avec Marianne, en lui accordant, qui pis est, à lui-même, une dispense pour épouser sa nièce.

» Il suffit, interrompit Salvator, je comprends tout maintenant : c'est la haine du neveu du pape contre moi qui vous sera peut-être fatale ! Apprenez que ce rustre lourdaud, hautain et brutal, m'avait servi de modèle pour l'un des animaux de mon tableau satirique de la Fortune. Il sait, et Rome entière sait avec lui, du reste, que c'est moi qui ai manœuvré, par l'entremise d'autrui, l'enlèvement de votre Marianne, et l'impossibilité de se venger de moi leur a été un prétexte suffisant de vous molester. — Antonio ! si je ne vous tenais déjà pour mon intime et meilleur ami, la mauvaise aubaine que je vous ai attirée suffirait pour déterminer mon dévoue-

ment à votre cause. Mais, par tous les saints! j'ignore, en vérité, comment m'y prendre pour brouiller les cartes de votre adversaire. » En parlant ainsi, Salvator, qui jusque-là avait continué de peindre, déposa son pinceau, sa palette et son appui, quitta son chevalet et fit plusieurs tours dans l'atelier les bras croisés, tandis qu'Antonio absorbé avait les yeux fixés à terre.

Enfin Salvator s'arrêta devant Antonio et lui dit en souriant : « Ecoutez, Antonio, je ne puis rien personnellement contre vos ennemis trop puissants, mais il y a encore quelqu'un capable de vous sauver et qui vous sauvera. C'est... signor Formica.

» Ah, fit Antonio, ne plaisantez pas avec un infortuné qui se voit privé de toute ressource.

» Allez-vous encore une fois vous désespérer ? s'écria Salvator devenu tout-à-coup d'une gaîté folle et riant aux éclats; m'entendez-vous, Antonio ? l'ami Formica vous sera en aide, comme il le fut à Rome. — Rentrez tranquillement chez vous, consolez Marianne, et attendez avec confiance l'heureux dénouement de tout ceci; j'espère qu'à tout événement vous êtes prêt à suivre les volontés de Formica, car apprenez qu'il se trouve justement ici. » Antonio s'y engagea de grand cœur, et il s'abandonna de nouveau à un doux et consolant espoir.

Signor Pasquale ne fut pas médiocrement surpris de recevoir une invitation solennelle au nom de l'*Academia de' Percossi*. — « Ah! s'écria-t-il, c'est donc ici, à Florence, que l'on sait apprécier les talents, et que le rare mérite de Pasquale Capuzzi di

Senigaglia est connu et estimé. » C'est ainsi que la préoccupation de son amour-propre et de cet honneur imprévu, effaçait l'aversion qu'aurait dû lui inspirer autrement une société à la tête de laquelle se trouvait Salvator Rosa. L'habit de cérémonie espagnol fut plus soigneusement brossé que jamais, le chapeau pointu orné d'une plume neuve, les souliers garnis pareillement de bouffettes neuves, et ainsi paré, signor Pasquale, étincelant comme un rubis, apparut radieux au logis de Salvator. La magnificence dont il se vit entouré, Salvator même qui le reçut, vêtu de l'habit le plus riche, lui imposèrent une contenance respectueuse; et, comme cela est habituel aux âmes étroites qui, d'abord enflées d'arrogance, se courbent et rampent dans la poussière dès qu'elles sentent une supériorité quelconque, Pasquale fut tout humilité et déférence devant ce même Salvator qu'à Rome il se montrait si empressé de faire poursuivre.

On entoura à l'envi signor Pasquale de tant d'attentions, on s'en rapporta tellement sans restriction à son jugement, on porta si loin la flatterie pour ses talents, qu'il se trouva comme inspiré d'une verve extraordinaire, et qu'il tint maints propos beaucoup plus judicieux qu'on ne devait s'y attendre. — Si l'on ajoute à cela que de sa vie il n'avait été traité plus splendidement, qu'il n'avait jamais bu de vin plus exquis, on concevra, sans peine, que son contentement dut augmenter de minute en minute, et qu'il oublia, non-seulement les désagréments

éprouvés à Rome, mais la fâcheuse affaire même qui l'amenait à Florence.

Nos Académiciens étaient dans l'habitude de donner souvent après le repas, pour se divertir, de petites représentations théâtrales improvisées.

Ce soir-là donc le célèbre poëte comique Filippo Appolloni proposa à tous ceux qui d'ordinaire y prenaient part de terminer la fête par un pareil divertissement.

Salvator s'éloigna aussitôt pour veiller aux préparatifs nécessaires. Au bout de fort peu de temps l'on vit au fond de la salle à manger, comme par enchantement, s'élever des arbres verts et se dessiner des bosquets fleuris. Enfin devant ce petit théâtre étaient disposées plusieurs banquettes pour les spectateurs.

« Saints du paradis! s'écria Pasquale Capuzzi stupéfait. — Où suis-je? c'est le théâtre de Nicolo Musso. »

Sans relever son exclamation, Evangelista Toricelli et Andrea Cavalcanti, tous deux hommes graves et d'un extérieur sévère et imposant, lui offrirent le bras, le conduisirent à un siége tout proche de la scène, et se placèrent à ses côtés.

Presqu'immédiatement Formica parut sur le théâtre, sous l'habit de Pasquarello.

« Infâme Formica! » cria Pasquale en s'élançant de sa place vers le théâtre, le poing menaçant. Mais les regards sévères et coercitifs de ses deux voisins le rappelèrent au silence et à la modération.

Pasquarello pleura, se lamenta, s'emporta contre le sort qui ne lui envoyait que misère et calamités ; et jurant qu'il ne savait plus comment on s'y prenait pour rire, il finit par dire qu'assurément il se couperait la gorge, de pur désespoir, s'il pouvait seulement supporter la vue du sang, ou qu'il se jeterait dans le Tibre, s'il lui était possible, une fois dans l'eau, d'oublier de se mettre à nager.

Alors le docteur Graziano entra et s'informa à Pasquarello de la cause de son affliction.

Pasquarello lui demanda s'il ignorait ce qui était arrivé dans la maison de signor Pasquale Capuzzi di Senigaglia, s'il ne savait pas qu'un infâme scélérat avait enlevé la nièce de son maître, la belle Marianne.

« Ah, marmottait Capuzzi, je devine, signor Formica, vous voulez vous excuser auprès de moi, vous voulez que je vous pardonne. Eh bien, nous verrons. »

Le docteur Graziano expliqua l'intérêt que lui inspirait l'événement, et fit observer que le scélérat avait dû s'y prendre bien adroitement pour échapper à toutes les perquisitions de Capuzzi.

« Ho! ho! répondit Pasquarello, que le docteur n'aille pas s'imaginer que le traître Antonio Scacciati ait réussi à dépister l'habile signor Pasquale! » Il ajouta qu'à l'aide des protecteurs puissants de son maître, Antonio était arrêté, le mariage du ravisseur avec Marianne déclaré nul, et que Marianne était de nouveau au pouvoir de Capuzzi.

« Il l'a retrouvée ? s'écria Capuzzi hors de lui, il a retrouvé sa colombe chérie ! Le coquin d'Antonio serait arrêté ? Oh Formica, que de bénédictions !

» Vous prenez une part trop active au spectacle, signor Pasquale, lui dit Cavalcanti d'un air fort sérieux ; laissez donc parler les acteurs sans les interpeller de manière à les troubler. »

Signor Pasquale se rassit confus sur le siége qu'il avait brusquement quitté.

Le docteur Graziano demanda quelle avait été la suite de l'aventure.

« C'est une noce, reprit Pasquarello, une noce qui s'en est suivie. Marianne s'est repentie de son imprudente démarche, signor Pasquale a obtenu du saint Père la dispense tant désirée, et il a épousé sa nièce.

» Oui, oui ! murmurait Pasquale Capuzzi en-dessous, les yeux pétillants de plaisir, mon bien-aimé Formica, il a épousé la douce Marianne, l'heureux Pasquale ! Il le savait bien, oui, il le savait bien que sa tourterelle l'aimait toujours, et que Satan seul l'avait méchamment séduite. —

» Eh bien donc, disait le docteur Graziano, voilà tout arrangé, et il n'y a plus aucune raison de s'affliger. »

Mais là-dessus, Pasquarello recommença à gémir et à sangloter bien plus fort qu'auparavant, et enfin il tomba pâmé, comme sous le poids d'une atroce douleur.

Le docteur Graziano se mit à courir, de çà de là, plein d'anxiété, et regrettant beaucoup de n'avoir

pas sur lui quelque flacon d'odeur ; il fouillait dans toutes ses poches et tira à la fin un marron rôti, qu'il promena sous le nez de Pasquarello évanoui. Celui-ci revint aussitôt à lui, et éternuant violemment, il le pria de pardonner à la délicatesse de ses nerfs. Puis il lui raconta comment Marianne, aussitôt après son mariage, était tombée dans une profonde mélancolie, ayant toujours à la bouche le nom d'Antonio, et traitant le vieux avec horreur et mépris. Mais celui-ci, aveuglé par sa folle passion et aiguillonné par sa jalousie, n'avait cessé de persécuter de son odieuse tendresse la pauvre pupille.

Ici Pasquarello raconta une foule d'extravagances de signor Pasquale, dont le bruit courait en effet à Rome. Signor Pasquale s'agitait, en tout sens, à sa place, et marmottait sourdement : « Maudit Formica! — Tu en as menti. Quel démon souffle sur toi ? » Seulement Toricelli et Cavalcanti, qui le surveillaient de leurs regards, comprimaient l'explosion de sa colère.

Pasquarello termina en disant que la malheureuse Marianne avait enfin succombé à l'affreux supplice de vivre unie au vieillard maudit, et victime d'un amour non satisfait. — « Elle est morte, dit-il, morte à la fleur de son âge ! »

Au même instant on entendit un *de profundis*, entonné d'une manière lugubre par des voix sourdes et rauques, et des hommes couverts de longues robes noires parurent, portant un cercueil ouvert où gisait enveloppé d'un suaire le corps de la belle Marianne.

Signor Pasquale suivait en chancelant, accablé de douleur, gémissant tout haut, se déchirant la poitrine, et s'écriant avec désolation : « Marianne ! oh, Marianne ! »

Aussitôt que le véritable Capuzzi eut aperçu le cadavre de sa nièce, il éclata en de lamentables sanglots, et les deux vieillards, l'un sur le théâtre, l'autre dans l'auditoire, faisaient entendre des hurlements à fendre le cœur, criant à l'envi : « Oh, Marianne ! oh, malheureux que je suis ! Ah !... malheur à moi.... Malheur à moi.... Ah !... »

Qu'on s'imagine en effet ce cercueil ouvert, avec le corps mort de l'aimable enfant, entouré d'hommes vêtus de deuil, psalmodiant, d'un ton funèbre et effrayant, leur *de profundis*, et puis Pasquarello et le docteur Graziano, sous leurs masques grotesques, exprimant leur affliction par la pantomime la plus risible, et les deux Capuzzi confondant leurs clameurs de désespoir, — on concevra que tous les témoins de cette scène bizarre devaient, malgré eux, éclater de rire aux dépens de Pasquale, et éprouver en même temps un serrement de cœur des plus pénibles.

Tout à coup le théâtre s'obscurcit, on entendit le fracas de la foudre mêlé d'éclairs, et du fond de la scène on vit s'élever une ombre à la figure pâle, reconnaissable à certains traits pour Pietro, le père de Marianne, ce frère de Capuzzi, mort à Senigaglia.

« Infâme Pasquale ! cria le spectre d'un ton épouvantable, qu'as-tu fait de ma fille ? Malédiction sur

toi! exécrable assassin de mon enfant! l'enfer te réserve le châtiment de ton forfait. »

A ces mots le Capuzzi déguisé tomba par terre comme frappé par la foudre; mais, au même moment, le véritable Capuzzi fut aussi renversé de son siége absolument sans connaissance.

Le théâtre se referma soudain, et Marianne, et le feint Capuzzi, et le spectre menaçant de Pietro, tout avait disparu; mais signor Pasquale Capuzzi restait évanoui, et l'on eut beaucoup de peine à lui faire reprendre ses sens.

Enfin, il revint à lui avec un profond soupir, étendit devant lui ses deux bras comme pour repousser l'objet de son épouvante, et cria sourdement: « Pietro!... de grâce! laisse-moi. »

Alors un torrent de larmes s'échappa de ses yeux, et d'une voix entrecoupée de sanglots: « Ah! Marianne, disait-il, chère et aimable enfant! ma Marianne.

» Mais, signor Pasquale, lui disait Cavalcanti, rappelez-vous que ce n'est que sur le théâtre que vous avez vu votre nièce morte; elle vit, elle est ici, prête à implorer votre pardon, pour l'imprudente démarche que lui ont suggérée son amour et peut-être aussi vos procédés irréfléchis. »

Alors Marianne s'approcha suivie d'Antonio Scacciati, et se jeta aux pieds du vieux Capuzzi, qu'on avait fait asseoir dans un fauteuil. Marianne avec une grâce incomparable prit ses mains, les couvrit de ses pleurs, de baisers ardents, et demanda grâce

pour elle et pour Antonio, à qui elle était liée par la consécration de l'église.

La pâleur mortelle qui couvrait le visage du vieillard disparut sous la rougeur enflammée qui peignit sa rage subite; ses yeux étincelaient, et il cria d'une voix à demi-étouffée : « Ah! infâme! Ah! serpent venimeux que je nourrissais dans mon sein pour mon malheur! » — Mais le vieux et grave Toricelli, se posant avec dignité devant Capuzzi, lui dit qu'il venait de voir sur la scène quel sort l'attendait, lui Capuzzi, et devait le priver de toute espérance, s'il osait persister dans ses funestes projets contre le bonheur de Marianne et d'Antonio. Il dépeignit ensuite, avec les plus vives couleurs, l'égarement et la folie des vieillards amoureux, qui s'attirent eux-mêmes le plus horrible malheur qui puisse affliger un homme, celui de voir le dernier sentiment d'amour, qui pouvait luire en leur cœur, devenir l'instrument de leur perte, et leur personne en butte à la haine et au mépris universels.

En même temps la charmante Marianne, par intervalles et de la voix la plus pénétrante, disait : « Oh! mon oncle, je veux vous honorer et vous aimer comme mon père. C'est la mort que vous me donnerez en me séparant de mon Antonio! » — Et tous les poètes qui entouraient le vieillard s'écriaient d'une seule voix : « Il est impossible que l'honorable signor Pasquale Capuzzi di Senigaglia, si enthousiaste des beaux arts, et lui-même le premier des artistes, ne se laisse pas fléchir; il est impossible que, traité en père par la femme la plus sédui-

sante, il n'accueille pas avec ravissement, pour son gendre, un artiste tel qu'Antonio Scacciati, comblé de gloire et d'honneurs, comme le méritent ses talents estimés de l'Italie entière. »

Le trouble et l'émotion intérieurs du vieux étaient visibles; il soupirait, il gémissait, se voilait le visage de ses deux mains. Toricelli continuait à lui adresser les discours les plus persuasifs, Marianne redoublait ses instances de la manière la plus tendre, et, tandis que le reste de la compagnie faisait valoir, à qui mieux mieux, et Antonio et Salvator, le vieux promenait ses regards, tantôt sur sa nièce, tantôt sur Antonio, dont les habits somptueux et les riches chaînes d'honneur prouvaient ce qu'on lui avait dit touchant sa brillante réputation d'artiste.

La dernière nuance de courroux disparut enfin des traits du vieillard, il se leva, le plaisir dans les yeux, et pressant Marianne sur son cœur : « Oui, s'écria-t-il, je te pardonne, ma chère enfant. — Je vous pardonne, Antonio ! loin de moi l'idée de troubler votre bonheur. — Vous avez raison, mon digne signor Toricelli, Formica m'a fait voir sur la scène tous les chagrins, toute l'infortune qui m'auraient accablé si j'avais exécuté mon projet insensé. Je suis guéri, tout-à-fait guéri de ma folie ! Mais où est donc signor Formica ? où est mon respectable médecin, que je le remercie mille fois d'une conversion qui n'est due qu'à lui seul. L'effroi qu'il a su m'inspirer a changé le fond de mon âme. »

Pasquarello s'avançait, Antonio se jeta à son cou en s'écriant : « Ah ! signor Formica, vous à qui je

dois tout, déposez ce masque qui vous défigure, que je connaisse vos traits et que Formica cesse enfin d'être un mystère pour moi. »

Pasquarello ôta sa coiffe et son masque ingénieusement fabriqué qui simulait un visage naturel, sans faire perdre aucun jeu de physionomie, et dans Formica, dans Pasquarello, l'on reconnut Salvator Rosa.

« Salvator ? » s'écrièrent, frappés de surprise, Marianne, Antonio et Capuzzi.

« Oui, disait cet homme rare, oui, c'est Salvator Rosa que les Romains dépréciaient comme peintre et comme poète, et à qui ils prodiguèrent chaque soir, durant une année, des applaudissements frénétiques, sans se douter que le Formica du misérable théâtre de Nicolo Musso, qui leur adressait impunément tant de sarcasmes et châtiait si haut leur mauvais goût, fût ce même Salvator, dont ils ne voulaient souffrir ni les vers, ni les tableaux qui proclamaient les mêmes maximes. C'est Salvator Formica, mon cher Antonio, qui t'est venu en aide.—

» Salvator ! se prit à dire le vieux Pasquale, Salvator Rosa ! autant j'avais conçu de haine pour vous comme mon ennemi le plus acharné, autant, croyez-le, j'ai toujours professé d'estime pour votre mérite. Mais aujourd'hui je vous aime comme mon plus parfait ami, et même j'ose vous conjurer de vouloir bien vous intéresser en ma faveur.

» Parlez, répondit Salvator, mon digne signor

Pasquale ! quel service puis-je vous rendre ? et soyez certain d'avance que je m'emploierai, sans réserve, à satisfaire à votre demande. »

Alors le visage de Capuzzi rayonna de nouveau de ce doucereux sourire qui avait disparu depuis l'abandon de Marianne ; il prit Salvator par la main et lui dit à voix basse : « Mon digne signor Salvator, vous pouvez tout sur le brave Antonio : suppliez-le, en mon nom, de me laisser passer, par grâce, le faible reste de mes jours auprès de lui et de ma bien-aimée fille Marianne, et aussi d'accepter une bonne dot que je veux joindre à la succession de sa mère ; mais à condition qu'il ne verra pas d'un mauvais œil que je donne, de temps à autre, un petit baiser à l'aimable et douce Marianne, sur sa petite main blanche, et qu'il m'arrangera au moins chaque dimanche, pour aller à la messe, ma moustache sauvage, ce que personne au monde ne s'entend à faire comme lui. »

Salvator avait peine à s'empêcher de rire de la singularité du bonhomme, mais avant qu'il eût prononcé une parole, Antonio et Marianne, embrassant tous deux le vieillard, lui jurèrent qu'ils ne croiraient à sa pleine réconciliation et qu'ils ne seraient complètement heureux, que lorsqu'il serait avec eux sous le même toit pour ne les plus quitter, ainsi qu'un père chéri. — Antonio ajouta qu'il se chargerait d'accommoder sa moustache de la façon la plus galante, non-seulement tous les dimanches, mais bien tous les jours, ce qui mit le vieux au comble de la joie et du ravissement. Cependant on avait

préparé un splendide souper et tout le monde y prit part avec la plus franche gaîté.

En te quittant, mon très-cher lecteur, je souhaite bien sincèrement que le plaisir ressenti en cette occasion par Salvator et tous ses amis ait pénétré ton propre cœur durant la lecture de l'histoire du merveilleux signor Formica.

NOTES DU TRADUCTEUR.

[1] (Pag. 2.) La manière dont Hoffmann intercalle ici l'épisode, inventé ou réel, des excès imputés en partie à Salvator Rosa dans la révolution de Naples, prête un peu à une confusion qu'il nous était interdit de faire disparaître dans notre système de traduction exacte. Il a traduit ce paragraphe d'une notice sur la vie de Salvator qui précède une édition italienne de ses satyres, publiée à Amsterdam en 1715. D'après cette relation, Aniello Falcone, le peintre de batailles, aurait en effet organisé la *compagnie de la mort*, et agi de concert avec Mas'Aniello ou Thomas Aniello, le pêcheur, instigateur en chef du soulèvement de Naples en 1647. Et c'est de celui-ci, Thomas Aniello, qu'Hoffmann fait mention en parlant de la multitude de ces portraits, reproduits par les compagnons et amis du peintre Aniello Falcone. — Voir le *fragment historique sur la révolution de Naples*, trad. de l'allemand de Meisner. Paris, 1789, in 8°. — Salvator est mort en 1673.

[2] (Pag. 3.) Cette citation est empruntée à un ouvrage intitulé : *Observations sur quelques grands peintres* ; Paris, 1807, in 8°. — L'auteur, Jean-Joseph Taillasson, né à Blaye en 1746, embrassa la profession de peintre, malgré

la résistance de sa famille, pour obéir à une vocation invincible. Il fut élève de Vien, passa quatre ans en Italie, fut reçu membre de l'académie de peinture sur son tableau d'*Ulysse enlevant à Philoctète les flèches d'Hercule*, et mourut le 11 nov. 1809. — Le livre en question est écrit avec une élégante simplicité, et fort remarquable par la saine critique qui l'a dicté et la finesse des réflexions. On ne sera sans doute pas fâché de pouvoir comparer l'original à l'extrait incomplet et rapporté de mémoire par l'auteur allemand. Voici le passage correspondant de l'écrivain français :

« Une fierté sauvage, une bizarre, dure et brûlante énergie, une sorte de barbarie dans les pensées et dans la manière de les rendre, sont les caractères distinctifs de Salvator Rosa. Jamais il ne sentit ce que la nature a d'aimable, de doux et d'attendrissant; il y vit ce qu'elle a de singulier, d'extraordinaire, d'effrayant. Il n'a choisi dans les campagnes que des sites sauvages, piquants par une effrayante nouveauté ; il ne peint jamais des plaines riantes, de riches vallons ; il peint d'arides déserts, de tristes rochers ; il choisit les plus affreux, et s'ils ne le sont pas, ils le deviennent par la manière dont il les rend.

« Ses arbres ne sont pas revêtus de cet épais et vert feuillage dont l'ombre est l'asile des bergers et des troupeaux. Il a peint ces troncs immenses qui portent dans leur forme terrible l'empreinte des ans et des tempêtes : sur leurs cimes nues, élevées, se reposent les aigles et les vautours; ils ressemblent à ces grands vaisseaux long-temps tourmentés par les vents et par les combats, qui, sur les mers bruyantes, élèvent orgueilleusement leurs mâts dépouillés.

« En admirant ses paysages pittoresques, on ne désire jamais d'habiter de pareilles demeures Soit par le choix qu'il a fait des sites, soit par la manière de les imiter, ils ressemblent toujours à ces lieux favorables aux assassinats,

» à ces chemins écartés de toute habitation, où l'on ne » passe jamais la nuit, et que le jour on traverse avec rapi- » dité, sur lesquels on vous dit : Là, un voyageur fut égorgé ; » là, son corps sanglant fut traîné et jeté dans les pré- » cipices.

..... « La plupart des figures qu'il a placées dans ses ta- » bleaux, et principalement dans ses paysages, sont des » guerriers ajustés d'une manière singulière et nouvelle, » d'un costume qui tient de plusieurs et qui ne ressemble à » aucun ; ils nous offrent l'image des sbires, des contre- » bandiers et des voleurs. — Il a gravé lui-même à l'eau » forte, avec beaucoup d'esprit, une suite de ces bizarres » héros.

« Dans le choix de tous ses sujets, Salvator Rosa est en- » core le même. — La vue de ses ouvrages fait réfléchir et » rêver sombrement ; et chez lui, la philosophie ne présente » jamais que de dures vérités. — C'est ainsi qu'il a peint » tour à tour, Régulus enfermé dans un tonneau hérissé » de clous, Polycrate, tyran de Samos, attaché au gibet, » Samuel apparaissant à Saül, Glaucus et Scylla, le mons- » tre assoupi par Jason, les Titans foudroyés, Démocrite » errant au milieu de tombeaux ruinés, parmi des osse- » mens confondus d'hommes et d'animaux, etc. — On con- » çoit aisément qu'un tel homme devait bien peindre des » batailles ; c'est aussi dans ce genre qu'il a principale- » ment excellé, c'est là que se déploie avec aisance l'éner- » gique et originale âpreté de son caractère. »

[3] (Pag. 6.) *Nozze e magistrati sono da dio destinati* ; litt. : Mariages et magistrats sont prédestinés par Dieu.

[4] (Pag. 7.) Traduction littérale : Qui va modérément va sûrement, qui va à la hâte meurt vite.

[5] (Pag. 19.) Annibal Carrache, né à Bologne en 1560, le plus illustre des six peintres de ce nom, ses frères, cousins et neveux ; il fut l'ami de le Guide ou Guido Reni, né aussi à Bologne en 1575. Tous deux moururent dans la misère et l'infortune.

[6] (Pag. 54.) Littéralement : L'âne aiguillonné, il faut qu'il trotte. Hoffmann, comme on l'a déjà vu, rend ces proverbes italiens par d'autres équivalents, mais non pas identiques. Ainsi le précédent, *Fate il passo*, etc., signifie : Le pas doit se mesurer à la jambe, et celui cité plus bas, *Chi a nel petto*, etc. : qui a du fiel dans le cœur ne peut pas cracher du miel.

[7] (Pag. 65.) *Zio carissimo :* Le très-cher oncle.

[8] (Pag. 68.) Il ne faut pas mêler les choses saintes aux profanes ; litt. : badinez avec les valets et laissez les saints en repos.

[9] (Pag. 107.) Salvator est l'auteur de six satyres souvent réimprimées, qui ont pour titre : la Musique, la Poésie, la Peinture, la Guerre, la Babylone, l'Envie. Ces poésies remarquables sont précédées d'un sonnet inspiré à l'auteur par les injustes reproches dont il est question ici. Quoique l'original lui-même ne donne qu'une faible idée de l'élégance et du mérite des autres vers de l'artiste, en voici une traduction plus littérale que celle donnée par Hoffmann en allemand : l'auteur fait allusion à son nom de Salvator, (sauveur) :

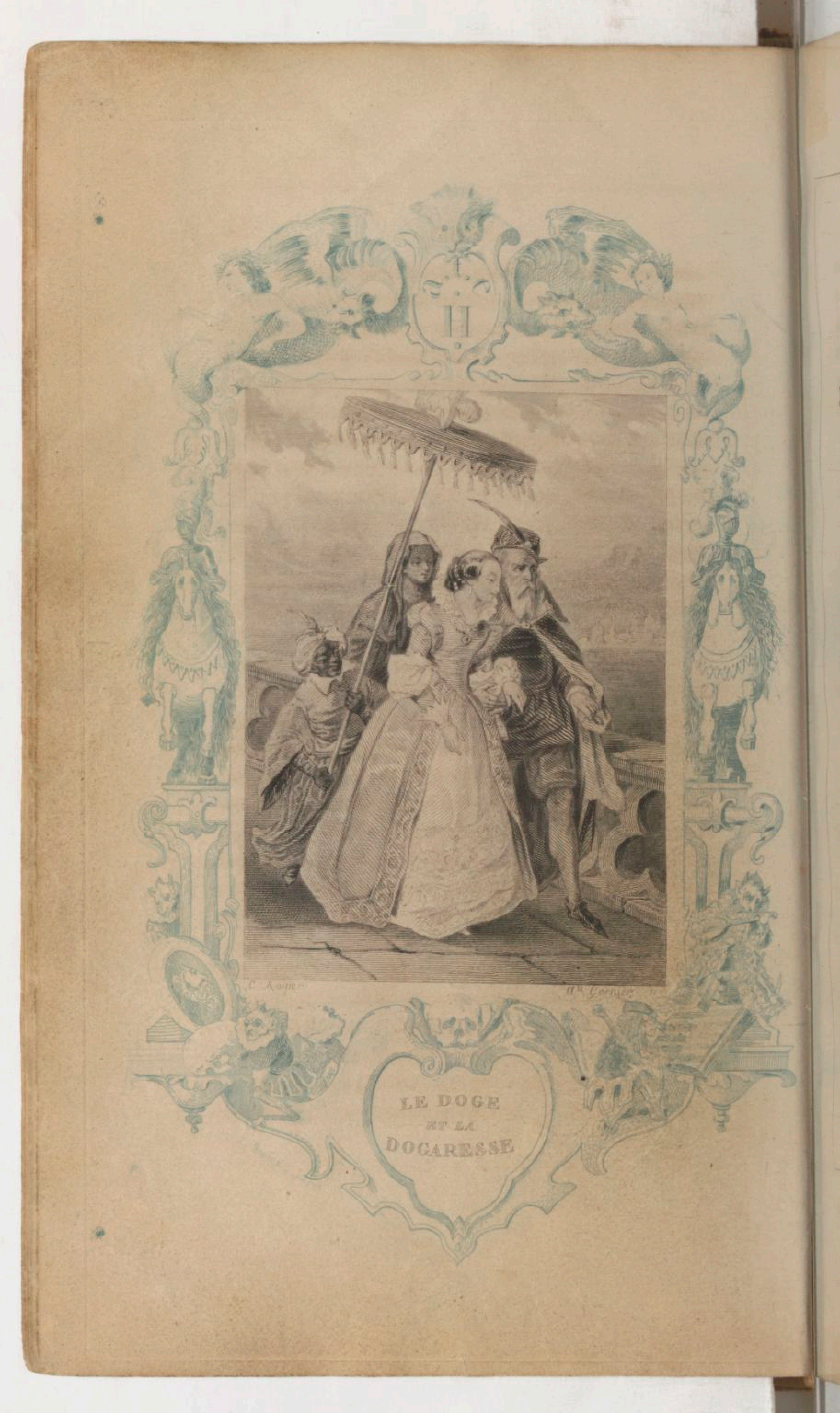
Ils s'en vont leur criant : qu'il soit crucifié !
Est-ce donc pour mon nom, nom du *sauveur* du monde !
Mais peut-on autrement, chez cette race immonde,
Qu'en montant sur la croix être glorifié ?

Plus d'un Pilate ici, dans sa haine profonde,
Plus d'un Pierre infidèle et qui m'a renié
Dispute une couronne aux vers où je le fronde,
Et par plus d'un Judas je suis sacrifié :

Ils osent m'accuser par ironie amère,
Les Gentils ! d'usurper les honneurs du saint lieu
Et de m'être arrogé la dépouille du Dieu :

Mais ils en ont menti ! mais eux seuls au contraire
Sont les larrons, eux seuls m'ont fait place au milieu;
Et c'est un Hélicon pour moi que leur calvaire.

¹⁰ (Pag. 109.) *Percossi :* Frappés, persécutés; par allusion à la position de Salvator. Tous ces détails sont historiques, l'histoire même du tableau de Scacciati est vraie. Maria Agli était un négociant bolonais, comédien amateur, et Formica a joué réellement à Rome le même rôle que dans notre conte, sous le masque de Pasquarello, bouffon intrigant des comédies italiennes, vêtu ordinairement de satin blanc avec des ornements verts.


LE DOGE
ET LA
DOGARESSE

LE DOGE ET LA DOGARESSE.

Doge et dogaresse, ainsi était mentionné, dans le catalogue des ouvrages de peinture que l'Académie des Beaux-Arts de Berlin exposa, au mois de septembre 1816, un tableau du brave et habile C. Kolbe, membre de ladite Académie, ouvrage empreint d'un charme tellement surprenant, qu'il était difficile de trouver place devant lui, pour le voir à l'aise. — Un doge magnifiquement vêtu s'avance sur une terrasse, la dogaresse aussi en riche toilette est à ses côtés; lui, vieillard à la barbe grise : sur son visage bruni et vivement coloré, des traits singulièrement contrastés peignent les uns la vigueur, d'autres la faiblesse, ici la bonté même, et là l'orgueil et l'arrogance; elle, jeune femme pleine d'une tristesse langoureuse dans sa tenue, dans son regard d'où s'échappe un désir rêveur; derrière eux, une femme âgée et un serviteur tenant un parasol ouvert. Sur le côté, près de la balustrade, un jeune homme souffle dans une trompe modelée en coquillage, et sur la mer, devant la terrasse, est une gondole somptueusement

décorée, ornée d'un pavillon aux armes de Venise et occupée par deux rameurs. Dans le fond s'étend la mer couverte de mille voiles, et l'on voit les tours et les palais de la splendide Venise qui surgissent des flots. A gauche on distingue *San-Marco*, a droite, et plus rapproché, *San-Giorgio-Maggiore*. Sur le cadre doré du tableau sont gravés ces mots :

Ah senza amare
Andare sul mare
Col sposo del mare
Non può consolare.

Suivre sur la mer
L'époux de la mer
Las ! ne peut charmer
Cœur privé d'aimer.

Devant ce tableau il s'éleva un jour une discussion frivole pour savoir si le peintre avait voulu représenter des personnages historiques, ou bien s'il n'avait songé à faire de l'art que pour l'art, c'est-à-dire, à figurer, comme l'indiquaient suffisamment les vers ci-dessus, la situation d'un homme âgé et presque éteint qui, malgré toutes les satisfactions et les splendeurs imaginables, ne peut apaiser l'inquiétude et les désirs d'un cœur avide. Las de bavarder, les interlocuteurs quittèrent la place l'un après l'autre, et il ne resta plus devant le tableau que deux zélés amateurs du noble art de la peinture.

« Je ne sais pas, dit l'un, comment l'on peut ainsi corrompre sa propre jouissance avec ces éternels

commentaires. Sans m'embarrasser de deviner le trait positif de la vie de ce doge qu'a reproduit l'artiste, cet éclat de richesse et de puissance qui domine l'ensemble me saisit d'une émotion vague et indéfinissable. Vois ce pavillon, qui porte le lion ailé, comme il se déploie dans l'air, emblême vivant de l'empire du monde. — O superbe Venise! » Il se mit à répéter l'énigme de Turandot sur le lion adriatique : « *Dinimi qual sia quella terribil fera*, *etc.* » A peine eut-il fini, qu'une voix sonore fit entendre la solution de Calaf : « *Tu quadrupede fera*, *etc*[1]. »

A l'insu des deux amis un homme d'un aspect noble et imposant s'était approché d'eux, un manteau gris pittoresquement jeté sur l'épaule, et contemplant le tableau avec des yeux étincelants. — On lia conversation, et l'étranger dit d'un ton presque solennel : « C'est un mystérieux phénomène en effet. Tel artiste rêve un tableau dont les figures, d'abord insaisissables comme des vapeurs flottant dans l'espace, semblent n'adopter une forme, un caractère, qu'au gré de son esprit, et n'avoir de patrie que dans son imagination, et puis il arrive que ce tableau réalisé, se liant soudain au passé et même à l'avenir, est l'image exacte d'un fait accompli ou qui se produira plus tard. Peut-être Kolbe lui-même ignore-t-il que les personnages qu'il a peints sur cette toile ne sont autres que le doge Marino Falieri et son épouse Annunziata. » — L'étranger se tut, mais les deux amis le pressèrent de leur donner l'éclaircissement de cette énigme, ainsi qu'il avait fourni l'explication de celle du lion adriatique.

Il dit alors : « Si vous avez de la patience, mes chers Messieurs, je vais sur-le-champ, avec l'histoire de Falieri, vous donner la clef de ce tableau ; mais avez-vous beaucoup de patience ? Je serai fort prolixe, car je n'aime pas parler autrement de choses qui sont aussi vivantes devant mes yeux que si j'en avais été moi-même témoin. C'est d'ailleurs, pour ainsi dire, le cas en cette circonstance. Car tout historien, et je vais l'être en ce moment, c'est, en vérité, un spectre qui raconterait les événements passés [2]. »

Les deux amis entrèrent avec l'étranger dans une chambre écartée, où, sans autre préambule, il commença de la manière suivante :

C'était il y a bien long-temps, et, si je ne me trompe, dans le mois d'août de l'année 1354, à l'époque où le vaillant général génois, Paganino Doria, après avoir rudement battu les Vénitiens, venait de prendre d'assaut leur ville de Parenzo. Dans le golfe, en vue de Venise, ses galères bien armées croisaient alors en tout sens, comme des bêtes de proie affamées qui, dans leur avide transport, vont et viennent épiant de quel côté la proie est plus facile à saisir, et un effroi mortel se répandit à Venise parmi le peuple et les patriciens. Toute la population mâle, tout homme à qui il restait l'usage de ses bras, se munit d'une arme ou d'un aviron. On rassembla les troupes dans le port de *San-Nicolo*. Des navires, des arbres furent coulés à fond, et des chaînes doubles tendues, afin d'empêcher l'abord de l'en-

nemi. Pendant qu'ici résonnaient le fracas des armes entassées et le sourd retentissement des blocs massifs qu'on amoncelait sous les vagues jaillissantes, on voyait sur le *Rialto*[3] les agents de la seigneurie, essuyant la sueur froide de leur front, le visage pâle et consterné, s'épuiser à offrir intérêts sur intérêts pour obtenir de l'argent comptant, car c'était encore ce qui manquait à la république menacée. Bien plus, il était écrit dans les décrets impénétrables de la volonté éternelle, que, dans ce moment même d'anxiété et d'angoisse, le troupeau en détresse serait privé de son fidèle pasteur. Le doge, Andrea Dandolo, mourut accablé du poids des malheurs publics, lui que le peuple appelait son cher petit comte (*il caro contino*), à cause de son caractère constamment bon et aimable, et parce qu'il ne traversait jamais la place Saint-Marc, sans avoir, au service de quiconque avait besoin d'argent ou de bons conseils, des consolations à la bouche pour l'un, et pour l'autre des sequins dans la poche. — Or, comme d'après l'ordre naturel des choses, tel coup, qui serait à peine sensible dans les circonstances ordinaires, frappe d'une affliction doublement douloureuse ceux qu'a découragés l'infortune, le peuple parut tout-à-fait dans le délire du chagrin et du désespoir, quand les cloches de Saint-Marc annoncèrent ce décès par des tintements sourds et lugubres. Leur appui, leur dernière ressource étaient perdus, il ne restait qu'à courber la tête sous le joug génois : telles étaient les lamentations des Vénitiens; et pourtant la mort de Dandolo ne devait pas, à la

rigueur, paraitre aussi préjudiciable, sous le rapport des opérations militaires de première obligation en ce moment; car le bon petit comte affectionnait surtout la paix et la tranquillité, il préférait le merveilleux spectacle des observations astronomiques aux arides travaux de la politique, et s'entendait mieux à régler l'ordre d'une procession à la sainte fête de Pâques, qu'à diriger une armée.

Il s'agissait donc d'élire un doge qui, doué à la fois des qualités solides d'un habile administrateur et de celles d'un valeureux général, pût sauver la république, ébranlée jusque dans ses fondements, de l'atteinte menaçante d'un ennemi de jour en jour plus entreprenant. Les sénateurs s'assemblèrent, mais ne s'offrirent que des visages soucieux, des regards mornes, des têtes penchées que leurs mains avaient peine à soutenir. Où trouver un homme qui fût capable, en ces conjonctures, de raffermir le gouvernail ébranlé et de le diriger d'une main sûre? Le plus âgé des membres du conseil, nommé Marino Bodoeri, éleva enfin la voix. « Ce n'est pas ici, ni hors de cette enceinte, ni parmi nous que vous le trouverez, dit-il; mais que vos regards tournent vers Avignon s'arrêtent sur Marino Falieri, que nous avons envoyé pour féliciter le pape Innocent sur son avènement. Il peut, lui, s'employer aujourd'hui plus utilement pour nous; il peut, lui, s'il est nommé doge, réparer tous nos malheurs. On objectera peut-être que Marino Falieri a déjà quatre-vingts ans, que l'âge a blanchi sa barbe et ses cheveux à l'instar de la neige, enfin, et ce sont des propos de

calomniateurs, qu'il faut attribuer son air d'hilarité, le feu de son regard et la rougeur qui colore ses traits plutôt au vin de Chypre qu'à sa vigueur naturelle : mais n'attachez à cela aucune valeur, souvenez-vous seulement de quel brillant courage Marino Falieri a fait preuve comme provéditeur de notre flotte sur la mer Noire, considérez quels éminents services avaient pu décider les procurateurs de Saint-Marc à donner en récompense à Falieri le riche comté de Val de Marino ! » —Ce fut ainsi que Bodoeri fit valoir les mérites de Falieri, en prévenant adroitement toutes les objections, jusqu'à ce qu'enfin toutes les voix se réunirent pour son élection. Quelques-uns, il est vrai, élevèrent encore de vives réclamations sur le caractère emporté et bouillant de Falieri, sur sa soif de domination jalouse, sur son opiniâtreté inflexible ; mais on leur répondait : « C'est précisément parce que la vieillesse a corrigé ces défauts du jeune Falieri que notre choix se repose sur le vieillard. » Ce qui mit un dernier terme à toutes les critiques, ce fut la joie inouie, exagérée et folle que manifesta le peuple en apprenant l'élection du nouveau doge. — Ne sait-on pas qu'en pareille circonstance, dans un tel conflit d'embarras et d'appréhensions, une résolution quelconque, pourvu qu'elle soit décisive, apparaît comme une inspiration du ciel ?

Il arriva donc que le bon petit comte, malgré sa bonté et sa douceur, fut complètement oublié, et que chacun allait disant : « Par saint Marc ! ce Marino aurait dû depuis long-temps être pris pour doge, et

l'orgueilleux Doria ne serait pas sur notre dos! » — Des soldats invalides levaient avec peine leurs bras mutilés et s'écriaient : « C'est Falieri qui a battu Morbassan. C'est ce vaillant capitaine qui promenait sur les mers son pavillon victorieux ! » Dans chaque groupe de peuple on se racontait les hauts faits du vieux Falieri, et les airs retentissaient de cris d'allégresse, comme si Doria eût été déjà battu. — Sur ces entrefaites Nicolo Pisani, qui, au lieu de se porter avec la flotte à la rencontre de Doria, avait, Dieu sait dans quel but, fait voile tranquillement pour la Sardaigne, reparut enfin.

Doria abandonna le golfe, et ce résultat, dû au retour de la flotte de Pisani, fut attribué à l'influence redoutée du nom de Marino Falieri. Le peuple et les patriciens se livrèrent alors aux démonstrations d'une joie extravagante, motivées sur la bienheureuse élection; et l'on résolut, pour la signaler d'une manière extraordinaire, de recevoir le nouveau doge comme un envoyé du ciel, dont la présence équivalait à l'honneur, à la victoire et à l'apogée de toutes les félicités. Douze nobles, chacun avec une suite nombreuse et brillante, furent députés par la seigneurie jusqu'à Vérone, où Falieri, aussitôt après son arrivée, fut officiellement investi, par les envoyés de la république, du titre de chef de l'état. — Quinze barques richement décorées, armées par le Podestat de Chioggia, et commandées par son propre fils, Taddeo Giustiniani, allèrent prendre à Chiozzo le doge et sa suite; de là il vogua, pareil au plus puissant monarque le jour d'une victoire,

et au milieu d'un cortége triomphal, vers Saint-Clément, où l'attendait le Bucentaure.

Au même moment où Marino Falieri mettait le pied sur le Bucentaure, et c'était le trois octobre au soir, à l'heure du coucher du soleil, un pauvre diable était étendu sur le dur pavé de marbre devant les colonnes de la douane. Quelques lambeaux de toile rayée, dont la couleur était devenue méconnaissable, et qui paraissaient avoir appartenu jadis à un vêtement de marinier, tel qu'en portaient les porte-faix et les rameurs de la classe la plus infime, voilaient à peine son corps décharné : au lieu de la chemise chaque lacune montrait à nu la peau du malheureux ; mais elle était si blanche, si délicate, que le plus noble gentilhomme aurait pu en tirer honneur et vanité.— Sa maigreur ne faisait que mieux ressortir les proportions parfaites de ses membres, et à contempler son front ombragé de cheveux châtains-clairs et bouclés malgré leur désordre, son nez aquilin, sa bouche régulière, et ses yeux bleus creusés par les soucis et la misère, on restait convaincu que l'étranger, âgé de vingt ans au plus, était d'une naissance distinguée, et devait à la rigueur du sort de se voir relégué dans la lie des plus bas rangs de peuple.

Comme nous venons de le dire, le jeune homme était couché devant les colonnes de la douane, immobile, la tête appuyée sur son bras droit, son regard fixe et morne dirigé sur la mer. On eût pu croire que son âme s'était exhalée et que la lutte

contre la mort l'avait changé en statue, s'il n'eût soupiré de temps en temps, comme oppressé d'une douleur indicible. C'était peut-être un effet de la souffrance de son bras gauche, qui était étendu sur les dalles entouré de lambeaux ensanglantés, indices d'une blessure grave.

Tout bruit de manœuvre avait cessé, les ouvriers avaient suspendu leurs travaux, Venise entière voguait dans des milliers de barques et de gondoles au-devant de Falieri. Le malheureux jeune homme restait avec sa douleur aiguë dans un triste abandon; mais au moment où laissant tomber sa tête appesantie sur le pavé, il paraissait près de s'évanouir, une voix cassée appela d'un ton plaintif à plusieurs reprises: « Antonio! mon cher Antonio! » — Antonio souleva enfin péniblement la moitié de son corps, et, tournant la tête du côté de la douane, d'où la voix semblait partir, il dit d'une voix éteinte et à peine intelligible: « Qui m'appelle?—qui vient se charger de jeter à la mer mon cadavre? car bientôt je vais expirer ici! »

Une petite femme, vieille comme les pierres, s'appuyant sur un bâton, s'approcha alors du jeune blessé en toussant et haletante, et s'accroupissant auprès de lui, elle s'écria en ricanant d'un air diabolique: « Enfant insensé! tu veux mourir ici, tu parles de mourir quand un avenir d'or s'ouvre devant toi? — Regarde là bas, à l'horizon, regarde ces feux étincelants, ce sont des sequins pour toi!— Mais il faut que tu manges, murmura la vieille, que tu manges et que tu boives; car c'est la faim seule qui

t'a fait tomber là, sur ce froid pavé… — Le bras est guéri, le voilà guéri ! » — Antonio reconnut dans la petite vieille une mendiante singulière accoutumée à demander l'aumône aux fidèles sur les marches de l'église des Franciscains, et à qui lui-même avait jeté mainte fois un *quattrino* gagné à la sueur de son front, et qui n'était guère superflu dans sa poche, cédant, malgré lui, à une impulsion secrète et indéfinissable. « Laisse-moi en paix, dit-il, vieille folle : oui, sans doute, c'est la faim plutôt que ma blessure qui m'a fait défaillir et m'a mis dans ce pytoyable état. Depuis trois jours je n'ai pas gagné un *quattrino*. — Je voulais aller au couvent, là-bas, et tâcher d'attraper une cuillerée de la soupe de l'hospice ; mais tous les camarades sont partis, pas un qui m'ait pris par pitié sur sa barque. Je me suis donc abattu ici, et probablement pour ne jamais me relever. — Hi, hi, hi, hi ! ricana la vieille, pourquoi se désespérer sans retour ? pourquoi se décourager si vite ? Tu as faim, tu as soif ? j'ai remède à cela. Voici de beaux petits poissons secs que j'ai achetés aujourd'hui même à la *Zecca*[4], voici de la limonade, voici un joli petit pain blanc : mange, mon enfant, mange et bois, mon fils chéri ! nous examinerons ensuite la blessure de ton bras. »

La vieille, en effet, tout en parlant ainsi, avait tiré du sac qui lui pendait derrière le dos comme un capuchon, et qui dépassait de beaucoup sa tête inclinée par l'âge, des poissons, du pain et de la limonade. Antonio eut à peine humecté ses lèvres brûlantes de la fraîche boisson que sa faim se

réveilla avec une nouvelle violence, et il dévora avidement le pain et les poissons. Cependant la vieille était occupée à dérouler les chiffons appliqués au bras malade, et elle le trouva en effet grièvement meurtri, mais la plaie était déjà à demi cicatrisée. Aprés y avoir étendu, en l'échauffant de son haleine, de l'onguent qu'elle prit dans une petite boite, elle demanda : « Mais qui donc t'a frappé si rudement, mon pauvre garçon? » Antonio, complètement remis et ranimé d'une nouvelle vigueur, s'était levé tout debout; il s'écria, les yeux flamboyants et le poing droit levé : « Ah ! c'est cet infâme Nicolo qui a voulu m'assommer, parce qu'il envie chaque misérable *quattrino* que me jette une main bienveillante ! Tu sais, la vieille, que je gagnais péniblement ma vie en aidant à porter les ballots des navires et des barques au magasin des Allemands, dans le *Fontego*. Tu connais bien cette maison ? »

Mais Antonio n'eut pas plutôt prononcé ce nom de *Fontego*, que la vieille se mit à éclater de son rire déplaisant, et à marmotter coup sur coup : « *Fontego, Fontego, Fontego !*—Laisse-là ton rire stupide, vieille ! si tu veux que je raconte, » s'écria Antonio avec emportement.— La vieille se tut soudain, et Antonio continua : « J'avais récolté plusieurs *quattrini*, je m'étais acheté une veste neuve, je faisais tout-à-fait bonne mine, et je pris le métier de gondolier. Comme j'étais toujours de belle humeur, travaillant bravement et sachant par cœur mainte jolie chanson, je gagnais, par-ci, par-là, quelques *quattrini* de plus que les autres. Mais les camarades en

furent jaloux, ils me desservirent auprès du patron, je fus chassé, et partout où je me présentais et sur mon passage, ils me criaient : Chien d'Allemand ! maudit hérétique ! — Bref, il y a trois jours, étant occupé près de Saint-Sébastien à tirer une barque sur la grève, je fus assailli à coups de pierre et de bâton ; je défendis ma peau vaillamment, mais le traître de Nicolo m'asséna un coup d'aviron qui me rasa la tête et m'abîma le bras droit, en me terrassant. — Mais voici que tu m'as remis en bon état, la vieille, je sens en effet que ton onguent me procure un soulagement surprenant. Vois donc comme je me sers déjà librement de mon bras. Je vais recommencer à ramer vigoureusement. »

Antonio se tenait droit et agitait vivement, en tout sens, le bras blessé, quand la vieille, ricanant de plus belle et sautillant d'une manière grotesque, s'écria : « Cher enfant, mon cher enfant ! rame avec vigueur, — avec vigueur ! — Le voilà, — le voilà qui vient : l'or darde des rayons enflammés. Rame avec vigueur, — avec vigueur ! — mais une seule fois encore, une fois seulement ! — tu ne rameras plus après. »

Antonio ne prêta aucune attention aux paroles de la vieille, car le plus magnifique spectacle venait de se dérouler devant lui. De Saint-Clément, le Bucentaure, sous son pavillon portant l'insigne du lion adriatique, s'avançait à coups bruyants d'aviron, tel qu'un cygne doré à l'aide d'une impulsion puissante. Entouré de barques et de gondoles par milliers, il semblait, avec sa proue royale et altière, comman-

der à une armée joyeuse qui serait sortie du sein de la mer avec son chef superbe. Le soleil couchant projetait sur la mer et sur Venise des rayons de feu figurant un vaste embrasement. — Mais, tandis qu'Antonio, oubliant tous ses soucis, était absorbé par ce ravissant aspect, l'horizon devenait de plus en plus rouge, un sourd murmure bruissait dans l'air, et des profondeurs des eaux un écho terrible semblait y répondre. La tempête arriva sur des nuages sombres et tout fut enveloppé d'une épaisse obscurité, tandis que les vagues bouillonnaient, s'élevaient et tombaient pour remonter plus haut, menaçant, avec des sifflements aigus, de tout engloutir sous leurs masses couronnées d'écume. Les barques et les gondoles était ballottées sur la mer comme des plumes éparses, et le Bucentaure, impropre à lutter contre la tempête avec son fond plat, était balancé au gré des vagues. En place des joyeuses fanfares des trompettes et des clairons, on entendait des cris d'angoisse qui perçaient à travers le fracas de la tempête.

Antonio contemplait ce tableau d'un regard fixe, quand un bruit de chaînes résonna tout près de lui; il baissa les yeux, un petit canot enchaîné au mur du quai était secoué par les flots; soudain une pensée lumineuse traversa son esprit, il saute dans le canot, le démare, saisit l'aviron qui s'y trouve, et prend hardiment sa course en pleine mer droit sur le Bucentaure. A mesure qu'il approchait il distinguait mieux les appels de secours qui partaient du bâtiment : « Arrive ! — arrive ! sauvez le doge, sau-

vez le doge! » — On sait que les petits canots de pêcheurs sont plus sûrs et plus faciles à gouverner dans le golfe, en temps d'orage, que les barques plus grandes; aussi en arrivait-il de toutes parts pour sauver les jours précieux du digne Marino Falieri.

— Mais la providence n'accorde jamais qu'à un seul entre mille la réussite d'une tentative audacieuse en frappant de stérilité tous les autres efforts. Cette fois c'était au pauvre Antonio qu'il était réservé de tirer du péril le nouveau doge, et lui seul parvint à aborder avec son petit canot le Bucentaure. Le vieux Marino Falieri, habitué à ces risques de mer, sauta résolument, et sans la moindre hésitation, du magnifique mais perfide Bucentaure dans l'humble canot du pauvre Antonio qui, glissant sur l'onde écumeuse comme un agile dauphin, le transporta en peu de minutes à la place Saint-Marc. Le vieillard, les vêtements trempés et la barbe encore dégouttante d'eau de mer, fut conduit dans l'église où les patriciens interdits achevèrent les cérémonies de sa réception. Le peuple, non moins affecté que la noblesse des accidents qui avaient signalé cette arrivée (et il n'oubliait pas d'y faire figurer cette circonstance que, dans le désordre et la précipitation du moment, on avait fait passer le doge, par mégarde, entre les deux colonnes de la place, lieu consacré aux exécutions criminelles); le peuple fit trêve à sa joie, et ce jour inauguré par l'allégresse se termina dans la consternation.

Personne ne paraissait penser au libérateur du doge, et Antonio n'y songeait pas lui-même; épuisé

de fatigue et presque privé de connaissance par la douleur que lui causait sa blessure rouverte, il était étendu sous les arcades du palais du doge. Sa surprise fut d'autant plus grande, quand, à la chute du jour, un garde ducal le prit par les épaules en lui disant : « Viens, mon bon ami, » et le poussa dans les salles du palais jusqu'à la chambre du doge. Le vieillard s'avança à sa rencontre avec bienveillance, et lui montrant deux sacs posés sur la table : « Tu t'es bravement conduit, mon fils, dit-il, tiens, prends ces trois mille sequins. Si c'est trop peu, demandes-en davantage ; mais fais-moi la grâce de ne plus jamais reparaître devant moi. » —

A ces derniers mots, de ses yeux jaillirent deux éclairs et son nez se colora d'une plus vive rougeur. Antonio ne concevait rien à l'irritation du vieillard, aussi ne s'en émut-il guère ; mais il chargea avec effort sur ses épaules les deux sacs qu'il croyait avoir bien légitimement gagnés.

Revêtu des brillants insignes de sa nouvelle dignité, le vieux Falieri, le lendemain matin, regardait des fenêtres cintrées du palais le peuple gaîment occupé à des exercices guerriers. Bodoeri, lié avec lui, dès l'enfance, d'une amitié constante, entra dans la chambre, et comme le doge, absorbé par ses réflexions et l'idée de sa grandeur, ne paraissait pas s'apercevoir de sa présence, le sénateur s'écria en frappant des mains et en riant : « Eh ! Falieri, quelles graves pensées germent donc et se croi-

sent dans ta tête depuis que le bonnet recourbé la couvre? » — Falieri, comme réveillé d'un rêve, alla au-devant du vieillard avec une affabilité simulée; il sentait fort bien que c'était à Bodoeri qu'il devait son bonnet ducal et les paroles de celui-ci semblaient le lui rappeler. Mais toute obligation pesait à son caractère orgueilleux et absolu, et ne voulant pourtant pas éconduire ainsi que le pauvre Antonio le doyen des sénateurs, un ami éprouvé, il se contraignit pour lui adresser quelques mots de remercîment, et s'empressa de parler immédiatement des mesures qu'il fallait opposer aux progrès continus de l'ennemi. — « Quant à cela, interrompit Bodoeri en souriant avec malice, quant à cela et à tout ce que l'état réclame de toi, nous y penserons mûrement dans quelques heures, au sein du grand conseil. Je ne suis pas venu de si bon matin pour aviser avec toi aux moyens de battre l'audacieux Doria, ou de mettre à la raison l'Hongrois Louis, qui convoite de nouveau nos villes maritimes de Dalmatie. Non, Marino, c'est à toi seul que j'ai songé, et le motif de ma visite, tu ne le devinerais peut-être pas? c'est ton mariage.—Oh! répliqua le doge, se levant brusquement et tournant le dos à Bodoeri pour regarder la mer, quelle idée de penser à cela! Nous sommes loin encore du jour de l'Ascension ; mais alors, je l'espère, l'ennemi aura été vaincu, le lion adriatique, le favori des flots, aura acquis, par sa glorieuse victoire, de nouvelles richesses et un degré de puissance de plus; et la chaste fiancée trouvera l'époux digne d'elle!

» Ah! dit Bodoeri en l'interrompant avec impa-

tience, tu parles de la solennité du jour de l'Ascension et de la cérémonie de ton mariage avec la mer Adriatique, quand du haut du Bucentaure tu jetteras dans les vagues ton anneau d'or. Toi, Marino, familier de la mer, n'envies-tu donc pas d'autre fiancée que cet élément perfide, froid et inconstant? Imagines-tu parvenir à le dominer, quand hier encore il se souleva contre toi d'une manière si menaçante? Comment te complairais-tu à reposer dans les bras d'une pareille épouse qui, par le plus fou des caprices, s'est mise à tempêter et à te chercher querelle au moment où, glissant sur le Bucentaure, tu caressais à peine son sein bleuâtre et glacé? Toutes les flammes d'un Vésuve ne suffiraient pas à réchauffer le cœur insensible de cette femme infidèle, qui, dans sa perpétuelle inconstance, en volant d'un hyménée à l'autre, reçoit les bagues nuptiales, non comme des gages d'amour, mais comme un tribut qu'elle arrache de vive force à ses humbles esclaves. — Non, Marino, j'avais pensé, moi, que tu choisirais pour épouse la plus belle, la plus parfaite des filles de la terre.

» Tu radotes, j'imagine, murmura Falieri sans se détourner de la fenêtre, tu radotes, mon vieux; moi, un octogénaire épuisé de travail et de fatigue, qui n'ai jamais eu de femme, qui suis à peine capable d'aimer encore? —Arrête, dit Bodoeri, ne te calomnie pas toi-même de la sorte. Quoi donc ! —L'hiver, quelque rude et glacial qu'il soit, n'étend-il pas enfin les bras avec amour vers la déité charmante qui vient à sa rencontre portée par les vents tièdes de l'occident? —

Et lorsqu'il la presse contre son sein engourdi, lorsqu'une douce chaleur pénètre en ses veines, que deviennent alors et les neiges et les frimats ? Tu as quatre-vingts ans, dis-tu, cela est vrai ; mais ne mesures-tu la vieillesse qu'au nombre des années ? Ne portes-tu pas ta tête aussi droite, ou marches-tu d'un pas moins assuré qu'il y a quarante étés ?—Mais peut-être sens-tu que ta vigueur a diminué, qu'il te faut porter une épée moins lourde, qu'une marche rapide t'affaiblit, que tu gravis avec peine les marches du palais ducal...

» Non, par le ciel ! dit Falieri avec feu, interrompant son ami et quittant la fenêtre pour s'avancer vers lui, non, par le ciel, je n'éprouve rien de tout cela.— Eh bien, reprit Bodoeri, recueille donc dans ta vieillesse toutes les jouissances que t'offre encore la terre. Elève au rang de dogaresse celle que j'ai en vue pour toi ; et les femmes de Venise seront forcées de la reconnaître pour la première de toutes en beauté et en vertu, comme les Vénitiens reconnaissent en toi leur chef en énergie, en sagesse et en courage. »

Bodoeri commença alors à tracer un exquis portrait de femme, et il sut le colorer de touches si vives et si bien nuancées, que les yeux du vieux Falieri lançaient des éclairs, que le sang vint colorer de plus en plus son visage, et qu'en avançant les lèvres il fit claquer sa bouche comme s'il eût avalé coup sur coup du meilleur vin de Syracuse. « Oh ! dit-il enfin en souriant, et quelle est donc cette merveille de grâce dont tu parles ?

» Mon dieu, je ne parle, dit Bodoeri avec un fin sourire, de personne autre que de ma chère petite nièce.

» Comment ta nièce? interrompit Falieri, mais ne se maria-t-elle pas, pendant que j'étais podestat de Trévise, avec Bertuccio Nenolo? — Tu penses, répliqua Bodoeri, à ma nièce Francesca, et c'est sa fille que j'ai voulu désigner. Tu sais que le valeureux Nenolo périt dans une expédition navale : Francesca dans la douleur de son veuvage s'enferma à Rome dans un couvent. Alors je fis élever la petite Annunziata à ma villa près Trévise, au sein d'une profonde solitude.

» Eh quoi! interrompit de nouveau Falieri avec humeur, c'est la fille de ta nièce que tu me destines pour femme? que veux-tu dire? — Combien y a-t-il de temps que Nenolo s'est marié? — Annunziata doit être un enfant de dix ans tout au plus. Quand je fus nommé podestat de Trévise, on ne pensait pas encore à marier Nenolo, et il y a de cela..... — Vingt-cinq ans, répondit Bodoeri en riant. Ah! comment peux-tu si mal calculer un temps si vite passé pour nous? Annunziata est une fille de dix-neuf ans, belle comme les astres, sage, modeste, n'ayant aucune expérience de l'amour, car à peine a-t-elle vu un homme; elle te sera attachée d'un amour filial et avec un dévouement absolu.

» Je veux la voir, je veux la voir, » s'écria le doge qui se représenta vivement le portrait que Bodoeri lui avait fait de la belle Annunziata. — Son désir fut satisfait le même jour, car à peine était-il

rentré, de retour du grand conseil, dans ses appartements, que l'adroit Bodoeri, sans doute intéressé sous plus d'un rapport à voir sa nièce siéger comme dogaresse aux côtés de Falieri, la lui amena secrètement.

A l'aspect de cette fille angélique, le vieux Falieri, tout troublé de sa beauté merveilleuse, eut à peine la force, en balbutiant quelques mots inintelligibles, de faire la demande de sa main. Annunziata, probablement prévenue par Bodoeri, s'agenouilla en rougissant devant le vieillard couronné. Elle prit sa main qu'elle pressa contre ses lèvres et dit à voix basse : « Oh! mon seigneur, est-il vrai que vous daignez m'admettre à l'honneur de monter sur le trône ducal à vos côtés?—La profonde vénération de votre fidèle servante ne finira qu'avec ses jours. »—Le vieux Falieri était hors de lui de joie et de bonheur. Quand Annunziata saisit sa main, il sentit un frémissement dans tous ses membres, puis il trembla de la tête aux pieds et fut obligé de s'asseoir au plus vite dans son grand fauteuil. C'était un évident démenti à la bonne opinion, émise par Bodoeri, sur la vigueur du vieillard octogénaire. Aussi celui-là ne put-il retenir le singulier sourire qui vint errer sur ses lèvres ; mais l'innocente et naïve Annunziata ne s'aperçut de rien, et par bonheur que cette scène n'avait pas d'autres témoins.

Soit que le vieux doge Falieri, à l'idée de se montrer au peuple comme le nouvel époux d'une fille de dix-neuf ans, sentit l'inconvenance de cette situation, soit que la crainte intérieure de donner prise

à l'esprit satirique bien connu des Vénitiens le déterminât à tenir secret le début de cette union critique, il résolut enfin, d'accord avec Bodoeri, que le mariage serait conclu dans le plus grand mystère, et que plusieurs jours après la dogaresse serait présentée au peuple et à la seigneurie comme mariée à Falieri depuis long-temps, et récemment arrivée de Trévise, lieu supposé de son séjour, durant l'ambassade de Falieri à Avignon.

Tournons nos regards sur ce jeune homme élégamment vêtu et remarquable par sa beauté, qui se promène sur le *Rialto*, une bourse pleine de sequins à la main, et causant avec des Turcs, des Arméniens et des Grecs. Il détourne son front soucieux, s'arrête, reprend sa marche, puis revient sur ses pas et se fait enfin conduire en gondole à la place Saint-Marc, qu'il parcourt d'un pas lent et incertain, les bras croisés, les yeux tournés vers la terre, et sans remarquer maint chuchottement, mainte petite toux affectée qui s'échappe des fenêtres sous lesquelles il passe, sans se douter que ce sont autant de signes d'amour qu'on lui adresse de ces balcons richement drapés. — Qui reconnaîtrait dans ce personnage l'Antonio qui, peu de jours avant, gisait, couvert de haillons, pauvre et misérable, sur le pavé de marbre de la douane ?

« Mon fils ! mon fils chéri, Antonio ! — bonjour, bonjour ! » — Ce fut ainsi que cria la vieille mendiante assise sur les marches de l'église Saint-

Marc, au moment où il passait devant elle sans la voir. S'étant retourné subitement et apercevant la vieille, il mit la main dans sa bourse et en tira une poignée de sequins qu'il se disposait à lui jeter. « O laisse ton or tranquille ! lui dit la vieille en ricanant, que veux-tu que je fasse de ton or? ne suis-je pas assez riche? — Mais, si tu veux me rendre service, fais-moi faire un nouveau capuchon, car celui que je porte ne peut plus me protéger contre le vent et la pluie.—N'est-ce pas, mon fils? mon fils chéri !—Mais tiens-toi loin du *fontego* surtout, du *fontego*. » —

Antonio considérait attentivement le visage hâve et jauni de la vieille, dont les rides profondes se contractaient d'une manière bizarre et horrible. Quand, faisant claquer tout-à-coup ses mains sèches et osseuses, elle se reprit à marmotter d'une voix aigre et avec son ricanement insupportable : « Tiens-toi loin du *fontego!* » Antonio s'écria : « Ne cesseras-tu donc jamais tes folles piailleries, sorcière ! »

Dès qu'il eut lâché ces mots, la vieille tomba comme frappée de la foudre en roulant du haut des degrés de marbre. Antonio courut à elle, la retint des deux mains et atténua la gravité de la chute. « O mon fils, dit alors la vieille en gémissant, quelle affreuse parole tu as prononcée ! Oh ! tue moi plutôt que de répéter ce mot.—Non, tu ne sais pas combien tu m'as affligée, moi qui te porte si tendrement dans mon cœur.— Ah ! si tu savais,.. » — La vieille se tut subitement, cacha sa tête sous le lambeau de serge brune qui lui pendait sur les épaules en guise de mantelet, et recommença à gémir comme pénétrée

d'une vive douleur. Antonio éprouva intérieurement une émotion singulière; il soutint la vieille et la conduisit jusque sous le portail de l'église Saint-Marc, où il la fit asseoir sur un banc de marbre. Puis ayant débarrassé sa tête de l'ignoble lambeau de drap : « Vieille, lui dit-il, tu m'as fait du bien, oui, à proprement parler, c'est à toi que je dois tout mon bonheur : car si tu ne m'avais pas assisté dans mon piteux état, je serais depuis long-temps au fond de la mer, je n'aurais pas sauvé le doge, et je n'aurais pas touché les sequins précieux; mais quand même tu ne m'aurais pas procuré tout cela, je sens que je te devrais encore pour la vie une affection spéciale, en dépit de tes étranges folies et de cette maudite façon de ricaner qui m'irrite trop souvent. En effet, la vieille, quand j'étais à gagner péniblement ma vie, en faisant le métier de porte-faix, il me semblait toujours que j'étais dans l'obligation de travailler davantage pour pouvoir te donner quelques *quattrini*. —

» O fils de mon cœur, mon Tonino chéri! dit la vieille en levant ses bras décharnés au ciel, de sorte que son bâton s'échappant alla rouler sur les dalles : O mon Tonino! je le sais bien que de toute manière tu dois m'être attaché de toute ton âme, car...., mais silence, silence! silence. » — Antonio voyant la vieille se courber péniblement pour relever son bâton, le ramassa et le lui rendit. La bonne femme alors, appuyant dessus son menton effilé et le regard fixé à terre, lui demanda d'une voix sourde et comprimée : « Dis-moi, mon enfant, n'as-tu

gardé aucun souvenir du passé, de ce que tu as été, de ce que tu faisais avant d'être réduit à gagner ton pain ici comme un pauvre diable? » Antonio soupira profondément, puis il s'assit auprès de la vieille et parla ainsi :

« Hélas! ma bonne mère, je ne sais que trop bien que les auteurs de mes jours vivaient dans la plus grande aisance; mais mon esprit n'a gardé aucun souvenir de ce qu'ils étaient, ni de la manière dont je fus séparé d'eux. Je me rappelle fort bien un bel homme de grande taille, qui me prenait souvent dans ses bras, me caressait et me mettait des bonbons dans la bouche. J'ai souvenance aussi d'une aimable et jolie femme qui m'habillait et me déshabillait, qui chaque soir me mettait dans un petit lit bien doux et avait enfin une foule de bonnes attentions pour moi. Tous les deux me parlaient dans une langue étrangère et sonore, et moi-même je bégayais avec eux quelques mots de la même langue. Quand j'étais rameur, les camarades, qui m'en voulaient, avaient coutume de dire que mes cheveux, mes yeux et la structure de tout mon corps, indiquaient mon origine allemande. Je crois aussi que c'était en allemand que me parlaient ceux qui avaient soin de moi, et l'homme était certainement mon père. Le souvenir le plus vif qui me soit resté de cette époque, c'est l'image d'une nuit d'horreur, dans laquelle je fus réveillé de mon profond sommeil par un affreux cri de désespoir. On courait çà et là dans la maison, les portes s'ouvraient et se refermaient avec fracas, je fus saisi de terreur, et je me pris à sangloter bruyam-

ment; la femme qui veillait sur moi accourut tout-à-coup, elle m'enleva de mon lit, me ferma la bouche, m'enveloppa dans un drap, et s'enfuit avec moi. — Depuis cet événement mes souvenirs se perdent. Je me retrouve plus tard dans une maison magnifique située dans un pays des plus riants. Je me retrace la figure d'un homme que j'appelais du nom de père et qui était un seigneur accompli, à l'air noble et bienveillant; il parlait italien ainsi que tous les habitants de la maison. J'avais cessé de le voir depuis plusieurs semaines, quand des étrangers de mauvaise mine vinrent un jour chez nous, ils firent un grand vacarme et mirent tout en désordre. En me voyant ils me demandèrent qui j'étais et ce que je faisais dans la maison. — Mais je suis Antonio, le fils de la maison. A cette réponse ils me rirent au nez, me dépouillèrent de mes beaux habits, et me pourchassèrent hors du logis avec menace de me recevoir à coups de bâton si j'osais y reparaître. Je me sauvai en poussant de grands gémissements. A cent pas environ de la maison, je rencontrai un homme âgé que je reconnus pour un domestique de mon père adoptif. « Viens, Antonio, dit-il en me prenant par la main, viens, Antonio, pauvre garçon! cette demeure nous est fermée à jamais à tous deux. Il faut que nous tâchions à présent de voir où nous trouverons un morceau de pain. »

» Le vieux m'emmena avec lui. Il n'était pas aussi pauvre qu'on pouvait le supposer d'après ses méchants habits. A peine arrivé où il me mena, je le vis tirer plus d'un sequin de son pourpoint déchiré,

et il passait toute la journée au *Rialto* à faire tantôt le courtage, tantôt des marchés pour son propre compte. J'avais pour consigne de rester constamment derrière lui, et il ne manquait jamais, dès qu'il avait conclu un marché, de demander en outre une bagatelle pour le *figliuolo*, le petit bonhomme. Mon air décidé provoquait les acheteurs à lâcher encore deux ou trois *quattrini* que le vieux empochait avec une satisfaction marquée en me caressant les joues, et me répétant qu'il mettait tout cela de côté pour m'acheter un habit neuf.

» Je me trouvais réellement bien chez le vieux que l'on appelait partout, je ne savais pourquoi, père *Blaunas*. Mais cela ne dura pas long-temps. Tu te souviens, la vieille, de ce jour terrible où la terre se mit à trembler, où l'on vit les tours et les palais vaciller ébranlés jusque dans leurs fondements, où les cloches sonnèrent d'elles-mêmes comme agitées par des bras de géants invisibles. Sept ans sont à peine écoulés depuis cette catastrophe. Je m'échappai heureusement avec le vieillard de sa maison qui s'écroula derrière nous.— Toutes les affaires avaient cessé, tout était sur le *Rialto* dans une morne stupeur. Mais cet horrible fléau ne fut que le précurseur du monstre dévorant qui s'approchait et qui bientôt exhala sur la contrée et sur la ville son souffle empoisonné. On savait que la peste, qui avait pénétré du Levant en Sicile, exerçait déjà ses ravages dans la Toscane. Mais Venise n'en était pas encore infestée.

» Or, un jour le petit père *Blaunas* négociait sur

le *Rialto* avec un Arménien; ils étaient d'accord sur le marché et se donnèrent une poignée de main amicale. Le petit père avait cédé à l'Arménien, à bas prix, quelques bons articles, et il réclama, suivant son habitude, la bagatelle *per il figliuolo*. L'Arménien, un homme grand et fort, avec une barbe épaisse et crêpue (il me semble encore le voir), me regarda avec complaisance, puis il m'embrassa et me mit dans la main une couple de sequins que je serrai promptement dans ma poche. Nous gagnâmes en gondole la place Saint-Marc. Chemin faisant, père *Blaunas* me demanda les sequins, et je ne sais comment je m'y pris pour appuyer mon droit à les garder moi-même, puisque telle avait été l'intention de l'Arménien. Le vieillard prit de l'humeur; mais pendant qu'il me querellait, j'observai que son visage se couvrait d'une vilaine teinte jaune et terreuse, et qu'il mêlait à son discours une foule de propos décousus et extravagants. Arrivé sur la place, il chancela quelque temps comme un homme ivre, et puis il tomba raide mort tout près du palais ducal. Je me précipitai sur son cadavre avec de grands cris de désespoir. Le peuple accourut en foule, mais, dès qu'une voix eut lancé le cri terrible, la peste!.... la peste!.... tout se dispersa avec épouvante. Dans cet instant je fus saisi d'un vague étourdissement et je perdis connaissance. — A mon réveil je me trouvai dans une vaste pièce, sur un mince matelas, enveloppé d'une couverture de laine. Autour de moi étaient étendus de la même manière vingt ou trente individus pâles et souffreteux. Comme je l'appris

plus tard, des moines compâtissants, qui sortaient de Saint-Marc, ayant trouvé en moi signe de vie, m'avaient fait porter dans une gondole, et ensuite à la *Giudecca* au couvent de *San-Giorgio Maggiore*, où les bénédictins avaient fondé un hôpital.— Comment te décrire, ô vieille, ce moment de triste réveil? la violence du mal m'avait entièrement ravi la mémoire du passé. — Semblable à une statue froide et insensible douée subitement d'animation et du feu vital, pour moi il n'y avait qu'une existence présente qui ne se rattachait à rien.—Tu peux t'imaginer, la vieille, quelle désolation, quel désespoir devait me causer une vie pareille, où réduit à la conscience de son être, on nage en se débattant dans le vide sans but et sans appui. — Les moines ne purent rien m'apprendre, sinon qu'on m'avait trouvé près du père *Blaunas*, de qui je passais pour être le fils.

»Peu-à-peu je recueillis mes idées, je retrouvai des traces de ma vie antérieure. Mais ce que je t'ai raconté, la vieille, est tout ce que j'en sais à présent, et ce ne sont, hélas, que des traits disjoints et sans aucune liaison. Ah! cet inconsolable isolement dans le monde ne me laisse goûter aucune satisfaction, quelque prospérité qui me favorise.

» Tonino! mon bien-aimé Tonino, dit la vieille visiblement attendrie, contente-toi de ton bonheur présent. — Tais-toi, vieille, reprit Antonio, taistoi, il y a encore autre chose qui me rend la vie pénible, qui me poursuit sans relâche et qui, tôt ou tard, me perdra sans remède. Un désir inexprimable; un désir dévorant qui m'entraîne vers quelque chose

que je ne saurais nommer, que je ne puis définir, s'est emparé de tout mon être depuis mon retour à la vie dans cet hôpital. Quand j'étais pauvre et misérable, et quand fatigué, harassé par les labeurs de mon rude métier, je reposais la nuit couché sur la dure, les songes me visitaient alors, et, rafraîchissant mon front brûlant de leur souffle léger, me versaient l'illusion d'une félicité vague et absolue, que je savourais comme un avant-goût des délices du ciel, dont la foi intime repose dans mon âme. Maintenant je dors sur des coussins moelleux et aucune tâche pénible n'use ma vigueur, mais si j'oublie mon nouveau rêve, et si l'image de cette époque se représente à mon esprit, je sens que ma triste existence à l'abandon me pèse, non moins qu'autrefois, comme un fardeau bien lourd dont j'éprouve la tentation de me débarrasser. En vain je m'examine, en vain je m'interroge : je ne puis deviner quelle fut, dans ma vie antérieure, l'impression si délicieuse dont l'écho indécis et inintelligible, hélas ! pour moi, me remplit encore d'un tel sentiment de bonheur ; et comment cette émotion ne se changerait-elle pas en cuisante douleur, en mortel supplice, si je suis forcé de renoncer à tout espoir de retrouver cet éden inconnu, et même à l'idée d'en tenter la recherche? Peut-on découvrir les traces de ce qui a disparu sans en laisser ! » — Antonio se tut et un profond soupir s'échappa de son sein.

La vieille, pendant sa narration, s'était demenée comme quelqu'un qui, sympathisant à la souffrance d'autrui, s'émeut de tout ce qu'on lui dépeint, et

rend, ainsi qu'un miroir fidèle, chaque mouvement douloureux exprimé par celui qui parle. « Tonino, dit-elle alors d'une voix sanglotante, mon cher Tonino! tu te désespères pour une émotion de sublime bonheur dont tu crois avoir joui, et dont le souvenir exact s'est effacé? Fol enfant! enfant insensé! — prends garde. — Hi, hi, hi.... » — La vieille recommença, selon son habitude, ses ricanements désagréables, et se mit à sautiller sur le palier de marbre. Du monde vint à passer, elle se prosterna et on lui jeta des aumônes. — « Antonio! Antonio! cria-t-elle soudain, emporte-moi, emporte-moi vers la mer! » — Antonio, sans se consulter, mais presque involontairement, prit la vieille par le bras et la conduisit lentement à travers la place Saint-Marc.

Tout en marchant, la vieille murmurait à voix basse et d'un air solennel : « Antonio, ne vois-tu pas les noires taches de sang sur le pavé? — Oui du sang, — beaucoup de sang, beaucoup de sang partout! — Mais, hi, hi, hi! — du sang naissent des roses, de belles roses rouges, pour te tresser une couronne, Antonio, — pour ta bien-aimée! — O Seigneur de nos âmes! quel est cet ange de lumière ravissant, qui s'avance vers toi si gracieux et avec un sourire aussi pur que le firmament? Ses bras blancs comme les lys s'ouvrent pour t'accueillir. O Antonio, enfant bienheureux! — Courage, courage! et ta main cueillera des myrtes au coucher du soleil; des myrtes pour la fiancée, pour la jeune veuve. — Hi, hi, hi, hi! — Des myrtes cueillis pendant le coucher du soleil : mais ils ne fleurissent qu'à minuit. — En-

tends-tu bien le murmure du vent du soir,le bruissement plaintif de la mer?—Rame courageusement, hardi gondolier! rame courageusement. » —

Antonio se sentit pénétré d'effroi aux singuliers discours de la vieille, qui n'avait pas cessé de ricaner, et dont la voix avait un accent étrange. Ils étaient arrivés près de la colonne que surmonte le lion adriatique. La vieille voulait passer outre tout en continuant à marmotter. Antonio, irrité contre elle et voyant l'attention des promeneurs provoquée sur lui par sa compagnie, s'arrêta là et d'une voix brusque : « Un moment, dit-il, assieds-toi sur ces degrés, vieille, et fais trève à ton verbiage qui finirait par me rendre fou. Il est vrai, tu m'as prédit les sequins à la vue des nuages dorés; mais que me contes-tu là d'ange de lumière, — de fiancée, — de jeune veuve,—de roses et de myrtes? — Veux-tu donc me duper, affreuse vieille, pour qu'une folle témérité me précipite dans l'abîme? Tu auras un nouveau capuchon, du pain, des sequins, tout ce que tu désires, mais laisse-moi. » — Antonio allait s'éloigner rapidement, mais la vieille le saisit par son manteau, et s'écria d'une voix glapissante : « Tonino, mon Tonino, regarde-moi, une seule fois encore, sinon il faudra que j'aille, là-bas, au bout de la place et que je me précipite dans la mer! »— Antonio, pour ne pas attirer plus de regards curieux qu'il n'y en avait déjà de dirigés sur lui, resta effectivement en place. « Tonino, continua la vieille, assieds-toi là, près de moi, j'ai quelque chose sur le cœur qu'il faut que je te confie. — Ho! assieds-toi là près de moi. » Antonio

s'assit sur les marches de manière à tourner le dos à la vieille, et il tira de sa poche son calepin dont les feuilles blanches témoignaient de l'activité de ses affaires commerciales sur le *Rialto*. « Tonino, dit alors la vieille à voix basse, Tonino, quand tu considères ma figure ridée, n'as-tu aucun soupçon de m'avoir déjà connue à une époque bien antérieure?

« Je t'ai déjà dit, répondit Antonio tout bas aussi et sans se retourner, je t'ai déjà dit, la vieille, que j'éprouve pour toi un penchant irrésistible, mais ce n'est pas à cause de ta laide figure toute ridée; bien au contraire, quand j'examine tes yeux hagards, noirs et étincelants, ton nez allongé, tes lèvres violettes, ton menton avancé, tes cheveux mats de blancheur et confusément épars, quand j'entends surtout ton rire, ton ricanement diabolique et tes mystérieux discours, — ah! alors, je suis disposé à te fuir avec horreur, et à croire que tu mets en œuvre quelqu'infâme sortilège pour m'attirer à toi. — O Seigneur du ciel! s'écria la vieille avec l'accent d'une douleur sans égale, quel funeste démon a pu t'inspirer d'aussi affreuses pensées! O Tonino, mon doux Tonino, cette femme qui prenait tant de soins de toi dans ton enfance, qui, dans cette nuit de terreur, te sauva d'un danger de mort, cette femme, eh bien, c'était moi! » Antonio saisi se retourna vivement, mais, quand il eut regardé en face le visage repoussant de la vieille, il s'écria avec colère: « Crois-tu m'abuser de la sorte, vieille folle maudite! Les rares souvenirs qui me sont restés de mon jeune âge sont, pour moi, vivants et frais encore. La femme char-

mante et bonne qui prenait soin de moi, oui, je crois la voir encore présente devant moi : — elle avait un visage plein, frais et rosé, des yeux doux, de beaux cheveux bruns, de jolies mains; — elle pouvait avoir tout au plus trente ans. — Et toi? — une petite mère de quatre-vingt-dix ans !

» O par tous les saints, interrompit la vieille en sanglottant, comment faire pour que mon Tonino croie à ma parole, croie à sa fidèle Marguerite?

« Marguerite! murmura Antonio, Marguerite! — ce nom résonne à mon oreille comme un air entendu il y a bien long-temps et depuis oublié. — Mais, ce n'est pas possible; — non, ce n'est pas possible! » — La vieille reprit plus tranquillement, les regards baissés et promenant l'extrémité de son bâton à terre : — « C'est la vérité, cet homme grand et beau qui te prenait dans ses bras, te caressait et te mettait des sucreries dans la bouche, oui, c'était bien ton père, Tonino! C'était, en effet, la belle et sonore langue allemande que nous parlions lui et moi. Ton père était un négociant d'Augsbourg, riche et considéré; sa jeune et jolie femme mourut en te mettant au monde : alors il partit pour Venise, ne pouvant demeurer sur les lieux qui renfermaient la dépouille de ce qu'il avait de plus cher; il m'emmena avec lui, moi, ta nourrice. Dans cette nuit que tu te rappelles, ton père succomba à un sort funeste qui te menaçait comme lui. Je réussis à te sauver; — un noble Vénitien t'accueillit. — Quant à moi, dénuée de toute ressource, il me fallut rester à Venise. Mon père, un chirurgien, à qui l'on reprochait de prati-

quer aussi les sciences occultes, m'avait fait connaître, dès ma jeunesse, les secrètes propriétés de la médecine naturelle. J'appris de lui, en parcourant les champs et les forêts, à distinguer plusieurs herbes salutaires, plusieurs mousses inconnues; il m'instruisit de l'heure à laquelle il fallait les cueillir et des proportions de leurs mélanges avec les sirops. Mais, à cette science acquise, Dieu associa un don particulier qu'il m'accorda dans un dessein que j'ignore. — Je vois souvent, comme dans un miroir éloigné et trouble, les images d'événements futurs, et l'impulsion surhumaine, à laquelle je ne puis résister, me force alors, malgré moi, à parler de ce que j'ai vu dans un langage souvent inintelligible pour moi-même. Lorsque je me vis seule à Venise, abandonnée du monde entier, je pensai à gagner ma vie au moyen de mes connaissances médicales. Je ne tardai pas à opérer des cures merveilleuses. Bien plus, il arriva que ma présence seule agissait favorablement sur les malades, et que souvent le simple attouchement de mes mains suffisait pour résoudre les crises les plus graves. Je ne pouvais manquer de voir ma réputation se propager dans la ville et l'argent abonder chez moi. Bientôt ce succès éveilla la jalousie des empiriques, des charlatans qui vendaient sur la place Saint-Marc, au *Rialto*, à *la Zecca*, leurs pilules et leurs essences, et qui empoisonnaient les malades au lieu de les guérir. Ils répandirent le bruit que j'avais fait un pacte avec Satan en personne, et la superstition populaire accueillit cette calomnie. Peu de temps après je fus arrêtée et tra-

duite devant le tribunal ecclésiastique. O mon Tonino ! par quelles affreuses tortures on tenta de m'arracher l'aveu du pacte le plus abominable.—Je restai ferme. Mes cheveux blanchirent, mes pieds et mes mains furent disloqués, mon corps se rabougrit comme une momie. Mais je n'avais pas encore subi la torture la plus atroce, le dernier raffinement de la cruauté la plus infernale : elle m'arracha cet aveu dont le souvenir me fait frissonner encore. — Je devais être brûlée ; bref, lors du tremblement de terre qui ébranla les murailles des palais et celles de la grande prison, les portes de mon cachot s'ouvrirent d'elles-mêmes, et je pris la fuite en chancelant, comme rappelée du fond de la tombe, à travers les ruines et les décombres. Hélas ! Tonino, tu m'as appelé une vieille femme de quatre-vingt-dix ans, et j'ai à peine cinquante ans. Ce corps étique, ce visage horriblement sillonné, ces cheveux blanchis, ces pieds déboîtés ; — non, ce n'est point l'âge, mais ce sont des supplices inouis qui ont su métamorphoser, en peu de mois, la femme valide en un monstre hideux. — Et ce rire suffocant et intolérable... Cette dernière torture, à l'idée de laquelle je sens mes cheveux se hérisser et mon corps s'embraser comme au contact d'une armure brûlante, c'est elle qui me l'a arraché, et depuis lors il s'empare de moi comme une crampe tenace et irrésistible. N'aie plus horreur de moi, à présent, mon Tonino ! Ah ! ton cœur l'a révélé, j'en suis certaine, qu'enfant tu reposais sur mon sein.....

« Femme, femme, dit Antonio d'une voix sonore

et d'un air préoccupé, certes, il me semble que je dois te croire. Mais qui était mon père ? comment se nommait-il ? à quel destin fatal a-t-il succombé dans cette nuit de terreur ? quel était l'homme qui me recueillit ? et.... quel fut l'événement de ma vie passée qui domine et maîtrise encore aujourd'hui tout mon être, comme une révélation enchantée d'un monde inconnu et mystérieux, au point de confondre et d'égarer toutes mes pensées dans une mer de doutes et de ténèbres ?—Il faut que tu m'apprennes cela, femme énigmatique : alors je te croirai.

« Tonino, répliqua la vieille en soupirant, je dois me taire dans ton intérêt ; mais bientôt, bientôt il sera temps. —Le *fontego*..., le *fontego*..., — ne va pas au *fontego* !

« O ! s'écria Antonio irrité, tes paraboles sont inutiles à présent pour me capter avec ton art réprouvé. Mon cœur est ulcéré ! — Il faut que tu parles, ou....

« Arrête, interrompit la vieille, des menaces ! à ta fidèle nourrice, à celle qui prit soin de ton enfance ! » —Sans attendre ce que la vieille était près d'ajouter, Antonio se leva et s'éloigna rapidement ; il lui cria à distance : « Tu n'en auras pas moins le capuchon neuf, et, par-dessus, autant de sequins que tu voudras. »

C'était en effet un étrange spectacle que celui du vieux doge, Marino Falieri, avec sa jeune épouse. Lui, à la vérité, encore assez fort et robuste ; mais avec sa barbe toute grise, le visage sillonné de rides,

la tête inclinée, la démarche pesante et pathétique ; elle, la grâce en personne, d'une beauté céleste et de l'aspect le plus suave, son regard langoureux animé d'une irrésistible magie, son front pur et blanc comme le lys, et ombragé de magnifiques cheveux bruns, empreint, à la fois, d'une digne fierté et d'une aménité pleine de noblesse : un doux sourire se jouait sur ses lèvres et semblait colorer ses joues ; à sa petite tête penchée avec une modestie charmante, à sa démarche dégagée, on croyait la voir, svelte et légère, mollement soulevée par les vagues. Exquise créature ! miraculeux modèle de femme, prêté à la terre par le ciel, sa véritable patrie. Vous connaissez ces figures angéliques que les anciens peintres savaient si bien imaginer et retracer : — telle était Annunziata. Comment donc chacun à sa vue ne serait-il pas tombé dans une extase ravissante ? quel jeune patricien aurait pu ne pas s'enflammer, ne pas jurer dans son ardeur, en jetant sur le vieillard un coup-d'œil de dérision, qu'il deviendrait, quoi qu'il put en coûter, le Mars rival de ce nouveau Vulcain ? Annunziata se vit bientôt entourée d'adorateurs, dont elle accueillait les discours flatteurs et séduisants en silence et d'un air bienveillant, sans aucune arrière-pensée. Ses rapports avec son vénérable époux n'avaient rien révélé à son âme pure, sinon qu'elle devait l'honorer comme un seigneur et maître, et lui être soumise avec le dévouement absolu d'une fidèle servante ! Il était affable, il était même tendre pour elle ; il la pressait contre son sein glacé, l'appelait sa bien-aimée

et lui faisait présent de tout ce qu'il pouvait trouver de plus précieux. Quels désirs restaient à former à Annunziata et qu'avait-elle à prétendre de plus de sa part? Ainsi son esprit ne pouvait même concevoir la pensée de devenir infidèle au vieux Falieri. Tout ce qui était au-delà du cercle étroit de leurs relations restreintes appartenait à une sphère interdite, dont la limite même restait pour Annunziata indifférente, voilée d'un nuage épais et mystérieux, et n'éveillait pas le moindre soupçon au cœur naïf de l'aimable enfant. Aussi toutes les tentatives demeuraient infructueuses. Toutefois aucun des courtisans de la belle dogaresse n'était aussi violemment possédé d'un amoureux délire que Michel Steno. Malgré sa jeunesse, il était investi de la charge importante et supérieure de membre du conseil des quarante. Fier de ce titre, et comptant aussi sur ses avantages extérieurs, il ne mettait pas son triomphe en doute.

Le vieux Marino Falieri lui portait peu d'ombrage, et en effet, depuis son mariage, sa colère bouillante et sa rudesse indomptable semblaient l'avoir abandonné. On le voyait assis à côté de la belle Annunziata, richement vêtu et recherché dans sa toilette, le sourire sur les lèvres; et dans ses yeux gris, d'où parfois s'échappait une petite larme, un regard doucement provocateur semblait défier aucun autre de pouvoir se vanter de posséder un pareil trésor. Au lieu du ton rude et impératif dont il se servait autrefois, il remuait à peine les lèvres en parlant, donnait du très-cher à tout le monde, et accordait les demandes les plus extravagantes. Qui

aurait pu reconnaître dans ce vieillard amoureux et efféminé le vainqueur du valeureux Morbassan, et ce Falieri qui, dans un fol accès de courroux, frappa un jour de Fête-Dieu l'évêque de Trévise au visage? Cet excès de faiblesse enhardit Michel Steno à tenter les entreprises les plus insensées. Annunziata, ne comprenant rien à ce que Michel voulait d'elle en la persécutant de ses regards et de ses compliments, ne se départit point de sa douce affabilité, ni de son calme habituel; et ce calme constant et cette naïveté virginale qui promettaient à son poursuivant si peu de consolation mirent celui-ci au désespoir; alors il songea à recourir à d'infâmes moyens. Il parvint à nouer une intrigue galante avec la femme de chambre favorite d'Annunziata et en obtint des rendez-vous nocturnes. Il crut ainsi s'être frayé la route de l'appartement, non encore profané d'Annunziata; mais la providence fit retomber sur la tête de son perfide auteur cette coupable manœuvre.

Une nuit que le doge venait de recevoir la mauvaise nouvelle de la bataille perdue par Nicolo Pisani contre Doria, près de *Porto-Longo*; comme il parcourait, dans son insommie et dévoré d'inquiétude, les galeries du palais ducal, il aperçut tout-à-coup du côté des appartements d'Annunziata une ombre s'échapper et se glisser vers les escaliers. Il s'élança aussitôt : c'était Michel Steno, qui sortait de chez sa maîtresse. Une affreuse pensée se présenta à Falieri : « Annunziata! » cria-t-il, et il se précipita sur Steno le stylet à la main. Mais Steno, plus agile et plus vigoureux que le vieillard, esquiva le coup,

renversa d'un violent coup de poing le doge à terre, et franchit d'un bond les escaliers en répétant avec un rire moqueur : « Annunziata, Annunziata ! »— Le vieillard se releva, et, le cœur torturé par mille angoisses, se dirigea vers la chambre d'Annunziata. Tout était tranquille, — silencieux comme l'abord d'un tombeau. Il frappa ; une femme de chambre inconnue, au lieu de celle qui couchait habituellement dans le voisinage d'Annunziata, lui ouvrit la porte. — « Que désire et qu'ordonne mon seigneur et époux à cette heure tardive et inaccoutumée ? » dit d'une voix assurée et avec une douceur d'ange Annunziata, qui, ayant revêtu à la hâte un léger vêtement de nuit, venait d'ouvrir sa porte. Le vieillard la regarda fixement, puis il leva ses mains jointes et s'écria : « Non, ce n'est pas possible, ce n'est pas possible ! — Quoi donc n'est pas possible, mon royal époux ? » demanda Annunziata, émue du ton sombre et solennel du vieillard. Mais Falieri se tourna sans répondre vers la femme de chambre : « Pourquoi couches-tu ici ? pourquoi n'est-ce pas Luigia qui est ici comme à l'ordinaire ? — Ah ! répliqua la petite, Luigia a voulu absolument que je prisse sa place pour cette nuit : elle est couchée dans la première chambre, tout près de l'escalier. — Tout près de l'escalier ! » s'écria Falieri avec joie, et il se dirigea à grands pas vers la première chambre. Luigia ouvrit en entendant frapper à coups redoublés, et quand elle vit le doge rouge de colère et les yeux flamboyants devant elle, elle tomba sur ses genoux à moitié nue et avoua sa honte, sur laquelle d'ailleurs empêchait de

garder aucun doute une élégante paire de gants d'homme restée sur un fauteuil, et dont l'odeur d'ambre trahissait le petit maître à qui ils appartenaient. Furieux de l'impudence inouie de Steno, le doge lui écrivit dans la matinée suivante : que, sous peine de bannissement de la ville, il eût à éviter d'approcher du palais ducal, ainsi que de sa personne et de celle de la dogaresse. Michel Steno était plein de rage d'avoir vu échouer son plan diabolique; l'ordre injurieux d'une séquestration loin de son idole y mit le comble. Réduit à voir de loin la dogaresse, s'entretenant avec d'autres jeunes seigneurs de l'air gracieux et bienveillant qui lui était naturel, l'envie, le délire de la passion lui inspirèrent l'odieuse pensée que peut-être la dogaresse ne l'avait dédaigné que parce que d'autres plus heureux l'avaient prévenu auprès d'elle, et il eut l'audace d'en parler hautement et publiquement.

Dans cette conjoncture, soit que le vieux Falieri eût eu connaissance de ces insolents propos, soit que le souvenir de cette nuit le frappât comme le présage d'un destin funeste, soit enfin que, malgré sa confiance absolue dans la sagesse de sa femme, malgré leur paisible et bonne intelligence, il entrevit un imminent danger dans le disparate d'une association peu naturelle; bref, il devint chagrin et morne, et tourmenté par le venin d'une jalousie infernale, il relégua Annunziata dans les appartements intérieurs du palais ducal, où personne n'avait permission de pénétrer jusqu'à elle. Bodoeri prit fait et cause pour sa petite nièce, et fit de vifs reproches au

vieux Falieri, qui ne voulut cependant revenir en rien sur sa détermination. — Tout cela se passait peu de temps avant le jeudi gras. Il était en usage que, pendant les fêtes populaires qui ont lieu à cette occasion sur la place Saint-Marc, la dogaresse prenne place auprès du doge sous un dais qui surmonte une galerie établie vis-à-vis de la *piazetta*. Bodoeri rappela au doge cette circonstance, et lui dit qu'à son avis ce serait un manque de bon sens, si, contrairement à l'habitude et à toutes les traditions, il privait Annunziata de cet honneur, exprimant combien le peuple, autant que la seigneurie, se moquerait de son procédé et de son injuste jalousie. « Crois-tu donc, répliqua le vieux Falieri, sentant son orgueil stimulé, crois-tu que, tel qu'un vieux fou imbécille, je craigne de produire au grand jour mon précieux trésor, de peur qu'on me le ravisse, et que je ne puisse empêcher ce larcin grâce à ma bonne épée ? — Non, vieux, tu te trompes : dès demain je veux me montrer solennellement avec Annunziata, suivi d'un splendide cortége, sur la place Saint-Marc, afin que le peuple salue sa dogaresse ; et le jeudi gras elle recevra l'offrande du hardi matelot qui doit s'élancer du haut des airs le bouquet de fleurs à la main. » Le doge faisait allusion à une vieille coutume vénitienne. Le jeudi gras, un homme du peuple entreprenant monte dans une machine en forme de nacelle, suspendue à une corde qui plonge d'un côté dans la mer, et de l'autre est fixée au faîte de la tour de Saint-Marc, et de là il glisse, avec la rapidité d'une flèche, jusqu'à la place où siégent le doge et

la dogaresse, à laquelle il présente le bouquet de fleurs, quand le doge n'est pas seul.

Le jour suivant, le doge fit ce qu'il avait annoncé. Il fit revêtir à Annunziata le costume le plus magnifique, et escorté de la seigneurie, suivi de gardes et de pages, Falieri traversa la place Saint-Marc inondée de peuple. On se pressait, on se poussait à risquer sa vie pour voir la belle dogaresse, et chacun de ceux qui y parvenaient disait avoir vu le paradis entr'ouvert, et croyait à la merveilleuse apparition de quelque figure d'ange, radieuse et éblouissante. Mais les Vénitiens sont ainsi faits; au milieu des transports les plus excessifs de l'admiration, on entendait, de côté et d'autre, maint propos railleur, maint rude brocard décoché contre le vieux Falieri, au sujet de sa jeune épouse. Falieri paraissait ne pas s'en apercevoir; mais, oubliant pour cette fois toute idée de jalousie, il marchait à côté d'Annunziata aussi pathétiquement que possible et souriait avec complaisance, quoiqu'il pût voir sa belle épouse en proie de toutes parts à mille regards dardant sur elle les flammes d'un désir effréné.

Les gardes avaient, quoiqu'avec peine, écarté la foule du peuple devant la porte principale du palais, de sorte que le doge y étant arrivé avec sa femme, n'y trouva que quelques groupes de bourgeois bien vêtus, auxquels on n'avait pu refuser l'entrée de la cour intérieure du palais. Il arriva qu'au moment où la dogaresse pénétrait dans la cour, un jeune homme qui, avec plusieurs autres personnes, se tenait sous la colonnade, tomba raide sans connaissance sur le

dur pavé de marbre après s'être écrié : « O Dieu du ciel ! » Tout le monde accourut et l'on entoura le corps, ce qui le déroba aux yeux de la dogaresse ; mais, en même temps que le jeune homme était tombé, elle éprouva la sensation brûlante d'un coup de poignard qui aurait traversé sa poitrine, elle pâlit et chancela, les flacons d'odeurs que lui firent respirer les femmes empressées à la secourir, purent seuls la préserver d'un évanouissement complet. Le vieux Falieri, saisi d'effroi et consterné de cet accident, voua à tous les diables le jeune homme avec son coup de sang : il prit dans ses bras son Annunziata, qui tenait ses yeux fermés et sa petite tête penchée sur la poitrine comme une tourterelle malade, et il la porta, après avoir monté l'escalier, et malgré la fatigue qu'il en éprouvait, jusque dans ses appartements intérieurs.

Cependant un spectacle singulier et surprenant occupait le peuple qui avait continué de s'attrouper dans la cour intérieure du palais. On se disposait à relever le jeune homme qu'on tenait positivement pour mort, et à l'emporter, quand une vieille femme, hideuse et en haillons, s'approcha en clopinant ; et poussant des cris de désespoir, elle se fit jour à travers les groupes les plus compacts, à l'aide de ses coudes aigus dont elle tourmentait les côtes des opposants. Quand elle fut arrivée auprès du jeune homme inanimé : « Laissez-le à terre, s'écria-t-elle, fous ! — gens stupides ! — il n'est pas mort. » En même temps elle s'accroupit à côté de lui, posa sa tête sur ses genoux, et l'appela, en frottant

doucement son front, des noms les plus tendres. A contempler l'affreuse figure de la grimaçante vieille penchée sur le charmant visage du jeune homme, dont les traits pleins de douceur offraient la pâleur et l'immobilité de la mort, en contraste avec l'agitation convulsive et repoussante des muscles de la vieille ; — à voir ces haillons souillés pendre au-dessus des riches habits que portait l'étranger, — ces bras décharnés et d'un brun jaune, — ces mains osseuses qui tremblotaient sur le front, sur la poitrine nue du jeune homme, — il était difficile de se défendre d'une secrète horreur. On eût cru voir en effet la mort elle-même, avec sa hideuse figure, tenant sa proie dans ses bras. Aussi les assistants s'éloignèrent-ils bientôt lentement l'un après l'autre, et il ne resta que quelques personnes qui soulevèrent le jeune homme, quand il rouvrit enfin les yeux en poussant un profond soupir, et le transportèrent, sur l'indication de la vieille, près du grand canal. Là une gondole les reçut tous deux, le cavalier et la vieille, et les conduisit à la maison que celle-ci désigna pour la demeure du jeune homme. N'est-il pas superflu de dire que ce jeune homme était Antonio, et la vieille la mendiante du portail des Franciscains, qui prétendait obstinément avoir été sa nourrice ?

Lorsqu'Antonio fut tout-à-fait revenu de son étourdissement et qu'il aperçut auprès de son lit la vieille qui venait de lui faire prendre quelques gouttes d'une potion fortifiante, après l'avoir considérée long-temps fixement et d'un regard triste et morne, il lui dit d'une voix affaiblie : « Tu es auprès de moi,

Marguerite ! ah ! tant mieux : où aurais-je pu trouver une plus fidèle amie que toi? ah, pardonne-moi, ma mère, si j'ai pu, enfant insensé, douter un seul instant de ce que tu m'as révélé. Oui, tu es cette Marguerite qui m'a nourri, qui m'a soigné et surveillé : oh ! je le savais bien depuis longtemps; mais un mauvais esprit avait mis le trouble dans mes idées. — Je l'ai vue ; — c'est elle ; — oh ! c'est bien elle. — Ne t'ai-je pas dit que je sens en moi certaine obsession mystérieuse qui remplit tout mon être d'un tourment indicible ? Le charme s'est dévoilé à mes yeux dessillés, et son éclat dissipant les ténèbres, m'a plongé dans un ravissement inexprimable. — Je sais tout à cette heure, — tout ! — Bertuccio Nenolo n'était-il pas mon père adoptif, qui m'éleva dans sa maison de campagne près de Trévise ? — Hélas ! oui, répondit la vieille, c'était bien Bertuccio Nenolo, le grand capitaine de mer, que la mer engloutit quand il se préparait à placer sur son front le laurier de la victoire. — Ne m'interromps pas, continua Antonio, écoute-moi patiemment. Je vivais donc heureux chez Bertuccio Nenolo ; j'avais de beaux habits, je trouvais toujours table servie si j'avais faim, je pouvais, quand j'avais récité mes trois prières, folâtrer à loisir dans le bois et dans la campagne. Tout près de la maison était un bois de pins, frais et sombre, tout parfumé, et le théâtre de mélodieux concerts. Un soir que j'étais las de courir et de sauter, je m'étendis sous un grand arbre, à l'heure où le soleil s'allait coucher; et je regardais, en rêvant, le fond bleu du ciel. Ce

fut peut-être l'odeur aromatique des plantes verdoyantes sur lesquelles je reposais qui m'engourdit ; bref, mes yeux se fermèrent involontairement, et je tombai dans une rêverie extatique dont je fus réveillé par un bruissement qui se fit dans l'herbe, comme si quelque chose fût tombé près de moi. Je sautai sur mes pieds. Un ange au visage radieux était à mes côtés, il me regardait avec une grâce ravissante et me dit d'une voix douce : « Ah ! cher enfant, comment dormais-tu si bien et si calme, quand la mort était aussi proche de toi, la cruelle mort ? » J'aperçus alors une petite vipère noire à la tête velue à la place où j'étais couché. L'enfant divin avait tué avec une branche de noyer la bête venimeuse au moment où elle allait dresser son dard contre ma poitrine. Je frémis d'une légère impression d'effroi ; je n'ignorais pas que des anges étaient souvent descendus des cieux pour garantir par leur présence les hommes des atteintes menaçantes de quelque méchant ennemi. Je tombai à genoux, les mains jointes, et m'écriai : « Ah ! tu es un ange du firmament que le Seigneur a envoyé pour me préserver de la mort. » Mais la charmante créature étendit les bras vers moi, et me dit en rougissant : « Non, cher enfant, je ne suis pas un ange, je suis une jeune fille, un enfant comme toi. » Ma crainte respectueuse fit place alors à une émotion de joie indéfinissable qui me pénétra d'une douce chaleur ; — je me relevai, — nous nous serrâmes étroitement, — nos lèvres se rencontrèrent, — éperdus, — sans voix, — pleurant avec délices, — plongés dans une

ineffable extase! Tout à coup une voix claire retentit dans le bois : Annunziata! Annunziata! — « Il faut que je parte, cher enfant, mon doux ami! ma mère m'appelle, » murmura la jeune fille. Une douleur indicible s'empara de moi : « Ah! je t'aime tant! » dis-je en sanglottant; je sentis des larmes brûlantes tomber de ses beaux yeux sur mes joues. « Mon cœur t'aime aussi tendrement, cher enfant! » dit-elle en imprimant un dernier baiser. — Annunziata! cria-t-on de nouveau, et la jeune fille disparut dans le taillis! — Vois-tu, Marguerite, ce fut alors que l'amour alluma dans mon âme cette vive étincelle, qui, brûlant sans cesse d'une nouvelle flamme, me consumera jusqu'au tombeau! — Peu de jours après cette rencontre, je fus chassé de la maison. Le père Blaunas, à qui je ne me lassais pas de parler de l'apparition de cet enfant angélique, dont je croyais entendre la voix si douce dans le frémissement des feuilles, dans le murmure des fontaines, dans le bruit mystérieux des vagues; — eh bien, le père Blaunas m'assura que la jeune enfant devait être certainement la fille de Nenolo, Annunziata, amenée à la maison de campagne par sa mère Francesca, et repartie le lendemain. — O ma mère, — Marguerite! — que le ciel m'assiste! — cette Annunziata..., c'est la dogaresse! » — A ces mots Antonio, saisi d'une horrible angoisse, se cacha en gémissant et en pleurant sous ses oreillers.

« Mon cher Tonino, dit la vieille, remets-toi, surmonte avec courage cette douleur insensée. Eh! faut-il sitôt désespérer dans les chagrins d'amour?

Eh ! pour qui, plus que pour l'amoureux, s'épanouissent les fleurs dorées de l'espérance ! Sait-on le soir ce qu'amènera le matin ? Les illusions du rêve se transforment tout d'un coup en réalités vivantes : le château, dont les nuages recélaient la flottante image, surgit tout à coup sur terre splendide, et éblouissant. Ecoute, Tonino, tu ne crois pas à mes présages, mais mon petit doigt me l'a dit, et une autre voix encore : l'éclatante bannière de l'amour voltige sur les flots à ta rencontre. Patience, mon fils, Tonino ! — patience ! » C'est ainsi que la vieille cherchait à consoler le pauvre Antonio, et ses paroles résonnaient en effet à son oreille comme une musique joyeuse. Celui-ci décida qu'elle ne le quitterait plus. Et au lieu de la mendiante autrefois postée sur les marches de l'église des Franciscains, on voyait la gouvernante de signor Antonio, sous un costume décent de matrone, clopinant sur la place Saint-Marc, où elle venait acheter les vivres nécessaires au ménage.

Le jeudi gras était arrivé. Des fêtes plus brillantes que jamais devaient le célébrer. Au milieu de la *piazetta* de Saint-Marc on prépara un vaste échafaudage pour un feu d'artifice extraordinaire, et tel qu'on n'en avait point encore vu, de l'exécution d'un Grec versé dans cet art secret. Le soir venu, le vieux Falieri, accompagné de sa belle épouse, vint prendre place dans la galerie, se mirant dans l'éclat de sa grandeur et de sa félicité, et provoquant de ses regards rayonnants la surprise et l'admiration de chacun. Mais au moment de s'asseoir sur son trône, il aperçut

Michel Steno, qui se tenait sur la galerie même, placé de manière à ne pouvoir perdre de vue la dogaresse et à attirer inévitablement son attention. Enflammé d'une violente colère et dans le transport de sa jalousie, Falieri commanda, d'une voix haute et impérieuse, qu'on fit sortir immédiatement Steno de la galerie. Celui-ci menaça d'un geste Falieri; mais aussitôt des gardes s'approchèrent et il fut obligé de quitter la place, grinçant des dents de rage, et jurant de se venger avec les plus horribles imprécations.

Cependant Antonio, mis complétement hors de lui par l'aspect de sa chère Annunziata, s'était fait jour à travers la foule et marchait au hasard le cœur déchiré par mille angoisses, seul, et dans une obscurité profonde, sur le rivage de la mer. Il pensait s'il ne vaudrait pas mieux éteindre dans les flots glacés l'ardeur qui le dévorait, que de souffrir jusqu'à la mort la lente torture de son inconsolable infortune. Il s'en fallut de peu qu'il ne se précipitât dans la mer : il touchait déjà à la dernière marche qui y descendait, quand une voix lui cria d'une barque amarrée près de là : « Bien le bonsoir, messire Antonio ! » Au reflet des illuminations de la place, Antonio reconnut le joyeux Piétro, un de ses anciens camarades, qui était dans la barque avec une casaque neuve rayée, ornée de rubans de couleur, des plumes et du clinquant sur son beau bonnet, et un superbe bouquet de fleurs odoriférantes à la main. « Bonsoir, Piétro ! lui répondit Antonio, quel grand seigneur as-tu ce soir encore à conduire pour t'être fait si beau? — Eh ! signor

Antonio, répliqua Piétro en sautant dans la barque qui vacilla long-temps après, eh! je gagne aujourd'hui les trois sequins: c'est moi qui fais l'ascension jusqu'au haut de la tour de Saint-Marc, et qui remets, en redescendant, ce bouquet à la belle dogaresse. — N'est-ce pas une entreprise à se casser le cou, camarade Piétro? » demanda Antonio. — « Ma foi, répondit l'autre, c'est bien possible, et puis aujourd'hui ça passe à travers le feu d'artifice. Le Grec dit bien que tout est disposé de telle sorte que pas un cheveu ne risque d'être brûlé; mais.... » Piétro secoua la tête. Antonio était descendu dans la barque, et il s'aperçut alors seulement qu'ils étaient à côté de la machine, devant la corde attachée sous l'eau. D'autres cordes, qui faisaient mouvoir le mécanisme, se perdaient dans les ombres. « Ecoute, Piétro, dit Antonio après un court silence, écoute, camarade, si tu pouvais ce soir gagner dix sequins, sans mettre ta vie en péril, n'aimerais-tu pas mieux cela? — Eh, vraiment oui! répondit Piétro en riant très-fort. — Eh bien, reprit Antonio, prends ces dix sequins, change d'habits avec moi, et cède-moi ton rôle. Je monterai à ta place. Fais cela, mon bon camarade Piétro. » Piétro hocha la tête d'un air pensif, et pesant l'or dans sa main: « Vous êtes bien bon, dit-il, signor Antonio, de m'appeler toujours comme autrefois votre bon camarade, un pauvre diable tel que moi; — et vous êtes plus généreux encore! — Voilà de bon argent, sans doute; mais, dam! remettre en main propre le bouquet à la belle dogaresse, entendre d'aussi près sa petite voix douce.... Ah! c'est-là

le vrai motif qui fait qu'on met sa vie en jeu. — Allons, puisque c'est vous, signor Antonio, j'y consens. » Tous deux jetèrent bien vite leurs habits bas. Antonio avait à peine eu le temps de se rhabiller, que Piétro s'écria : « Vite ! dans la machine ; le signal est déjà donné. »

En effet, au même instant, la mer resplendit du reflet de mille éclairs étincelants, l'air et le rivage retentirent du fracas de mille tonnerres qui grondaient en tourbillonnant. Antonio traversa avec la rapidité de l'ouragan les sifflements et le pétillement des flammes, jusqu'au faîte de la tour, d'où il s'abattit immédiatement, sain et sauf, au niveau de la galerie, suspendu à deux pas de distance de la dogaresse.

Elle s'était levée et approchée. Antonio sentit son haleine caresser ses joues, — il lui présenta le bouquet ; mais, soudain au sein de cette extase de volupté céleste et indicible, la sensation poignante d'un amour sans espoir vint l'oppresser d'une étreinte brûlante. — Éperdu, enivré de désir, égaré par la douleur et le ravissement, il saisit la main de la dogaresse et s'écria avec l'accent déchirant d'un désespoir incurable : — « Annunziata ! » — Mais la machine, comme l'organe aveugle du destin lui-même, l'emporta jusqu'à la mer, où Piétro, qui l'attendait dans sa barque, le reçut entre ses bras défaillant et consterné.

Pendant ce temps tout était en mouvement et en désordre sur la galerie. Sur le siége du doge on

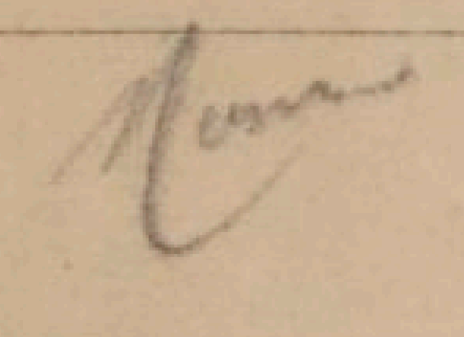
avait trouvé un billet portant ces mots en dialecte vénitien :

Il dose Falier della bella muier :
I altri la gode e lui la mantien.

« Le doge Falieri à la belle femme : les autres en jouissent et lui l'entretient. »

Le vieux Falieri se mit dans une effroyable colère, et jura que l'auteur de cet injurieux outrage subirait un châtiment exemplaire. En jetant ses regards autour de lui, Michel Steno lui apparut, au bas de la galerie, dans l'endroit le plus brillamment éclairé ; soudain il commanda aux gardes de s'emparer de lui comme du coupable. D'unanimes réclamations s'élevèrent contre cet ordre, et le doge, en cédant aveuglément aux transports de sa colère effrénée, blessa ainsi le peuple et la seigneurie, celle-ci par l'atteinte portée à ses priviléges et celui-là par le trouble mis à la joie de la fête. Les patriciens désertèrent leurs places, et, seul, le vieux Marino Bodoeri parcourait les groupes du peuple, relevant chaudement la gravité de l'injure faite au chef de l'état, et cherchant à rejeter tout le mécontentement sur Michel Steno. Falieri ne s'était pas trompé ; Michel Steno en effet, quand il se vit expulsé de la galerie, était rentré chez lui pour tracer le billet offensant, qu'il avait attaché au siége ducal tandis que le feu d'artifice occupait tous les regards, après quoi il s'était éloigné sans être remarqué. Il avait réussi à diriger le trait vengeur avec assez de perfidie pour

causer au doge et à la dogaresse l'affront le plus sensible. Du reste, il confessa tout sans détour et rejeta la faute entière sur le doge, qui l'avait offensé le premier. La seigneurie depuis long-temps était mécontente d'un chef qui, au lieu de remplir la juste attente de l'état, prouvait mieux chaque jour quelle triste métamorphose avait subie le cœur refroidi du vieillard épuisé. Son esprit guerrier et son ancienne hauteur pouvaient se comparer à ces feux d'artifice qui pétillent avec violence au moment de l'éruption, pour s'éteindre aussitôt et retomber en flocons noirs et en cendre morte. En outre, son alliance à une femme si belle et si jeune, hymen qu'on n'avait pas ignoré longtemps s'être conclu depuis son élection, et surtout sa jalousie ne faisaient plus paraître le vieux Falieri, dépouillé du caractère d'un héros belliqueux, que sous le masque d'un *vecchio Pantalone* [5], et il était naturel que la seigneurie, au sein de laquelle fermentait ce levain d'irritation, fût portée à excuser la conduite de Michel Steno, plutôt qu'à venger l'amer grief de son chef suprême. Le conseil des dix renvoya l'affaire à celui des quarante, qui avait compté Michel parmi ses premiers membres. La sentence prononça que Michel Steno, déjà fort péniblement traité, serait assez puni de ses torts par un mois de bannissement. Cette décision ne fit qu'aigrir davantage, et à l'excès, le vieux Falieri contre la classe des patriciens qui, au lieu de défendre l'honneur de son chef, se contentait de réprimer les outrages qu'il avait reçus comme des fautes de la nature la plus vénielle.



Un seul rayon de bonheur qui luit dans un cœur amoureux l'éclaire ordinairement de ses reflets dorés durant des jours, des semaines et des mois entiers, qui se passent à jouir de rêves et d'extases célestes. Ainsi Antonio ne pouvait se remettre du trouble de son impression de volupté intime, et ce souvenir lui laissait à peine la faculté de respirer. — La vieille l'avait sévèrement grondé de son imprudence, et ne cessait de grommeler et de rabâcher sur l'inutilité de pareilles tentatives. Mais un jour elle rentra au logis en sautillant de cette façon étrange qui lui était familière lorsqu'elle paraissait tomber sous un charme inconnu; puis, en ricanant sans accorder la moindre attention aux paroles et aux questions d'Antonio, elle alluma un peu de feu, mit dessus un petit poëlon où elle jeta toutes sortes d'ingrédiens, et fit cuire une espèce d'onguent, qu'elle recueillit dans une petite boîte et qu'elle s'empressa d'emporter tout en riant et en clopinant. Elle ne revint que fort tard dans la soirée, elle s'assit en toussant et en soufflant dans son fauteuil; puis enfin, comme rendue à elle-même après une extrême fatigue : « Tonino, dit-elle, mon fils Tonino, d'où viens-je? — voyons un peu si tu le devineras; — d'où viens-je? dis-moi d'où je viens? » — Antonio la regardait fixement, saisi d'un singulier pressentiment. « Eh bien, dit la vieille, c'est d'auprès d'elle-même que je viens; oui, d'auprès de ta colombe adorée, d'auprès de la charmante Annunziata!

« Veux-tu me rendre fou? vieille, s'écria Antonio.

—Eh quoi ! reprit la vieille, ne pensé-je pas toujours à toi, mon Tonino ! écoute : — Ce matin, j'étais à marchander des fruits sous les arcades du palais, quand j'entendis parler dans la foule du malheur qui venait d'arriver à la belle dogaresse. Je m'informe, je questionne : Un grand gaillard, un garçon rustique et tout rouge, qui bâillait adossé à une colonne en mâchant des citrons, dit : « Eh ! c'est à la main gauche, à son petit doigt : un petit scorpion qui a voulu faire l'essai de ses dents, et il est entré un peu de venin dans le sang. — Mon maître, le signor *dottore* Giovanni Basseggio, est chez elle à cette heure et lui aura sans doute déjà coupé le petit doigt avec la main. » Dans le moment où mon gaillard disait cela, un bruit énorme se fit sur le grand escalier, et un petit, tout petit bout d'homme, renvoyé, comme une quille, à coups de pieds par les gardes, roula du haut en bas des degrés jusqu'à nos pieds, en se lamentant et poussant des cris affreux. Le peuple s'attroupe, en riant aux éclats, autour du petit homme, qui se démenait et gigotait sans pouvoir parvenir à se relever ; mais soudain mon gaillard tout rouge accourt, ramasse son petit docteur, le prend dans ses bras toujours en criant à tue-tête, et se sauve avec lui en courant de toute la vitesse de ses jambes jusqu'au canal, où il monte dans une gondole et s'éloigne à grand renfort de rames. — J'avais bien jugé que si mon signor Basseggio voulait approcher le fer de la jolie petite main, le doge le ferait jeter par les escaliers. Mais j'avisai aussi plus loin. — Et vite, et vite à la maison. — Faire

cuire l'onguent, — monter au palais ducal !.... Me voilà donc sur le grand escalier, ma petite boîte à la main. Le vieux Falieri descendait en ce moment, il me regarda d'un air sombre : Que vient faire ici cette vieille femme ? — Mais je fis aussitôt, de mon mieux, une humble révérence jusqu'à terre, et je dis que j'avais un petit remède qui guérirait très-promptement la belle dogaresse. En entendant cela le vieux doge fixa sur moi des yeux terribles et caressait sa barbe grise ; tout-à-coup il me prit par les deux épaules et me poussa sur l'escalier et dans les appartements si vivement, que je faillis à chaque pas tomber tout de mon long. — Ah, Tonino ! la charmante enfant était étendue sur les coussins, pâle comme la mort, soupirant et gémissant d'une voix tendrement plaintive : « Ah ! je suis certainement déjà empoisonnée dans tous les membres. » — Mais je m'approchai toute de suite d'elle et j'ôtai l'emplâtre ridicule du stupide docteur. O bon Dieu ! la charmante petite main ! — rouge, enflée. — Peu à peu mon onguent rafraîchit, soulagea. « Mais cela me fait du bien, beaucoup de bien, dit la colombe malade. » Aussitôt Marino, transporté de joie, s'écria : mille sequins pour toi, vieille ! si tu me sauves la dogaresse. Puis il sortit de la chambre. Il y avait trois heures que j'étais assise auprès d'elle, sa petite main dans la mienne, la caressant et la soignant, quand la chère enfant se réveilla de l'assoupissement où elle était tombée, et déclara ne plus ressentir de mal. Après que j'eus appliqué une nouvelle compresse, elle me regarda d'un œil brillant de plaisir. Je lui dis alors :



Ah! gracieuse dogaresse, vous aussi avez une fois sauvé un enfant endormi, en tuant une petite couleuvre prête à lui faire une piqûre mortelle. — Tonino! que n'as-tu pu voir alors son visage pâle se colorer subitement comme éclairé d'un rayon du soleil couchant, — et de ses yeux jaillir une ardente étincelle. — « Ah! bonne vieille, dit-elle, j'étais bien jeune encore, oui, à la maison de campagne de mon père.... Quel joli et doux enfant! — ah! je pense bien souvent à lui. — Il me semble que depuis ce temps il ne m'est plus rien arrivé d'heureux. » Alors je parlai de toi, je lui dis que tu étais à Venise, que cette rencontre avait rempli ton cœur d'un amour et d'un ravissement qui ne t'avaient point quitté, — que pour jouir encore une fois de la vue céleste de l'ange auquel tu devais la vie, tu l'avais risquée dans l'ascension périlleuse du jeudi gras, que c'était toi qui avais remis le bouquet de fleurs entre ses mains! — Alors, Tonino! alors, elle s'écria avec délire : « Je l'ai deviné, je l'ai senti, lorsqu'il pressa ma main sur ses lèvres, lorsqu'il prononça mon nom. Ah! je ne savais ce que j'éprouvais jusqu'au fond de l'âme : du plaisir sans doute, mais en même temps une amère douleur. — Amène-le moi : le cher enfant! » — A ces mots de la vieille, Antonio tomba à genoux et s'écria avec transport : « Dieu du ciel! préserve mes jours de toute catastrophe funeste, au moins jusqu'à ce que je l'aie vue, jusqu'à ce que je l'aie pressée sur mon cœur. » Il voulait que la vieille le conduisît au palais dès le lendemain; mais elle s'y refusa tout net, attendu que le vieux Falieri

se faisait une règle de visiter sa femme malade presque d'heure en heure.

Plusieurs jours s'étaient écoulés, la dogaresse avait été complètement guérie par la vieille; mais il était encore impossible de conduire Antonio près d'elle. La vieille consolait de son mieux l'amoureux impatient en continuant à lui raconter ce qu'elle disait avec la belle Annunziata de lui, d'Antonio qu'elle avait sauvé, et qui l'aimait si ardemment. Mais lui, tourmenté par l'angoisse du désir, le supplice de l'attente, courait sans cesse en gondole ou sur les places, et ses pas le ramenaient toujours involontairement au palais ducal.

Derrière le palais, près du pont que la prison avoisine, Piétro se tenait appuyé sur un bel aviron; on voyait sur le canal, amarrée à un pilier, se balancer une gondole petite, mais recouverte d'une tente élégante richement sculptée, et surmontée du pavillon vénitien. C'était presque une image en miniature du Bucentaure. Piétro n'eut pas plus tôt aperçu son ancien camarade, qu'il lui cria à haute voix : « Je suis votre serviteur, signor Antonio, je suis heureux de vous voir, ah! vos sequins m'ont porté bonheur. » Antonio lui demanda quel heureux sort l'avait favorisé, sans faire trêve à sa distraction; il apprit néanmoins que Piétro conduisait presque tous les soirs le doge et la dogaresse à la *Giudecca*, où Falieri possédait une jolie maison tout près de *San-Giorgio-Maggiore*. Antonio regarda Piétro en face, puis il s'écria : « Camarade, tu peux gagner dix sequins et davantage si tu veux : laisse-moi prendre

ta place, je conduirai le doge. » Piétro répondit que cela était impossible, parce que le doge le connaissait et ne voulait se confier qu'à lui seul. Cependant Antonio, insistant avec l'emportement furieux qu'excitait en lui le tourment d'amour qui le possédait, et jurant comme un insensé qu'il sauterait sur la gondole et le précipiterait dans la mer, Piétro s'écria en riant : « Ah ! signor Antonio, signor Antonio ! c'est ainsi que vous vous êtes laissé éblouir par les beaux yeux de la dogaresse ! » Et il consentit enfin à ce qu'Antonio l'accompagnât comme son aide-rameur, ajoutant qu'il prétexterait la pesanteur de l'embarcation ou bien un mal-aise passager pour s'excuser près du vieux Falieri, qui, d'ailleurs, ne trouvait jamais la course de la gondole assez rapide. Antonio courut faire ses préparatifs, et il était à peine de retour auprès du pont, avec un méchant costume de batelier, le visage barbouillé et une paire de longues moustaches appliquée sur les lèvres, que le doge descendit avec la dogaresse, tous deux richement et magnifiquement vêtus. « Quel est cet homme étranger ? » dit le doge à Piétro d'un air irrité ; et ce ne fut que sur les protestations les plus sacrées, que celui-ci, prétendant qu'il ne pouvait se passer d'un aide pour cette fois, obtint du vieillard la permission de se faire assister d'Antonio pour conduire la gondole.

Il arrive ordinairement que l'esprit, lorsqu'il est au comble du bonheur et du ravissement, parvient à se contraindre, fortifié par sa propre exaltation, et sait réprimer, s'il le faut, l'excès d'une ardeur qui

demande à éclater. C'est ainsi qu'Antonio trouva la force de dissimuler son brûlant amour, quoiqu'il fût si près d'Annunziata, qu'il touchait presque le bord de sa robe; mais il n'en maniait pas moins l'aviron d'un bras vigoureux, et, dans la crainte de quelque tentation plus imprudente, il se hasardait à peine à regarder son idole de temps en temps et à la dérobée.

Le vieux Falieri souriait, il baisait et caressait les petites mains blanches de la charmante Annunziata, il entourait de son bras sa taille gracieuse. Arrivé au milieu du bassin, d'où l'on voyait se déployer, au-dessus des flots, la place Saint-Marc, et la superbe Venise avec ses mille palais et ses tours altières, le vieux Falieri releva la tête et dit en promenant autour de lui des regards orgueilleux : « Dis, ma bien-aimée, n'est-il pas beau de voguer sur la mer avec le seigneur, avec l'époux de la mer ? — Oui, ma belle, va, ne sois point jalouse de cette fiancée qui nous porte humblement sur son dos. Écoute ce doux clapottement des vagues, ne sont-ce pas-là des paroles d'amour qu'elle chuchotte à l'époux qui la domine ? — Oui, oui, chère enfant, tu portes au doigt mon anneau nuptial, mais cette autre épouse conserve là-bas, dans la profondeur de son sein, l'anneau que je lui ai jeté le jour de nos fiançailles.

« Ah ! mon royal maître, dit Annunziata, comment donc as-tu pris pour épouse cette onde perfide et glacée ? je frémis en songeant au lien qui t'enchaîne à cet orgueilleux et despotique élément. »

Le vieux Falieri se prit à rire si fort que sa barbe et son menton en tremblèrent. « Que cela ne t'affecte pas, dit-il, ma colombe, on repose bien mieux dans tes bras doux et chauds, que sur le sein humide de cette froide épouse. » Au moment où le doge prononçait ces mots, une musique éloignée commença à se faire entendre, et l'on distingua les sons d'une douce voix d'homme, chantant ces vers qui glissaient sur les flots :

Ah ! senza amare
Andare sul mare
Col sposo del mare
Non può consolare.

D'autres voix se joignirent à la première, et l'on entendit ces paroles répétées dans des modes différents, jusqu'à ce que l'écho mourant des derniers accords se confondît avec le souffle du vent.

Le vieux Falieri semblait ne prêter au chant aucune attention, et il se mit à raconter très-longuement à la dogaresse le but et l'origine de la cérémonie du jour de l'Ascension, où le doge se marie avec la mer, en jetant un anneau dans ses vagues du haut du Bucentaure. Il parla des victoires de la république, il dit comment l'Istrie et la Dalmatie avaient été conquises sous le gouvernement de Pierre Urseolus second, et comment cette conquête avait donné lieu à la fondation de cet usage. Mais si le vieux Falieri ne fit nulle attention au chant lointain, en revanche, sa narration fut complètement perdue pour la dogaresse. Elle était là, entièrement préoc-

cupée des sons harmonieux qui planaient sur la mer. Quand le chant ne parvint plus à son oreille, elle tint ses regards fixés devant elle d'une manière étrange, comme quelqu'un qui se réveille d'un sommeil profond et qui cherche à comprendre les vagues révélations d'un songe. « *Senza amare! — senza amare! non può consolare,* » répétait-elle tout bas, et des larmes brillaient comme des perles limpides dans ses yeux célestes, et des soupirs s'échappaient de son sein que soulevait une émotion inconnue. Toujours gai et souriant, et poursuivant ses récits, le doge monta suivi de la dogaresse sur la terrasse devant sa maison, voisine de *San-Giorgio-Maggiore*, et il ne s'aperçut pas qu'Annunziata, comme pénétrée d'un sentiment étrange et mystérieux, était sans voix, le regard humide de pleurs tourné à l'horizon, et se tenant à ses côtés comme sous l'oppression d'un rêve. — Un jeune homme vêtu en marin sonna d'une trompe en forme de coquillage dont le son se prolongea sur la mer. A ce signal on vit s'avancer une autre gondole. En même temps, une femme et un homme portant un parasol, s'étaient approchés pour accompagner le doge et la dogaresse, qui se dirigèrent vers le palais. L'autre gondole aborda, Marino Bodoeri en sortit avec beaucoup de monde, parmi lequel se trouvaient des marchands, des artistes, et même des gens de la dernière classe du peuple ; tous suivirent le doge au palais.

Antonio pouvait à peine attendre la fin du jour suivant, espérant qu'il recevrait de sa chère Annun-

ziata un favorable message. Enfin la vieille arriva en clopinant, s'assit toute essoufflée dans le fauteuil, frappa dans ses mains décharnées et osseuses, et s'écria : — « Tonino ! ah ! Tonino, qu'est-il donc arrivé à notre pauvre colombe ? — En entrant aujourd'hui je la vois étendue sur les coussins, les yeux à demi-fermés, sa petite tête appuyée sur son bras, ne dormant ni ne veillant, ni malade ni bien portante ; je m'approchai d'elle : Ah ! ma gracieuse dame et dogaresse, lui dis-je, que vous est-il donc arrivé de fâcheux ? votre blessure, à peine guérie, vous causerait-elle quelque douleur ? — Mais elle me regarde avec des yeux.... Tonino ! comme elle n'avait jamais fait, et à peine eus-je entrevu ces humides rayons de la lune, qu'ils se dérobèrent sous ses cils soyeux comme derrière un nuage obscur. Alors elle soupira du plus profond de sa poitrine, et, tournant contre le mur son charmant et pâle visage, elle murmura doucement, tout doucement ; mais d'un ton si déchirant que le cœur m'en saigne : *Amare, amare! ah! senza amare!*... Je vais prendre une chaise basse, je m'asseois auprès d'elle et je commence à parler de toi. — Aussitôt elle se cache sous les coussins ; sa respiration, de plus en plus pressée, se change en sanglots.... Je lui dis enfin ouvertement que tu étais déguisé dans sa gondole, et que, sans plus tarder, j'allais t'amener devant elle, peignant l'amour et l'ardeur qui te consument. Mais tout-à-coup elle s'est levée vivement sur son séant et s'est écriée avec énergie, tandis que des larmes brûlantes tombaient de ses yeux par torrents : Au nom du Christ, au

nom de tous les saints ! Non, — non ! — je ne puis le voir. Bonne femme, je t'en supplie, dis-lui qu'il ne doit jamais, jamais plus approcher de moi.... Jamais, entends-tu ? dis-lui qu'il faut qu'il parte de Venise, qu'il parte au plus tôt.—Alors je l'interromps en lui disant : Mon pauvre Tonino ! il faut donc qu'il meure ?... Elle retombe à ces mots comme saisie de la souffrance la plus aiguë, et dit en sanglottant d'une voix étouffée par les larmes : Ne dois-je pas aussi mourir de la mort la plus affreuse ?... En ce moment le vieux Falieri entra dans la chambre et sur son signe il fallut me retirer.

« Elle m'a donc repoussé ! s'écria Antonio dans le plus grand désespoir, fuyons, oh ! fuyons : que la mer... » La vieille se mit à rire et à ricaner à sa manière, et lui dit : « O simple enfant ! n'es-tu donc pas aimé de la charmante Annunziata avec toute l'ardeur, tout le délire d'amour qui jamais se soient emparé d'un cœur de femme ? — Simple petit enfant, demain, à l'obscurité de la nuit, glisse-toi dans le palais ducal. Tu me trouveras dans la seconde galerie à droite du grand escalier ; et puis, — nous verrons ce qui restera à faire. »

Lorsque le lendemain au soir, Antonio, tremblant de désir, se glissa sur le grand escalier du palais, il lui vint subitement l'idée qu'il allait commettre un crime horrible. Dans son trouble il pouvait à peine gravir les degrés, hésitant et chancelant. Il fut obligé de s'appuyer contre une colonne à deux pas de a galerie indiquée. Tout-à-coup un éclat de flambeaux jaillit autour de lui, et, avant qu'il pût quitter sa

place, le vieux Bodoeri se trouva devant lui accompagné de quelques serviteurs munis de torches. Bodoeri examina attentivement le jeune homme, puis il dit : « Ah ! tu es Antonio, on t'a mandé ici, je le sais : suis-moi ! » — Antonio, convaincu que ses intelligences avec la dogaresse étaient découvertes, n'obéit pas sans frayeur. Quel fut son étonnement quand, après être arrivé dans une pièce écartée, Bodoeri l'embrassa et parla du poste important qui lui avait été confié et qu'il devait cette nuit même défendre avec courage et résolution. Sa surprise se changea en anxiété et en terreur, lorsqu'il apprit que depuis long-temps se tramait contre la seigneurie une conspiration dont le chef était le doge lui-même, et que cette nuit même, d'après la résolution prise à la *Giudecca* dans la maison de Falieri, la seigneurie devait être renversée et Marino Falieri être proclamé duc souverain de Venise. Antonio regardait Bodoeri dans un profond silence. Celui-ci prit ce silence pour un refus de prendre part à l'exécution du terrible complot, et il s'écria courroucé : « Lâche ! fou ! tu ne sortiras plus du palais à présent, il te faut mourir ou prendre avec nous les armes. Mais parle d'abord à cet homme ! »

Du fond obscur de la chambre s'avançait une fière et noble figure. Dès qu'Antonio eut envisagé cet homme, dont il ne put distinguer et reconnaître les traits qu'à la lueur rapprochée des flambeaux, il tomba à genoux et s'écria, tout hors de lui, à cette apparition inattendue : « O seigneur souverain des cieux ! mon père Bertuccio Nenolo, mon cher pro-

tecteur ! » — Nenolo releva le jeune homme, le serra dans ses bras, puis il dit d'une voix douce : « Oui, je suis bien Bertuccio Nenolo, que toi aussi tu as cru sans doute enseveli au fond de la mer, et qui vient d'échapper tout récemment à l'étroite captivité où me tenait le farouche Morbassan ; Bertuccio Nenolo qui te recueillit et qui ne pouvait prévoir que les stupides serviteurs, envoyés par Bodoeri pour prendre possession de cette maison de campagne qu'il avait achetée, t'en chasseraient sans pitié. — Jeune homme aveuglé ! quoi ! tu hésites à prendre les armes contre une caste tyrannique dont la cruauté t'a ravi ton propre père ? — Oui ! va dans la cour du *fontego*, c'est le sang de ton père dont les dalles du pavé ont gardé les taches encore visibles. Quand la seigneurie loua aux marchands allemands les magasins que tu connais sous le nom de *fontego*, il fut défendu à tous ceux à qui l'on accordait des chambres d'en garder les clefs avec eux durant leurs voyages. Ils étaient obligés à les laisser chez le *fondegaro*. Ton père avait contrevenu à cette loi, et avait déjà encouru une sévère punition. Mais lorsqu'enfin les chambres de son dépôt furent ouvertes à son retour, il se trouva parmi ses marchandises une caisse de fausse monnaie de Venise. Ce fut en vain qu'il protesta de son innocence. Sans aucun doute, quelque traître infernal, peut-être le *fondegaro* lui-même, avait introduit la caisse pour consommer la ruine de ton père. Dans le seul fait de cette découverte, les juges inexorables trouvèrent une preuve suffisante contre lui, et le condamnèrent à mort ! — C'est dans

la cour du *fontego* qu'il fut exécuté. — Tu ne vivrais plus toi-même sans la fidèle Marguerite qui te sauva. — Moi, l'ami le plus intime de ton père, je te recueillis, et pour t'empêcher de te trahir toi-même vis-à-vis des agents de la seigneurie, on te cacha le nom de ta famille. Mais maintenant, maintenant Antoine Dalburger ! — le temps est venu, prends les armes, et venge sur les chefs de la seigneurie la mort inique de ton père. »

Antonio, animé de l'instinct de la vengeance, jura fidélité aux conjurés et répondit d'un courage à toute épreuve.

On sait que l'injure essuyée par Bertuccio Nenolo de la part du directeur des armements maritimes, Dandolo, qui dans une dispute l'avait frappé au visage, le décida à se liguer avec son gendre ambitieux contre la seigneurie. Nenolo et Bodoeri souhaitaient tous les deux que Falieri parvint au pouvoir absolu, pour partager sa fortune.—On devait, d'après le plan des conjurés, répandre la nouvelle que la flotte génoise était dans les lagunes ; puis dans la nuit sonner la grande cloche de Saint-Marc, et appeler la ville à une défense imaginaire. A ce signal les conjurés, dont le nombre était considérable et disséminé dans toute la ville, devaient occuper la place Saint-Marc, s'emparer des postes principaux, égorger les chefs de la seigneurie et proclamer le doge duc suprême de Venise. Mais le ciel ne permit pas que ce complot meurtrier réussit et que l'antique constitution de l'état fût renversée dans la poussière pour céder la place à l'ambition effrénée de l'arrogant Falieri.

Les assemblées dans sa maison de la *Giudecca* n'avaient pas échappé à la surveillance du Conseil des Dix; mais il avait été impossible d'avoir à ce sujet aucune information précise. Cependant, l'un des conjurés, un marchand pelletier de Pise, nommé Bentian, se sentit touché de remords; il voulait sauver du massacre son ami et parrain, Nicolò Leoni, qui siégeait au Conseil des Dix. Vers le soir il se rendit chez lui et le supplia de ne pas quitter sa maison de la nuit quelque chose qui se passât. Leoni, concevant des soupçons, retint de force le marchand pelletier, et, à force d'instances, apprit tout le complot. De concert avec Giovanni Gradenigo et Mario Cornaro, il convoqua sur-le-champ le Conseil des Dix à *San-Salvator ;* et de là, l'on prit, en moins de trois heures, des mesures propres à paralyser toutes les entreprises des conjurés dès leur manifestation.

Antonio avait été chargé de se rendre avec une bande à la tour de Saint-Marc et de faire sonner les cloches. En arrivant, il trouva la tour occupée en force par des troupes de l'arsenal, qui, à son approche, se précipitèrent sur lui la hallebarde baissée. Saisis d'une terreur subite, ses hommes s'enfuirent à la débandade, et lui-même s'échappa protégé par l'obscurité. Il entendit derrière lui les pas d'un homme qui le poursuivait, et bientôt il se sentit appréhendé. Son bras allait le délivrer de cet assaillant, quand à une lueur fortuite il reconnut Piétro. « Sauve-toi, s'écria celui-ci, sauve-toi, Antonio! dans ma gondole! — Trahison! tout est perdu, — Bodoeri, Nenolo sont au pouvoir de la seigneurie;

les portes du palais ducal sont fermées; le doge est enfermé dans sa chambre, gardé comme un criminel par ses propres gardes parjures. Sauve-toi, sauve-toi! »

Antonio, presque privé de sentiment, se laissa conduire dans la gondole.

— Des voix sourdes,—un cliquetis d'armes,—des cris d'angoisse isolés....; puis tout rentra dans un silence morne et absolu au sein des ténèbres de la nuit. Le lendemain matin, le peuple oppressé d'un mortel effroi fut témoin d'un spectacle capable de glacer le sang dans les veines. Le Conseil des Dix avait, dans la nuit même, fait exécuter la sentence de mort contre les chefs des conjurés qui avaient été pris. On exposa leurs corps étranglés sur la galerie de la *piazetta*, à côté du palais, là où le doge assistait ordinairement aux cérémonies; — là, grand Dieu! où Antonio était descendu aux pieds de la charmante Annunziata, et où elle avait reçu de ses mains le bouquet de fleurs du jeudi gras.

Parmi les cadavres étaient ceux de Marino Bodoeri et de Bertuccio Nenolo. Deux jours après, le vieux Marino Falieri, condamné par le Conseil des Dix, eut la tête tranchée sur l'escalier du palais nommé l'escalier des géants.

Antonio avait erré à l'aventure comme un homme privé de raison; personne ne l'arrêta, car personne ne savait qu'il eût pris part à la conjuration. Lorsqu'il vit tomber la tête grise du vieux Falieri, il sortit comme d'un rêve de mort lourd et oppressant.

— En jetant un cri d'horreur et de malédiction, et en appelant Annunziata ! il se précipita dans les galeries du palais. Personne ne songea à l'arrêter, les gardes le virent passer sans rien dire, encore stupéfaits de l'horrible catastrophe. La vieille parut alors à sa rencontre clopinant, pleurant et gémissant ; elle le prit par la main, et quelques pas plus loin, ils entrèrent dans la chambre d'Annunziata. La pauvre jeune femme était sans connaissance sur les coussins. Antonio se jeta à ses pieds, il couvrit ses mains de baisers brûlants, il lui prodiguait les noms les plus doux et les plus tendres. Enfin elle ouvrit lentement ses yeux célestes, elle aperçut Antonio. — D'abord elle sembla recueillir ses souvenirs, mais tout d'un coup elle se leva, l'enlaça dans ses bras, le pressa contre son sein, l'inonda de ses larmes brûlantes, couvrit ses joues, ses lèvres d'ardents baisers. — « Antonio ! — mon Antonio ! je t'aime d'un amour inexprimable. — Oui, il y a encore une providence ! — Qu'est-ce que la mort d'un oncle, d'un père, d'un époux, devant le bonheur d'être aimé de toi ! — O fuyons.... cette sanglante cité de la mort. » — Ainsi parlait Annunziata, en proie, à la fois, à la plus déchirante douleur et à l'amour le plus passionné. A travers leurs larmes et des baisers sans nombre, les deux amants se juraient une constance éternelle. Ils oubliaient les affreux événements de ces jours funestes : d'un regard oublieux de la terre, ils contemplaient ce ciel pur que la révélation de l'amour leur avait ouvert.

La vieille conseillait de fuir à *Chiozza* [6]. Antonio

voulait ensuite prendre une route inverse et gagner par terre son pays natal. L'ami Piétro lui procura une petite embarcation, qui fut amenée près du pont sur le derrière du palais. La nuit venue, Annunziata, soigneusement voilée, se glissa dehors du palais avec son amant et la vieille Marguerite, qui portait dans son capuchon les cassettes des joyaux. — Ils parvinrent au pont sans être remarqués et montèrent dans la barque. Antonio saisit l'aviron et l'on s'éloigna rapidement. — Comme une joyeuse messagère d'amour, la clarté de la lune dansait au devant d'eux sur la cime des vagues.

Ils étaient arrivés en pleine mer; l'air commença alors à frémir de mugissements et de sifflements étranges. Des ombres noires se déroulèrent et cachèrent, sous leur voile sombre, l'aspect de la lune. La clarté dansante, la joyeuse messagère d'amour se perdit dans la profondeur des ténèbres qu'agitaient les sourds roulements de la foudre. La tempête éclata et dispersa avec fureur les masses compactes de nuages. Le frêle esquif était à chaque seconde lancé en haut et en bas. — « Seigneur du ciel, cria la vieille, viens à notre aide ! »

Pour Antonio, n'étant plus maître de l'aviron, il entoura de ses bras sa chère Annunziata, qui, ranimée par ses baisers brûlants, le serra contre son cœur avec l'ivresse de l'amour le plus délirant. — « O mon Antonio ! — O mon Annunziata ! » — s'écriaient-ils, ne songeant plus à la tempête dont la violence augmentait toujours..... Alors la mer, la veuve jalouse du doge décapité, souleva ses vagues

bouillonnantes comme des bras gigantesques, elle étreignit les deux amants, et les engloutit avec la vieille dans ses abîmes sans fond.

Lorsque l'homme au manteau eût ainsi achevé sa narration, il se leva subitement et quitta la chambre à pas précipités. Les deux amis le regardèrent s'éloigner, en silence et tout interdits; puis ils se mirent de nouveau à contempler le tableau. Le vieux doge leur souriait encore avec son luxe arrogant et sa vanité ridicule. Mais en regardant plus attentivement la dogaresse, ils aperçurent qu'une douleur secrète et indéfinissable voilait son front de lys de légers nuages; ils virent de vagues et langoureuses rêveries d'amour jaillir sous ses cils d'ébène et voltiger au bord de ses lèvres veloutées.—A l'horizon des vagues, du sein des nuées vaporeuses qui enveloppaient *San-Marco*, un génie fatal paraissait dicter des présages de ruine et de mort. — La profonde signification de ce ravissant tableau se révéla à leur esprit; mais, chaque fois qu'ils y jetaient les yeux, l'histoire des tristes amours d'Annunziata et d'Antonio leur revenait également à la mémoire, et les pénétrait, jusqu'au fond de l'âme, d'une mélancolique émotion.

NOTES DU TRADUCTEUR.

[1] (Pag. 133.) *Dis-moi quel est ce terrible animal, etc.* Citation empruntée à une comédie du comte Carlo Gozzi, Vénitien, dont Calaf et la princesse Turandot sont deux personnages. Voy. ses œuvres en 8 vol. Venise, 1772.

[2] (Pag. 134.) Les premiers traducteurs d'Hoffmann ont négligé de faire précéder le conte de *Marino Falieri* du préambule qu'on vient de lire. Cette omission est grave selon nous. En effet, le lecteur, privé de cette espèce de prologue, serait en droit de reprocher à l'auteur son défaut d'exactitude historique, et s'expliquerait difficilement le but de cette fantaisie, si charmante d'ailleurs, où le doge Falieri ne joue en réalité qu'un rôle de compère. Mais Hoffmann ne tenait guère à écrire pour elle-même la relation d'un fait aussi connu, et en laissant sa composition dans le cadre où il l'a ingénieusement posée, il est aussi impossible de se méprendre sur son intention, que de méconnaître son talent dramatique et la puissance de son imagination. Reproduire d'après une scène peinte toute une histoire, basée sur la réalité, qui devienne le commentaire fidèle, le développement obligé du tableau, et des caractères suggérés par le peintre au narrateur : c'était une idée qui devait sourire à l'esprit curieux

d'Hoffmann, et je ne sais s'il a rien écrit avec plus de verve, de grâce et de fraîcheur. — Le titre même qu'il adopte est conforme à cette manière d'envisager son sujet, et c'est une nouvelle faute qu'on a commise en y substituant celui de *Marino Falieri*. Du reste, on ne peut que blâmer les transformations de ce genre imposées à d'autres contes encore, toujours sans motif, et quelquefois à contre-sens.

[3] (Pag. 135.) *Rialto*, pont de Venise.

[4] (Pag. 141.) *La zecca* : la monnaie.

[5] (Pag. 185.) *Vecchio Pantalone* : Un vieux Pantalon, personnage ridicule des anciennes comédies.

[6] (Pag. 202.) *Chiozza*, port sur la frontière de l'état vénitien.

LE CONSEILLER KRESPEL.

Théodore prit la parole en ces termes [1] :

Ce conseiller Krespel est en effet l'homme le plus étonnant que j'aie rencontré de ma vie. — Lorsque j'arrivai à H...., pour y séjourner quelque temps, toute la ville s'occupait de lui à cause d'un de ses meilleurs traits d'originalité de date toute récente. Krespel se distinguait comme savant jurisconsulte et habile diplomate. Le prince régnant d'une petite souveraineté d'Allemagne l'avait chargé de la rédaction d'un mémoire, tendant à établir la légitimité de ses prétentions sur un certain territoire, et qui fut adressé à la cour impériale. Le résultat en fut des plus favorables; et Krespel s'étant plaint une fois de n'avoir jamais pu trouver une habitation commode à son gré, le prince, pour le récompenser de son mémoire, se chargea d'acquitter les frais d'une maison que Krespel ferait bâtir absolument à

sa convenance. Le prince voulait même payer un terrain dans l'emplacement qu'il plairait à Krespel de choisir; mais celui-ci déclina cette offre, ayant résolu de faire bâtir sa maison dans un jardin à lui, situé aux portes de la ville dans une exposition des plus agréables.

Il commença par acheter tous les matériaux nécessaires et les fit transporter à cet endroit. Dès ce moment on le vit chaque jour, et du matin et soir, avec son bizarre costume (qu'il avait du reste confectionné lui-même, d'après certains principes particuliers,) éteindre la chaux, passer le gravier au sas, ranger les moëllons en tas réguliers, etc., etc. Il n'avait consulté aucun architecte, il n'avait songé à tracer aucun plan. Un beau jour néanmoins, il alla trouver un honnête maître maçon, et le pria de se rendre le lendemain, au point du jour, à son jardin, avec ses garçons, ses ouvriers et force manœuvres, pour ériger sa maison. Le maître maçon demanda naturellement à voir le devis, et ne fut pas peu surpris d'entendre Krespel lui répondre que cela était tout-à-fait superflu, et que tout s'arrangerait aussi bien que possible. Quand le maître arriva le lendemain matin sur les lieux avec ses gens, il trouva un fossé tracé en carré régulier, et Krespel lui dit : « Voici où il faut établir les fondations de ma maison, et je vous prierai ensuite d'élever les quatre murailles jusqu'à ce que je dise : C'est assez ! — Sans fenêtre ? sans portes ? sans murs de refend ? demanda le maçon, comme épouvanté de la folie de Krespel. —Comme je viens de vous le dire, mon brave homme,

répliqua Krespel tranquillement, le reste viendra plus tard. » La promesse d'une riche récompense put seule déterminer le maître maçon à entreprendre cette construction singulière; mais œuvre du métier ne fut jamais plus joyeusement accomplie, car ce fut au milieu de rires continuels que les ouvriers, sans quitter la place et abondamment défrayés du boire et du manger, exhaussèrent les quatre murailles avec une rapidité surprenante, jusqu'à ce qu'un jour Krespel cria : « Halte ! » — Aussitôt les battes et les pioches se turent, les ouvriers descendirent des échafaudages, et rangés autour de Krespel, tous paraissaient demander avec leur air railleur : « Eh bien ! comment va-t-il s'y prendre à présent? — Place ! » s'écria Krespel, et il courut à un bout du jardin, puis, à pas lents, il marcha droit vers son bâtiment carré : arrivé près du mur, il secoua la tête d'un air mécontent ; il courut à un autre coin du jardin, marcha de nouveau sur le bâtiment, et fit la même pantomime. Il répéta encore plusieurs fois cette manœuvre, jusqu'à ce qu'enfin, accourant de manière à se casser le nez contre le mur, il cria de toutes ses forces : « Arrivez, arrivez, vous autres ! ici une porte, perçez-moi une porte ici ! » Il donna la longueur et la largeur exactes en pieds et en pouces, et l'on fît ce qu'il demandait. Alors il entra dans le bâtiment, et sourit d'un air satisfait à la remarque du maître maçon que les murs avaient juste la hauteur d'une maison de deux bons étages. Krespel se promenait de long en large dans l'espace intérieur, les maçons armés de pioches et de marteaux der-

rière lui, et à mesure qu'il s'écriait : « Une fenêtre ici ! six pieds de haut, quatre de large ; — là-bas une petite fenêtre ! trois pieds de haut, deux de large, » on les perçait aussitôt.

Ce fut justement pendant cette opération que j'arrivai à H...., et c'était un spectacle fort divertissant que de voir plusieurs centaines de curieux attroupés en dehors du jardin, et poussant de grands cris de joie, quand les pierres volaient tout-à-coup et quand une nouvelle fenêtre apparaissait là où on ne l'aurait nullement soupçonné. Krespel agit de la même manière pour tout le reste de la maison, en faisant exécuter au moment, d'après son inspiration soudaine, les ouvrages nécessaires à son achèvement.

La bizarrerie de l'entreprise, la conviction acquise qu'en définitive les choses s'étaient arrangées mieux qu'on ne devait s'y attendre, et surtout la libéralité de Krespel, qui lui était peu onéreuse à la vérité, entretinrent la bonne humeur de son monde. Toutes les difficultés, que devait occasionner cette manière de bâtir aventureuse, furent donc surmontées, et l'on vit en peu de temps tout-à-fait achevée une maison de l'aspect le plus étrange à l'extérieur ; car pas une fenêtre n'était semblable à une autre, et de tout le reste à l'avenant : mais sa distribution intérieure causait l'impression la plus satisfaisante. Tous ceux qui la visitèrent le proclamaient, et j'en fus convaincu moi-même quand Krespel, après une connaissance plus intime entre nous, m'y introduisit.

Jusqu'à ce moment, je n'avais pas encore entretenu cet homme singulier. Son édifice l'occupait à un tel point, qu'il s'abstint de venir dîner les mardis chez le professeur M***, suivant son habitude, et que même il lui fit répondre, sur son invitation expresse, qu'il ne ferait point un pas hors de chez lui avant la fête d'inauguration de sa nouvelle maison. Tous ses amis et connaissances s'attendaient à un repas de cérémonie. Mais Krespel n'avait invité personne que la réunion des maçons, compagnons, apprentis et manœuvres qui avaient travaillé à sa maison. Il les traita avec la dernière recherche. Des gâcheux de plâtre dévoraient à belles dents de succulents pâtés de perdrix, des garçons charpentiers écharpaient avec délices des râbles de faisans rôtis, et d'affamés manouvriers se servaient sans façon eux-mêmes les morceaux les plus fins d'exquis ragoûts truffés. Le soir, leurs femmes et leurs filles se joignirent à eux, et l'on ouvrit un grand bal. Krespel valsa avec plusieurs femmes de maitres maçons, puis il prit place au milieu des musiciens, et, le violon en main, dirigea l'orchestre jusqu'au jour.

Le mardi d'après cette fête, qui fit valoir Krespel comme un ami du peuple, je le rencontrai enfin, à ma grande joie, chez le professeur M***. On ne peut rien imaginer de plus surprenant que la manière d'être de Krespel. Gauche et raide dans ses mouvements, je craignais à chaque instant qu'il ne heurtât quelque chose ou ne commît une maladresse. Il n'en fut rien cependant, et on le savait d'avance, car la maitresse de la maison ne s'émut pas le moins du

monde en le voyant tournoyer précipitamment près d'une table chargée de porcelaines du plus grand prix, ni en le voyant se démener à côté d'une glace superbe qui touchait au plancher, et s'emparer même d'un vase à fleurs admirablement peint qu'il agitait en l'air comme pour en faire refléter les couleurs. En général, Krespel examina avec une scrupuleuse attention, en attendant le dîner, tout ce qui était dans le salon du professeur ; il détacha même un tableau du mur et le remit en place en grimpant sur un fauteuil ; il parla beaucoup et avec feu. Tantôt (ce fut surtout remarquable durant le dîner) il sautait brusquement d'un sujet à un autre, tantôt il ne pouvait se détacher d'une idée, y revenant à mille reprises, tombant dans des erreurs multipliées, et ne pouvant retrouver le fil de ses pensées jusqu'à ce qu'autre chose le frappât plus vivement. Sa voix était tantôt rauque et criarde, tantôt sourde, psalmodique et traînante, mais jamais sur le ton convenable à ce que Krespel disait.

Il fut question de musique ; on faisait l'éloge d'un nouveau compositeur : Krespel sourit et dit de sa voix basse et chantante : « Que je voudrais donc que Satan emportât sur ses ailes noires le maudit griffonneur de notes à dix mille millions de toises au fond des enfers ! » — Puis il s'écria avec transport et d'une voix effroyable : « C'est un ange du ciel ! tout en elle est harmonie, musique divine ! — la lumière et l'astre du chant ! » — En même temps ses yeux se gonflaient de larmes. Il fallait se rappeler qu'une heure auparavant on avait parlé d'une

cantatrice fort célèbre. — On servit un rôti de lièvre : j'observai que Krespel mettait soigneusement les os à part sur son assiette, et qu'il demanda compte des pattes du lièvre, que la petite fille du professeur, enfant de cinq ans, lui apporta en souriant familièrement. Les enfants, du reste, avaient déjà considéré pendant le dîner le conseiller d'un air très-amical ; à la fin ils se levèrent et s'approchèrent de lui, non sans une respectueuse timidité, et à la distance de trois pas. Que va-t-il se passer? pensais-je en moi-même. — On apporta le dessert. Alors le conseiller tira de sa poche un coffret qui renfermait un petit tour en acier; il l'assujettit à la table, et se mit à tourner dans les os du lièvre, et avec une adresse et une promptitude incroyables, toutes sortes de petites boites, de billes et de tabatières fort exiguës, que les enfants reçurent tout joyeux. Au moment de quitter la table, la nièce du professeur demanda : « Que devient donc notre Antonie, cher conseiller ? » Krespel fit une grimace comme quelqu'un qui mord une orange amère, et qui veut pourtant se donner l'air d'avoir goûté un fruit savoureux. Mais bientôt sa figure prit une expression courroucée affreuse à voir, et je lus dans son étrange sourire l'empreinte d'une ironie presque diabolique : « Notre... notre chère Antonie? » demanda-t-il d'une voix trainante et désagréablement modulée.— Le professeur se hâta d'intervenir ; au coup-d'œil de reproche qu'il lança à sa nièce, je sentis qu'elle venait de toucher une corde qui devait résonner d'une manière pénible pour Krespel. « Comment vont les violons ? »

demanda le professeur gaîment en serrant les mains du conseiller dans les siennes. Le visage de Krespel s'éclaircit aussitôt, et il répondit avec sa voix forte : « Parfaitement, professeur. J'ai commencé aujourd'hui à mettre en pièces l'excellent violon d'*Amati*, qu'un heureux hasard a fait tomber entre mes mains, comme je vous l'ai dernièrement raconté. J'espère qu'Antonie aura soigneusement démonté le reste. — Antonie est une bonne fille, dit le professeur. — Oui vraiment, c'est une bonne fille, » s'écria le conseiller; et, se retournant brusquement, il saisit son chapeau et sa canne et s'élança précipitamment par la porte. Je remarquai dans un miroir qu'il avait les yeux baignés de larmes.

Dès que le conseiller fut parti, je pressai le professeur de m'apprendre quels rapports avait Krespel avec les violons et surtout avec Antonie.

« Ah ! dit le professeur, le conseiller, qui est un homme tout-à-fait merveilleux, fait aussi des violons, et il ne montre pas moins d'extravagance en cela que dans tout le reste. — Il fait des violons ! répétai-je tout étonné. — Oui, continua le professeur, Krespel confectionne, de l'avis des connaisseurs, les meilleurs violons que produise notre époque. Autrefois quand il avait réussi dans son travail, on était libre de faire usage de l'instrument ; mais, depuis quelque temps, il a tout-à-fait changé de méthode. Dès qu'il a terminé un violon, il en joue pendant une heure ou deux, et cela avec un talent des plus rares, avec l'expression la plus entraînante, et puis il l'accroche auprès des autres, pour n'y plus jamais

toucher et sans permettre que personne s'en serve. S'il sait où trouver quelques violons d'anciens maitres célèbres, le conseiller les achète, quel que soit le prix qu'on en demande. De même qu'avec ses violons, il n'en joue qu'une seule fois, et ensuite les démonte, afin d'examiner scrupuleusement leur structure intérieure; et s'il n'y trouve pas ce qu'il y cherche d'après ses idées, il en jette les morceaux avec dépit dans une grande caisse qui est déjà pleine de débris de violons démontés.

— « Mais Antonie ? demandai-je avec vivacité. — Quant à cela, reprit le professeur, il y aurait de quoi me faire prendre en haine le conseiller, si je n'étais convaincu, en raison du caractère de Krespel, éminemment bon et même enclin à la faiblesse, qu'il y a nécessairement quelque mystère à ce sujet. Il y a plusieurs années, quand le conseiller vint habiter cette ville, il vivait en anachorète avec une vieille gouvernante dans une maison obscure de la rue de ..... Bientôt il excita par ses singularités la curiosité des voisins. Aussitôt qu'il s'en fut aperçu, il chercha et se fit des connaissances. Ainsi que chez moi, on s'accoutuma partout à lui, au point qu'il devint presque indispensable. Malgré sa rudesse apparente, les enfants eux-mêmes finirent par l'aimer, sans cependant lui devenir à charge; car, en dépit de leur sympathie, ils conservent pour lui une certaine vénération craintive qui le préserve de leurs importunités. Vous avez pu voir aujourd'hui par quelles séductions il sait gagner leur amitié. On le croyait partout un vieux garçon, et il ne songeait

point à s'en défendre. — Après quelque temps de séjour ici, il partit subitement, personne n'a su pour quel endroit, et il revint plusieurs mois après. Le lendemain au soir de son retour, on vit les croisées de Krespel éclairées d'une façon inusitée : cette première circonstance donna l'éveil à l'attention des voisins ; mais bientôt la voix merveilleusement belle d'une femme accompagnée par un piano se fit entendre ; puis l'on distingua le son d'un violon qui luttait avec la voix de vigueur et d'expression. On reconnut aussitôt que c'était le conseiller qui jouait. Moi-même je me mêlai à la foule nombreuse que l'admirable concert avait réunie devant la maison du conseiller, et je dois vous avouer qu'auprès de cette voix et de la magie de son accentuation, le chant des cantatrices les plus renommées que j'aie entendues me semblait fade et dénué d'expression. Jamais je n'avais conçu l'idée de sons pareils si longuement soutenus, de ces roulades empruntées au rossignol, de ces gammes ascendantes et descendantes, de cet organe, enfin, tantôt vibrant avec l'énergie et la sonorité des sons de l'orgue, tantôt n'émettant qu'un souffle à peine perceptible et d'une suavité sans égale. Il n'y avait personne qui ne fût sous le charme du plus doux enchantement, et ce profond silence ne fut troublé que par de légers soupirs lorsque la voix se tut. Il pouvait être déjà minuit, quand on entendit le conseiller parlant avec une violence extrême ; une autre voix d'homme paraissait, à en juger par ses inflexions, lui adresser des reproches ; et une jeune fille se plaignait par intervalles en paroles

entrecoupées. Le conseiller criait toujours plus fort, jusqu'à ce qu'enfin il tomba dans cet accent traînant et psalmodique que vous connaissez. Un cri perçant de la jeune fille l'interrompit, puis il se fit un morne silence, puis tout à coup l'on entendit du fracas dans l'escalier. Un jeune homme se précipita en sanglottant hors de la maison et se jeta dans une chaise de poste attelée à quelque distance, et qui partit rapidement. — Le lendemain le conseiller se montra, et il avait une contenance sereine; mais personne n'eut le courage de l'interroger sur les événements de la nuit précédente. Cependant sa gouvernante questionnée révéla que le conseiller avait amené avec lui une charmante et jeune fille qu'il appelait Antonie, et que c'était elle qui avait si bien chanté; qu'un jeune homme les avait aussi accompagnés, qui montrait pour Antonie une grande tendresse, et devait, sans doute, être son fiancé; mais que l'absolue volonté de Krespel l'avait contraint à un départ immédiat. Les rapports d'Antonie avec le conseiller sont jusqu'ici un secret; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il tyrannise la pauvre enfant de la façon la plus odieuse. Il la surveille comme le docteur Bartholo sa pupille dans le *Barbier de Séville*, à peine ose-t-elle se montrer à la croisée. Si quelquefois, cédant à d'instantes prières, il la conduit en société, il tient fixés sur elle des yeux d'Argus, et ne souffre pas absolument qu'on fasse entendre en sa présence la moindre note de musique, et encore bien moins qu'Antonie chante elle-même, ce qu'il lui interdit, au reste, même chez lui. Aussi le chant

d'Antonie, à ce concert nocturne, est devenu dans le public une tradition qui émeut l'âme et l'imagination d'un enthousiasme sans pareil, et il n'est pas rare que ceux même qui ne l'ont pas entendu disent ici, après le début de quelque cantatrice : « Qu'est-ce que ce glapissement banal ? Antonie seule sait chanter ! » —

Vous savez combien j'ai l'esprit vivement frappé de toutes ces choses fantastiques, et vous pouvez imaginer s'il me parut important de faire la connaissance d'Antonie. J'avais déjà souvent recueilli moi-même dans le public ces propos sur le chant de la jeune fille, mais je ne soupçonnais pas que la merveilleuse Antonie fût dans la ville et en la puissance de ce fou de Krespel, comme entre les mains d'un magicien tyrannique. La nuit suivante, j'entendis naturellement en rêve le chant d'Antonie, qui me suppliait de la manière la plus touchante de venir à son secours, et cela dans un magnifique *adagio* que, par une illusion ridicule, je croyais avoir composé moi-même. Je fus donc bientôt résolu à pénétrer, nouvel Astolfe, dans la maison de Krespel, comme dans le palais enchanté d'Alcine, pour délivrer la reine du chant de son odieuse captivité.

Tout se passa autrement que je ne l'avais supposé; car à peine eus-je vu le conseiller deux ou trois fois, et causé avec lui de la meilleure structure des violons qu'il m'invita de lui-même à venir le visiter chez lui; je n'y manquai pas, et il me fit voir sa riche collection de violons. Il y en avait bien trente d'accrochés dans un cabinet. Un d'eux, entre tous,

qui se distinguait par tous les caractères de la plus haute ancienneté (manche à tête de lion sculptée, etc.), était suspendu à une plus grande élévation, et une couronne de fleurs, dont il était surmonté, semblait le désigner comme le roi des autres. « Ce violon, dit Krespel, après que je l'eus interrogé à ce sujet, est l'œuvre rare et merveilleuse d'un maître inconnu, probablement contemporain de Tartini; je suis persuadé qu'il y a dans sa structure intérieure quelque chose de particulier, et qu'en le démontant, je découvrirais la clef du problème dont je poursuis depuis long-temps la solution. Mais.... moquez-vous de moi si vous voulez, mais cet objet inanimé, auquel je ne communique la vie et le son qu'à ma volonté, m'adresse souvent de lui-même un mystérieux langage; et, lorsque j'en jouai pour la première fois, il me semblait que mon rôle était celui du magnétiseur, dont l'influence provoque, chez le sujet somnambule, la révélation orale de ses propres sensations intimes. Ne croyez pas que j'aie la folie d'ajouter foi le moins du monde à de semblables observations; mais il est pourtant bien étrange que je n'aie jamais pu prendre sur moi de démonter cette sotte et inerte machine. Je me félicite toutefois d'y avoir renoncé; car depuis qu'Antonie est avec moi, je lui joue, de temps en temps, quelque chose sur cet instrument.—Antonie éprouve du plaisir à l'entendre...., un vif plaisir! » Le conseiller prononça ces mots avec un attendrissement visible; cela m'encouragea à lui dire : « O mon excellent monsieur le conseiller, ne voudriez-vous pas

en jouer devant moi ? » Mais Krespel prit son air aigre-doux, et dit de sa voix trainante et cadencée : « Non ! mon très-cher monsieur l'étudiant. » — La chose en resta là. Il me fallut continuer à examiner avec lui toutes sortes de raretés, puériles pour la plupart ; enfin, il chercha dans une petite boite, et en tira un papier plié, qu'il me mit dans la main, en me disant avec beaucoup de solennité : « Vous êtes un ami de l'art : acceptez ce don comme un souvenir bien cher, qui doit vous être à jamais précieux par-dessus tout. » En disant cela, il me poussa doucement du côté de la porte, et sur le seuil il m'embrassa. Dans le fait, c'était me mettre hors de chez lui d'une manière symbolique. En ouvrant le papier je trouvai un petit morceau d'une quinte, long d'un huitième de pouce à peu près, et le papier portait cette étiquette : « Morceau de la quinte dont feu Stamitz avait monté son violon, lorsqu'il donna son dernier concerto. »

Le congé impoli que je reçus, après avoir fait mention d'Antonie, semblait devoir me confirmer dans l'idée que je ne la verrais peut-être jamais. Mais il n'en fut pas ainsi : car, à ma seconde visite au conseiller, je trouvai Antonie dans la chambre l'aidant à l'assemblage des pièces d'un violon. L'extérieur d'Antonie ne causait pas, au premier abord, une forte impression, mais insensiblement il devenait impossible de détourner ses regards de l'œil bleu et des lèvres rosées de cette figure, empreinte d'une grâce et d'une délicatesse extraordinaires. Elle était très-pâle ; mais, disait-on quelque chose

de piquant et de spirituel, aussitôt avec un doux sourire un vif incarnat se répandait sur ses joues, qui n'en gardaient, hélas! qu'un instant la mourante lueur. Je m'entretins avec Antonie en toute liberté, et je ne remarquai absolument rien dans Krespel de ces regards d'Argus que lui avait attribués le professeur. Il demeura, au contraire, constamment dans son état habituel, et même il paraissait satisfait de nous voir converser ensemble. Il arriva donc que mes visites au conseiller devinrent plus fréquentes, et que l'habitude réciproque de nous voir communiqua à notre petit cercle en trois personnes certain charme délicieux qui nous procurait un intime plaisir.

Le conseiller avec ses singularités me réjouissait toujours autant; mais ce n'était en réalité que la société d'Antonie qui m'attirait par une séduction irrésistible, et me faisait supporter maintes choses auxquelles, sans cela, impatient comme je l'étais alors, j'aurais eu hâte de me soustraire. Dans l'originalité et la bizarrerie du conseiller, il ne se mêlait, en effet, que trop souvent des circonstances insipides et contrariantes; mais ce qui me déplaisait surtout, c'était, chaque fois que j'amenais la conversation sur la musique, et particulièrement sur le chant, de le voir m'interrompre avec son sourire diabolique et son accent traînant et insupportable, pour mettre sur le tapis quelque propos complètement hétérogène et presque toujours des plus triviaux. Au mécontentement plein d'amertume qui se peignait alors dans les yeux d'

nai aisément que cela n'avait pour but que de me détourner de l'inviter à chanter; je ne me rebutai pas. Les obstacles que m'opposait le conseiller accrurent mon courage et ma résolution de les vaincre. J'avais besoin d'entendre le chant d'Antonie pour échapper aux tourments dont me rendaient le jouet de vaines suppositions et mes rêves à ce sujet.

Un soir, Krespel était d'une humeur tout-à-fait réjouie; il venait de démonter un vieux violon de Crémone, et avait trouvé l'âme inclinée d'une demi-ligne de plus qu'à l'ordinaire. Découverte inappréciable et d'une importance majeure pour la pratique! Je réussis à l'échauffer au sujet de la vraie manière de jouer du violon. L'exécution des célèbres et dignes virtuoses, que citait Krespel pour les avoir entendus, amena tout naturellement la remarque qu'aujourd'hui le chant, au contraire, se modelait sur les roulades prétentieuses et les traits heurtés des instrumentistes. « Quoi de plus absurde? m'écriai-je, en m'élançant de ma chaise au piano et l'ouvrant avec promptitude, quoi de plus absurde que ces procédés bizarres qui, loin d'être de la musique, ressemblent au bruit que font des pois renversés par terre? » Là-dessus, je répétai, en les accompagnant de quelques méchants accords, plusieurs de ces finales modernes, qui courent par bonds et traverses, bourdonnant à l'oreille comme une toupie vigoureusement lancée. Krespel riait [illegible] s'écria : « Ha! ha! il me semble en-[illegible] [illegible]anisés, ou nos Allemands

italianisés chantant un air de Pucitta ou de Portogallo, ou de quelqu'autre *maestro di capella*, ou plutôt *schiavò d'un primo uomo*[2]. »Voici le moment! pensai-je. « N'est-ce pas, dis-je en me tournant vers Antonie, n'est-ce pas? Antonie ne connaît rien de cette manière de chanter? » et en même temps, j'entonnai un air admirable et passionné du vieux Leornardo Leo. Les joues d'Antonie se colorèrent soudainement, ses yeux ranimés étincelèrent d'un céleste éclat; elle s'élança près du piano, elle ouvrit les lèvres..... Mais, au même instant, Krespel la poussa en arrière, et, me prenant par les épaules, il me cria d'une voix aiguë de *tenore* : « Mon ami! — mon ami! — mon ami! » — et il continua de son ton chantant et avec une contenance polie et révérencieuse en me tenant par la main : « Sans doute, mon digne et respectable monsieur l'étudiant, cela choquerait toutes les convenances et les bons usages, si j'exprimais hautement et sans réserve le désir que Satan vous tordît bien doucement le cou de ses griffes brûlantes, et qu'il vous expédiât ainsi au plus tôt votre compte; mais à part cela, vous conviendrez, mon très-cher, qu'il fait considérablement sombre, et, comme il n'y a point aujourd'hui de lanterne allumée, vos chers petits os courraient risque d'être endommagés, quand même je ne vous jetterais pas précisément par les escaliers. Rentrez donc gentîment au logis, et gardez un souvenir bénévole de votre véritable ami, s'il arrivait que.... comprenez-vous bien? — que vous ne le trouvassiez dorénavant jamais chez lui. » — A ces mots, il m'embrassa et me fit

reculer, enlacé dans ses bras, et en tournoyant jusqu'en dehors de la porte, de telle façon que je ne pus jeter sur Antonie un seul regard d'adieu.

Vous avouerez que dans ma position il n'était pas possible de bâtonner le conseiller, ce qui aurait dû cependant arriver. Le professeur me railla beaucoup et assura que j'avais cette fois gâté, pour toujours, mes relations avec le conseiller. Quant à faire l'*amoroso* langoureux, et à jouer devant les fenêtres d'Antonie le rôle de coureur d'aventures, Antonie m'était trop chère pour cela, je dirais presque trop sacrée. Je quittai H..... le cœur déchiré; mais, comme il arrive presque toujours, les vives couleurs de ce tableau fantastique pâlirent peu à peu, et l'image d'Antonie, — oui, même le chant d'Antonie, ce chant que je n'avais jamais entendu, dormaient dans les profonds replis de mon âme, d'où s'échappait souvent, néanmoins, telle qu'une lueur parfumée, une sensation consolatrice et délicieuse.

Deux ans après, j'étais établi à B...., lorsque j'entrepris un voyage dans l'Allemagne méridionale. Les tours de H..... s'élevaient dans le vaporeux crépuscule du soir. A mesure que j'approchais, un sentiment inexprimable de pénible anxiété s'empara de moi, j'avais un poids sur la poitrine, je ne pouvais plus respirer; il me fallut descendre de la voiture. Mais cette oppression augmenta jusqu'à produire la souffrance physique. Bientôt je crus entendre un chant mesuré retentir dans l'air. — Les tons devinrent plus distincts, et je discernai des voix d'hom-

mes qui entonnaient un chant sacré. — Qu'est-ce que cela? qu'est-ce que cela? » m'écriai-je, frappé comme de l'atteinte d'un brûlant coup de poignard. — « Ne le voyez vous pas? répondit le postillon qui était à mes côtés, ne le voyez-vous pas? là-bas, dans le cimetière, quelqu'un qu'on enterre. » En effet, nous dominions le cimetière, et je vis un cercle de gens vêtus de noir autour d'une fosse qu'on était en train de combler. Les larmes jaillirent de mes yeux, il me semblait qu'on enterrait là-bas tout un monde de joie et de bonheur. En descendant avec célérité la pente de la colline, je perdis de vue le cimetière, le chœur se tut, et je rencontrai, à peu de distance de la porte de la ville, des personnes en deuil qui revenaient de l'enterrement. Le professeur donnant le bras à sa nièce, tous deux en grand deuil, passa tout près de moi sans me remarquer. La jeune fille tenait son mouchoir sur son visage inondé de pleurs.

Je ne pus me résoudre à pénétrer dans la ville. J'envoyai mon domestique avec la voiture à l'auberge accoutumée, et je courus vers la demeure que je connaissais bien, pour me délivrer, par mon propre témoignage, de cette impression de tristesse, qui peut-être n'avait que des causes purement physiques, comme l'échauffement du voyage, etc. — Dans une avenue du jardin conduisant à un pavillon d'agrément, le spectacle le plus singulier s'offrit à ma vue. Le conseiller Krespel était conduit par deux hommes en deuil, auxquels il paraissait vouloir échapper en faisant les sauts les plus extraordi-

naires. Il portait, comme de coutume, son habit gris, de forme étrange et taillé de ses propres mains. Seulement, du petit chapeau tricorne, qu'il avait enfoncé martialement sur une oreille, pendait un très-long crêpe flottant à l'aventure. Il avait agrafé, autour de son corps, un ceinturon d'épée noir; mais, au lieu d'épée, il y avait passé un long archet de violon. Un froid glacial parcourut mes membres. — Il est fou! pensai-je en le suivant à pas lents. Ces hommes conduisirent le conseiller jusqu'à sa maison; là, il les embrassa en riant aux éclats; ils le quittèrent, et alors son regard tomba sur moi, qui me trouvais tout près de lui. Il me regarda longtemps fixement, puis il s'écria d'une voix sourde :

« Soyez le bien-venu, monsieur l'étudiant! vous êtes de ceux qui comprennent, vous! »

— A ces mots, il me saisit par le bras, m'entraîne dans la maison, monte l'escalier et m'introduit dans la chambre où étaient pendus ses violons. Tous étaient recouverts d'un crêpe noir. Le violon de l'ancien maître avait disparu. A sa place était une couronne de cyprès. — Je compris ce qui était arrivé : « Antonie! ah, Antonie! » m'écriai-je dans un affreux désespoir. Le conseiller se tenait près de moi, immobile et les bras croisés. Je montrai du doigt la couronne de cyprès. — « Lorsqu'elle mourut, dit le conseiller d'une voix étouffée et solennelle, lorsqu'elle rendit le dernier soupir, l'âme de ce violon se brisa avec un craquement horrible, et la table d'harmonie se déchira complètement. Le fidèle instrument ne pouvait vivre qu'avec elle et

par elle ! il a été enterré avec elle, il est près d'elle dans la tombe. » — Profondément ému, je tombai sur un siége. Mais le conseiller commença à entonner, d'une voix rauque, une chanson des plus gaies, et c'était vraiment un affreux spectacle que de le voir, en même temps, sauter à cloche-pied autour de la chambre, tandis que le crêpe de son chapeau, qu'il n'avait pas quitté, tournoyait avec lui et frôlait les violons accrochés au mur. Je ne pus retenir un cri perçant, lorsque ce crêpe, à une pirouette rapide du conseiller, vint à passer sur ma tête ; il me semblait qu'il allait m'envelopper tout entier et m'entraîner dans le sombre et redoutable abîme de la folie. Le conseiller s'arrêta alors, et de sa voix chantante : « Mon petit ami ! dit-il, — mon petit ami ! — pourquoi cries-tu de la sorte ? aurais-tu vu l'ange de la mort ! cela précède toujours la cérémonie ! » — Et puis il s'avança au milieu de la chambre, saisit violemment l'archet pendu à son ceinturon, l'éleva des deux mains au-dessus de sa tête, et le rompit si furieusement, qu'il le fit voler en mille éclats. Krespel se mit à rire très-fort et s'écria : « Maintenant la baguette fatale est brisée sur moi, n'est-ce pas, mon cher enfant ? qu'en penses-tu ? Plus rien ! plus rien ! maintenant je suis libre, — libre, me voici libre ! — vivat ! je suis libre ! — maintenant je ne fabrique plus de violons ! — plus de violons, vivat ! plus de violons [3]. » — Le conseiller chantait ces paroles sur une cadence d'une gaité infernale, en faisant toujours des cabrioles à cloche-pied.

Plein d'horreur, je voulais m'enfuir ; mais le con-

seiller me retint de force en me disant avec le plus grand calme : « Restez, monsieur l'étudiant! ne prenez pas ces épanchements de la douleur, qui me déchire avec des tortures inouies, pour de la folie; mais tout cela n'arrive que parce que je me suis fait, il y a quelque temps, une robe de chambre dans laquelle je voulais avoir l'air du destin,... de Dieu! » — Le conseiller continua à débiter des propos extravagants et horribles, jusqu'à ce qu'enfin il tombât d'épuisement. A mes cris, accourut sa vieille gouvernante, et j'éprouvai du soulagement à respirer le grand air hors de cette maison.

Je ne doutai pas un instant que Krespel ne fût devenu fou; toutefois le professeur soutenait le contraire. — « Il y a certains hommes, disait-il, auxquels la nature ou une circonstance particulière ont retiré le voile sous lequel nous autres nous commettons nos folies, sans provoquer le même scandale. Ils ressemblent à ces insectes à la peau transparente que fait paraître difformes le jeu actif et visible de leurs muscles, quoique tout s'adapte à sa place et forme un ensemble régulier.

» Ce qui en nous ne sort pas du domaine de la pensée, chez Krespel se transforme tout en action. L'ironie amère qui assiège notre esprit sous le joug des préoccupations matérielles, Krespel la manifeste par ses folles grimaces et ses sauts périlleux. Mais c'est là sa sauve-garde. Ce qui provient de l'essence terrestre, il le rend à la terre; mais le principe divin, il sait le conserver, et je crois son intellect intime fort sain, malgré cette folie apparente et ses

caractères explicites. La mort subite d'Antonie doit assurément l'avoir frappé. Néanmoins, je parie que le conseiller reprendra, dès demain, son allure routinière, comme l'âne qui rentre dans l'ornière favorite en dépit de tout. » — La prédiction du professeur se réalisa presqu'entièrement. Le jour suivant le conseiller se montra le même que d'habitude; seulement il déclara qu'il ne fabriquerait plus de violons et ne jouerait plus sur aucun.

J'ai su depuis qu'il avait tenu parole.

Les réflexions du professeur m'affermirent dans ma conviction intérieure que les rapports d'Antonie avec le conseiller, tenus secrets avec tant de soin, et que sa mort même, devaient cacher un méfait odieux et faire peser sur la conscience de Krespel un remords incurable. Je résolus de ne pas quitter H..... sans lui reprocher le crime que je soupçonnais; je voulais l'ébranler jusqu'au fond de l'âme et lui arracher ainsi l'aveu de cet horrible forfait. Plus j'y réfléchissais, plus il me paraissait évident que cet homme devait être un scélérat; et plus véhémente, plus pathétique se formulait en moi l'allocution que je me proposais de lui faire, au point qu'elle prit ainsi d'elle-même les développements et tous les caractères d'un vrai chef-d'œuvre de rhétorique. Monté de la sorte, et encore dans le feu du transport, je courus chez le conseiller. Je le trouvai occupé à tourner des jouets d'enfants avec un visage calme et riant. « Comment! m'écriai-je en l'abordant, comment peut-il y avoir un seul moment de paix dans votre âme, au souvenir de l'action épouvantable

qui doit vous ronger comme une morsure de serpent! »

Le conseiller me considéra d'un air étonné, et mettant son outil de côté il me demanda : « Que voulez-vous dire, mon cher? — ayez la complaisance de vous asseoir sur cette chaise. » — Mais je continuai avec feu, m'échauffant toujours davantage, et je l'accusai hautement d'avoir tué Antonie en le menaçant de la vengeance du ciel. En ma qualité d'homme de loi récemment investi, et plein de ma vocation, j'allai même jusqu'à lui certifier que j'userais de tous les moyens pour découvrir les traces de son crime et le livrer aux mains de la justice humaine. J'avoue que je fus un peu déconcerté quand, aprés m'avoir laissé achever ma virulente et pompeuse apostrophe, le conseiller, sans me dire un mot, me regarda fort tranquillement, comme s'il attendait que je continuasse de parler. J'essayai, il est vrai, de le faire, mais tout ce qui sortait de ma bouche était si incohérent et même si ridicule, que je m'empressai de garder le silence. Krespel jouissait de mon embarras, un sourire malin et ironique passa sur ses traits. Mais bientôt il devint très-grave et dit d'un ton solennel :

« Jeune homme, tu me regardes comme un fou, comme un insensé : je te pardonne, car nous sommes tous deux hôtes du même séjour de fous, et tu n'es irrité contre moi de ce que je crois être Dieu le père, que parce que toi-même tu te crois Dieu le fils. Mais comment oses-tu vouloir pénétrer dans une vie qui te fut étrangère, qui devait l'être, et as-tu

rêvé d'en surprendre les fils les plus secrets ? — Elle n'est plus : le secret a cessé ! » — Krespel se recueillit, se leva et parcourut la chambre à pas silencieux. Je me permis de lui demander, comme une grâce, des éclaircissements ; il me regarda en face, me prit par la main et me conduisit à la croisée dont il ouvrit les deux battants. Accoudé sur le balcon, le corps penché en dehors, et les regards tournés sur le jardin, il me raconta l'histoire de sa vie. — Lorsqu'il eut fini, je le quittai touché et confus.

Voici, en peu de mots, les circonstances qui concernaient Antonie.

Vingt ans auparavant, le désir, dégénéré en passion, de rechercher et de se procurer les meilleurs violons des vieux maîtres, conduisit le conseiller en Italie. A cette époque, il n'en faisait pas encore lui-même, ni ne s'occupait de les démonter. A Venise, il entendit la célèbre cantatrice Angela ***, qui brillait alors du plus vif éclat dans les premiers rôles, sur le théâtre de *San-Benedetto*. L'enthousiasme qu'elle inspira à Krespel ne s'adressa pas seulement à l'art que la *signora* Angela pratiquait, à la vérité, dans la perfection, mais bien aussi à sa beauté ravissante. Le conseiller rechercha la connaissance d'Angela, et, malgré toute sa rudesse, il parvint, surtout grâce à son jeu hardi et éminemment expressif sur le violon, à captiver entièrement ses faveurs. La liaison la plus intime eut pour résultat, en peu de semaines, un mariage qui demeura secret, parce qu'Angela ne voulait renoncer ni au théâtre, ni au nom qui désignait la cantatrice célèbre,

ni même y adjoindre le nom trop peu mélodieux de Krespel.

Krespel me décrivit, avec l'ironie la plus folle, de quelle façon inouie la *signora* Angela le tourmenta et le tortura dés qu'elle fut devenue sa femme. Tous les caprices, toutes les idées fantasques de toutes les *prime donne* réunies, avaient été, au dire de Krespel, concentrées dans le petit individu d'Angela. Lui arrivait-il de vouloir se mettre un peu sur la défensive? Angela envoyait à ses trousses une armée entière d'*abbati*, de *maestri*, d'*academici*, qui, ignorant sa véritable condition, le traitaient du plus insupportable, du plus incivil des amants, en lui reprochant de ne pas savoir se plier aux fantaisies de la *signora*. Après une scène de ce genre fort orageuse, Krespel s'était réfugié à la maison de campagne d'Angela, et il oubliait les tourments de la journée en improvisant sur son violon de Crémone. Mais, peu de temps après, la *signora*, qui l'avait suivi à la hâte, entra dans le salon. Elle était justement d'humeur à jouer la tendresse; elle vint, d'un œil doux et langoureux, embrasser le conseiller et puis reposa sa petite tête sur son épaule. Mais le conseiller, égaré dans le monde musical de ses accords, continuait à jouer de manière à faire résonner les murailles, et il arriva que sa main, armée de l'archet, toucha un peu rudement la *signora*. Elle se releva exaspérée : «*Bestia tedesca*[4] *!* » s'écria-t-elle; elle arracha le violon des mains du conseiller, et le brisa en mille morceaux sur le marbre de la table. Le conseiller resta un moment devant elle, tel qu'une

statue, pétrifié; mais, se réveillant soudain comme d'un rêve, il saisit la *signora* avec une force d'Hercule, la jeta par la fenêtre de sa propre maison de campagne, et se sauva, sans s'inquiéter du reste, à Venise, et de là en Allemagne.

Ce ne fut que quelque temps après, qu'il comprit ce qu'il avait fait. Bien qu'il sût que la croisée était à peine à cinq pieds d'élévation du sol, et qu'il vît encore clairement la nécessité d'avoir jeté la *signora* par la fenêtre dans les circonstances susdites, il se sentait pourtant poursuivi d'une pénible inquiétude, d'autant plus que la *signora* lui avait donné à entendre, assez clairement, qu'elle avait l'espérance d'être mère. Il osait à peine prendre des informations, et sa surprise fut extrême, lorsque, environ huit mois après, il reçut de sa chère moitié une lettre des plus tendres, dans laquelle, sans faire la moindre allusion à l'événement de la maison de campagne, elle lui annonçait la naissance d'une charmante petite fille, suppliant ardemment le *marito amato e padre felicissimo* [5] de vouloir bien revenir au plus tôt à Venise. Krespel n'en fit rien, mais il s'enquit, auprès d'un ami intime, des détails circonstanciés de l'aventure, et il apprit que la *signora*, dans cette occasion, était tombée mollement sur l'herbe, légère comme un oiseau, et que sa chute, ou plutôt son essor par la fenêtre n'avait eu d'autre résultat qu'un contre-coup purement psychologique ou moral. La *signora*, en effet, après l'héroïque procédé de Krespel, parut comme métamorphosée; il n'y avait plus chez elle la moindre trace de ses idées bizarres,

de ses humeurs et de ses emportements; bref, le *maestro* [6], qui était à l'œuvre pour le prochain carnaval, était l'homme le plus heureux du monde, parce que la *signora* était prête à chanter ses airs sans les dix mille corrections, auxquelles il aurait été contraint de se prêter antérieurement. Du reste, on avait de bonnes raisons, ajoutait son ami, pour tenir soigneusement caché le secret de la cure pratiquée sur Angela, sans quoi il ne se passerait plus de jours qu'on ne fit voler par les fenêtres quelques cantatrices.

Le conseiller fut vivement ému, il commanda des chevaux et monta en voiture. « Halte! s'écria-t-il tout à coup. — Comment! murmura-t-il en lui-même, n'est-il pas démontré qu'aussitôt que je l'aborde, le malin esprit reprend son influence et sa domination sur Angela? Après l'avoir déjà jetée par la fenêtre, que ferai-je maintenant en pareil cas? quel parti me reste! »

Il descendit de sa voiture, écrivit une lettre fort amicale à son épouse convalescente, la remerciant expressément des sentiments de tendresse qui la portaient à se glorifier, par-dessus tout, que la petite fille eût, ainsi que lui, une légère marque derrière l'oreille, et.... il resta en Allemagne. La correspondance continua avec une grande activité. Les assurances d'amour, les sollicitations, les plaintes sur l'absence de l'objet aimé, sur les désirs déçus, mille espérances, etc., etc., volaient et s'entrecroisaient de Venise à H...., et de H.... à Venise. Enfin Angela vint en Allemagne, et se distingua, comme on sait,

dans l'emploi de *prima donna*, sur le grand théâtre de F.... Quoiqu'elle ne fût plus absolument jeune, elle ravissait tout le monde par le charme irrésistible de son rare et merveilleux talent. Sa voix n'avait rien perdu de sa puissance.

Cependant Antonie avait grandi, et sa mère ne pouvait se lasser d'écrire au conseiller qu'Antonie promettait d'être un jour une cantatrice du premier ordre. Ce présage était confirmé d'ailleurs à Krespel par ses amis de F...., qui l'engageaient à venir dans cette ville pour admirer la réunion de deux sublimes cantatrices. Ils ne se doutaient pas quels rapports intimes existaient entre le conseiller et ces deux femmes. Krespel aurait, de bien grand cœur, voulu voir en réalité sa fille qui lui était si chère, et dont l'image lui avait, plus d'une fois, apparu en songe ; mais, dès qu'il pensait à sa femme, il se sentait tout troublé, et il finit par demeurer chez lui au milieu de ses violons démontés.

Vous aurez entendu parler du jeune compositeur B*** de F.... qui donnait de si grandes espérances, et qui nous priva tout-à-coup de ses productions, on ne sait pourquoi ; peut-être l'avez-vous connu lui-même ? — Eh bien, ce jeune homme devint éperdûment amoureux d'Antonie, et il proposa à sa mère, au cas où il serait payé de retour, d'approuver une union qui serait à la gloire et au profit de l'art. Angela avait donné son assentiment, et pour le conseiller, il consentait d'autant plus volontiers, que les compositions du jeune maître avaient trouvé grâce devant son jugement sévère. Krespel s'atten-

dait à recevoir la nouvelle de la conclusion du mariage, quand il lui parvint, au contraire, une lettre cachetée de noir, dont l'adresse était écrite par une main étrangère.

Le docteur R*** annonçait au conseiller qu'Angela était tombée dangereusement malade des suites d'un refroidissement gagné sur le théâtre, et qu'elle avait succombé dans la nuit même qui précédait le jour fixé pour les noces d'Antonie. Le docteur ajoutait qu'Angela lui avait confié que Krespel était son mari et le père d'Antonie; il l'engageait donc à se hâter de recueillir la pauvre jeune fille. — Bien que le conseiller fût vivement ému de la mort d'Angela, bientôt après, il lui sembla que sa vie était délivrée d'un principe de trouble et de contrariétés, et qu'il commençait, de ce moment, à respirer à l'aise. Il partit le même jour pour F....

Vous ne sauriez croire de quelle manière saisissante le conseiller me décrivit sa première entrevue avec Antonie. Dans la bizarrerie même de ses expressions, éclatait une puissance singulière d'effet dramatique, dont je ne suis pas capable de vous donner seulement l'idée. — Toute l'amabilité, toute la grâce d'Angela étaient échues à Antonie, mais abstraction faite de l'ombre de ses défauts. Nulle part ne se trahissait la moindre trace du pied fourchu. Le jeune fiancé se trouvait présent. Antonie, par une inspiration délicate et une justesse d'à propos qui surprit son père, extraordinaire dans ses sentiments les plus intimes, se mit à chanter un des motets du vieux

père Martini; elle savait qu'Angela chantait sans cesse cet air au conseiller dans les beaux jours de leurs amours. Krespel répandait des torrents de larmes; il n'avait jamais entendu chanter de la sorte, même Angela. Le timbre de la voix d'Antonie était tout particulier et étrange, il ressemblait tantòt au murmure de la harpe éolienne, tantòt au chant sonore du rossignol. Les tons en paraissaient ne pouvoir se développer dans l'espace trop étroit d'une poitrine humaine. Antonie rayonnante, brillant de plaisir et d'amour, chanta et rechanta tous ses plus beaux airs, et B*** jouait en même temps, comme l'enthousiasme seul peut en rendre capable. Krespel nageait d'abord dans le ravissement, puis il devint préoccupé, silencieux..., rêveur. Enfin, il se leva, pressa Antonie contre son cœur, et la conjurant à voix basse et étouffée : « Ne plus chanter, si tu m'aimes! dit-il, cela me fend le cœur; — j'ai peur... j'ai peur..., oh! ne chante plus!... »

« Non, disait le lendemain le conseiller au docteur R***, non! lorsque, pendant qu'elle chantait, deux taches d'un rouge vif se dessinèrent sur ses joues pâles, ce n'était plus une sotte ressemblance de famille...., c'était ce que je craignais. » — Le docteur, qui manifestait une vive inquiétude depuis le commencement de ce discours, répliqua : « Soit que cela provienne d'efforts trop précoces pour chanter, soit que la nature en soit la cause, Antonie est affectée d'un défaut organique dans la poitrine, et c'est précisément ce qui donne à sa voix cette portée prodigieuse et un son si extraordinaire, pour ainsi dire

Hoffmann, Conneries, publ. 22 9bre 1882 par E. Gammeter

inadmissible dans la sphère du chant humain. Mais aussi sa mort prochaine en serait la conséquence; car, si elle continue à chanter, je lui donne, tout au plus, encore six mois à vivre. »

Le conseiller se sentit déchiré intérieurement comme par mille coups de poignard. Il lui semblait voir un bel arbre, qui se parait pour la première fois d'une floraison magnifique, condamné à être scié à sa racine pour ne plus reverdir jamais. Sa résolution était prise, il révéla tout à Antonie, et lui proposa le choix entre ces deux partis : ou s'unir à son fiancé et céder à ses séductions et à celles du monde pour mourir bientôt; ou bien vivre encore de longues années, si elle voulait assurer à son père, dans ses vieux jours, une paix et un bonheur dont il n'a jamais joui jusque là. Antonie se jeta en sanglottant dans les bras de son père, il n'exigea pas d'autre explication, prévoyant bien toute l'amertume des moments qui suivraient. Il parla à son fiancé; mais, en dépit des serments que fit celui-ci de ne jamais permettre qu'un son musical sortît de la bouche d'Antonie, le conseiller était persuadé que B***, lui-même, ne pourrait pas résister à la tentation d'entendre Antonie chanter au moins un air de sa composition. Et le monde d'ailleurs, quand même il eût été prévenu du sort réservé à Antonie, n'aurait sans doute pas renoncé à ses prétentions; car le public musical, pour ce qui touche à ses jouissances, est une espèce égoïste et cruelle.

Le conseiller disparut avec Antonie de F.... et vint à H..... Le jeune B*** apprit leur départ avec

désespoir ; il se mit sur leurs traces, rejoignit le conseiller et arriva à H..... à la même heure. — « Le voir une seule fois et puis mourir ! dit Antonie suppliante. — Mourir ! — mourir ! » s'écriait le conseiller dans un violent transport. Un frémissement glacial le faisait tressaillir. — Sa fille ! le seul être au monde qui enflammât son cœur d'une joie qu'il n'avait jamais goûtée, qui, seule, le réconciliait avec la vie, songer à s'arracher violemment de son cœur ! Alors il résolut de laisser l'atrocité se consommer. — B*** dut se mettre au piano : Antonie chanta, Krespel jouait gaîment du violon jusqu'à ce que les taches rouges apparurent sur les joues de sa fille. Il ordonna alors d'interrompre ; mais, quand B*** prit congé d'Antonie, elle tomba subitement en jetant un cri aigu. « Je crus, me dit Krespel, qu'ainsi que je l'avais prévu, elle était réellement morte, et, comme je m'étais volontairement résigné aux plus grands malheurs, je demeurai très-calme et mon sang-froid ne se démentit pas. Je saisis par les épaules B***, qui, dans son saisissement, avait l'air hébêté et stupide, et je lui dis : (Le conseiller prit son ton de voix chantant,) Puisque, selon votre désir et votre volonté, digne et estimable maître de clavecin, vous avez réellement tué votre chère fiancée, vous pouvez à présent partir tranquillement ; à moins que vous ne daigniez attendre un peu, pour que je vous plonge dans le cœur ce brillant couteau de chasse, et pour que ma fille, qui, comme vous le voyez, pâlit excessivement, recouvre un peu de ses couleurs grâce à votre sang très-précieux. Courez

donc bien vite, et je ne promets pas de ne point lancer après vous cependant quelque lame bien affilée ! — Il faut bien qu'en parlant ainsi, ajouta Krespel en me regardant, j'aie eu l'aspect tant soit peu effrayant, car il s'arracha de mes mains avec le cri de la plus extrême frayeur, et s'élança d'un bond au bas de l'escalier. »

Quand le conseiller, après la fuite de B***, songea à relever Antonie, étendue sans connaissance, elle ouvrit les yeux avec un profond soupir, puis ils se refermèrent aussitôt comme ceux d'une mourante; alors Krespel éclata en gémissements violents. Le médecin, mandé par la gouvernante, qualifia l'état d'Antonie d'accident grave, mais nullement dangereux, et en effet, elle se rétablit même plus promptement que le conseiller n'avait osé l'espérer. Elle voua alors à Krespel l'amour filial le plus ardent; elle entrait dans ses goûts, dans ses caprices, dans ses idées de prédilection; elle l'aidait à démonter de vieux violons et à en ajuster de neufs. « Je ne veux plus chanter, je veux vivre tout entière pour toi ! » disait-elle souvent à son père avec un gracieux sourire, lorsque quelqu'un l'avait prié de chanter et qu'elle avait refusé. Toutefois le conseiller tâchait d'éviter les occasions de ce genre autant que possible, ce qui motivait sa répugnance à paraître avec elle en société, et son attention à éviter tout prétexte de musique. Il comprenait quel douloureux sacrifice devait s'imposer Antonie pour renoncer entièrement à l'art quelle avait exercé à un si haut degré de perfection.

Quand le conseiller, après avoir acheté ce merveilleux violon qu'il enterra avec Antonie, se préparait à le démonter, Antonie le regarda tristement, et le suppliant avec douceur : « Celui-là aussi ? » dit-elle. — Le conseiller lui-même ne savait pas quelle puissance inconnue l'obligea à laisser ce violon intact et à vouloir l'essayer. A peine eut-il donné les premiers accords, qu'Antonie s'écria avec joie : « Ah ! mais c'est moi ! — je chante encore. » En effet, les sons de cet instrument, argentins et semblables au timbre des cloches, avaient un caractère tout spécial et miraculeux ; parfois ils semblaient émis par une poitrine humaine. Krespel fut attendri au dernier point ; il jouait bien mieux que jamais, et quand, dans certains passages hardis, il montait et descendait avec une vigueur incomparable et une profonde expression, Antonie battait des mains et s'écriait ravie : « Ah ! j'ai bien fait cela : j'ai bien fait cela ! » — Depuis cette époque, il y eut dans son existence un grand calme et une grande sérénité. Elle disait souvent au conseiller : « Je voudrais bien chanter quelque chose, mon père ! » Krespel alors détachait le violon du mur, et jouait les plus beaux airs affectionnés d'Antonie, qui en éprouvait un contentement intime et délicieux.

Peu de temps avant mon retour à H...., le conseiller crut entendre, une nuit, jouer sur son piano dans la chambre voisine, et bientôt il distingua évidemment que B*** préludait à sa manière habituelle. Il voulut se lever, mais un poids énorme l'oppressait, et, comme enchaîné dans des liens de fer, il était

hors d'état de faire le moindre mouvement. Antonie commença alors à chanter d'une voix d'abord à peine perceptible, qui devint ensuite de plus en plus vibrante, jusqu'au fortissimo le plus bruyant. Enfin ces sons merveilleux vinrent à moduler cet air, si entraînant et si passionné, que B*** avait autrefois composé pour Antonie, tout-à-fait dans le bon vieux style des anciens maîtres. Krespel dépeint l'état où il se trouvait comme une chose inconcevable : car il ressentait à la fois une horrible angoisse mêlée à une joie ineffable. Tout à coup il se vit entouré d'une clarté éblouissante, et il vit au milieu d'elle B*** et Antonie se tenant embrassés et se regardant avec un mutuel ravissement. Les accords de l'ariette et l'accompagnement du piano continuèrent à résonner sans qu'Antonie chantât visiblement, ni que B*** mît la main au clavier. Alors le conseiller tomba dans une sorte de morne engourdissement, et tout s'effaça devant lui, le concert et l'apparition.

A son réveil l'impression terrible de ce rêve funeste l'agitait encore. Il se précipita dans la chambre d'Antonie : elle était couchée sur le sopha, les yeux fermés, les mains pieusement croisées, comme si elle dormait et qu'elle rêvât de voluptés célestes et infinies....

Mais elle était morte.

NOTES DU TRADUCTEUR.

[1] (Pag. 207.) Théodore est un membre du club des *Frères-Serapion*, que nous avons fait connaître au lecteur dans la notice sur Hoffmann. C'est dans ce personnage que l'auteur s'est personnifié davantage sous son propre prénom.

[2] (Pag. 223.) Pour exprimer son mépris contre ces compositeurs, ou *maîtres de chapelle*, dont il fait la critique, Krespel dit que ce sont plutôt des esclaves (*schiavi*) des chefs d'emploi, d'un premier ténor (*primo uomo*), dont ils s'appliquent seulement à faire briller la voix aux dépens de la pureté du chant.

[3] (Pag. 227.) Allusion à une ancienne pratique qui consistait à rompre une verge en signe de condamnation.

[4] (Pag. 232.) C'est-à-dire : animal tudesque, ou Allemand brutal.

[5] (Pag. 233.) C'est-à-dire : l'époux chéri et le père bienheureux.

[6] (Pag. 234.) *Maestro*, compositeur de musique.

BARBARA ROLLOFFIN.

En l'année mil cinq cent cinquante et une, on remarqua dans les rues de Berlin, surtout à l'heure du crépuscule et durant la nuit, un homme d'un extérieur distingué. Il portait un élégant pourpoint garni de zibeline, un haut-de-chausses très-ample et des souliers fendus dans toute leur longueur. Sa tête était couverte d'une belle barette en velours ornée d'une plume rouge.

Il avait des manières courtoises et prévenantes, saluant poliment tout le monde, mais particulièrement les dames et les demoiselles, à qui il adressait même des propos flatteurs et galamment tournés. Ainsi il disait aux dames de qualité : « Que votre grâce daigne transmettre ses ordres à son très-humble serviteur, et lui confier les souhaits de son âme, pour qu'il puisse employer ses faibles moyens à leur accomplissement. » Et s'il parlait aux demoiselles : « Que le ciel, disait-il, vous donne un époux vraiment digne de vos attraits et de vos vertus. »

Il se comportait avec autant de bienveillance à l'égard des hommes ; il était donc peu surprenant qu'on aimât généralement l'étranger, et chacun s'empressait de venir à son aide quand il était arrêté près des larges ruisseaux de la ville, et embarrassé de les franchir. Car, quoiqu'il fût grand et bien fait, il boitait cependant d'un pied, ce qui l'obligeait à s'aider d'une canne ; mais, quand quelqu'un lui tendait la main, il sautait alors avec lui à près de dix pieds de hauteur et retombait de l'autre côté, quelquefois à douze pas plus loin. Cela étonnait bien un peu les gens, et plus d'un empressé avait eu de la sorte la jambe foulée ou la cheville démise. Mais l'étranger s'excusait en disant qu'autrefois, avant d'être devenu boiteux, il avait été prévôt de la salle de danse à la cour du roi de Hongrie, et que par suite, dès qu'on aidait tant soit peu son élan, l'envie de danser encore s'emparait de lui et le forçait irrésistiblement à sauter de la sorte. On se contenta de cette explication, et même on finit par s'égayer à voir tantôt un magistrat, tantôt un pasteur ou quelqu'autre personne vénérable bondir de cette étrange façon au bras de l'étranger.

Il y avait pourtant de bizarres contradictions dans sa conduite. Ainsi parfois il parcourait nuitamment les rues et heurtait aux portes des maisons. Ceux qui ouvraient les leurs étaient saisis d'effroi en le voyant enveloppé de blancs linceuls, et poussant des gémissements pitoyables. Le lendemain il allait présenter ses excuses et prétendait obéir à la nécessité d'agir ainsi, tant pour se rappeler à lui-même que pour

rappeler aux personnes pieuses que leurs corps étaient périssables et leurs âmes immortelles. En disant cela, il ne manquait pas de verser quelques larmes, ce qui touchait excessivement ses auditeurs.

L'étranger assistait à chaque convoi, suivant le corps d'un air révérencieux, et donnant les marques d'une affliction telle que ses gémissements et ses sanglots l'empêchaient de mêler sa voix aux cantiques religieux.

Mais autant il semblait en ces circonstances pénétré de chagrin et de pitié, autant il manifestait de plaisir et de joie aux noces des bourgeois, qui se célébraient alors en grande pompe à l'Hôtel-de-Ville. Il chantait toujours, avec non moins de vigueur que d'agrément, et en s'accompagnant sur la guitare, une foule de chansons des plus variées; et même il dansait pendant des heures entières avec la mariée et les demoiselles, sans se fatiguer, et dissimulant très-adroitement le défaut de sa jambe infirme. Il faisait paraître d'ailleurs dans tout cela une décence et une modestie particulières. Mais, bien mieux, et ce qui rendait surtout agréable aux jeunes mariés la présence de l'étranger, c'est qu'il avait l'habitude d'offrir à chacun des deux époux des présents d'une grande richesse, comme des chaines et des boucles d'or, ou d'autres objets précieux.

La piété, les vertus, la libéralité et les mérites de l'étranger furent bientôt connus de toute la ville de Berlin, et, comme cela était immanquable, le bruit de sa réputation parvint aux oreilles de l'élec-

teur. Celui-ci pensa qu'un homme aussi recommandable devait faire l'ornement de sa cour, et il lui fit demander s'il y accepterait volontiers un emploi.

Mais l'étranger lui écrivit en réponse, sur un parchemin portant une aune et demie en long et en large, et avec des caractères rouges comme le cinabre, qu'il le remerciait très-humblement de l'honneur qu'il voulait lui conférer, mais qu'il le suppliait, comme très-haut et très-puissant seigneur, de lui accorder la faveur de jouir librement de la vie paisible de bourgeois, qu'il affectionnait par-dessus tout; qu'il avait choisi le séjour de Berlin de préférence à bien d'autres villes, parce qu'il n'avait rencontré nulle part des hommes aussi aimables, autant de pureté et de loyauté dans les mœurs, ni un penchant à la franche gaîté aussi conforme à son humeur et à sa manière de vivre.

L'électeur et ses courtisans admirèrent l'élégance du style de la lettre de l'étranger, et cette affaire n'eut pas d'autres suites.

Mais il arriva, à la même époque, que la femme du conseiller Walter Lutkens devint enceinte pour la première fois. La vieille sage-femme, Barbara Rolloffin, prédit que la gracieuse dame, aussi belle que bien portante, accoucherait à coup sûr d'un joli petit garçon : cette douce espérance mit le comble à la joie de M. Walter Lutkens

L'étranger, qui avait figuré à la noce de M. Lutkens, était dans l'habitude de la visiter de temps à autre, et il arriva un jour, qu'étant survenu à l'im-

proviste, il se rencontra justement avec la dame Barbara Rolloffin.

La vieille Barbara n'eut pas plus tôt aperçu l'étranger, qu'il lui échappa un cri de joie retentissant et prolongé. Les rides profondes de son visage parurent s'effacer tout-à-coup, ses lèvres et ses joues pâles s'animèrent d'un faible coloris; enfin, elle semblait jouir d'un dernier reflet d'une jeunesse et d'une beauté congédiées depuis bien long-temps.

« Ah! ah! — s'écria-t-elle, est-ce réellement vous que je vois ici, messire? daignez recevoir mes plus humbles salutations. » En même temps, Barbara Rolloffin se mit presque à genoux devant l'étranger. Celui-ci pourtant, dont les yeux projetaient des flammes, lui répondit d'un ton courroucé. Mais personne ne comprit ce qu'il dit à la vieille, qui, redevenue pâle et ridée, alla se réfugier dans un coin.

« Mon cher M. Lutkens, dit alors l'étranger au conseiller, prenez bien garde qu'il n'arrive un malheur chez vous, et veillez surtout à ce que l'accouchement de votre femme ait lieu sans accident. Il s'en faut que la vieille Barbara Rolloffin soit aussi habile dans sa profession que vous paraissez le supposer. Je la connais depuis long-temps, et je sais positivement qu'elle a plus d'une fois compromis l'accouchée et son enfant. »

Cette étrange scène avait frappé M. Lutkens et sa femme d'une certaine anxiété. Ils conçurent même le grave soupçon que Barbara Rolloffin s'adonnait à de pernicieuses pratiques, et ils ne pouvaient

s'expliquer ses procédés singuliers envers l'étranger. En conséquence, ils lui défendirent de remettre les pieds sur le seuil de leur porte, et ils choisirent une autre sage-femme.

La vieille Barbara Rolloffin se mit sur cela dans une grande colère, et s'écria que M. Lutkens et sa femme se repentiraient amèrement de l'injustice dont ils la rendaient victime.

M. Lutkens vit toutes ses espérances détruites, et sa joie se changea en un chagrin mortel, quand, au lieu du joli garçon dont Barbara Rolloffin avait prophétisé la venue, sa femme mit au monde une créature horrible. Ce petit monstre avait la peau brune comme une châtaigne, de gros yeux saillants, point de nez, une paire de cornes, une bouche démesurée, une langue blanchâtre et contournée, et point de cou. Sa tête était adhérente entre les deux épaules. Son corps était gonflé et rugueux ; il avait des cuisses longues et maigres et des bras atteignant à peine ses reins.

M. Lutkens se désolait et se lamentait beaucoup. « Oh, juste ciel ! s'écria-t-il, à quoi faut-il s'attendre ? Cet enfant pourra-t-il jamais suivre les honorables traces de son père ? A-t on jamais vu un conseiller avec une peau de châtaigne et deux cornes sur la tête ? »

L'étranger consola de son mieux le pauvre M. Lutkens. « Une bonne éducation, disait-il, a beaucoup d'influence. » Et nonobstant la forme et la figure du nouveau-né, qui n'étaient guère orthodoxes à la vérité, il osait affirmer qu'à l'aide de ses gros yeux, il

promenait autour de lui des regards très-intelligents, et qu'une large dose de sagesse trouverait sa place entre les deux cornes de son front. Si l'enfant ne pouvait devenir conseiller, il serait peut-être en revanche un savant profond, un docteur renommé, gens auxquels ne messied pas la laideur, qui leur procure, au contraire, plus de considération.

Il était bien naturel que M. Lutkens, au fond du cœur, attribuât son infortune à la vieille Barbara Rolloffin, surtout quand il sut que pendant l'accouchement de sa femme, elle était venue s'asseoir au seuil de sa maison, et lorsque madame Lutkens, en outre, lui assura, en fondant en pleurs, que pendant les douleurs de l'enfantement elle avait toujours eu devant les yeux le visage repoussant de la vieille Barbara, sans pouvoir se débarrasser de cette vision.

Les soupçons de M. Lutkens avaient trop peu de fondement pour motiver une accusation en justice; mais le ciel voulut que, peu de temps après, tous les crimes de la vieille Barbara Rolloffin fussent découverts.

Il arriva à cette époque, vers l'heure de midi, qu'un orage épouvantable éclata avec des tourbillons d'un vent impétueux; et, en présence des passants, Barbara Rolloffin, qui se rendait justement auprès d'une femme en couche, fut emportée par les airs avec un grand fracas, par-dessus les toits et les clochers; puis on la retrouva déposée, sans nul accident, au milieu d'une prairie hors de Berlin.

Dès-lors, il n'y eut plus moyen de douter des sortiléges malfaisants de la vieille Barbara Rolloffin;

M. Lutkens déposa sa plainte, et la vieille fut arrêtée et mise en prison. Mais elle nia d'abord tout obstinément jusqu'à ce qu'on l'appliquât à la question ; alors, ne pouvant résister à l'excès de la douleur, elle avoua que depuis long-temps, et de concert avec le démon, elle avait pratiqué la magie et les maléfices, qu'elle avait positivement ensorcelé la pauvre madame Lutkens, et avait substitué un monstre affreux à l'enfant qu'elle portait dans son sein, mais qu'en outre elle avait plusieurs fois, avec deux autres sorcières de Blumberg, auxquelles le diable avait récemment tordu le cou, tué et fait bouillir des enfants catholiques, dans le but de provoquer la disette dans le pays.

D'après le jugement, qui ne se fit pas attendre, la vieille sorcière fut condamnée à être brûlée vive sur la place du Marché-Neuf.

Le jour de l'exécution arrivé, l'on conduisit la vieille Barbara, au milieu d'une foule immense, à la place du Marché, et on la fit monter sur le bûcher dressé à cet effet. On lui ordonna d'ôter la belle pelisse dont elle était revêtue, ce qu'elle refusa de faire, et si opiniâtrement que les valets du bourreau furent obligés de l'attacher au poteau dans cet accoutrement.

Déjà le bûcher s'enflammait aux quatre coins, quand on aperçut l'étranger qui dominait comme un géant toute la foule, et lançait du côté de la vieille des regards étincelants.

D'épais nuages de fumée s'élevaient déjà, et les flammes allaient atteindre les vêtements de la vieille...

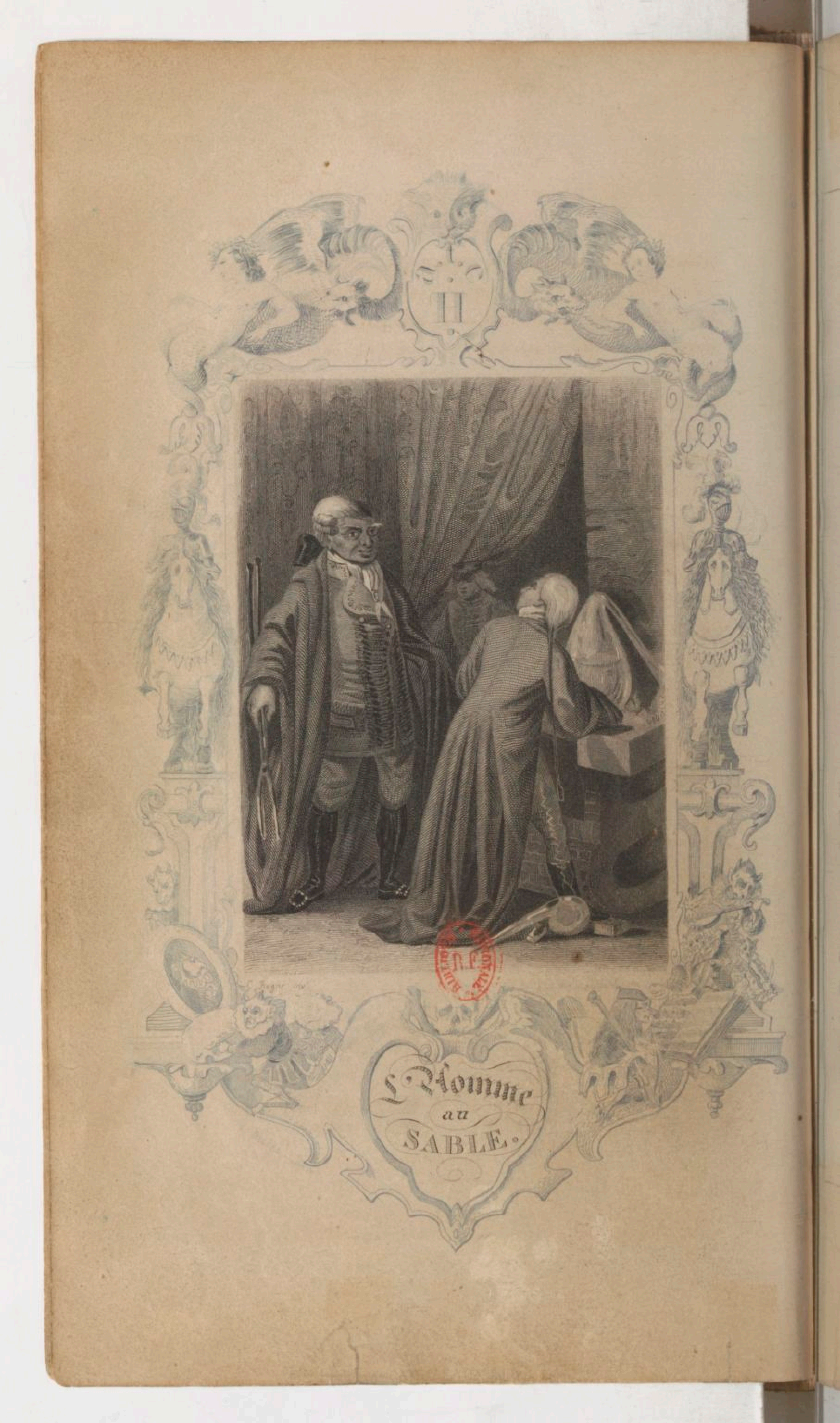
Alors elle s'écria d'une voix perçante et terrible ! « Satan ! Satan ! est-ce ainsi que tu remplis le pacte que tu as signé avec moi ? Au secours, Satan ! au secours ! mon temps n'est pas encore fini ! »

Soudain l'étranger disparut : de la place qu'il occupait, une grande chauve-souris s'élança avec beaucoup de bruit au milieu des flammes, et s'éleva en criant dans les airs avec la pelisse de la vieille. Le bûcher s'écroula avec fracas et s'éteignit.

Le peuple était saisi d'effroi et de stupeur. Chacun vit clairement que le magnifique étranger n'avait été rien moins que le diable en personne.

Et l'on convint qu'il devait avoir médité de bien noirs projets contre les bons Berlinois, pour s'être si long-temps comporté avec tant de piété et de bienveillance, au point que sa fourberie maudite avait trompé M. le conseiller Walter Lutkens et maints autres hommes érudits, ainsi que beaucoup de femmes sages et honorables.

Tant est grande la puissance du diable, des piéges duquel nous préserve la grâce divine !


L'Homme
au
SABLE.

L'HOMME AU SABLE.

NATHANAEL A LOTHAIRE.

« Sans doute vous êtes tous pleins d'inquiétude de n'avoir point reçu de lettre de ma part depuis si long-temps. Ma mère doit être fâchée, et Clara croit peut-être que je suis ici en goguette, et que je n'ai plus souvenance d'une charmante figure d'ange, dont mon cœur et ma pensée gardent pieusement l'image. — Il n'en est rien cependant ; chaque jour et à toute heure je pense à vous tous, et dans de douces rêveries, la gracieuse figure de mon aimable Clairette passe devant moi, et me sourit avec son regard limpide si touchant, comme elle ne manquait pas de le faire quand j'arrivais chez vous. — Ah ! comment pouvais-je vous écrire dans la disposition d'esprit déplorable qui jusqu'ici a confondu toutes mes idées ? — Quelque chose de terrible est venu corrompre ma vie ! — Les pressentiments con-

fus d'une destinée affreuse me menacent et m'enveloppent comme de sombres nuages impénétrables à tout rayon lumineux. — Enfin il faut que je te confie ce qui m'est arrivé, maintenant il le faut, je le vois bien ; mais, rien que d'y penser, il m'échappe un rire involontaire, comme si j'étais devenu fou.—Ah ! mon bon ami Lothaire ! comment vais-je m'y prendre pour que tu comprennes que ce qui m'est arrivé récemment a dû réellement jeter dans ma vie un trouble aussi funeste ? Si tu étais ici, tu pourrais te convaincre de ce que j'avance, tandis que tu vas sûrement me traiter de visionnaire radoteur.—Bref, l'événement épouvantable en question, et dont je m'efforce en vain d'atténuer l'impression mortelle, consiste uniquement en ce qu'il y a quelques jours, c'était le 20 octobre, à l'heure de midi, un marchand de baromètres entra dans ma chambre pour m'offrir de ses instruments. Je n'achetai rien, et le menaçai de le jeter par les escaliers ; sur quoi il s'éloigna de son plein gré. — Tu prévois bien que certains rapports tout particuliers et essentiels dans ma vie peuvent seuls donner à cette rencontre une signification raisonnable, et que la personne de cet odieux brocanteur doit avoir sur moi quelque influence bien pernicieuse. — Il en est ainsi effectivement. — Je vais me recueillir de tout mon pouvoir pour te raconter, avec calme et patience, certains détails de mon enfance que l'activité de ta pensée saura transformer en tableaux vivants et colorés.

» Je te vois déjà rire à cette lecture, et j'entends Clara s'écrier : « Mais ce sont de vrais enfantillages ! »

— Riez, je vous prie, moquez-vous de moi de tout votre cœur : je vous en conjure instamment! — Mais, Dieu du ciel! mes cheveux se dressent d'effroi, et il me semble que cette inspiration de solliciter vos railleries part d'un désespoir insensé, comme les prières que *Franz Moor* adresse à *Daniel* [1]... mais venons au fait.

» Enfants, ma sœur et moi, c'était fort rarement, hormis l'heure du dîner, que nous voyions mon père durant la journée; il devait être fort occupé par ses affaires. Mais après le repas du soir, qui était servi à sept heures, suivant les vieux usages, nous allions, ainsi que ma mère, avec lui dans son cabinet de travail, et nous prenions tous place autour d'une table ronde.

» Mon père fumait, un grand verre de bière devant lui. Souvent il nous racontait beaucoup d'histoires merveilleuses, et avec un tel entraînement que sa pipe s'éteignait toujours. Alors, j'étais chargé de la rallumer avec du papier enflammé, ce qui m'amusait infiniment. Souvent aussi, il nous mettait dans les mains des livres d'images, et il restait assis dans son fauteuil, immobile et taciturne, en renvoyant des nuages de fumée qui nous enveloppaient tous comme d'un épais brouillard. Ces soirs-là, notre mère paraissait fort triste; et à peine l'horloge sonnait-elle neuf heures : « Allons, enfants! disait-elle, au lit, au lit! voici l'homme au sable : je l'entends qui vient. » — Effectivement, j'entendais toujours alors dans l'escalier un bruit de pas qui semblaient monter pesamment et avec lenteur : ce devait être l'homme au sable. Une fois, ce bruit

sourd et étrange m'ayant causé plus de frayeur qu'à l'ordinaire, je demandai à ma mère, pendant qu'elle nous emmenait : « Dis donc, maman, qui est donc ce méchant homme au sable qui nous chasse toujours de chez papa? quel air a-t-il? — Il n'y a point d'homme au sable, mon cher enfant, répondit ma mère; quand je dis : Voici l'homme au sable! cela veut dire seulement : vous avez sommeil, et vous ne pouvez tenir les yeux ouverts, comme si l'on vous y avait jeté du sable. » — La réponse de ma mère ne me satisfit pas, et dans mon esprit d'enfant s'enracina la conviction que ma mère ne niait l'existence de l'homme au sable que pour nous empêcher d'en avoir peur; car je l'entendais constamment monter l'escalier.

» Plein de curiosité d'apprendre quelque chose de plus précis sur cet homme au sable et sur ses rapports avec nous autres enfants, je demandai enfin à la vieille femme qui avait soin de ma petite sœur : « Quel homme c'était que l'homme au sable? — Ah, Thanel, répondit celle-ci, tu ne le sais pas encore? C'est un méchant homme qui vient trouver les enfants quand ils refusent d'aller au lit; alors il jette de grosses poignées de sable dans leurs yeux, qui sortent tout sanglants de la tête; puis il les enferme dans un sac, et les emporte dans la lune pour servir de pâture à ses petits, qui sont dans leur nid. Ceux-ci ont, comme les hiboux, des becs crochus avec lesquels ils mangent les yeux aux petits enfants qui ne sont pas sages. » — Dès ce moment, l'image du cruel homme au sable se peignit en moi sous un aspect

horrible. Quand j'entendais le soir le bruit qu'il faisait en montant, je frissonnais de peur et d'angoisse. Ma mère ne pouvait tirer de moi que ce cri balbutié entre mes sanglots : « L'homme au sable! l'homme au sable!..... » Là dessus, je courais me réfugier dans la chambre à coucher, et durant toute la nuit, j'étais tourmenté par la terrible apparition de l'homme au sable.

» J'étais déjà devenu assez grand pour concevoir que le conte de la vieille bonne sur l'homme au sable et son nid d'enfants dans la lune pouvait bien n'être pas tout-à-fait fondé ; et cependant l'homme au sable resta pour moi un terrible fantôme, et j'étais saisi d'effroi, d'une secrète horreur, quand je l'entendais, non-seulement monter dans l'escalier, mais aussi ouvrir brusquement la porte du cabinet de mon père et la refermer. Quelquefois il restait plusieurs jours de suite sans venir, et puis ses visites se succédaient immédiatement. Ceci dura pendant plusieurs années, et je ne pus m'accoutumer à l'idée de ce revenant odieux ; l'image de ce terrible homme au sable ne pâlissait pas dans mon esprit : ses relations avec mon père vinrent occuper de plus en plus mon imagination. Quant à questionner mon père à ce sujet, j'étais retenu par une crainte invincible; mais pénétrer le secret par moi-même, voir de mes yeux le mystérieux homme au sable, l'envie en bouillonnait dans mon sein et ne fit que s'échauffer avec l'âge. — L'homme au sable m'avait entraîné dans la sphère du merveilleux, du fantastique, dont l'idée germe si facilement dans le cerveau des enfants.

Rien ne me plaisait davantage que d'entendre ou de lire des histoires effrayantes d'esprits, de sorcières, de nains, etc.; mais au-dessus de tout, dominait toujours l'homme au sable, que je dessinais avec de la craie ou du charbon sur les tables, sur les armoires, sur les murs, partout, sous les figures les plus singulières et les plus horribles.

» Lorsque j'eus atteint l'âge de dix ans, ma mère me retira de la chambre des enfants, et m'installa dans une petite pièce qui donnait sur un corridor, non loin du cabinet de mon père. Nous étions encore toujours tenus de nous retirer promptement, quand, au coup de neuf heures, l'inconnu se faisait entendre dans la maison. Je reconnaissais de ma petite chambre quand il entrait chez mon père, et bientôt après, il me semblait qu'une vapeur subtile et d'une odeur singulière se répandait dans les appartements. Avec la curiosité, je sentais s'accroître aussi en moi le courage de faire, d'une manière ou d'autre, la connaissance de l'homme au sable. Souvent je me glissai avec vitesse de ma chambre dans le corridor, après que ma mère s'était éloignée, mais sans rien pouvoir découvrir; car toujours l'homme au sable était entré lorsque j'atteignais la place d'où j'aurais pu le voir au passage. Enfin, cédant à une impulsion irrésistible, je résolus de me cacher dans la chambre même de mon père, et d'y attendre l'arrivée de l'homme au sable.

» Un jour, au silence de mon père et à la tristesse de ma mère, je pressentis que l'homme au sable viendrait; je prétextai donc une grande lassitude

pour quitter la chambre un peu avant neuf heures, et je me cachai dans un coin tout près de la porte. Peu après, celle de la maison s'ouvrit en craquant, puis se referma. Un pas lourd, lent et sonore, traversa le vestibule, se dirigeant vers l'escalier. Ma mère passa rapidement avec ma sœur devant moi. — J'ouvris tout doucement la porte du cabinet de mon père. Il était assis comme d'habitude, silencieux et immobile, le dos tourné à la porte, et ne me remarqua pas. Je fus bientôt caché dans une armoire à porte-manteaux qui touchait à la porte, et fermée par un rideau seulement. Le bruit de la pesante démarche approchait de plus en plus. On entendait au dehors tousser, murmurer et trainer les pieds d'une façon étrange. Mon cœur palpitait de crainte et d'attente. — Derrière la porte un pas retentit : la sonnette est ébranlée violemment, la porte brusquement ouverte! — Je m'enhardis non sans peine, et j'entrouve le rideau avec précaution. L'homme au sable est devant mon père, au milieu de la chambre, la clarté des flambeaux rayonne sur son visage; — l'homme au sable, le terrible homme au sable, c'est.... le vieil avocat Coppelius, qui dine quelquefois chez nous!

» Mais la figure la plus abominable n'aurait pu me causer une horreur plus profonde que ce même Coppelius. — Figure-toi un grand homme à larges épaules, avec une tête difforme de grosseur, un visage d'un jaune terreux, des sourcils gris très-épais sous lesquels brillent deux yeux de chat, verdâtres et perçants, avec un long nez recourbé sur la lèvre su-

périeure. Sa bouche de travers se contracte souvent d'un rire sardonique, alors apparaissent sur les pommettes de ses joues deux taches d'un rouge foncé, et un sifflement très-extraordinaire se fait passage à travers ses dents serrées. — Coppelius portait constamment un habit gris de cendre coupé à l'antique mode, la veste et la culotte pareilles, mais avec cela des bas noirs et des petites boucles à pierreries sur ses souliers. Sa petite perruque lui couvrait à peine le sommet de la tête, les rouleaux étaient loin d'atteindre à ses grandes oreilles rouges, et une large bourse cousue se détachait de sa nuque, laissant à découvert la boucle d'argent qui assujettissait sa cravate chiffonnée. — Toute sa personne, en un mot, était affreuse et repoussante. Mais ce qui nous déplaisait le plus en lui, à nous autres enfants, c'étaient ses gros poings osseux et velus, au point que nous ne voulions plus de ce qu'il avait touché de ses mains. Il s'en était aperçu, et ce fut alors une jouissance pour lui, quand notre bonne mère nous mettait à la dérobée sur notre assiette un morceau de gâteau ou quelque fruit confit, d'y porter la main sous quelque prétexte, de sorte que, les larmes aux yeux, nous rebutions de dégoût et d'horreur les friandises qui devaient nous combler d'aise. Il en faisait autant, lorsque notre père, aux jours de fête, nous avait versé un petit verre de vin sucré; il passait vite son poing par-dessus, ou même il portait parfois le verre à ses lèvres bleuâtres, et riait d'un air vraiment diabolique à voir notre répugnance muette et les sanglots étouffés qui manifestaient

notre chagrin. En outre, il ne nous appelait jamais autrement que les petites bêtes; enfin, il nous était interdit de donner, en sa présence, le moindre signe de vie, et nous maudissions le vilain et méchant homme qui se complaisait avec calcul à empoisonner le moindre de nos plaisirs. Notre mère paraissait détester autant que nous le hideux Coppelius; car, dès qu'il se montrait, sa gaité, ses manières franches et naïves faisaient place à une gravité triste et sombre. Pour notre père, il se conduisait à son égard comme si c'eût été un être supérieur, dont on dût supporter toutes les impolitesses, et qu'il fallût tâcher, à tout prix, de maintenir en bonne humeur. Aussi l'autre n'avait qu'à faire un léger signe, et ses plats de prédilection étaient aussitôt apprêtés, et les vins les plus précieux lui étaient servis.

» A la vue de ce Coppelius donc, il me vint l'affreuse et effrayante pensée que l'homme au sable n'était nul autre que lui; mais dans l'homme au sable je ne voyais plus cet épouvantail du conte de la nourrice arrachant aux enfants leurs yeux pour la becquée de son nid de hiboux dans la lune, — non, je voyais un méchant esprit de ténèbres qui, partout où il paraît, apporte le malheur, la ruine et le désespoir dans cette vie et pour l'éternité!

» J'étais complétement ensorcelé. — Dans le danger d'être découvert et, comme je le craignais, sévèrement puni, je me tins immobile, la tête en avant, regardant à travers le rideau. Mon père reçut Coppelius avec cérémonie. — « Allons, à l'œuvre! » s'écria celui-ci d'une voix rauque et ronflante en met-

tant son habit bas. Mon père, sans rien dire et d'un air soucieux, ôta sa robe de chambre, et tous deux s'affublèrent de longs et noirs sarreaux. Je remarquai d'où ils les avaient tirés. Mon père avait ouvert le battant d'une armoire pratiquée dans la muraille; mais je vis que ce que j'avais pris si long-temps pour un placard était, non pas une armoire, mais plutôt un enfoncement obscur dans lequel on avait pratiqué un petit fourneau.

» Coppelius s'approcha, et une flamme bleue s'éleva en pétillant au-dessus du foyer. Toutes sortes d'ustensiles étranges étaient épars çà et là. Ah, Dieu!.... lorsque mon vieux père se pencha sur ce fourneau, il avait une toute autre expression de figure. Il semblait qu'une douleur horrible et convulsive contractait ses traits doux et honnêtes en l'image repoussante et hideuse du diable; il ressemblait à Coppelius! Ce dernier brandissait des tenailles ardentes et retirait de l'épaisse vapeur des morceaux d'une matière brillante qu'il martelait ensuite assidûment. Je croyais à tout moment distinguer des visages humains, mais dépourvus d'yeux: à leur place d'affreuses cavités, noires, profondes. — « Des yeux ici, des yeux! » s'écria Coppelius d'une voix sourde et tonnante à la fois. — Saisi d'une indicible horreur, je jetai un cri perçant et je tombai de ma cachette sur le plancher. Soudain Coppelius me saisit : « Petite bête, petite bête! » s'écria-t-il en grinçant des dents; il me souleva et m'étendit sur le fourneau de telle façon que la flamme commençait à me brûler les cheveux. « A présent nous avons

M Hoffmann

des yeux, — des yeux! — une belle paire d'yeux d'enfant! » Ainsi grommelait Coppelius, et il retirait avec ses mains du milieu des flammes des charbons ardents qu'il voulait me jeter sur les yeux. Mon père alors éleva ses mains suppliantes et s'écria : « Maître! maître! laisse les yeux de mon Nathanael, — laisse-les lui! » Coppelius se mit à rire d'une manière retentissante et s'écria : « Soit! que ce marmot garde ses yeux pour pleurer son pensum dans ce bas monde; mais au moins nous allons à cette heure bien observer le mécanisme des mains et des pieds. » A ces mots, il me saisit si rudement les membres que mes jointures en craquèrent, et qu'il me déboîta les pieds et les mains en les tournant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. « Ça n'est cependant pas aussi bien qu'avant. — Le vieux l'a compris! » disait Coppelius d'une voix sifflante. Mais tout devint autour de moi vague et obscur : une convulsion subite agitait mes nerfs et jusqu'à mes os; et puis, je ne sentis plus rien[2]. — Une haleine douce et chaude glissa sur mon visage : je sortis comme d'une léthargie; ma mère était penchée sur moi. « L'homme au sable est-il encore là? dis-je en bégayant. — Non, mon cher enfant! il est parti depuis long-temps, et il ne te fera aucun mal! » disait ma mère en embrassant et en caressant son bien-aimé rendu à la vie.

» Pourquoi te fatiguer, mon bon ami Lothaire! par un long récit de ces détails, quand il me reste encore tant de choses à te dire? Bref! — j'avais été découvert pendant que j'étais aux écoutes et maltraité

par Coppelius. La terreur et l'angoisse m'avaient donné une fièvre ardente dont je fus malade durant plusieurs semaines. — « L'homme au sable est-il encore là ? » ce fut mon premier mot raisonnable et le signe de ma guérison et de mon salut. Je n'ai plus qu'à te raconter le plus affreux événement de mon jeune âge, et tu seras alors convaincu que ce n'est pas aveuglement de ma part, si tout aujourd'hui me semble décoloré ; mais qu'une fatalité mystérieuse a réellement étendu sur ma vie un voile de nuages sombres, auquel peut-être il ne me sera permis de me soustraire qu'en mourant !

» Coppelius ne se montra plus : on disait qu'il avait quitté la ville.

» Il pouvait s'être écoulé un an, lorsqu'un soir, suivant l'ancienne et immuable coutume, nous étions assis en cercle à la table ronde. Mon père était fort gai et nous faisait beaucoup de récits amusants des voyages qu'il avait entrepris dans sa jeunesse. Soudain, au coup de neuf heures, nous entendîmes la porte de la maison crier sur ses gonds, et des pas lents et pesants comme du fer retentir dans le vestibule, puis sur l'escalier. « C'est Coppelius ! dit ma mère en pâlissant.—Oui...., c'est Coppelius, » reprit mon père d'une voix sourde et cassée. Les larmes jaillirent des yeux de ma mère : « Mais, père, s'écria-t-elle, père ! faut-il donc qu'il en soit ainsi ? — C'est pour la dernière fois, répliqua-t-il, qu'il vient ici, je te le promets. Va, va-t-en avec les enfants ; allez ! — allez au lit. Bonne nuit ! »

» Il me semblait que j'avais la poitrine oppressée

sous des pierres froides et massives; — ma respiration était suspendue; — ma mère me saisit par le bras en me voyant demeurer immobile : « Viens, Nathanael, viens donc ! » Je me laissai emmener, j'entrai dans la chambre. « Sois tranquille, sois tranquille, mets-toi au lit. — Dors ! — dors ! » me dit ma mère en s'éloignant. Mais, tourmenté d'une frayeur et d'une anxiété indéfinissables, je ne pus fermer l'œil. L'odieux, l'horrible Coppelius était devant moi avec des yeux étincelants et me souriait d'un air moqueur : je m'épuisais en vains efforts pour me délivrer de cette vision.... Il pouvait être à peu près minuit, lorsque se fit entendre un bruit terrible pareil à l'explosion d'une arme à feu. Toute la maison en retentit, quelqu'un passa bruyamment devant ma chambre, et puis la porte extérieure se ferma avec fracas. « C'est Coppelius ! » m'écriai-je avec horreur, et je sautai hors de mon lit. J'entendis des cris déchirants de désespoir ; je m'élançai dans la chambre de mon père, la porte était ouverte, une fumée étouffante me suffoqua en y entrant; la fille de service criait : « Ah, mon maître ! mon maître !.... » Devant le foyer fumant, sur le plancher, mon père était étendu mort, la figure noire, brûlée, et les traits horriblement décomposés; à côté de lui, mes sœurs criaient et se lamentaient, ma mère était évanouie auprès d'elles. « Coppelius ! Satan ! scélérat ! tu as tué mon père ! » m'écriai-je et je perdis l'usage de mes sens. — Quand, le surlendemain, on mit mon père dans le cercueil, l'aspect de son visage était redevenu doux et bon, comme de son vivant.

Mon âme conçut la pensée consolante que, peut-être, son commerce avec le réprouvé Coppelius ne l'avait pas précipité dans la damnation éternelle.

» La détonation avait réveillé les voisins, l'événement devint public, et l'autorité informée voulut faire citer Coppelius comme responsable du fait; mais il avait disparu de la ville sans laisser de traces.

» Quand tu sauras, mon bon ami Lothaire! que ce marchand de baromètres était précisément l'infâme Coppelius, tu ne me reprocheras sans doute pas d'interpréter cette fâcheuse rencontre comme le présage de grands malheurs. Il était vêtu différemment, mais l'aspect de ce Coppelius et les moindres traits de son visage sont trop profondément gravés dans mon esprit pour qu'une méprise de ma part soit possible. En outre, Coppelius n'a pas même changé son nom; il se donne ici, à ce que j'ai appris, pour un mécanicien piémontais, et se fait appeler Giuseppe Coppola.

» Je suis déterminé à lui tenir tête, et à venger la mort de mon père, qu'il en résulte ce qu'il voudra.

» Ne dis rien à ma mère de l'apparition de l'affreux démon. — Salut à ma chère et charmante Clara; je lui écrirai dans une disposition d'esprit plus calme. — Adieu. »

CLARA A NATHANAEL.

« Il est vrai que tu ne m'as pas écrit depuis bien long-temps; mais je crois néanmoins que tu me portes dans ton cœur et dans ta pensée; car je devais te préoccuper bien vivement, lorsqu'au moment d'expédier ta dernière lettre à mon frère Lothaire, tu y mis mon adresse au lieu de la sienne. J'ouvris la lettre avec joie, et je ne m'aperçus de l'erreur qu'à ces mots : « Ah! mon bon ami Lothaire! » — J'aurais dû alors ne pas continuer à lire et remettre la lettre à mon frère. Mais à toi qui m'as reproché maintes fois, dans nos taquineries d'enfants, d'avoir une âme tellement tranquille et un caractère de femme si posé, que, la maison menaçât-elle de crouler, je redresserais encore comme cette autre, avant de fuir, un faux pli dans les rideaux des croisées, j'ose à peine te certifier que le début de ta lettre m'avait profondément émue; je pouvais à peine respirer, j'avais des éblouissements. — Ah! mon bien-aimé Nathanael! que pouvait être ce qui influait sur ta vie d'une manière si terrible? Ne plus te revoir, être séparée de toi! cette idée me déchira le sein comme un coup de poignard. — Je continuai à lire. — Ta description de l'affreux Coppelius est effrayante. J'ignorais jusqu'à ce jour de quelle mort affreuse et violente était mort ton bon vieux père. Frère Lothaire, à qui je remis sa propriété, chercha

à me rassurer, mais il n'y réussit guère. Le fatal marchand de baromètres, Giuseppe Coppola, me poursuivit tout un jour, et, j'en suis presque honteuse, mais il faut bien en convenir, mon sommeil même, toujours si franc et si paisible, fut troublé de milles rêves déraisonnables et de visions étranges. Bientôt pourtant, et dès le lendemain, je vis les choses sous un aspect plus naturel. Ne te fâche donc pas, mon bien-aimé, si tu apprenais par Lothaire, qu'en dépit de tes singuliers pressentiments sur la funeste influence de Coppelius, j'ai repris ma gaîté et ma sérénité d'esprit ordinaires.

» Je t'avouerai franchement qu'à mon avis tout le surnaturel et l'horrible dont tu fais mention, n'ont de fondement que dans ton imagination, et que la réalité des faits y a bien peu de part. Le vieux Coppelius devait être sans doute repoussant; mais on conçoit que son aversion pour les enfants vous inspira à votre âge, pour sa personne, un profond sentiment d'horreur. Alors le terrible homme au sable du conte de la nourrice se confondit dans ton esprit d'enfant avec le vieux Coppelius, et celui-ci resta à tes yeux, quoique tu ne crusses plus à l'homme au sable, un spectre diabolique pernicieux, surtout pour les enfants.

» Ses menées nocturnes et mystérieuses avec ton père n'avaient probablement d'autre but que des expériences alchimiques, auxquelles ils se livraient en commun. Ta mère ne pouvait en concevoir que du chagrin, puisque cela devait inévitablement absorber beaucoup d'argent sans profit, et qu'en outre,

ainsi qu'il résulte toujours, dit-on, de ce genre de travaux, le cœur de ton père, adonné tout entier à ses idées spéculatives, y sacrifiait ses affections de famille. Il est presque certain que la mort de ton père est l'effet de sa propre imprudence, et que Coppelius n'en est pas responsable. Croirais-tu que j'ai interrogé hier l'apothicaire notre voisin, versé dans ces sortes de choses, pour savoir si les expériences chimiques pouvaient produire une explosion capable de donner ainsi la mort immédiatement? « Oui, certainement, » m'a-t-il répondu, et il m'a décrit à sa manière, avec force détails et particularités, comment cela pouvait arriver, mêlant à ses explications tant de noms hétéroclites que pas un ne m'est resté dans la mémoire. — Tu prendras en pitié la pauvre Clara; je t'entends dire : « Cette âme de glace n'est accessible à aucune impression de l'élément mystérieux qui souvent entoure l'homme de ses rayons invisibles; elle ne voit du monde que la brillante superficie, et se réjouit comme l'enfant à l'aspect du fruit dont l'enveloppe dorée couvre et recèle un mortel poison. »

» Ah! mon bien-aimé Nathanael, crois-tu donc que le pressentiment d'une puissance inconnue, qui cherche à s'emparer de notre propre conscience à notre préjudice, ne puisse se révéler aussi aux âmes sereines, tranquilles et insouciantes? — Mais pardonne-moi si je m'avise, moi, simple fille, de vouloir me rendre compte de cette espèce de combat intérieur. — Je pourrais bien ne pas trouver toujours les mots convenables, et tu te moqueras,

non pas d'une pensée peut-être absurde, mais de ma maladresse à l'exprimer.

» Existe-t-il une puissance occulte capable de prendre sur notre âme un ascendant tellement perfide et malfaisant, qu'il nous entraîne dans une voie périlleuse et de désastre, qui, sans cela, nous fût restée inconnue à jamais ?—Si cette puissance existe, il faut alors qu'elle s'assimile à nous-même, qu'elle devienne, pour ainsi dire, notre propre essence ; car ce n'est qu'ainsi que nous pouvons y ajouter foi, et la laisser maîtresse d'accomplir son œuvre mystérieuse. Mais si, doués d'un esprit assez fort et d'une conscience inflexible, nous apprécions constamment le maléfice d'une pareille influence, et si nous poursuivons d'un pas tranquille la route que nous ont tracée notre nature et nos inclinations ; alors cette puissance occulte succombe en de vains efforts pour nous susciter un ennemi sous l'apparence d'un fantôme à notre image. « Il est hors de doute, ajoute Lothaire, que cette puissance occulte matérielle, quand nous avons accepté son joug, fascine souvent notre imagination au sujet de certaines figures étrangères que nous rencontrons par hasard dans le monde extérieur, de telle sorte que, par une illusion magique, ces figures nous semblent animées d'un esprit, dont nous sommes nous-mêmes le véritable mobile. Ainsi notre propre image altérée, mais intimement unie au moi réel qu'elle tient sous sa dépendance, tantôt nous plonge au fond des enfers, tantôt nous ravit jusqu'aux cieux. » — Tu vois, mon bien-aimé Nathanael, que frère Lothaire et moi nous

avons approfondi la théorie des puissances et des forces occultes, laquelle, depuis que j'en ai formulé, non sans peine, les points sommaires, me semble extrêmement ardue. Je ne comprends pas bien le dernier raisonnement de Lothaire, je ne fais que soupçonner ce qu'il pose en principe, et cependant il me semble vaguement que tout cela doit être absolument vrai.

» Je t'en supplie, chasse tout-à-fait de ta pensée le vilain avocat Coppelius et le marchand de baromètres Giuseppe Coppola. Sois persuadé que ces individualités étrangères n'ont aucune influence sur toi ; ce n'est que la croyance à leur fatalité qui peut, en effet, leur donner ce caractère à ton préjudice. Si chaque ligne de ta lettre ne portait l'empreinte de l'exaltation excessive de ton esprit, si ta situation ne m'affligeait pas jusqu'au fond de l'âme, en vérité, j'aurais beau jeu à plaisanter sur l'avocat au sable et sur le brocanteur en baromètres Coppelius. Tâche de te distraire; de la gaîté ! — Je me suis proposé de remplir l'office de ton génie protecteur, et si le vilain Coppola s'avisait de te tourmenter dans tes rêves, je compte le chasser sans répit par un grand éclat de rire; je n'ai pas la moindre frayeur de lui ni de ses poings velus, et l'avocat ne me gâterait pas plus une friandise, que l'homme au sable ne me fait craindre pour mes yeux.

» Pour toujours, mon bien-aimé Nathanael, etc. »

NATHANAEL A LOTHAIRE.

« Il m'est fort désagréable que Clara ait ouvert et lu ma dernière lettre, par suite d'une erreur dont ma distraction, il est vrai, est la seule cause. Elle m'a écrit une lettre sérieuse et philosophique dans laquelle elle établit longuement que Coppelius et Coppola n'existent point en réalité, et que ce sont des fantômes de mon imagination que je puis voir s'évanouir à mon gré par la simple réflexion. — On ne croirait pas, en effet, que l'esprit qui se reflète dans ces grands yeux de jeune fille, dont le sourire gracieux nous caresse comme l'image d'un rêve doux et charmant, on ne croirait pas, dis-je, que cet esprit puisse argumenter aussi judicieusement et aussi magistralement. Elle suit tes inspirations. Vous avez parlé de moi. Tu lui lis peut-être de gros traités de logique pour lui apprendre à bien peser et à débrouiller toutes choses? — Laissons cela! — Au reste, il est positif que le marchand de baromètres, Giuseppe Coppola, n'est nullement le vieux avocat Coppelius. Je suis les leçons du professeur de physique nouvellement arrivé ici, qui se nomme Spallanzani comme le célèbre physicien, et est aussi d'origine italienne. — Il connaît Coppola depuis plusieurs années déjà, et, d'ailleurs, on reconnaît à la prononciation de celui-ci qu'il est vraiment Piémontais. Coppelius était Allemand, seulement je ne

dis pas que ce fût un honnête Allemand. Je ne suis pas entièrement tranquillisé. Regardez-moi toujours, toi et Clara, comme un sombre rêveur; mais je ne puis me délivrer de l'impression qu'a produite sur moi la ressemblance maudite de Coppelius. Je suis content qu'il ait quitté la ville, comme Spallanzani me l'a appris. Ce professeur est un personnage singulier. C'est un petit homme tout rond, les os des joues et de la face très-prononcés, le nez fin, les lèvres déjetées et des petits yeux perçants. Mais tu peux en avoir une idée plus vraie que n'importe par quelle description, en regardant le *Cagliostro* de Chodowiecki dans je ne sais quel almanach de Berlin. C'est l'exact portrait de Spallanzani. — Dernièrement, je montais son escalier, je m'aperçois que le rideau d'une porte vîtrée, soigneusement fermé d'ordinaire, laissait passer un petit jour sur le côté. Je ne sais comment j'eus la curiosité d'y appliquer l'œil. Une femme d'une taille élancée, et de la plus admirable conformation, vêtue magnifiquement, était assise dans cette chambre devant une petite table, sur laquelle elle appuyait ses deux bras, les mains croisées. Elle était placée vis-à-vis la porte, et je pus contempler l'angélique beauté de son visage. Mais elle, tournée vers moi, semblait ne pas me voir, ou plutôt ses yeux avaient je ne sais quel regard fixe, comme dénué, pour ainsi dire, d'aucune puissance de vision. Elle me faisait l'effet d'une personne qui dormirait les yeux ouverts. Je me sentis tout troublé, et je me glissai silencieusement dans la salle du cours, voisine de cet endroit. J'ai

18.

appris depuis que la femme en question était Olympie, la fille de Spallanzani, qu'il tient renfermée avec une rigueur brutale et extravagante, au point que personne absolument ne peut en approcher. — Après tout, il y a peut-être à cela quelque bon motif : peut-être est-elle imbécille, ou est-ce une autre raison.

» Mais à quoi bon t'écrire tant de bavardages? j'aurais pu te raconter tout cela plus en détail de vive voix. Apprends, en effet, que dans quinze jours je serai près de vous. J'ai besoin de revoir ma douce et chère figure d'ange, ma Clara ! Alors se dissipera la fâcheuse disposition qui, je dois en convenir, voulait s'emparer de moi, après sa lettre étrange et si *positive*. — C'est ce qui m'empêche de lui écrire encore aujourd'hui.

» Mille saluts, etc., etc. »

On ne peut rien imaginer de plus extraordinaire et de plus surprenant que ce qui est arrivé à mon pauvre ami, le jeune étudiant Nathanael, et ce dont j'ai entrepris, bienveillant lecteur, de te faire le récit.

As-tu jamais ressenti, lecteur bénévole, une impression qui remplit entièrement ton sein, qui s'emparât de ton esprit et de ta pensée à l'exclusion de tout le reste? Alors tu palpitais et frémissais intérieurement, ton sang enflammé parcourait tes veines en bouillonnant et colorait plus ardemment tes joues; de tes yeux jaillissaient des regards étranges comme si tu voulais embrasser dans l'espace des fi-

gures invisibles à tout autre, et tes paroles s'échappaient en soupirs inarticulés. — Aux questions de tes amis alarmés : Qu'éprouvez-vous donc, mon estimable ami ?—qu'avez-vous, mon cher ? Si tu voulais répondre, et définir ta sensation intime avec ses vives couleurs, ses ombres et ses clartés ; en t'efforçant de trouver des termes pour t'exprimer, il te semblait que, du premier mot, tu allais évoquer toute la magie splendide, horrifique, épouvantable ou joyeuse qui te possédait, de manière à saisir tout le monde comme par une secousse électrique : et cependant pas une parole, pas une des ressources du langage qui ne te parût décolorée, inerte et impuissante. Tu cherches, tu hésites, tu bégayes, tu balbuties....; et les propos de tes amis, dans leur sang-froid, tombent comme un souffle glacial sur la flamme qui te consume et finissent par l'éteindre tout-à-fait. — Mais si tu avais d'abord, à l'instar d'un peintre hardi, fixé en quelques traits grandioses l'ébauche de ton tableau imaginaire, alors il te devenait facile de le colorer graduellement des tons les plus vigoureux ; et tes amis, émus à l'aspect de tant de figures variées et vivantes, partagaient avec toi l'illusion et le charme de ce spectacle créé par ton imagination !

A dire vrai, et je dois te l'avouer, lecteur bénévole ! personne ne m'a questionné sur l'histoire du jeune Nathanael. Mais tu n'ignores pas que j'appartiens à l'espèce singulière des auteurs, qui ne se voient nantis du moindre document semblable à ce que je viens d'exposer, sans s'imaginer que tous ceux qui les approchent, que le monde entier même

les sollicite en leur disant : « Qu'est-ce donc, mon cher? oh! racontez-nous cela. » — J'ai donc ressenti une violente démangeaison de t'entretenir de l'histoire extraordinaire de Nathanael. J'avais l'âme remplie de ce que sa vie présente d'étrange et de fatal. Mais c'est précisément à cause de cela, et, en outre, parce qu'il fallait te préparer, cher lecteur, à écouter du merveilleux, ce qui n'est pas peu de chose, que je me suis tourmenté l'esprit pour trouver à l'histoire de Nathanael un début remarquable, original, saisissant! — « Il y avait une fois.... : » Le plus beau commencement de tout récit, mais un peu fade. — « Dans la petite ville de province de S*** vivait.... : » Pas trop mal, au moins c'est mettre d'abord au fait du lieu de la scène. — Ou bien tout de suite, *medias in res* : « Allez-vous en au diable! s'écria l'étudiant Nathanael, la fureur et l'effroi peints dans ses regards farouches, quand le marchand de baromètres Giuseppe Coppola... » Ceci, je l'avais effectivement déjà écrit, lorsque je crus apercevoir dans les regards farouches de l'étudiant Nathanael quelque chose de burlesque, et l'histoire n'est pourtant nullement plaisante. Bref, il ne me venait à l'esprit aucune tournure de phrase qui me parût réfléchir le moins du monde, l'éclatant coloris du tableau que j'imaginais en moi-même. Je pris le parti de ne pas commencer du tout. — Accepte donc, lecteur bénévole, les trois lettres que mon ami Lothaire a eu la bonté de me communiquer pour l'esquisse dudit tableau, que je m'efforcerai, dans le cours du récit, d'animer de touches de plus en plus vigoureuses.

Peut-être réussirai-je, ainsi qu'un bon peintre de portraits, à vivifier si bien quelque figure, que tu la trouves ressemblante sans en connaître l'original, et que tu t'imagines même avoir vu souvent le modèle de tes propres yeux. Peut-être alors, cher lecteur, en viendras-tu à croire que la vie réelle est pleine de merveilleux et de fantastique, et que le poète n'en peut saisir les rapports secrets que comme les reflets obscurs d'une glace dépolie.

Pour compléter les premiers éclaircissements nécessaires à l'intelligence de cette histoire, il faut ajouter aux lettres précédentes que, peu de temps après la mort du père de Nathanael, Clara et Lothaire, enfants d'un parent éloigné, dont la mort également récente les avait laissés orphelins, furent recueillis par la mère de Nathanael dans sa propre maison. Clara et Nathanael éprouvèrent, l'un pour l'autre, un vif penchant auquel personne au monde n'avait rien à objecter. Ils étaient, en conséquence, *promis* ou fiancés, lorsque Nathanael s'absenta pour continuer ses études à G***, où il est en ce moment, et où il suit les cours du professeur de physique Spallanzani.

Je pourrais donc maintenant continuer tranquillement mon récit; mais voici l'image de Clara qui surgit devant moi d'une manière si frappante que je ne puis en détourner les yeux, ce qui ne manque pas d'arriver chaque fois qu'elle m'adresse un de ses sourires enchanteurs. — Clara ne pouvait certainement passer pour belle, tous les experts et connaisseurs en cette matière s'accordaient à le dire. Cependant les architectes vantaient les élégantes

proportions de sa taille, les peintres ne savaient reprocher à ses épaules, à son cou et à sa poitrine qu'un excès de chasteté dans les formes; mais ils s'extasiaient d'une commune voix sur sa magnifique chevelure de Madeleine, et extravaguaient à qui mieux mieux sur le coloris de sa peau digne de Battoni [3]. L'un d'eux, entr'autres, un véritable enthousiaste, établit un jour une comparaison bizarre entre les yeux de Clara et un lac de Ruisdael, où se réfléchit le pur azur d'un ciel sans nuages, le bois et la plaine fleurie, tout l'aspect vivant et coloré d'un riant et frais paysage. Les poëtes et les compositeurs renchérissaient encore et disaient : « Quoi, lac! — quoi, miroir! pouvons-nous jeter un seul regard sur cette jeune fille, sans être frappés des accents célestes, des mélodies merveilleuses qui rayonnent dans ses yeux et qui nous pénètrent si profondément que tout notre être en est ému et inspiré? Si nous ne faisons rien de vraiment beau, c'est qu'en général nous ne valons pas grand'chose, et nous en lisons clairement aussi le pronostic dans ce fin sourire qui voltige sur les lèvres de Clara, quand nous avons l'impertinence de lui rabâcher de ces lieux communs qu'on a la prétention d'appeler de la musique ou de la poésie, bien que ce ne soit qu'un vain assemblage de sons vides et confus. »

C'était la vérité en effet. Clara avait l'imagination vive et féconde d'un enfant joyeux et naïf, une âme de femme sensible et tendre, et une raison pleine de lucidité et de pénétration. Les rêves-creux et les esprits romanesques avaient mauvais jeu auprès

d'elle; car, sans beaucoup de paroles, ce qui eût été en désaccord avec la quiétude naturelle de Clara, son regard clair et son sourire plein d'une finesse ironique semblaient dire : Mes chers amis! comment pouvez-vous prétendre me faire considérer comme des figures réelles douées de la vie et du mouvement, vos fantômes passagers et vaporeux?... Cette manière de voir suscità à Clara plus d'une accusation de prosaïsme, de froideur et d'insensibilité, tandis que d'autres, envisageant la vie sous l'image d'une eau non moins limpide que profonde, admiraient ce sens judicieux allié à tant de naïveté, et ressentaient pour la jeune fille l'affection la plus vive. Mais personne ne l'aimait au même degré que Nathanael, adonné aux sciences et aux arts avec autant de succès que d'application et de zèle. — Clara avait voué un attachement absolu au bien-aimé de son cœur. Le moment de leur séparation avait seul amené quelques nuages sur leur vie commune. Avec quel ravissement elle vola dans ses bras quand, rendu à sa ville natale conformément aux termes de sa dernière lettre à Lothaire, il parut tout-à-coup dans la chambre de sa mère! La prévision de Nathanael se réalisa. Car, à l'instant où il revit Clara, il ne pensa plus ni à l'avocat Coppelius, ni au *positif* de la lettre tant reprochée à Clara; toute rancune s'était évanouie.

Il avait cependant raison Nathanael, quand il écrivait à son ami Lothaire que l'apparition et la figure antipathique du marchand de baromètres avaient jeté dans sa vie le trouble le plus funeste. Tous le

sentirent, dès les premiers jours, au changement total survenu dans son caractère. Il tombait à chaque instant dans de sombres rêveries, et devint bientôt d'une singularité d'humeur complètement opposée à son naturel. Tout, et la vie elle-même, se transformait pour lui en rêves et en pressentiments; il répétait sans cesse que l'homme, qui se croyait libre, n'était qu'un jouet soumis aux cruels caprices des puissances occultes, qu'on se révoltait en vain contre elles, qu'il fallait humblement subir les arrêts de la fatalité. Il allait jusqu'à soutenir que c'était une folie que de croire à la force de notre volonté spontanée pour cultiver avec fruit les sciences et les arts; car, disait-il, l'inspiration sans laquelle on ne réussit à rien, n'a pas son origine en nous, mais est due à l'influence d'un principe étranger qui nous est supérieur.

Cette rêverie mystique déplaisait infiniment à la raisonnable Clara; mais il lui semblait que ce serait une peine perdue que de s'engager en contradictions avec lui. Cependant lorsque Nathanael voulut prouver un jour que Coppelius était le mauvais génie qui s'était insinué en lui au moment où il écoutait derrière le rideau, et que ce démon malfaisant troublerait d'affreuse manière le bonheur de leurs amours, cette fois Clara devint très-sérieuse et dit: « Oui, Nathanael! tu as raison: Coppelius est un principe nuisible et malfaisant, il peut comme un génie infernal qui disposerait visiblement de notre vie, causer d'horribles résultats, mais seulement dans le cas où tu renoncerais à le bannir de ton esprit et de ta pensée. Tant

que tu y crois, il est et il agit ; ta croyance seule fait sa puissance ! »

Irrité que Clara persistât à n'attribuer l'existence de son démon qu'à une prévention d'esprit, Nathanael se disposait à développer toute la théorie mystérieuse des puissances malignes et diaboliques. Mais Clara l'interrompit avec un chagrin concentré, et sur un prétexte indifférent; ce qui porta au comble le dépit de Nathanael. Il pensa que des secrets de cette profondeur étaient impénétrables pour les âmes froides et insensibles, sans s'avouer positivement qu'il rangeait sa Clara au nombre de ces natures inférieures, et, en conséquence, il continua ses tentatives pour l'initier à ces révélations. Le matin de bonne heure, pendant que Clara surveillait les préparatifs du déjeuner, il était près d'elle et lui lisait toutes sortes de livres mystiques, si bien que Clara se prit à lui dire : « Mais, cher Nathanael, si je voulais maintenant t'accuser d'être le mauvais principe qui agit hostilement sur mon café? car si, comme tu l'exiges, je dois ne m'occuper de rien et te regarder en face, toute la durée de ta lecture, le café se répandra dans les cendres, et adieu votre déjeuner ! »

Nathanael ferma brusquement son livre, et courut plein d'humeur se renfermer dans sa chambre. Il avait possédé autrefois un talent particulier pour composer des narrations spirituelles et gracieuses qu'il mettait par écrit, et que Clara écoutait constamment avec le plus vif plaisir. Mais à cette heure ses essais dans ce genre étaient toujours sombres

et inintelligibles, presqu'informes, et il sentait bien, lors même que Clara pour l'épargner s'abstenait de donner son avis, qu'elles étaient loin de l'intéresser. En effet, rien n'agissait plus mortellement sur Clara que l'ennui. Dans son regard et dans sa parole se lisait alors un assoupissement intellectuel invincible. Et les compositions de Nathanael étaient réellement fort ennuyeuses. Sa mauvaise humeur contre l'âme prosaïque et froide de Clara s'accrut de jour en jour; Clara de son côté ne pouvait surmonter la sienne contre le mysticisme obscur, sombre et fastidieux de Nathanael; leurs cœurs s'éloignaient ainsi l'un de l'autre insensiblement, et sans qu'ils y prissent garde.

Nathanael était obligé de s'avouer à lui-même que l'image de l'affreux Coppelius avait pâli dans son imagination, et souvent il avait de la peine à la revêtir de couleurs bien vives dans ses essais de poésie, où il faisait jouer à son fantôme le rôle d'un destin pernicieux. Cependant il lui vint à l'esprit de composer un poème sur la sombre intervention que ses pressentiments attribuaient à Coppelius dans ses amours. Il se représenta, lui et Clara, unis d'une tendresse pure et constante. Mais par intervalles, une influence funeste apparaissait pour les priver de quelque bonheur prêt à s'offrir à eux. Enfin, au moment où ils marchent ensemble à l'autel, le terrible Coppelius se montre, et touche de sa main hideuse les yeux charmants de Clara; aussitôt ils sortent de leur orbite et, comme des charbons rouges et embrasés, tombent sur la poitrine de Natha-

nael : Coppelius alors le saisit et l'entraîne dans un cercle de feu qui tourbillonne, siffle, mugit et l'emporte avec la vitesse de l'ouragan ; c'est un fracas pareil à celui des vagues de l'Océan, soulevées par la tempête en fureur et entrechoquant leurs cimes écumeuses comme de noirs géants à la tête chenue. Mais au travers de ce désordre sauvage la voix de Clara se fait entendre : — « Me voici ! qui t'empêche donc de me voir ? Coppelius t'a abusé : ce n'étaient pas mes yeux qui brûlaient ainsi ton sein, mais des gouttes ardentes du sang de ton propre cœur ; j'ai mes yeux, regarde-moi donc ! — Nathanael se dit : Oui, c'est bien Clara et je veux être éternellement à elle. » — Alors, comme subitement arrêté par la force de sa pensée, le cercle enflammé se dissipe et tout le fracas se perd sourdement dans les noirs abîmes. Nathanael cherche à lire dans les yeux de Clara, mais c'est la mort qui est devant lui et qui le regarde, avec les yeux de Clara, d'un air de tendresse.

Nathanael s'occupa de cette composition avec beaucoup de calme et de réflexion. Il retouchait et corrigeait chaque passage, et, comme il s'était astreint à une mesure de strophes, il n'eut pas de repos jusqu'à ce que tout fût bien d'accord, châtié et ronflant. Pourtant, lorsqu'il eut achevé sa tâche et qu'il relut tout seul son poème à haute voix, il fut saisi d'épouvante et d'horreur, et il s'écria : « Qui prononce ces affreux accents ! » — Et puis, bientôt après, il envisagea encore son ouvrage comme un simple travail d'esprit où il avait réussi, et qu'il se persuada être de nature à embraser l'âme froide de

Clara. Mais il ne se rendit pas compte bien clairement des résultats de cette impression préméditée, ni de l'utilité de la tourmenter par ces images horribles, présageant la ruine et la destruction à son paisible amour.

Tous deux étaient assis dans le petit jardin de la mère de Nathanael. Clara était très-gaie, parce que depuis trois jours, consacrés par Nathanael à parfaire son œuvre, il ne l'avait pas poursuivie de ses rêves et de ses prévisions sinistres. Nathanael lui-même parlait avec vivacité et d'un air content de choses plaisantes, et Clara lui dit : « Ah ! c'est à présent que je te retrouve tout entier, vois-tu bien comme nous avons chassé loin de nous le vilain Coppelius ? » Ce ne fut qu'alors que Nathanael se souvint de son poème et de sa résolution de le lire à Clara. Il en rassembla aussitôt les feuillets et commença sa lecture. Clara prévoyant quelque chose d'ennuyeux comme à l'ordinaire, et, se résignant, se mit à tricoter tranquillement. Mais aux images de plus en plus sombres qui s'accumulaient devant elle, elle laissa tomber ses aiguilles et tint ses regards fixés sur les yeux de Nathanael. Celui-ci était dominé tout entier par sa poésie, le feu qui l'embrasait colorait ses joues d'une vive rougeur, les larmes coulaient de ses yeux. Enfin sa lecture achevée, profondément accablé et gémissant, il saisit la main de Clara, et avec l'impression d'un désespoir inconsolable : « Ah ! s'écria-t-il, Clara ! — Clara ! »

Clara le pressa tendrement contre son sein, et dit avec douceur, mais lentement et du ton le plus sé-

rieux : « Nathanael ! — mon bien-aimé Nathanael ! — ce poême insensé...., extravagant...., ridicule, jette-le au feu ! » A ces mots, Nathanael se leva furieux et s'écria en repoussant Clara : « Automate inanimé ! automate maudit ! » et il s'enfuit en courant. Clara blessée si profondément répandit des larmes brûlantes. « Hélas ! disait-elle, il ne m'a jamais aimée, car il ne me comprend pas. » Et elle continuait de sanglotter amèrement.

Lothaire entra sous le berceau, il fallut que Clara lui racontât ce qui s'était passé. Il aimait sa sœur de toute son âme, et chaque mot de ses plaintes lui entrait dans le cœur comme un coup de poignard; il sentit alors se changer en une violente colère l'humeur que lui inspiraient depuis long-temps les rêveries de Nathanael. Il courut le trouver, et lui reprocha sa conduite à l'égard de sa sœur chérie, en termes courroucés, auxquels le bouillant Nathanael répondit sur le même ton. Traité de fat extravagant et maniaque, l'un rabaissa l'autre comme un pauvre homme du commun de la foule. Le duel était inévitable. Ils convinrent de se battre le matin suivant, derrière les murs du jardin, avec des espadons bien aiguisés suivant l'usage universitaire du pays. Ils rôdaient muets et agités dans la maison. Clara avait entendu leur violente querelle et avait vu sur la brune le maître d'armes apporter les rapières. Elle comprit ce qui allait arriver. Parvenus sur le lieu du combat, Lothaire et Nathanael également sombres et silencieux avaient mis leurs habits bas, et, les yeux enflammés d'une ardeur sanguinaire, ils étaient

près d'en venir aux mains, lorsque Clara se précipita entre eux deux : « Hommes féroces et détestables ! s'écria-t-elle en sanglottant, percez-moi le sein du moins avant ce combat, car y pourrais-je survivre quand l'amant aura tué le frère, ou le frère l'amant ! » — Lothaire laissa tomber son arme et tenait ses regards baissés vers la terre ; mais Nathanael sentit se réveiller dans son cœur, avec une émotion déchirante, tout son amour pour la charmante Clara, tel qu'aux plus beaux jours de son heureuse jeunesse. Le fer meurtrier s'échappa de sa main, il tomba aux pieds de Clara. « Pourras-tu me pardonner jamais, ma bien-aimée Clara !.... Peux-tu me pardonner Lothaire, mon frère bien-aimé ! » — Lothaire fut touché de la profonde douleur de son ami. Tous trois scellèrent leur réconciliation par des embrassements mêlés de larmes, et ils jurèrent de rester désormais unis d'une affection constante et inviolable.

Il semblait à Nathanael qu'il fût délivré d'un poids bien lourd qui l'avait écrasé jusqu'alors, il lui semblait que sa résistance à l'oppression de la puissance occulte qui l'obsédait avait sauvé tout son être d'une ruine imminente. Il passa encore trois jours pleins de bonheur auprès de ses amis, puis il retourna à G*** où il se proposait de rester encore une année, pour revenir ensuite se fixer à jamais dans sa ville natale.

On avait caché à la mère de Nathanael tout ce qui avait rapport à Coppelius ; car on savait qu'elle ne pouvait penser à lui sans horreur, parce qu'ainsi

que Nathanael elle le considérait comme l'auteur de la mort de son mari.

Quelle fut la surprise de Nathanael, quand, de retour à G***, voulant rentrer dans sa demeure, il vit que la maison avait été totalement consumée par les flammes, et que des pans de mur noircis s'élevaient seuls au-dessus des décombres! Cependant, et quoique l'incendie se fût développé de bas en haut, le feu ayant pris dans le laboratoire d'un apothicaire logé au rez-de-chaussée, les amis de Nathanael, pleins de zèle et d'audace, avaient réussi à pénétrer dans sa chambre située à l'étage supérieur, assez à temps pour sauver ses papiers, ses livres et ses instruments. Ils avaient réuni ces objets dans une autre chambre qu'ils louèrent au nom de Nathanael, et que celui-ci alla occuper.

Il se trouva logé, sans y attacher nulle importance, vis-à-vis du professeur Spallanzani, et s'aperçut, avec la même indifférence, que de sa fenêtre il dominait la chambre où Olympie était souvent assise seule, et placée de manière à ce qu'il pût exactement reconnaître sa personne, quoique les traits de son visage parussent indistincts et confus. Il finit pourtant par être frappé de voir Olympie rester fréquemment assise, durant des heures entières, sans la moindre occupation, devant la petite table et dans la même position où il l'avait déjà vue à travers la porte vitrée, et regardant positivement de son côté d'un œil fixe et stable; il s'avoua également que ja-

mais il n'avait vu taille de femme plus admirable ; mais cependant, le cœur plein de l'image de Clara, il resta tout-à-fait insensible à l'aspect de la raide et immobile Olympie. Aussi ce n'était que par hasard qu'il jetait un regard passager, par-dessus son cahier de travail, vers la belle statue, et rien de plus.

Il écrivait précisément à Clara lorsqu'on frappa doucement à sa porte; elle s'ouvrit sur son invitation, et la figure repoussante de Coppola s'avança dans la chambre. Nathanael frémit involontairement; mais, se rappelant les renseignements de Spallanzani sur son compatriote Coppola, et, en outre, ses promesses solennelles à Clara relativement à l'homme au sable Coppelius, il eut honte de sa crainte puérile et superstitieuse; il rassembla ses esprits, et d'une voix aussi douce et aussi tranquille que possible : « Je n'achète point de baromètres, dit-il, mon cher! vous pouvez vous retirer. » Mais alors Coppola entra tout-à-fait dans la chambre, et, sa grande bouche contractée simulant un affreux sourire, ses petits yeux perçants étincelant sous ses longs cils gris, il dit d'une voix rauque : « Oh! non baromètres, non baromètres! — avoir aussi de beaux yeux, — *belli-occhi!* » Saisi d'effroi, Nathanael s'écria : « Homme aliéné! comment peux-tu avoir des yeux? — des yeux, des yeux! » — Mais en moins d'un instant, Coppola s'était débarrassé de ses baromètres, il mit les mains dans les larges basques de son habit, et en tira des lunettes et des conserves qu'il posa sur la table. — « Eh bien donc! eh bien, des lounettes, — des lounettes pour mettre *sul naso,*

voilà mes yeux à moi, — *belli occhi, Signor!* » Et il sortait lunettes sur lunettes, si bien que toute la table commença à rayonner et à scintiller d'une singulière façon. Nathanael voyait des milliers d'yeux croiser sur lui leurs regards et s'agiter convulsivement, mais sans pouvoir détourner sa vue de cet aspect ; et Coppola déposait toujours plus de lunettes sur la table, et de nouveaux yeux étincelants lançaient des éclairs de plus en plus redoutables sur Nathanael, qui sentait leurs rayons d'un rouge de sang pénétrer ardemment dans sa poitrine. Excédé de cette terreur insensée, il s'écria : « Arrête ! arrête, homme enragé ! » — Il saisit en même temps par le bras Coppola, qui portait de nouveau la main à ses poches pour en sortir encore d'autres lunettes, quoique la table en fût déjà toute couverte. Coppola dégagea doucement son bras avec un rire sourd et déplaisant, et dit : « Ah ! — rien pour vous ? — *ma* ici souperbes verres ! » — Il avait ramassé et empoché toutes ses lunettes, et il tira de la poche latérale de son habit force lorgnettes de toutes les dimensions.

Dès que les lunettes eurent disparu, Nathanael redevint tout-à-fait calme, et en pensant à Clara, il vit bien que cette illusion de sorcellerie n'avait de fondement que dans son esprit, et que Coppola ne pouvait être qu'un simple mécanicien, un honnête opticien, et nullement un odieux fantôme ni le ménechme de Coppelius. D'ailleurs tous les verres que Coppola venait d'étaler de nouveau sur la table n'offraient rien d'extraordinaire ni aucune fascina-

tion diabolique comparable à celle des lunettes. Aussi Nathanael résolut, par forme de réparation, d'acheter effectivement quelque chose à Coppola. Il prit une petite lorgnette de poche très-artistement travaillée, et alla pour l'essayer à la fenêtre. De sa vie, il n'avait encore rencontré un verre qui rapprochât et peignît aux yeux les objets avec autant de netteté, de précision et de justesse. Il regarda par hasard dans la chambre de Spallanzani : Olympie était assise comme à l'ordinaire devant la petite table, les bras appuyés dessus et les mains croisées. Nathanael vit alors pour la première fois l'admirable régularité des traits d'Olympie ; ses yeux seulement paraissaient étrangement fixes et inanimés. Mais à force de regarder attentivement à travers la lorgnette, il lui sembla voir comme d'humides rayons lunaires se réfléchir dans les yeux d'Olympie, et la puissance visuelle s'y introduire par degrés, et le feu de ses regards devenir de plus en plus ardent et vivace. Nathanael était retenu à la fenêtre comme ensorcelé, et ne pouvait se lasser de contempler la céleste beauté d'Olympie. Un bruit de pieds et de crachement le réveilla de sa profonde extase. Coppola était derrière lui : « *Tre zecchini:* — trois ducats ! » — fit-il. Nathanael avait complètement oublié l'opticien, il paya promptement le prix demandé. — « N'est-ce pas, *Signor?* souperbes verres, souperbes ! » répéta Coppola de sa voix rauque et désagréable et avec son sourire caustique. — « Oui, oui, oui ! répliqua avec humeur Nathanael, adieu, mon cher ! — adieu. »

Néanmoins Coppola ne quitta pas la chambre sans

jeter maint regard oblique sur Nathanael, et celui-ci l'entendit rire tout haut dans l'escalier. « Eh bien, quoi ! pensa Nathanael, il rit de moi parce que je lui ai payé certainement sa petite lorgnette beaucoup trop cher.... » Comme il répétait ces mots à voix basse : « Beaucoup trop cher ! » il crut, plein de frayeur, entendre résonner dans sa chambre un profond soupir de moribond ; son émotion intérieure lui coupa la respiration. — C'était lui-même qui avait soupiré, il ne put en douter. « Clara a bien raison, dit-il, de me regarder comme un absurde visionnaire ; — il est pourtant singulier..., oh ! plus que singulier, d'éprouver encore à présent, à la sotte pensée que j'ai payé trop cher cette lorgnette à Coppola, une émotion si étrange, sans pouvoir en pénétrer la cause. » — Il s'assit enfin pour terminer sa lettre à Clara ; mais un coup-d'œil du côté de sa fenêtre le convainquit qu'Olympie était encore là ; aussitôt, poussé par une force irrésistible, il se leva, saisit la lorgnette de Coppola et demeura enchaîné à la même place, s'enivrant de la vue d'Olympie, jusqu'à ce que Sigismond, son camarade et son ami, vint le chercher pour se rendre au cours du professeur Spallanzani.

Le rideau de la chambre fatale était soigneusement tiré. Nathanael ne put entrevoir Olympie ni de cet endroit, ni même de sa fenêtre, deux jours durant, quoiqu'il s'absentât à peine et qu'il eût continuellement l'œil appliqué à la lorgnette de Coppola. Le troisième jour on mit des rideaux aux croisées. — Absolument désespéré, dévoré d'ardeur et de

désirs, Nathanael s'enfuit hors de la porte de la ville. L'image d'Olympie flottait devant lui dans les airs, elle surgissait du buisson, elle frappait ses yeux dans le miroir du ruisseau et le poursuivait partout de regards étincelants. Le souvenir de Clara était complètement effacé dans son esprit. Il ne pensait à rien qu'à Olympie, il allait se plaignant à haute voix et d'un ton langoureux : « O toi ! ma sublime étoile d'amour ! ne m'as-tu donc apparu que pour t'éclipser aussitôt et me laisser perdu sans espérance dans d'épaisses ténèbres ! »

En rentrant chez lui, il aperçut un grand mouvement dans la maison de Spallanzani. Les portes étaient ouvertes, les fenêtres du premier étage démontées; on apportait toutes sortes de meubles; des servantes affairées balayaient et époussetaient partout avec zèle; on entendait les coups de marteau des menuisiers et des tapissiers. Nathanael restait dans la rue saisi d'étonnement, quand Sigismond s'approcha de lui en riant et lui dit : « Eh bien, que dis-tu de notre Spallanzani ? » Nathanael répondit qu'il ne pouvait rien en dire, ne sachant absolument rien sur le compte du professeur, et qu'il voyait même avec la plus grande surprise l'agitation et le tapage qui se faisaient dans sa maison, si tranquille et si sombre d'habitude. Sigismond lui apprit alors que Spallanzani devait donner le lendemain une grande fête, bal, concert, et que la moitié de l'université y était invitée ; — qu'en outre, le professeur, d'après le bruit général, devait faire paraître pour la première fois sa fille Olympie, qu'il avait si long-temps

et si soigneusement soustraite à tous les regards.

Nathanael trouva chez lui un billet d'invitation. Le cœur palpitant, il se rendit chez le professeur à l'heure indiquée, quand déjà les voitures arrivaient en foule, et pénétra dans les salons richement décorés et resplendissants de lumière. L'assemblée était nombreuse et brillante. Olympie se montra parée avec beaucoup d'éclat et de goût. On fut obligé de rendre hommage à la beauté de ses traits et à la noblesse de sa tournure; la cambrure un peu singulière de son dos et l'extrême finesse de sa taille paraissaient résulter d'un excès de pression. Dans sa démarche et dans sa pose il y avait une certaine raideur et quelque chose de mesuré qui pouvaient causer une impression désagréable, mais on l'attribua à la contrainte que lui imposait la société. Le concert commença. Olympie toucha du piano avec une habileté remarquable, et exécuta aussi un air de bravoure d'une voix claire et retentissante, ayant presque la sonorité d'une cloche de verre. Nathanael était dans le ravissement; placé au dernier rang des assistants, il ne pouvait pas bien distinguer les traits d'Olympie au milieu de l'éblouissante clarté des bougies. Sans qu'on s'en aperçut, il tira de sa poche la lorgnette de Coppola et la dirigea sur la belle Olympie.

Ah! — il aperçut alors avec quelle langueur elle le regardait, et comment son tendre regard, qui pénétrait et embrasait tout son être, exprimait à l'avance chaque nuance de son chant : ses roulades compliquées résonnaient à son oreille comme les

cris de joie céleste de l'âme exaltée par l'amour ; et, lorsqu'enfin retentit bruyamment dans le salon le *trillo* prolongé de la cadence finale, Nathanael s'imagina sentir l'étreinte subite de deux bras ardents, et ne se possédant plus, il cria malgré lui, dans un excès de douleur et d'enthousiasme : « Olympie ! » — Tout le monde se retourna de son côté et plusieurs personnes se mirent à rire. Mais l'organiste de la cathédrale prit un air trois fois plus sombre, et dit seulement : « Eh bien, eh bien ! »

Le concert était fini, le bal commença. Danser avec elle !.... avec elle ! c'était à présent pour Nathanael le but de tous ses désirs, de toute son ambition.... Mais comment avoir tant d'audace que de l'inviter, elle, la reine de la fête ? Cependant, lui-même ne sut pas comment cela arriva ; la danse à peine commencée, il se trouva tout près d'Olympie, qui n'avait pas encore été engagée, et il avait déjà saisi sa main avant d'avoir pu balbutier quelques paroles. Plus froide que la glace était la main d'Olympie. Nathanael sentit un tressaillement mortel parcourir ses membres, et fixa ses yeux sur ceux d'Olympie, qui lui répondirent, radieux, pleins d'amour et de langueur ; et en même temps il lui sembla que son pouls s'agitait sous cette peau froide, et que les artères se gonflaient d'un sang pétillant. D'amoureux transports enflammaient le cœur de Nathanael, il entoura la taille de la belle Olympie, et tous deux s'élancèrent à travers les couples de walseurs. — Il croyait avoir su danser autrefois avec une parfaite mesure, mais il s'aperçut bientôt, à l'assurance

toute particulière et à la précision rhythmique avec laquelle dansait Olympie, combien le vrai sentiment de la mesure lui était étranger, et plus d'une fois il perdit contenance, dérouté par son partner. Il renonça pourtant à danser avec tout autre femme, et il aurait voulu tuer sur la place le premier qui s'approcha d'Olympie pour l'inviter ; mais cela n'arriva que deux fois à son grand étonnement. Olympie demeura ensuite constamment assise, et lui ne manqua pas de l'inviter encore plusieurs fois.

Si Nathanael avait été capable de s'occuper d'autre chose que d'Olympie, il se serait trouvé inévitablement engagé dans toutes sortes de différents et de querelles fâcheuses ; car, çà et là, s'échappaient mille rires moqueurs et comprimés qui s'adressaient visiblement à la belle Olympie, et les jeunes gens la poursuivaient de regards tout-à-fait étranges et dont on ne devinait pas la cause. Toutefois, Nathanael, échauffé par la danse et par de copieuses libations, avait déposé toute sa timidité habituelle. Il était assis à côté d'Olympie, sa main dans la sienne, et dans son exaltation, il parlait de son ardent amour en termes aussi incompréhensibles pour lui que pour Olympie. Elle pourtant le comprenait peut-être ; car elle le considérait en face et soupirait sans cesse : « Ha ! — ha ! — ha ! » A quoi Nathanael répliquait plein d'ivresse : « O toi ! femme sublime et céleste ! — pur rayon de la félicité promise dans l'autre monde ! — ô toi ! âme profonde où se réfléchit tout mon être !.... » et ainsi de suite ; mais Olympie continuait toujours à soupirer : « Ha ! — ha !... »

Le professeur Spallanzani passa plusieurs fois devant nos bienheureux en leur adressant un sourire de satisfaction réellement extraordinaire. Soudain Nathanael, quoique transporté dans un monde absolument étranger, s'aperçut qu'une terrestre obscurité devenait imminente chez le professeur Spallanzani. Il regarda autour de lui et fut saisi de voir que les deux dernières bougies, qui éclairaient encore un peu le salon désert, allaient justement s'éteindre. La musique et la danse avaient cessé depuis long-temps. « Nous séparer ! nous séparer !... » s'écria-t-il emporté par le désespoir ; et il baisa la main d'Olympie, puis il se pencha vers sa bouche. Ses lèvres brûlantes rencontrèrent des lèvres glacées ! — Le froid contact de la main d'Olympie l'avait pénétré d'une secrète horreur ; la légende de la fiancée morte lui passa tout-à-coup devant l'esprit ; mais Olympie l'avait tendrement pressé contre elle, et le feu du baiser sembla rallumer la vie sur ses lèvres. — Le professeur Spallanzani se promenait lentement dans le vaste salon, ses pas rendaient un son creux, et son visage, sur lequel se jouait l'ombre vacillante des flambeaux mourants, avait une apparence sinistre et fantastique. « M'aimes-tu ? m'aimes-tu, Olympie ? — rien que ce mot, — m'aimes-tu ! » ainsi murmurait à demi-voix Nathanael ; mais Olympie soupira seulement de nouveau en se levant : « Ha ! — Ha !... — Oui ! s'écria Nathanael, oh ! ma chère et divine étoile d'amour ! tu t'es levée sur mon ciel, et tu éclaireras ma vie, tu seras ma gloire et ma félicité suprême !...—Ha ! — ha ! » répliqua Olympie en con-

tinuant à marcher. Nathanael la suivit, ils arrivèrent devant le professeur. « Vous vous êtes entretenu avec ma fille d'une manière extraordinairement vive, dit celui-ci en souriant : eh bien, mon cher monsieur Nathanael, si vous trouvez du goût à converser avec cette jeune fille naïve, vos visites seront bienvenues. » — Nathanael partit ivre de joie et le cœur épanoui.

La fète de Spallanzani fut le sujet des entretiens des jours suivants. Quoique le professeur n'eût rien épargné pour faire preuve de magnificence, néanmoins les plaisants trouvèrent à raconter mainte bizarrerie et mainte maladresse qui avaient été commises. Maïs on glosait surtout sur la muette et raide Olympie, qu'on taxait, malgré son extérieur séduisant, d'une stupidité absolue, et l'on expliquait par là pourquoi Spallanzani l'avait tenue si long-temps cachée. Ce ne fut pas sans une secrète fureur que Nathanael recueillit ces propos ; il se tut néanmoins, car, pensa-t-il, à quoi servirait de prouver à ces gens-là que c'est précisément leur propre stupidité qui les empêche de reconnaître l'âme profonde et sublime d'Olympie ? — Un jour Sigismond lui dit : « Frère[1], dis-moi, je te prie, comment toi, un garçon raisonnable, tu as pû t'amouracher de cette poupée de bois là-bas ? d'une figure de cire ! » Nathanael allait répliquer avec emportement, mais il se ravisa soudain et repartit : « Dis-moi, Sigismond, toi, qui savais autrefois si bien discerner et comprendre le beau, comment les attraits divins d'Olympie ont pu échapper à ta pénétration ? Du reste, j'en rends grâce

au destin, car autrement tu aurais été mon rival, et, dans ce cas, il faudrait que l'un de nous deux mordît la poussière! » Sigismond vit bien ce qu'il en était de son ami. Après un détour adroit, il ajouta, tout en déclarant qu'en amour il ne fallait jamais discuter sur l'objet : « Il est cependant remarquable que beaucoup d'entre nous portent un jugement à peu près semblable sur Olympie. Elle nous a paru (frère, ne prends pas cela en mauvaise part,) étrangement raide et inanimée. Sa taille est régulière, ainsi que ses traits, il est vrai. Bref, elle pourrait passer pour belle, mais son regard est par trop dénué de la lumière vitale, je dirais presque de la faculté visuelle. Son pas aussi est singulièrement mesuré, chaque mouvement semble répondre à l'impulsion d'un rouage monté. Son chant et son jeu musical ont la précision convenue, l'exactitude monotone et matérielle d'une machine organisée; il en est de même de sa danse. Enfin cette Olympie nous a causé une impression fantasmatique, et personne de nous ne voudrait avoir rien de commun avec elle, car il y a en elle, sous l'apparence d'un être vivant, je ne sais quel phénomène surnaturel et bizarre. »

Nathanael réprima le sentiment d'amertume que ces paroles de Sigismond faisaient naître en lui, il maîtrisa son irritation et se contenta de dire très-sérieusement : « Il se peut bien qu'Olympie vous inspire de l'antipathie, à vous autres hommes froids et prosaïques. Ce n'est qu'à l'âme poétique que se révèle l'âme poétiquement organisée. — Ce n'est que pour moi qu'a lui ce regard d'amour dont

les rayons ont embrasé mon cœur et mon esprit, et ce n'est aussi que dans l'amour d'Olympie que je revis tout entier. Il doit aussi vous déplaire qu'elle ne possède pas, comme tant d'autres esprits plats, le radotage banal de vos plates conversations. Elle dit peu de mots, il est vrai; mais ce peu de mots, tels que de vrais hiéroglyphes du langage intime de l'âme, déborde d'amour, et de l'intelligence suprême d'une vie spirituelle et contemplative des mystères de l'éternité. — Mais tout cela est hors de la portée de vos sens, et ce sont des paroles perdues.... — Dieu te garde! très-cher frère, dit Sigismond avec douceur et presqu'avec tristesse, mais j'ai peur que tu ne sois dans une mauvaise route. Tu peux toujours compter sur moi, dans le cas..... Non, je ne veux rien dire de plus. » — Nathanael, par une inspiration subite, crut découvrir pourtant dans les paroles du froid et prosaïque Sigismond de bonnes et amicales intentions, et il secoua bien cordialement la main que lui offrit son camarade.

Nathanael avait complétement oublié qu'il y eût au monde une Clara qu'il avait aimée autrefois; sa mère, Lothaire, tout avait disparu de son souvenir. Il ne vivait plus que pour Olympie : chaque jour il passait de longues heures auprès d'elle, déraisonnant sur son amour, sur le principe vivifiant de la sympathie, sur les affinités psychologiques électives, etc., toutes choses auxquelles Olympie prêtait la plus fervente attention. Nathanael extrayait du fin fond de tous ses tiroirs tout ce qu'il avait écrit ou composé autrefois, poëmes, fantaisies, nouvelles, rêveries,

Olympie, Clara, Nathanaël
(fantasmagorie)

romans ; et chaque jour, il y ajoutait une multitude de sonnets, de stances, de ballades fantastiques qu'il lisait et relisait à Olympie durant des matinées entières, sans se lasser et sans discontinuer. Mais aussi c'est qu'il n'avait jamais eu un auditeur aussi excellent. — Olympie ne brodait ni ne tricotait, elle ne regardait pas à la fenêtre, elle ne donnait pas à manger à un petit oiseau, elle ne jouait pas avec un petit bichon, elle ne roulait pas dans ses doigts de petites bandes de papier, ni rien autre chose, elle n'avait jamais besoin de comprimer un bâillement par une petite toux forcée. — Bref, elle regardait son amant dans les yeux, durant des heures d'horloge, dans une attitude fixe et immuable, sans bouger, sans souffler, et son regard s'animait toujours de plus de vivacité et d'ardeur. Seulement, lorsqu'enfin Nathanael se levait et lui baisait la main ou même la bouche, elle disait : « Ha ! — ha ! » et puis après : « Bonne nuit, mon cher ! »

« Oh ! âme sublime et profonde ! s'écriait Nathanael seul dans sa chambre, ce n'est que par toi, par toi seule que j'ai été compris. » Il tressaillait d'un ravissement intérieur en songeant à l'accord merveilleux qui se manifestait de jour en jour davantage entre son cœur et celui d'Olympie ; car il lui semblait qu'Olympie eût exprimé sur ses œuvres, sur sa faculté poétique, ses pensées intimes, et cela par l'organe de sa propre parole à lui, Nathanael. Il ne pouvait guère, en effet, en être autrement ; car Olympie ne prononçait jamais un mot de plus que ce que nous avons rapporté. Alors même que Na-

thanael, dans certains moments lucides et de sang-froid, le matin par exemple à son premier réveil, se rappelait la passivité absolue et le prodigieux laconisme d'Olympie : « Qu'est-ce que des mots? disait-il, — des mots! un de ses coups-d'œil célestes en dit plus que toutes les langues d'ici-bas! d'ailleurs, un enfant des cieux peut-il se résigner au cercle étroit limité par notre impuissance terrestre et pitoyable! »

Le professeur Spallanzani semblait enchanté des relations de sa fille avec Nathanael; il comblait celui-ci des témoignages positifs de sa bienveillance, et lorsqu'enfin Nathanael se hasarda, non sans de grandes réticences, à faire allusion à un mariage avec Olympie, le professeur, souriant d'un air radieux, répliqua qu'il laisserait sa fille entièrement libre de son choix. — Encouragé par ses paroles, et le cœur bouillant de désir, Nathanael résolut de solliciter d'Olympie, dès le jour suivant, une déclaration franche et précise de ce que depuis longtemps lui avaient révélé ses délicieux regards de tendresse, à savoir qu'elle consentait à se donner à lui pour toujours. Il chercha la bague qu'il avait reçue de sa mère en la quittant, pour l'offrir à Olympie comme symbole de son dévouement, de son initiation à une vie nouvelle qu'elle devait charmer et embellir. Les lettres de Lothaire et de Clara lui tombèrent à cette occasion sous la main, il les jeta de côté avec indifférence; il trouva la bague, la mit dans sa poche et courut chez le professeur pour voir Olympie.

Il avait monté l'escalier et pénétrait dans le vestibule, quand il entendit un tapage effrayant qui semblait venir du cabinet de travail de Spallanzani. — Des battements de pieds, un cliquetis étrange, — un bruit de ressorts, — des coups redoublés contre la porte, entremêlés de jurements et de malédictions : « Lâche... lâche-la donc, — infâme ! — Scélérat ! — Sais-tu que j'y ai sacrifié mon sang et ma vie ? — Ha ! — Ha ! — ha ! ha ! ha ! — Ce n'est pas ainsi que nous avons parié. — C'est moi, moi ! qui ai fait les yeux. — Moi les rouages ! — Maudit imbécille avec tes rouages ! stupide horloger ! — Satan ! chien damné ! sors d'ici ! — Arrête ! — Fourbe ! charlatan ! — Vieil animal ! lâcheras-tu ? — Au diable ! — Lâche donc ! »

Dans ces deux voix, sifflant et mugissant ensemble, Nathanael reconnut celles de Spallanzani et de l'affreux Coppelius. Il se précipita dans la chambre, saisi d'une angoisse indéfinissable. Le professeur tenait par les épaules et l'italien Coppola par les jambes une figure de femme qu'ils se disputaient l'un à l'autre, l'arrachant et la tiraillant avec une fureur sans pareille. Nathanael fit un bond en arrière, frappé d'une horreur inexprimable.... Dans cette femme, il avait reconnu Olympie ! Transporté d'une farouche colère, il allait défendre sa bien-aimée contre ces furieux ; mais, au même instant, Coppola, donnant avec une force de géant une secousse terrible, fit lâcher prise au professeur, et lui appliqua avec la femme même un coup si violent sur la tête, que celui-ci chancela et tomba à la renverse par-

dessus une table couverte de fioles, de cornues, de flacons et de tubes de verre. Toute la boutique se brisa en mille morceaux. Soudain Coppola chargea Olympie sur ses épaules, et, riant aux éclats d'une façon abominable, il se mit à courir et à descendre l'escalier de sorte que les pieds pendants de la misérable figure se choquaient et résonnaient comme des morceaux de bois contre les marches.

Nathanael était pétrifié. Il n'avait que trop clairement vu.—Le visage d'Olympie, pâle comme la mort, était en cire, et dépourvu d'yeux : de noires cavités en tenaient la place. Ce n'était qu'une poupée inanimée. — Spallanzani se roulait à terre, les morceaux de verre lui avaient coupé et lacéré la tête, les bras, la poitrine : son sang coulait à flots. Mais rassemblant toutes ses forces : « Après lui ! cria-t-il, à sa poursuite ! sans nul délai. — Coppelius ! Coppelius ! voleur infâme ! — Mon meilleur automate ! — le fruit de vingt années de travail, le prix de ma vie et de mon sang ! — Les rouages, le mouvement, la parole ! tout m'appartient. — Les yeux.... oui, je lui ai pris les yeux ! — Réprouvé ! Belzébuth ! — après lui ! cours.... rapporte-moi Olympie : tiens ! voilà les yeux ! »

Nathanael vit alors deux yeux sanglants gisants par terre et le regardant fixement : Spallanzani les saisit de sa main la moins endommagée, et les lui jeta de telle sorte qu'ils vinrent frapper sa poitrine. — Soudain la folie imprima sur Nathanael ses griffes ardentes et s'empara de tout son être en brisant les ressorts du jugement et de la pensée. « Hui !

hui ! hui ! — cercle de feu ! — cercle de feu, tourne, tourne ! — allons, gai ! — poupée de bois, hui ! belle petite poupée ! tourne, tourne donc ! » — En même temps il se jeta sur le professeur et lui serrait la gorge ; il l'aurait étranglé, mais le tapage avait attiré beaucoup de monde : on arriva près d'eux, on contint le furieux Nathanael, et l'on sauva ainsi le professeur, qui fut immédiatement pansé de ses blessures. — Sigismond, quelque vigoureux qu'il fût, ne put suffire à dompter ce furibond ; il ne cessait de crier d'une voix horrible : « Tourne, poupée de bois ! tourne ! » et il frappait autour de lui, les poings fermés. Enfin, grâce aux efforts réunis de plusieurs personnes, on se rendit maître de lui en le terrassant et en le garottant. Ses cris expirèrent peu à peu dans une sorte de rugissement bestial, et il fut transporté à l'hôpital des fous, agité de convulsions frénétiques épouvantables.

Avant de continuer à te raconter, lecteur bénévole, la suite des aventures du malheureux Nathanael, je puis t'assurer, dans le cas où tu t'intéresserais quelque peu à l'habile mécanicien et fabricateur d'automates, Spallanzani, qu'il fut bientôt complétement guéri de ses blessures. Il lui fallut cependant quitter l'université, parce que l'histoire de Nathanael avait fait beaucoup de sensation, et qu'on réprouva unanimement, comme une supercherie des plus inconvenantes, l'action d'avoir introduit dans des sociétés raisonnables (Olympie avait paru dans plusieurs cercles avec succès) une poupée de bois en guise d'une personne naturelle. Des légistes y virent

même une fraude très-subtile, d'autant plus condamnable, disaient-ils, qu'elle avait été ourdie contre la masse du public, et si perfidement combinée que personne ne s'était douté du fait, à l'exception de quelques étudiants très-sensés. Il est vrai qu'à présent c'était à qui feindrait d'avoir eu vent de la chose, et chacun citait à l'appui de ses prétentions mainte et mainte circonstance qui lui avait paru suspecte. Mais encore n'avançaient-ils rien de bien concluant.

Ainsi, par exemple, quel soupçon avait-on pu concevoir de ce qu'Olympie, s'il fallait en croire certain habitué des salons, avait, contrairement à tous les usages, plus souvent éternué que bâillé? Le premier phénomène, disait notre élégant, résultait du mouvement caché des rouages qui, en se remontant d'eux-mêmes, produisaient, en effet, aux mêmes intervalles, un craquement sensible, etc., etc.... Le professeur de poésie et d'éloquence prit une prise, referma sa tabatière, toussa avec affectation, et dit d'un air solennel : « Honorables messieurs et dames, ne voyez-vous pas où git le lièvre? le tout est une allégorie, une métaphore amplifiée. — Vous me comprenez? *sapienti sat!....* » Mais un grand nombre d'honorables messieurs ne se tint nullement pour satisfait de l'explication; l'histoire de l'automate avait fait une profonde impression sur eux, et il s'établit, en effet, une secrète et affreuse méfiance contre les figures humaines. Pour acquérir la conviction certaine de ne pas s'être épris d'une poupée de bois, plus d'un amant exigea de sa maîtresse

qu'elle chantât et dansât un peu hors de mesure, qu'elle voulût bien tricoter ou broder, et même jouer avec le petit chien en écoutant la lecture, et ainsi du reste ; mais sur toutes choses qu'elle ne se contentât pas d'écouter, et qu'elle parlât aussi quelquefois de manière à faire entrevoir sous ses paroles une pensée et une sensation. Ce genre d'épreuves resserra un certain nombre de liens amoureux qui devinrent d'autant plus agréables, tandis que d'autres se dénouèrent peu à peu. « On ne peut vraiment pas en répondre ! » répétait-on de côté et d'autre. Dans les cercles, les thés, on bâilla d'une manière incroyable, et l'on s'abstint absolument d'éternuer, afin d'échapper à tout soupçon. — Spallanzani, ainsi qu'on l'a dit plus haut, fut obligé de partir pour se soustraire à une instruction criminelle au sujet de l'installation frauduleuse de l'automate dans la société des hommes.

Coppola avait également disparu.

Nathanael se réveilla comme d'un rêve lourd et terrible ; il ouvrit les yeux et sentit une impression de bonheur ineffable le pénétrer d'une douce et bienfaisante chaleur. Il était dans la maison paternelle, couché dans sa chambre ; il vit Clara penchée vers lui, et près de là sa mère et Lothaire.

« Enfin ! enfin, ô mon bien-aimé Nathanael ! te voilà donc guéri d'une grave maladie. — Maintenant tu m'es rendu ! » Ainsi parlait Clara dans l'effusion de son cœur, et elle pressa Nathanael dans ses bras.

Des larmes de joie et d'émotion s'échappèrent des yeux de Nathanael, limpides et brûlantes, puis après un profond soupir : « Ma Clara ! » dit-il. — Sigismond, qui avait fidèlement suivi son ami malade, entra. Nathanael lui tendit la main : « Mon bon frère ! tu ne m'as donc pas quitté. » — Toute trace d'égarement avait disparu, et Nathanael recouvra bientôt ses forces, grâce aux tendres soins de sa mère, de sa fiancée et de ses deux amis.

Sur ces entrefaites, le bonheur était entré dans la maison, car un vieil oncle avare, dont personne dans la famille n'attendait rien, avait en mourant laissé à la mère, en outre d'un capital fort honnête, une petite propriété située non loin de la ville dans une agréable position. C'est là que songeait à s'établir Nathanael avec sa mère et Lothaire, et sa Clara qu'il était bien résolu cette fois à épouser. Nathanael était devenu plus doux, plus affectueux que jamais, et il savait enfin apprécier l'âme si belle et si pure de l'angélique Clara. Personne ne lui adressa le moindre mot relatif au passé. Seulement lorsque Sigismond prit congé de lui, Nathanael lui dit : « Par le ciel ! frère, j'étais sur une mauvaise route ; mais un ange m'a ramené à temps dans une voie de lumière et de paix ! — Et c'est ma Clara !.... » Mais Sigismond ne le laissa pas continuer dans la crainte que des souvenirs amers et implacables ne se réveillassent en lui avec trop d'énergie.

Le jour était venu où les quatre amis devaient partir pour leur petite propriété. A l'heure de midi, ils parcouraient les rues de la ville après avoir fait

plusieurs emplettes. La tour élevée de l'Hôtel-de-Ville projetait sur la place du marché son ombre gigantesque. « Ah ! dit Clara, montons donc encore une fois là-haut pour voir les montagnes lointaines ! » Aussitôt fait que dit : Nathanael et Clara montèrent ensemble, la mère rentra à la maison avec la servante, et Lothaire, ne se sentant pas disposé à monter tant de marches, voulut attendre en bas. Les deux amants étaient donc sur la plus haute galerie de la tour, se donnant le bras, et contemplant les forêts verdoyantes derrière lesquelles se dessinaient à l'horizon, comme une cité de géants, les cimes bleuâtres des montagnes.

« Regarde donc le singulier petit buisson gris là-bas ; on dirait qu'il s'avance vers nous, » dit Clara. Nathanael chercha machinalement dans sa poche de côté ; il trouva la lorgnette de Coppola. Il la dirigea sur la plaine..... Olympie était devant le verre ! — Un tremblement convulsif parcourut ses veines et son pouls sursaillit. Pâle comme la mort, il regarda Clara fixement..... Mais tout d'un coup ses yeux, roulants dans leurs orbitres, lancèrent des rayons de feu, il mugit affreusement tel qu'une bête féroce, puis il bondit en l'air à une hauteur extrême et cria avec un rire perçant et horrible : « Poupée de bois, tourne ! — Tourne, poupée de bois ! tourne ! » Alors il saisit Clara avec une violence formidable et voulut la précipiter en bas ; mais Clara, dans son angoisse mortelle et désespérée, s'accrocha à la rampe avec force. Lothaire entendit le vacarme que faisait ce furieux, il distingua les cris de détresse de Clara, un

affreux pressentiment s'empara de son esprit. Il vola en haut de la tour : la porte du second escalier était fermée ; Clara poussa un cri de désespoir plus déchirant..... Presque fou de fureur et d'effroi, il se rue contre la porte qui cède enfin. Les cris de Clara devenaient de plus en plus faibles : « Au secours !... à moi ! à moi !... » et la voix se perdit dans les airs. — « Elle est morte, ce forcené l'a tuée ! » s'écria Lothaire. La porte de la galerie était également fermée : la rage lui donne une force surhumaine, il fait sauter la porte de ses gonds... Dieu du ciel ! Clara, soulevée par le furieux Nathanael, était suspendue dans les airs en dehors de la balustrade, et n'étreignait plus que d'une seule de ses mains un barreau de fer. Prompt comme l'éclair, Lothaire saisit sa sœur, rentre son corps sur la plate-forme, et assène en même temps son poing fermé sur le visage du frénétique qui, lâchant sa proie de mort, recula en chancelant.

Lothaire descendit précipitamment, tenant dans ses bras sa sœur évanouie ; — elle était sauvée. — Cependant Nathanael se démenait tout autour de la galerie et faisait des bonds prodigieux en criant : « Cercle de feu, tourne ! — cercle de feu, tourne ! » — La foule accourut à ces cris sauvages ; au milieu d'elle surgissait comme un colosse l'avocat Coppelius, qui venait d'arriver dans la ville et s'était dirigé tout droit vers le marché. On voulait monter à la tour pour s'emparer du furieux. Coppelius se mit à rire en disant : « Ah ! ah ! attendez : celui-là descendra tout seul. » Et il regarda en haut comme tout le

monde. On vit Nathanael subitement s'arrêter comme pétrifié, puis il se pencha un peu, aperçut Coppelius, et en criant d'une voix retentissante : « Ah ! — de beaux yeux, *belli occhi!* » il sauta par-dessus la rampe....

Lorsque Nathanael fut tombé sur le pavé, la tête fracassée, Coppelius avait disparu de la foule.

On prétend qu'on vit plusieurs années après, dans une contrée éloignée, Clara assise à la porte d'une jolie maison de campagne auprès d'un homme agréable, sa main dans la sienne, avec deux beaux enfants jouant devant elle. On pourrait en conclure que Clara trouva enfin le bonheur domestique et paisible qui convenait à son caractère gai et content de la vie, bonheur que n'aurait jamais pu lui procurer Nathanael avec son cœur ulcéré.

NOTES DU TRADUCTEUR.

[1] (Pag. 257.) Allusion à la scène première du cinquième acte des *Brigands* de Schiller. — Franz, poursuivi par le remords du forfait qu'il a commis contre son père, se réveille en sursaut après un horrible rêve, et rencontre Daniel, son vieux serviteur, qu'il épouvante par sa contenance et ses discours égarés. Puis il entreprend le récit de ce songe, et cherche lui-même à se soustraire à l'impression d'effroi qu'il lui cause : « Les rêves ne signifient rien, n'est-ce pas, Daniel ?... Je veux te raconter... mais, je t'en prie, moque-toi bien de moi ! — C'est un plaisant rêve !... — Eh bien pourquoi ne ris-tu pas ?

Daniel : Je frissonne des pieds à la tête. — Dieu ! ayez pitié de moi.

Franz : Allons donc, ne dis pas cela. Appelle-moi un fou, un radoteur, un extravagant ! Je t'en prie, mon bon Daniel, moque-toi de moi !

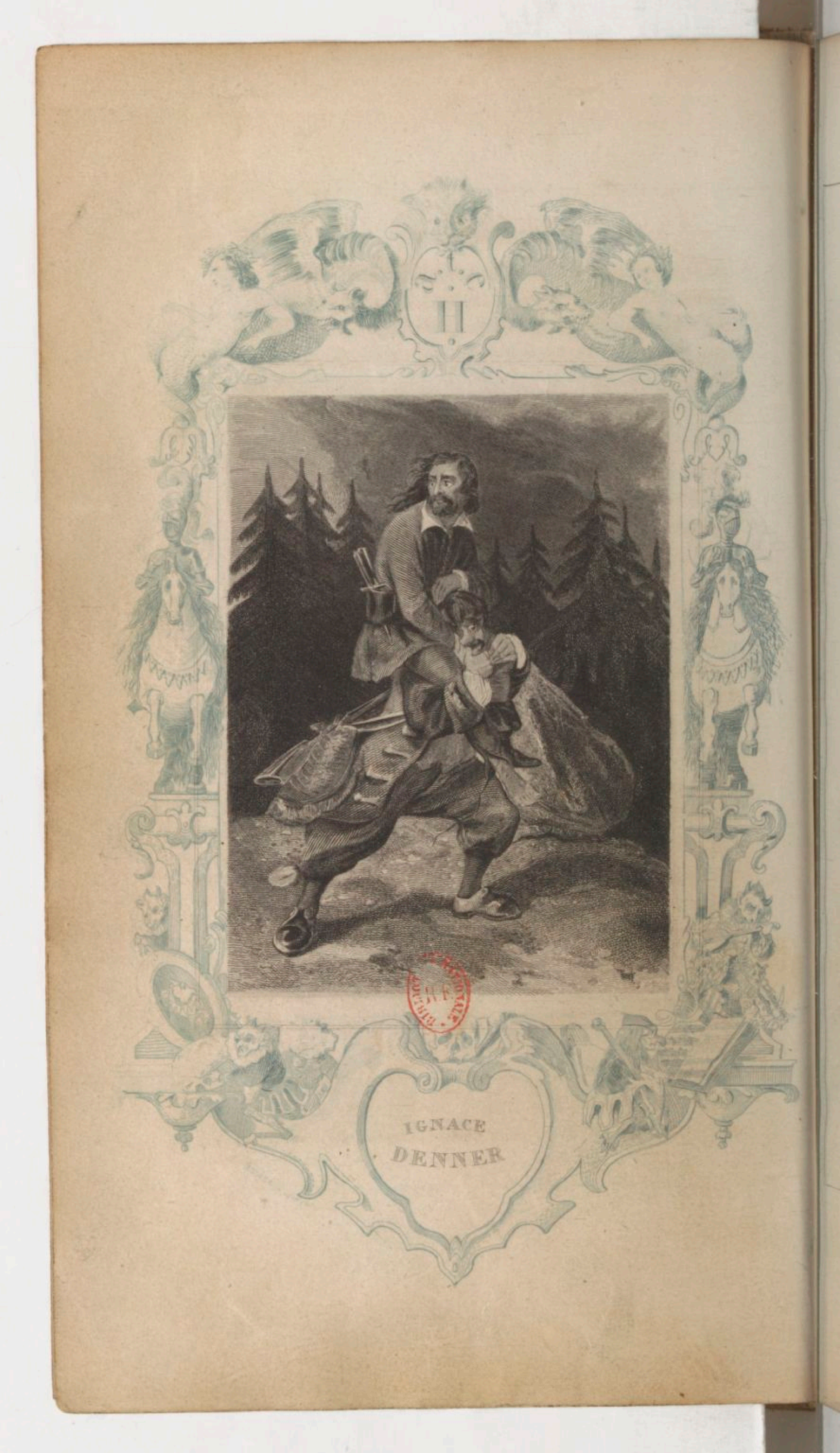
Daniel : Les rêves viennent de Dieu. Je prierai pour vous. — etc.

[2] (Pag. 265.) Il devient évident, par la suite du récit, que tous ces détails, toujours présents à l'esprit frappé de Nathanael comme autant de réalités, ne sont que les effets

très-naturels de son évanouissement et des illusions produites par le délire de la peur. C'est à l'aide d'une interprétation contraire que Walter-Scott appesantit sa critique sur ce passage, et qu'il prête gratuitement un rôle odieux au père de Nathanael, pour démontrer la frénésie prétendue de l'auteur. Le lecteur jugera si le paragraphe suivant et la lettre de Clara ne devaient pas rendre impossible une pareille méprise.

[3] (Pag. 280.) Pompée Battoni, peintre célèbre, né à Lucques en 1708, mort à Rome en 1787. Il excellait dans la carnation et la finesse des touches. Sa réputation en Allemagne est sans doute fondée sur son beau tableau de *la Madeleine*, que possède le musée de Dresde. Ses autres ouvrages les plus remarquables sont un *Homère*, une *Vierge*, qui fait partie du musée du Louvre, et *Vénus caressant l'Amour*, popularisée par le burin de Porporati.

4 (Pag. 299.) *Frère*, expression consacrée entre les étudiants des universités allemandes.


II
IGNACE
DENNER

IGNACE DENNER.

A une époque fort éloignée de la nôtre, vivait, dans une forêt inculte et solitaire du domaine de Fulda, un brave garde-chasse du nom d'Andrès. Il avait été d'abord premier chasseur de la suite du comte Aloys de Vach; il avait escorté son maître dans ses voyages à travers la belle Italie, et l'avait sauvé par son adresse et sa bravoure d'un imminent danger, lors d'une attaque de brigands sur une des routes périlleuses du royaume de Naples. Dans une auberge de cette ville où ils se logèrent, il y avait une pauvre fille, belle comme un ange, que l'hôte avait recueillie comme orpheline, et qu'il traitait avec beaucoup de dureté, l'employant aux fonctions les plus viles de la basse-cour et de la cuisine. Andrès s'appliqua à la consoler par d'encourageantes paroles, autant qu'il pouvait se faire comprendre d'elle, et la jeune fille conçut pour lui un tel attachement, que pour ne plus s'en séparer, elle voulut

le suivre à son retour dans la froide Allemagne. Le comte de Vach, touché des prières d'Andrés et des larmes de Giorgina, permit qu'elle partageât avec son bien-aimé le siége extérieur de sa voiture et elle put achever de la sorte ce long et fatigant voyage.

Avant même de passer la frontière d'Italie, Andrés avait fait bénir son union avec Giorgina, et, quand ils furent enfin arrivés sur les terres du comte de Vach, celui-ci crut récompenser dignement son fidèle serviteur en le nommant garde de la réserve de ses chasses. Andrés partit donc avec sa Giorgina et un vieux valet pour cette forêt déserte et sauvage, qu'il devait garantir des braconniers et des voleurs de bois. — Mais au lieu du bien-être qu'il espérait, d'après les assurances du comte de Vach, il dut mener une vie laborieuse, pénible, tourmentée, et il tomba bientôt dans un gouffre de soucis et de misère. Le modique salaire en argent comptant qu'il recevait du comte de Vach lui suffisait à peine pour se vêtir lui et sa femme; les petites redevances qu'il percevait dans les ventes du bois étaient rares et éventuelles, et le jardin qu'il cultivait à son profit était souvent ravagé par les loups et les sangliers, quelque bonne garde qu'il fît avec son valet, de sorte qu'il voyait parfois détruit, en une seule nuit, l'espoir de sa dernière ressource.

En outre, sa vie était incessamment menacée par les voleurs de bois et les braconniers. En brave et honnête homme qui préfère la gêne à un repos coupablement acquis, il remplissait strictement et

vaillamment les devoirs de sa charge, inaccessible à toute séduction. Aussi était-il exposé à de dangereuses embûches, et ses dogues fidèles le mettaient seuls à l'abri d'une attaque nocturne des brigands.

Giorgina, nullement faite à ce dur climat et à un genre de vie pareil, se flétrissait à vue-d'œil. La chaude couleur de son teint se changea en un jaune livide, ses yeux vifs et étincelants s'assombrirent, et la maigreur dégradait chaque jour davantage sa taille naturellement riche. Souvent elle s'éveillait en sursaut à la pâle clarté de la lune. Des coups de feu éclataient dans le lointain, répétés par les échos de la forêt : les dogues aboyaient, son mari se glissait avec précaution hors du lit, et sortait en murmurant avec le valet. Alors elle priait avec ferveur Dieu et ses saints de la tirer avec son mari de cette redoutable solitude et de ce continuel danger de mort. La naissance d'un fils vint attacher Giorgina au lit de douleur ; elle s'affaiblit de plus en plus, et jugea elle-même que sa fin était prochaine.

Le malheureux Andrès rôdait à l'aventure gémissant en lui-même et se maudissant. Car, depuis la maladie de sa femme, tout bonheur l'avait abandonné ; il voyait, comme des ombres fantastiques et railleuses, des pièces de gibier qui semblaient le regarder en tapinois à travers les buissons, et s'évanouir dans l'air dès qu'il déchargeait son fusil. Il ne pouvait plus atteindre aucune proie, et l'adresse consommée de son valet lui procurait seule le gibier qu'il était tenu de fournir au comte.

Un soir, assis près du lit de Giorgina, il contemplait d'un regard fixe sa femme si tendrement chérie et que son épuisement extrême laissait à peine respirer. Dans sa douleur sombre et muette, il avait saisi sa main et était sourd aux gémissements de l'enfant qui languissait exténué par la privation d'aliments. Le valet était parti dès le matin pour Fulda, afin de rapporter en échange de la dernière épargne, quelque soulagement à la pauvre malade. Il n'y avait à deux lieues à la ronde nulle consolation à attendre d'un être humain. L'ouragan seul, avec des sifflements aigus, grondait à travers les noirs sapins d'une voix menaçante, et les dogues poussaient des cris lamentables comme s'ils eussent déploré la profonde infortune de leur maitre. — Andrès entendit tout-à-coup résonner comme des pas humains devant la maison. Il crut que c'était son valet qui était de retour, quoiqu'il ne dût pas l'attendre aussitôt; mais les chiens s'élancèrent dehors en aboyant violemment : ce devait être un étranger.

Andrès alla lui-même devant la porte. Un homme grand et sec vint alors à sa rencontre, enveloppé dans un manteau gris, et la figure enfoncée sous son bonnet de voyage.

« Eh ! dit l'étranger, comme je me suis pourtant égaré dans le bois ! voici l'orage qui descend des montagnes, et nous allons avoir un temps épouvantable. Me permettriez-vous, cher Monsieur, d'entrer dans votre demeure, afin de me délasser de la fatigue de la route, et de reprendre des forces pour le

reste de mon voyage ? — Ah ! Monsieur, répliqua le triste Andrés, vous venez dans une maison d'affliction et de misère, et, hors le siége sur lequel vous pouvez vous reposer, je n'ai à vous offrir la moindre des choses pour vous restaurer. Ma pauvre femme manque de tout elle-même, et mon valet, que j'ai envoyé à Fulda, n'en rapportera que bien tard dans la soirée quelques provisions. » En parlant ainsi, ils étaient entrés dans la chambre. — L'étranger se débarrassa de son bonnet de voyage et de son manteau, sous lequel il portait un petit coffre et une valise. Il déposa aussi sur la table deux pistolets de poche et un poignard.

Andrés s'était approché du lit de Giorgina : elle était privée de connaissance. L'étranger s'approcha pareillement, il regarda long-temps la malade d'un œil pensif et pénétrant, puis il prit sa main et consulta attentivement son pouls. Lorsqu'Andrés s'écria désespéré : « Ah, mon Dieu ! elle va mourir ! — Point du tout, mon cher ami ! dit l'étranger, rassurez-vous. Il ne manque à votre femme qu'une nourriture saine et généreuse. Mais, en attendant, quelque tonique qui ait de l'action peut lui faire un grand bien. Je ne suis pas médecin à la vérité, je suis un marchand, cependant j'ai une certaine expérience de l'art médical, et je possède plusieurs remèdes fort anciens que je porte avec moi et dont je fais aussi commerce. » En même temps l'étranger ouvrit sa cassette, y prit une fiole contenant une liqueur d'un rouge foncé, et en versa quelques gouttes sur du sucre qu'il fit prendre à la malade ; puis il tira

de sa valise un petit flacon d'excellent vin du Rhin en cristal taillé, et lui en versa deux cuillerées pleines. Quant à l'enfant, il conseilla de le mettre dans le lit, couché près de sa mère, et de les laisser reposer tous les deux.

Andrés s'imaginait voir un saint descendu du ciel exprès pour le consoler et le secourir. D'abord, le regard faux et perçant de l'étranger l'avait effarouché; mais l'intérêt bienveillant qu'il montrait pour Giorgina, le soulagement évident qu'il lui avait procuré, le prévenaient maintenant en sa faveur. Il raconta donc avec franchise comment la faveur même qu'avait prétendu lui faire le comte de Vach son maître, était la source de ses tourments et d'une pauvreté dont il ne pourrait sans doute de sa vie secouer le joug accablant. L'étranger, pour le ranimer, lui dit qu'un bonheur inattendu venait souvent combler de tous les biens de la vie l'homme le plus désespéré, et qu'il fallait même risquer quelque chose pour se rendre la fortune favorable. — « Ah! mon cher Monsieur, dit Andrés, j'ai confiance en Dieu et dans l'intercession des saints que nous prions chaque jour avec ferveur, ma chère femme et moi. Que faudrait-il que je fisse pour me procurer de l'argent et du bien? Si Dieu dans sa providence ne m'a pas destiné à en avoir, ce serait criminel d'y aspirer; mais s'il est écrit que je doive acquérir un jour des biens dans ce monde, comme je le désire à cause de ma pauvre femme, qui a quitté sa douce patrie pour me suivre dans cette âpre solitude, n'en deviendrai-je pas maître sans compromettre

mon corps et ma vie pour des jouissances vaines et périssables. »

L'étranger sourit d'une façon toute particulière à ces paroles du pieux Andrès, et il allait répliquer quelque chose, quand Giorgina se réveilla avec un profond soupir du sommeil où elle était tombée. Elle se trouvait merveilleusement réconfortée, et son enfant, charmant à voir, souriait sur son sein. Andrès était hors de lui de plaisir, il pleurait, il priait, il éclatait en transports de joie. — Le valet, rentré sur ces entrefaites, prépara de son mieux, avec les vivres qu'il rapportait, le repas auquel l'étranger devait prendre part. Celui-ci fit cuire lui-même pour Giorgina un potage nutritif, qu'il composa de toutes sortes d'épices et d'ingrédients dont il était pourvu. La soirée était fort avancée. L'étranger dut, en conséquence, passer la nuit chez Andrès, et à sa prière, on lui prépara un lit de paille dans la chambre même où couchaient Andrès et Giorgina. Andrès, que son anxiété au sujet de sa femme empêchait de dormir, remarqua les signes fréquents d'attention donnés par l'étranger à chaque aspiration un peu pénible de Giorgina, et il le vit se lever d'heure en heure, et s'approcher doucement du lit, pour interroger son pouls et lui faire boire de la potion.

Lorsque le jour eut paru, Giorgina était visiblement mieux. Andrès remercia l'étranger du plus profond de son cœur en le nommant son ange tutélaire. Giorgina rendit aussi grâce à Dieu de ce qu'il avait sans doute exaucé ses instantes prières en lui envoyant un sauveur. Ces vifs témoignages de grati-

tude semblaient être importuns à l'étranger, il était évidemment embarrassé, et affectait de répéter qu'il aurait dû être un monstre pour ne pas assister la malade de ses connaissances et des médicaments qu'il avait avec lui. Il prétendait, au contraire, devoir plutôt à Andrès des remerciments pour l'avoir accueilli avec tant d'hospitalité, malgré la misère où il était réduit ; et, disant qu'il voulait acquitter la dette que lui imposait la reconnaissance, il tira d'une bourse bien garnie plusieurs pièces d'or qu'il offrit à Andrès.

« Ah ! Monsieur, dit Andrès, comment et pourquoi accepterais-je de vous tant d'argent ? — De vous ouvrir ma maison, alors que vous étiez perdu dans cette vaste et sauvage forêt, c'était là un devoir de chrétien, et quand cela vous paraîtrait digne d'une récompense quelconque, vous m'avez déjà rémunéré et au-delà, plus que je ne puis l'exprimer par des paroles, en sauvant ma chère femme d'une mort imminente par votre science bienfaisante. Ah ! Monsieur, je n'oublierai jamais ce que je vous dois, et je ne demande au ciel que de pouvoir reconnaître cette noble action par le sacrifice de mon sang et de ma vie. » A ces mots de l'honnête Andrès, il jaillit des yeux de l'étranger comme un éclair rapide et brûlant. « Brave homme, dit-il, il faut absolument que vous acceptiez cet argent ; vous le devez pour procurer à votre femme une meilleure nourriture et de bons soins, car elle en a maintenant plus besoin que jamais pour ne pas retomber dans son état de souffrance et pouvoir nourrir son enfant. — Hé-

las, Monsieur, répondit Andrès, pardonnez-moi! mais une voix intérieure me dit que je ne dois pas prendre cet argent qui ne m'est pas dû. Or cette voix intérieure, à laquelle je me suis toujours confié comme à une suggestion céleste de mon saint patron, m'a jusqu'à cette heure toujours guidé dans le droit chemin, et m'a préservé de tout danger, corps et âme. Voulez-vous pourtant faire acte de libéralité et m'honorer encore d'un bienfait, moi pauvre homme? — Laissez-moi un petit flacon de votre potion merveilleuse, pour que sa vertu remette ma femme en complète santé..... »

Mais Giorgina se mit sur son séant, et, jetant sur Andrès un regard triste et languissant, elle semblait le supplier de se départir en cette occasion de la rigueur de ses scrupules et d'accepter le don du généreux étranger. Celui-ci s'en aperçut. « Eh bien, dit-il, si vous ne voulez absolument pas accepter mon argent, j'en fais présent à votre femme bien-aimée, qui ne dédaignera pas ma bonne intention de vous soustraire aux souffrances de la misère. » Alors il puisa de nouveau dans la bourse, et s'approchant de Giorgina, il lui donna au moins le double de la somme qu'il avait d'abord offerte à Andrès. Giorgina regardait les belles pièces d'or étincelantes, l'œil pétillant de plaisir, et des larmes coulaient le long de ses joues, sans qu'elle pût proférer un mot de remerciment. L'étranger s'écarta promptement d'elle et dit à Andrès: « Voyez, mon cher Monsieur, si vous pouvez craindre d'accepter ce que je vous offre, quand ce n'est pour moi qu'une misère relati-

vement à ma richesse. Car je veux bien vous confier que je ne suis pas ce que je parais être. D'après mes méchants habits, et parce que je voyage à pied comme un pauvre mercier ambulant, vous pensez naturellement que je suis pauvre et qu'un mince trafic dans les foires et les marchés m'aide seul à gagner péniblement ma vie; mais sachez que les heureux résultats d'un commerce des joyaux les plus précieux, auquel je suis adonné depuis beaucoup d'années, m'ont rendu excessivement riche, et qu'une habitude invétérée me fait seule persister dans cette manière de vivre si simple. Je possède, renfermés dans cette petite valise et dans cette cassette, des bijoux et des pierreries magnifiques, taillées pour la plupart fort anciennement, qui valent des milliers et encore des milliers. J'ai fait cette fois-ci d'excellentes affaires à Francfort, et ce que j'ai donné à votre chère femme n'est pas, même à beaucoup près, la centième partie de mon bénéfice. — En outre, je ne vous fais nullement un don gratuit, car j'ai toutes sortes de services en revanche à réclamer de vous. — Je voulais, comme à l'ordinaire, aller de Francfort à Cassel, et, depuis Schuechtern, j'ai perdu le bon chemin. Cependant la route à travers cette forêt, que les voyageurs redoutent communément, m'a paru précisément fort agréable pour un piéton; c'est pourquoi je veux à l'avenir la prendre toujours de préférence dans le même voyage, et m'arrêter chaque fois chez vous. Vous me verrez donc arriver ici deux fois par an; c'est-à-dire à Pâques, quand je vais de Francfort à Cassel, et vers

la fin de l'automne, quand je reviens de Leipsick, de la foire de Saint-Michel, à Francfort, d'où je vais en Suisse et même en Italie; et, en ce cas, je vous demande de m'héberger, moyennant un bon salaire, un, deux et même trois jours. — C'est là le premier service que je sollicite.

» Ensuite, je vous prie de garder chez vous cette petite cassette qui contient des marchandises dont je n'aurai pas besoin à Cassel, et qui me gênerait dans mon voyage, jusqu'à mon retour à l'automne prochain. Je ne vous cacherai pas que ces objets sont d'une valeur considérable; mais je m'arrête à peine à vous recommander d'en avoir grand soin, car j'ai la conviction, tant vous manifestez d'honnêteté et de délicatesse, que vous veilleriez avec attention sur la moindre bagatelle que je laisserais à votre garde. A coup sûr vous en aurez d'autant plus pour des choses aussi précieuses que celles renfermées dans cette cassette. — Voilà donc le second service que je vous demande. — Quant au troisième que vous pouvez me rendre, ce sera pour vous le plus pénible, quoiqu'il soit pour moi le plus pressant. Il faut que vous quittiez votre bonne femme, seulement pour aujourd'hui, et que vous me guidiez hors de la forêt, jusqu'à la route de Hirschfeld, où je veux visiter des connaissances avant de poursuivre mon voyage vers Cassel. Car, outre que je ne connais pas bien le chemin dans la forêt, et que, par conséquent, je pourrais bien m'égarer une seconde fois sans la chance de trouver un asyle chez un brave homme comme vous, la contrée n'est pas très-sûre.

Vous, comme forestier du district, vous n'avez rien à craindre, mais un voyageur isolé, tel que moi, pourrait bien courir quelque risque. Le bruit courait à Francfort qu'une bande de voleurs, qui naguères infestait les environs de Schaffhouse, et qui avait des ramifications jusqu'à Strasbourg, s'était jetée récemment sur le territoire de Fulda, par convoitise d'un plus riche butin, à cause des marchands qui font la traversée de Leipsick à Francfort. Or il serait très-possible qu'ils me connussent déjà, depuis mon apparition à Francfort, pour un riche marchand de pierreries. Ainsi donc, si j'ai mérité quelque reconnaissance en secourant votre femme, vous pouvez m'en tenir compte largement en m'accompagnant hors de cette forêt, et me mettant dans ma bonne route. »

Andrès était disposé volontiers à satisfaire à toutes les demandes de l'étranger, et il s'apprêta aussitôt pour lui servir d'escorte ; il revêtit son uniforme de chasseur des gardes, prit son fusil à deux coups, ceignit son bon couteau de chasse, et ordonna à son valet de coupler deux dogues.

Cependant l'étranger avait ouvert sa cassette et en ayant sorti les plus magnifiques bijoux, des colliers, des agrafes, des boucles d'oreille, il les étendit sur le lit de Giorgina, qui ne pouvait cacher son ravissement ni sa surprise. Mais, lorsque l'étranger l'engagea à garnir son cou d'un des plus riches colliers, à essayer à ses jolis bras des bracelets superbes, en tenant devant elle un petit miroir de poche, où elle voyait se refléter si bien son image

qu'elle tressaillait de joie et de plaisir comme un enfant; alors Andrès dit à l'étranger : « Ah! mon digne Monsieur, comment pouvez-vous tenter ainsi ma pauvre femme à se parer de choses semblables, elle qui n'en possèdera jamais, sans compter que cela ne lui sied pas du tout. — Ne le prenez pas en mauvaise part, Monsieur, mais le simple cordon rouge de corail, que ma Giorgina avait au cou lorsque je la vis pour la première fois à Naples, me plaît cent fois plus que ces joyaux étincelants dont l'éclat me semble vain et trompeur. — Vous êtes aussi par trop sévère, répliqua l'étranger en souriant d'un air ironique, de ne vouloir pas même laisser à votre femme malade l'innocente jouissance de se parer de mes bijoux dont la beauté n'est nullement trompeuse et qui sont de bien bon aloi. Ne savez-vous pas que ces objets-là font le plus grand plaisir aux femmes? Et quant à votre opinion sur ce qu'un tel luxe ne convient pas à votre Giorgina, je suis forcé de soutenir le contraire; votre femme est assez jolie pour porter une parure de ce genre, et d'ailleurs, qu'en savez-vous, si elle ne sera pas un jour assez riche pour en posséder et en faire valoir de semblables? »

Andrès prit un ton fort grave et sérieux, et dit : « Je vous en supplie, Monsieur, ne tenez pas des discours si captieux et si ambigus! voulez-vous donc rendre folle ma pauvre femme, et que la vaine envie d'un tel luxe et de ces mondaines somptuosités lui rende plus amère encore notre indigence, et lui ravisse tout repos et toute sérénité? — Remballez

vos beaux trésors, mon digne Monsieur ! je vous les garderai fidèlement jusqu'à votre retour. — Mais dites-moi seulement, si dans cet intervalle, (que le ciel vous en garde !) il vous arrivait quelque malheur qui vous empêchât de revenir en ces lieux, où faudra-t-il alors que je remette la cassette ? et combien de temps devrai-je attendre avant de déposer vos joyaux entre les mains de celui dont je vous prie de m'apprendre le nom en même temps que le vôtre ? — Je m'appelle, répondit l'étranger, Ignace Denner, et suis, comme vous le savez déjà, marchand, négociant. Je n'ai ni femme, ni enfants, et les parents que j'ai résident dans le Valais. Mais, je ne puis guère avoir d'estime et d'affection pour eux qui ne se sont nullement occupés de moi tandis que j'étais pauvre et nécessiteux. — Si dans trois ans vous n'aviez pas de mes nouvelles, gardez sans scrupule cette cassette, et comme je prévois bien que vous et Giorgina vous hésiteriez à accepter de moi ce legs important, le cas échéant, je donne la cassette avec les bijoux à votre enfant, auquel je vous prie de faire prendre mon nom d'Ignace quand vous le ferez confirmer. »

Andrés ne savait absolument comment répondre à une générosité si rare et si magnifique. Il restait tout interdit et immobile, pendant que Giorgina accablait de ses remercîments l'étranger, lui assurant qu'elle prierait instamment Dieu et les saints de le protéger dans le cours de ses pénibles voyages, et de le ramener toujours à point dans leur maison. — L'étranger sourit de nouveau d'une singulière façon,

puis il ajouta que les prières d'une jolie femme devant être, sans doute, plus efficaces que les siennes, il lui laisserait le soin d'intercéder le ciel en sa faveur, mais que pour lui il mettrait sa confiance dans la vigueur de son corps endurci à la fatigue, et dans la bonté de ses armes.

Cette déclaration de l'étranger déplut vivement à Andrès; pourtant il réprima ce qu'il était sur le point de répliquer, et il invita l'étranger à se mettre immédiatement en route, sans quoi il ne pourrait être de retour que bien avant dans la nuit, ce qui causerait à sa Giorgina de l'effroi et de l'inquiétude. — L'étranger dit encore à Giorgina en partant qu'il lui permettait expressément de se parer de ses bijoux, si cela lui faisait plaisir, ajoutant qu'elle était par trop dépourvue de toute récréation dans cette lugubre et sauvage forêt. Giorgina rougit de plaisir; car instinctivement elle ne pouvait abdiquer ce goût distinctif de sa nation pour le faste en général, et surtout celui des pierres précieuses.

Denner et Andrès avançaient d'un pas rapide à travers le bois sombre et désert. Les dogues s'en allaient flairant aux endroits les plus fourrés du taillis, et jappaient de temps à autre en regardant leur maître avec des yeux pleins d'une éloquence significative. « Cet endroit-ci n'est pas sûr, » dit Andrès, et ayant armé son fusil, il marcha avec circonspection en avant de son compagnon. Plus d'une fois il lui sembla entendre certain bruissement derrière les arbres, et il aperçut aussi à large distance de vagues figures qui disparaissaient soudain dans

les massifs. Il voulait découpler ses dogues, mais Denner s'écria : « Gardez-vous-en bien, mon ami ! — car je puis vous assurer que nous n'avons pas la moindre chose à craindre. » A peine avait-il dit ces mots, qu'un grand gaillard tout noir, armé d'un fusil, avec de longues moustaches et les cheveux hérissés, sortit du taillis à quelques pas seulement devant eux. Andrès s'apprêtait à faire feu : « Ne tirez pas, ne tirez pas ! » s'écria Denner. — Le grand coquin noir répondit par un signe de tête amical, et se perdit dans le fourré.— Enfin ils se trouvèrent hors du bois sur la grande route. « Maintenant je vous remercie cordialement de votre bonne conduite, dit Denner ; retournez donc à votre demeure : si vous rencontriez encore quelques visages pareils à celui que nous avons vu, poursuivez tranquillement votre chemin sans vous en inquiéter. N'ayez pas l'air d'y faire attention, retenez vos dogues à la corde, et vous arriverez chez vous sans nul encombre. » — Andrès ne savait que penser de tout cela, et de cet étrange marchand, qui, comme un vrai conjurateur d'esprits, semblait maître de chasser et de bannir bien loin les malfaiteurs ; et il ne pouvait concevoir pourquoi il s'était fait accompagner à travers la forêt. Enfin, il se remit bravement en marche et, sans avoir fait aucune rencontre suspecte, il arriva sain et sauf à son logis, où sa Giorgina, qui avait quitté le lit, forte et alerte, le reçut à bras ouverts avec un plaisir extrême.

Le petit ménage d'Andrès prit un tout autre aspect, grâce à la générosité du marchand. En effet,

à peine Giorgina fut-elle entièrement guérie qu'il alla avec elle à Fulda, où il acheta, outre les objets de première nécessité dont il était dépourvu, plusieurs accessoires qui donnèrent un certain air d'aisance à sa modeste demeure. D'ailleurs, les braconniers et les voleurs de bois semblaient avoir été bannis du district, depuis la visite de l'étranger, et Andrès pouvait en sécurité vaquer à ses fonctions. Enfin, il avait recouvré, comme chasseur, tout son bonheur passé, et il était rare qu'il tirât un coup de fusil sans profit.

L'étranger revint à la Saint-Michel et séjourna trois jours chez Andrès. Malgré le refus opiniâtre de ses hôtes, il se montra aussi libéral que la première fois, en leur assurant qu'il prétendait les mettre tout-à-fait à leur aise, afin de se rendre à lui-même plus commode et plus agréable son étape dans la forêt.

La charmante Giorgina put alors soigner davantage sa toilette. Elle confia à Andrès que l'étranger lui avait fait présent d'une aiguille d'or finement travaillée, telle qu'en portent, dans les nattes relevées de leurs cheveux, les jeunes filles et les femmes de plusieurs cantons d'Italie. Un sombre nuage passa sur les traits du bon Andrès ; mais, prompte comme l'éclair, Giorgina s'était échappée en courant, et elle ne tarda pas à reparaître, vêtue et parée absolument de même qu'au jour où Andrès l'avait connue à Naples. La belle aiguille d'or brillait dans sa noire chevelure, tressée de la façon la plus pittoresque avec des fleurs de couleur éclatante : Andrès fut

obligé de convenir en la voyant que l'étranger avait merveilleusement choisi son cadeau pour la plus grande satisfaction de Giorgina, et il en fit la remarque assez froidement.

Mais celle-ci répétant que l'étranger était sans doute envoyé par son bon ange pour la faire passer de sa profonde misère à une plus douce vie, dit à Andrès qu'elle ne pouvait concevoir son silence et son extrême réserve vis-à-vis de l'étranger, ni la tristesse dont il paraissait affecté. « Ah! chère et bien-aimée femme, dit Andrès, c'est que cette voix intérieure, qui m'a déjà prescrit si nettement comme un devoir de n'accepter aucun don de cet étranger, n'a pas cessé depuis lors de se faire entendre, et m'adresse secrètement de vifs reproches. J'ai presque des remords, comme si cet argent était pour moi la source d'un bien illicite, et cela fait que je ne puis franchement me réjouir de notre bien-être récent. Je suis à même, il est vrai, de me restaurer, plus souvent qu'autrefois, d'un bon verre de vin ou de quelque mets succulent. Mais, crois-moi, ma Giorgina, lorsqu'arrivait une bonne vente de bois, et quand le bon Dieu m'avait fait échoir quelques *gros* honorablement gagnés de plus qu'à l'ordinaire, eh bien je trouvais alors plus de plaisir à boire un verre de méchant vin, que celui si parfait que l'étranger nous apporte. — Décidément il m'est impossible de sympathiser avec ce singulier marchand, et souvent même j'éprouve en sa présence je ne sais quel trouble pénible. As-tu bien remarqué, chère femme, qu'il ne peut jamais regarder franchement en face?

Et puis, par moments, ses petits yeux enfoncés lancent des éclairs si étranges, et souvent enfin, il lui arrive d'accueillir nos discours simples et honnêtes d'un rire...., je dirais presque si insolent, qu'un horrible frisson vient me saisir. — Ah! Dieu veuille que mes pressentiments secrets ne se réalisent pas! mais maintefois je tremble comme s'il y avait au fond de tout cela une foule de calamités que l'étranger devra susciter tout d'un coup, après nous avoir compromis par ses perfides embûches. »

Giorgina chercha à dissiper ces noires idées dans l'esprit de son mari, en lui assurant qu'elle avait connu dans sa patrie, et principalement chez les aubergistes ses parents d'adoption, bien des gens dont l'extérieur était cent fois plus suspect encore, quoiqu'ils fussent au fond pleins d'honnêteté. Andrès parut mieux disposé, mais intérieurement il se promit de rester sur ses gardes.

L'étranger s'arrêta de nouveau chez Andrès, justement à l'époque où l'enfant de celui-ci, un garçon superbe, le vivant portrait de sa mère, venait d'avoir neuf mois accomplis. C'était aussi le jour de fête de Giorgina. Elle avait habillé son fils d'un costume d'invention original, et avait mis elle-même ses vêtements napolitains, sa parure favorite, pour s'asseoir à un repas meilleur que de coutume, et auquel l'étranger ajouta un flacon de vin délicieux qu'il tira de sa valise. — Ils étaient donc joyeusement à table, et le petit garçon promenait autour de lui des regards curieux et pleins d'intelligence, quand l'étranger leur dit : « Votre enfant, en effet, à voir ses

manières spirituelles, donne déjà de grandes espérances, et il est dommage que vous ne soyez pas en état de lui donner une éducation convenable. J'aurais bien une proposition à vous faire, mais vous ne voudriez pas y consentir, bien que vous ne puissiez l'attribuer qu'à mon envie de vous rendre plus riches et plus heureux. — Vous savez que j'ai de la fortune et point d'enfants. Je ressens pour le vôtre une affection et une tendresse toutes particulières. Donnez-le moi : je le conduirai à Strasbourg, où il sera parfaitement élevé par une dame de mes amies, femme âgée et respectable; et ce sera pour notre commune satisfaction. Car vous serez ainsi délivrés d'une bien lourde charge. Mais il faut vous décider promptement, car je suis obligé de repartir ce soir même. Je porterai l'enfant sur mes bras jusqu'au prochain village, et là, je me procurerai une voiture. »

A ces mots de l'étranger, Giorgina saisit précipitamment son fils qu'il bercait sur ses genoux et le pressa ardemment contre son sein, tandis que ses yeux se remplissaient de larmes. « Voyez, mon cher Monsieur, dit Andrès, comment ma femme répond à votre proposition; et je pense comme elle à ce sujet. Votre intention peut être fort bonne; mais comment songez-vous à nous priver du bien le plus cher que nous ayons au monde? comment pouvez-vous appeler une charge pour nous ce qui ferait le charme de notre vie quand même nous serions encore victimes de l'affreuse misère, d'où votre bonté nous a tirés? Écoutez, mon cher Monsieur, vous

avez dit vous-même que vous n'aviez ni femme, ni enfants. Vous ne pouvez donc la connaître, cette jouissance qui vient inonder, pour ainsi dire, comme une pure émanation des joies célestes, le cœur de l'homme et de la femme à la naissance d'un fils. C'est la volupté la plus suave, c'est la béatitude divine elle-même dont les parents sont remplis en contemplant leur enfant, qui, muet et engourdi sur le sein de sa mère, est pour eux un si éloquent interprète de leur amour, et de leur bonheur le plus précieux. — Non, mon digne Monsieur, quelque grands que soient les bienfaits dont vous nous avez comblés, ils ne sauraient jamais entrer en compensation avec notre amour pour notre fils ; et le monde a-t-il aucun trésor équivalent à cette félicité ! Ne nous accusez donc pas d'ingratitude, mon cher Monsieur, parce que nous désapprouvons votre projet. Si vous étiez père vous-même, nous n'aurions pas besoin de recourir à la moindre excuse. — Là... là ! répliqua l'étranger, avec un coup-d'œil oblique et sombre, je croyais vous faire plaisir en contribuant à la fortune et au bonheur de votre fils ; mais cela ne vous convient pas, eh bien, qu'il n'en soit plus question. »

Giorgina couvrait son enfant de baisers et de caresses comme s'il lui était rendu, préservé d'un grand danger. Pour l'étranger, il s'efforçait évidemment de paraître aussi gai et aussi dispos qu'auparavant, mais on ne voyait que trop clairement combien le refus de ses hôtes de lui abandonner l'enfant, l'avait affecté. Au lieu de repartir le soir même,

comme il l'avait annoncé, il demeura trois jours encore, durant lesquels il s'abstint de rester en compagnie de Giorgina, ainsi qu'il en avait l'habitude, mais il accompagna Andrès à la chasse et profita de l'occasion pour s'enquérir de beaucoup de détails au sujet du comte Aloys de Vach.

Postérieurement, lors des nouvelles visites qu'il fit à son ami Andrès, Ignace Denner ne revint plus sur son projet d'emmener l'enfant avec lui. Il se montrait aussi bienveillant que par le passé, toujours avec la même bizarrerie, et continuait à faire de riches cadeaux à Giorgina, qu'il autorisa de nouveau, avec instances, à se parer, aussi souvent qu'elle en aurait la fantaisie, des joyaux de la cassette dont Andrès avait la garde ; et sa femme prenait en effet ce plaisir de temps à autre à la dérobée. Il arrivait souvent que Denner voulait comme autrefois jouer avec l'enfant, mais celui-ci, pleurant et se débattant, ne voulait plus même s'approcher de l'étranger, comme par instinct de l'idée hostile qu'avait conçue celui-ci de l'enlever à ses parents.

L'étranger avait continué de visiter Andrès pendant deux ans, et le temps et l'habitude ayant enfin effacé dans l'esprit d'Andrès sa crainte et sa méfiance à l'égard de Denner, il jouissait de sa nouvelle aisance sans inquiétude et paisiblement.

Dans l'automne de la troisième année, l'époque où Denner avait l'habitude de venir était déjà passée, lorsqu'au milieu d'une nuit orageuse, Andrès entendit frapper violemment à sa porte, et plusieurs

voix rudes l'appeler en même temps par son nom. Tout effrayé, il sauta en bas de son lit; mais lorsqu'il eut demandé par la fenêtre qui le troublait ainsi à cette heure indue, et qu'il menaça de lâcher aussitôt ses dogues pour se débarrasser de pareils importuns, une voix s'éleva qui lui dit : « Vous pouvez ouvrir, Andrès : c'est un ami ! » et Andrès reconnut la voix de Denner. Alors, une lumière à la main, il alla ouvrir la porte, et Denner seul s'avança sur le seuil. Andrès dit qu'il avait cru entendre son nom répété par plusieurs personnes; mais Denner répondit que le sifflement du vent avait, sans doute, produit cette illusion à son oreille. Arrivés tous deux dans la chambre, ce fut à sa grande surprise qu'Andrès s'aperçut du changement total que présentait le costume de Denner. En place d'un manteau et de son simple habit gris, il portait un pourpoint d'un rouge foncé et une large ceinture de cuir où brillaient un poignard et deux paires de pistolets; de plus, il était armé d'un sabre. Sa figure même avait un nouvel aspect : car d'épais sourcils se détachaient sur son front naturellement uni, et il avait de longues moustaches et une barbe noire.

« Andrès, dit Denner en dardant sur lui un regard étincelant, Andrès ! quand je sauvai ta femme d'une mort certaine, il y a bientôt trois ans, alors tu demandas au ciel d'être un jour à même de payer ce bienfait par le sacrifice de ton sang et de ta vie. Ton vœu est exaucé, car le moment est venu où tu peux me donner cette preuve de ta reconnaissance et de ton dévouement. Habille-toi, prends ton fusil, et

suis-moi. A quelques pas d'ici tu sauras le reste. »

Andrès ne savait que penser de cette demande imprévue. Cependant, n'ayant nullement oublié sa promesse, il assura à Denner qu'il était prêt à tout entreprendre pour lui, hors seulement ce qui serait contraire à la probité, à la vertu et à la religion. « Tu peux être bien tranquille là-dessus ! » s'écria Denner en riant et lui frappant sur l'épaule. Et comme Giorgina, qui s'était levée tremblante d'inquiétude et palpitante, retenait son mari en l'embrassant, Denner, la prenant par le bras et l'écartant doucement, lui dit : « Laissez partir votre mari avec moi, dans quelques heures il sera de retour près de vous sain et sauf, et vous rapportera peut-être quelque beau présent. Ai-je donc jamais eu de mauvais procédés envers vous ? ne vous ai-je pas toujours bien traités, même quand je voyais mes bonnes intentions méconnues ? En vérité, vous êtes des gens bien singuliers et bien méfiants. » — Andrès pourtant hésitait encore à s'habiller ; Denner alors se tourna vers lui avec des yeux courroucés et dit : « J'espère que tu tiendras ta parole ! car il s'agit maintenant d'exécuter l'engagement que tu as pris toi-même. » Là-dessus, Andrès fut promptement en état de sortir, et en quittant sa demeure avec Denner, il répéta encore une fois : « Il n'est rien que je ne fasse pour vous, mon cher Monsieur, mais pourvu qu'on n'exige rien de mal de ma part : car la moindre chose qui serait contraire à ma conscience, je m'y refuserais absolument. »

Denner ne répondit rien, mais il se mit à marcher

à pas précipités. Ils avaient pénétré dans la futaie assez avant. Arrivés à une clairière d'une certaine étendue, Denner siffla à trois reprises, et les échos des cavernes voisines répétèrent ce bruit sinistre. Soudain des torches flamboyantes apparurent de tous côtés, un sourd craquement de pas et d'armes retentit dans les broussailles, et il se forma bientôt à une certaine distance de Denner un cercle de figures noires, farouches, semblables à des spectres. L'un deux s'avança de quelques pas, et dit en désignant Andrés : « Voilà, sans doute, notre nouveau camarade : n'est-ce pas, capitaine ! — Oui, répondit Denner, je viens de le faire lever, il faut qu'il fasse son coup d'essai; on peut se mettre en marche, allons ! »

Andrés, à ces mots, se réveilla comme d'un étourdissement confus. Une sueur froide inondait son front; mais il reprit contenance et s'écria avec fureur : « Quoi ! misérable imposteur, tu te donnais pour un marchand, et tu fais cet horrible et criminel métier, et tu es un infâme brigand ? jamais je ne serai ton complice, et je ne prendrai part à tes crimes malgré l'artifice indigne et diabolique que tu as employé, en véritable Satan, pour me séduire.—Laisse-moi partir sur-le-champ, scélérat maudit ! et fuis avec ta bande de cette contrée : sinon, je découvrirai tes repaires à la justice et tu recevras le digne prix de tes forfaits; car je n'en puis plus douter, je vois en toi l'affreux Ignace, le chef des brigands qui ont dévasté la frontière, et commis tant de pillages et de meurtres. Laisse-moi le champ libre, te dis-je : que je cesse à jamais de te voir ! » — Denner partit d'un

grand éclat de rire. « Quoi ? lâche compagnon ! dit-il, tu oses me braver, tu prétends te soustraire à mes ordres, à ma puissance : n'es-tu pas depuis long-temps notre associé ? ne vis-tu pas de notre argent depuis près de trois ans ? ta femme ne se pare-t-elle pas du fruit de nos vols ? Maintenant tu es avec nous, et tu refuses de nous servir quand tu partages nos profits ?.... Si tu ne nous suis pas, si tu n'agis pas sur-le-champ comme un résolu compagnon, je te fais jeter enchaîné au fond de notre caverne, et mes hommes iront incendier ta maison et tuer ta femme et ton enfant. Mais j'espère qu'il n'en faudra pas venir à cette extrémité qui ne serait que la conséquence de ton obstination. — Eh bien, choisis ! il est temps : il faut que nous partions. »

Andrès vit clairement que la moindre hésitation de sa part pouvait coûter la vie à son enfant et à sa chère Giorgina. Tout en maudissant donc, et vouant, à part soi, aux flammes de l'enfer le traître et infâme Denner, il prit le parti de se soumettre en apparence à sa volonté, bien résolu à rester pur de meurtre ou de vol, et à profiter seulement de son admission dans les repaires des brigands pour faire opérer plus sûrement leur arrestation à la première occasion favorable. Après avoir pris tacitement cette détermination, il déclara donc, que, malgré son premier mouvement de répugnance, il se croyait engagé, par reconnaissance pour le sauveur de sa femme, à prêter à Denner son assistance, et qu'il consentait à marcher avec eux, priant toutefois qu'on lui épargnât, en qualité de novice, toute

participation active autant que possible. Denner applaudit à sa résolution, en ajoutant qu'il était bien loin de vouloir l'incorporer formellement dans la bande; et qu'il devait, au contraire, conserver ses fonctions de garde de la réserve, dans leur propre intérêt et pour leur être à l'avenir plus utile encore que par le passé.

Il ne s'agissait de rien moins que d'investir et de piller l'habitation d'un riche fermier, assez éloignée du bourg et touchant à la lisière du bois. On savait que ce fermier, outre l'argent comptant et les objets précieux qu'il possédait, venait de toucher pour prix d'une vente de blé une somme fort considérable, et les brigands se promettaient de récolter un riche butin. Les torches furent éteintes, et la troupe se mit silencieusement en marche à travers d'étroits sentiers connus d'elle seule. Arrivés près du bâtiment, une partie d'entr'eux commença par le cerner, et d'autres enfoncèrent la porte de la cour, ou escaladèrent les murs; plusieurs furent placés en sentinelle à distance, et Andrés était du nombre. Il entendit bientôt les brigands briser les portes et faire irruption dans la maison; il distinguait leurs jurements, leurs cris et les lamentations des assaillis. Un coup de fusil se fit entendre : le fermier, homme de cœur, s'était mis peut-être sur la défensive; et puis il se fit un long silence, et l'on entendit ensuite le bris des serrures, et les caisses qu'on traînait hors de la cour. Mais l'un des gens de la ferme, qui s'était sans doute évadé grâce à l'obscurité, avait couru jusqu'au bourg; car tout-à-coup le tocsin retentit dans

les ténèbres, et bientôt après des troupes de gens armés et munis de torches couvrirent le chemin aboutissant à la ferme.

Alors les coups de feu se succédèrent rapidement. Les brigands se rassemblèrent dans la cour et renversaient tout ce qui s'approchait du mur ; ils avaient allumé leurs torches à vent. Andrès, placé sur une éminence, put voir toute l'action ; il reconnut avec terreur, parmi les paysans, des chasseurs à la livrée de son maître le comte de Vach. — Que devait-il faire ? les joindre était impossible. La fuite la plus prompte était son seul moyen de salut. Mais il restait là comme fasciné, fixant ses regards sur la cour du fermier où le combat devenait de plus en plus meurtrier ; car les chasseurs du comte de Vach s'étaient introduits par une petite entrée de derrière et en étaient venus aux mains avec les brigands. Ceux-ci durent plier, ils firent retraite en combattant vers l'endroit où Andrès était posté. Celui-ci vit Denner chargeant incessamment son arme et ne tirant jamais un coup en vain. Un jeune homme richement vêtu semblait commander aux chasseurs de Vach qui l'entouraient ; Denner le mit en joue ; mais, avant d'avoir lâché la détente, il tomba frappé d'une balle, avec un cri étouffé. Les brigands se mirent à fuir. — Déjà les chasseurs se précipitaient vers lui, quand Andrès, comme entraîné par une puissance irrésistible, accourut, souleva Denner qu'il mit sur ses épaules, et, fort comme il était, prit la fuite avec son fardeau.

Il atteignit heureusement la forêt sans être pour-

suivi. L'on n'entendait plus que quelques détonations isolées, et bientôt tout rentra dans le silence ; preuve que ceux des brigands qui n'étaient pas restés blessés sur la place avaient réussi à se sauver dans le bois, et que les chasseurs ni les payans n'avaient jugé prudent de s'y lancer à leur poursuite.

« Pose-moi à terre, Andrès, dit Denner, je suis blessé au pied, et c'est une malédiction que je sois tombé ; car, malgré la vive souffrance qu'elle me cause, je ne crois pourtant pas ma blessure grave. » Andrès le mit à terre. Denner tira de sa poche une petite fiole, et, à la clarté qui en rayonna quand il l'eut ouverte, Andrès put examiner l'état de sa blessure. Denner avait raison, ce n'était qu'une forte éraflure au pied droit, d'où le sang coulait en abondance. Andrès fit un bandage de son mouchoir. Puis Denner donna un coup de sifflet, auquel on répondit dans le lointain ; alors il pria Andrès de l'aider doucement à gravir un étroit sentier qui devait les conduire en peu d'instants au rendez-vous convenu. En effet, ils ne tardèrent pas à voir briller, à travers les halliers, la lueur des torches à vent, et à se retrouver dans la clairière d'où l'on était parti, et où était déjà rassemblé le reste de la bande. — Tous furent transportés de joie en voyant Denner de retour parmi eux, et ils félicitèrent à l'envi Andrès, qui, profondément absorbé en lui-même, était incapable de proférer une parole.

Il se trouva que plus de la moitié des brigands était restée sur la place, morte ou grièvement blessée. Cependant quelques-uns de ceux qui avaient eu

mission de veiller à l'enlèvement du butin étaient parvenus à emporter effectivement, durant le combat, plusieurs caisses contenant des effets précieux, ainsi qu'une somme d'argent considérable, de sorte que, malgré la funeste issue de l'expédition, le produit du vol fut encore très-important.

Enfin, après les communications essentielles, Denner, qu'on avait pansé convenablement pendant ce temps-là, et qui semblait à peine ressentir la moindre douleur, se tourna vers Andrès et lui dit : « J'ai sauvé ta femme de la mort ; toi, tu m'as sauvé cette nuit de la captivité et, par conséquent, aussi d'une mort certaine : nous sommes quittes ! — Tu peux retourner à ta demeure. Au premier jour, dès demain peut-être, nous aurons quitté la contrée. Tu peux donc être bien rassuré sur la chance d'une nouvelle réquisition de notre part semblable à celle d'aujourd'hui. Tu n'es qu'un sot avec ta manie de dévotion, et tu ne nous serais bon à rien. Pourtant il est juste que tu aies ta part de l'aubaine d'aujourd'hui, et qu'en outre, tu sois récompensé de m'avoir délivré. Prends donc cette bourse pleine d'or, et garde-moi un bon souvenir ; car l'année prochaine j'espère une fois encore m'arrêter chez toi. — Le Seigneur m'en garde, répondit Andrès avec vivacité, de recevoir un seul denier de vos infâmes rapines ! ce n'est que par les plus affreuses menaces que vous m'avez contraint à vous suivre, et je ne cesserai point de m'en repentir. — Peut-être est-ce un nouveau péché que j'ai commis en te dérobant, réprouvé bandit, à la punition qui t'est due ; mais

que l'indulgence de Dieu me le pardonne! C'était pour moi comme si ma Giorgina, à qui tu as sauvé la vie, me priait pour la tienne, et je ne pus m'empêcher de te soustraire au danger, en risquant moi-même mes jours et mon honneur, et même en compromettant la condition et l'existence de ma femme et de mon fils. Car, dis, où en serais-je si j'étais tombé blessé entre leurs mains? que seraient devenus ma pauvre femme et son enfant si l'on m'avait trouvé tué au milieu de ton infâme bande d'assassins? — Mais sois bien certain que si tu ne quittes pas le pays, si j'ai vent qu'un meurtre ou qu'un seul vol s'y commette encore, sur-le-champ je vais à Fulda et je dénonce à l'autorité le secret de tes repaires. »

Les brigands se jetaient déjà sur Andrès pour le punir de son audace, mais Denner les contint en disant : « Laissez donc bavarder cet imbécille, que nous importe! — Andrès! poursuivit Denner, tu es en ma puissance ainsi que ta femme et ton enfant; mais tu resteras pourtant avec eux sain et sauf si tu me promets de demeurer en repos chez toi, et de garder un silence absolu sur les événements de cette nuit. Je t'engage d'autant plus à suivre ce dernier conseil, que je tirerais de toi une vengeance terrible, et que, d'ailleurs, la justice n'oublierait pas de te demander compte de l'assistance que tu nous a prêtée, ni de la longue jouissance d'une partie de nos profits. En retour, je te promets encore une fois que je quitterai positivement ce pays, et qu'aucune expédition n'y aura lieu désormais, du moins de notre part.

Après qu'Andrès eut consenti forcément à ces conditions du chef de brigands, et qu'il eut promis solennellement de garder le secret, deux brigands le conduisirent par des sentiers sauvages jusqu'à l'une des routes principales de la forêt, et il faisait jour depuis long-temps, lorsqu'il rentra dans sa maison et pressa dans ses bras sa Giorgina, pâle comme la mort d'inquiétude et d'effroi.

Andrès lui apprit, sans entrer dans aucun détail, que Denner s'était seulement dévoilé à lui pour un indigne scélérat, qu'il avait, par conséquent, rompu toute relation avec lui, et que jamais il ne passerait plus le seuil de sa demeure. — « Mais la cassette aux joyaux ? » interrompit Giorgina. Ces mots tombèrent comme un poids énorme sur le cœur d'Andrès. Il avait oublié les bijoux laissés chez lui par Denner, et il ne pouvait s'expliquer comment celui-ci n'avait pas dit un seul mot à cet égard. Il se consulta sur ce qu'il devait faire de la cassette. Il eut bien l'idée de la porter à Fulda et de la remettre aux mains des magistrats. Mais par quel moyen expliquer la possession d'un pareil objet, sans risquer très-fort de violer la parole donnée à Denner ? — Bref, il résolut de garder fidèlement le trésor jusqu'à ce que le hasard lui offrît l'occasion de le restituer à Denner, ou, mieux encore, de le mettre à la disposition de la justice sans s'exposer à manquer à sa promesse.

L'attaque de la ferme avait causé une terreur extrême dans toute la contrée, car c'était l'entreprise la plus audacieuse que les brigands eussent tentée depuis long-temps, et une preuve certaine que leur bande,

qui d'abord ne s'était signalée que par des filouteries et des vols commis sur des voyageurs isolés, devait s'être considérablement renforcée. Par hasard, le neveu du comte de Vach, escorté de plusieurs des gens de son oncle, avait passé la nuit dans le village voisin de la ferme. Il accourut au premier signal au secours des paysans qui marchaient contre les voleurs, et ce fut à son assistance que le fermier dut le salut de sa vie et la conservation d'une majeure partie de sa fortune. — Trois des brigands restés sur la place vivaient encore le lendemain de l'affaire, et l'on comptait sur leur guérison pour obtenir des aveux. Aussi les avait-on pansés avec soin et dûment enfermés dans la prison du bourg; mais le matin du troisième jour, on fut étrangement surpris de les trouver morts, percés chacun de nombreux coups de stilet, sans qu'on pût expliquer par aucune conjecture ce mystérieux dénouement. Tout espoir d'acquérir des éclaircissements sur la bande fut donc perdu pour la justice.

Andrés frémit intérieurement au récit de tous ces détails, et en apprenant que plusieurs paysans et des chasseurs du comte de Vach avaient été tués ou grièvement blessés. De fortes patrouilles de cavaliers venus de Fulda battaient incessamment la forêt et firent halte plusieurs fois chez lui. Andrés avait à craindre à chaque instant qu'on amenât Denner lui-même, ou du moins quelqu'un de ses compagnons, qui pouvait le reconnaître et le dénoncer comme complice de leur criminelle expédition. Pour la première fois de sa vie, il sentit les tourments et les angoisses

d'une conscience alarmée, et cependant ce n'était que son amour pour sa femme et son enfant qui l'avait fait céder malgré lui aux indignes exigences de Denner.

Toutes les recherches furent infructueuses. Il fut impossible de découvrir la trace des brigands, et Andrès s'assura bientôt que Denner avait tenu parole et avait quitté le pays avec sa bande. Il enferma dans la cassette aux joyaux l'aiguille d'or, présent de Denner, et ce qui lui restait d'argent provenant de lui, car il ne voulait pas se charger de plus de péchés encore en consacrant à ses jouissances ce bien mal acquis. — Il arriva donc qu'il retomba en peu de temps dans son ancienne indigence ; mais son cœur recouvrait d'autant plus de sérénité, à mesure que les jours s'écoulaient sans que rien vînt troubler son humble vie. Au bout de deux ans, sa femme lui donna encore un garçon, mais sans être malade comme à ses premières couches, quoiqu'elle eût été bien contente de retrouver les aliments et le cordial soporifique qui lui avaient été alors si salutaires.

Un soir, à l'heure du crépuscule, Andrès était assis amicalement auprès de sa femme, qui tenait sur son sein le nouveau-né, tandis que le plus âgé se roulait en jouant avec un grand chien qui, en qualité de favori de son maître, avait le privilége de rester dans la chambre, lorsque le valet entra et dit que, depuis prés d'une heure déjà, un homme qui lui paraissait suspect rôdait aux alentours de la

maison. Andrès se disposait à sortir avec son fusil, quand il s'entendit appeler en dehors par son propre nom. Il ouvrit la croisée et reconnut au premier coup-d'œil l'odieux Ignace Denner, dans son ancien costume gris de petit marchand, et portant une valise sous le bras.

« Andrès! lui cria Denner, il faut que tu m'hébergeş pour cette nuit, je repartirai demain. — Quoi, scélérat! impudent coquin! s'écria Andrès exaspéré, tu as l'audace de reparaître dans ces lieux? Ne t'ai-je pas tenu fidèlement parole, seulement à la condition expresse que tu abandonnerais ce pays pour toujours? Tu ne dois plus franchir le seuil de cette porte. — Éloigne-toi vite! ou je t'étends sur la place d'un coup de fusil, infâme brigand! — Mais attends! je vais te jeter ton or et tes bijoux avec lesquels tu as voulu éblouir ma femme; et puis tu te hâteras de fuir. Je te laisse trois jours de délai : mais si ensuite j'ai la moindre révélation de ta présence ou de celle de ta bande, je cours immédiatement à Fulda et je déclare tout ce que je sais à l'autorité. — Si tu songeais à réaliser tes menaces contre ma femme et moi, je me confie à la protection du ciel! et d'ailleurs, mon bon fusil saura t'adresser une balle mortelle! »

Andrès alla donc promptement chercher la cassette, mais lorsqu'il revint à la fenêtre, Denner avait disparu; et l'on eut beau fouiller et battre les environs de la maison à l'aide des dogues, il fut impossible de retrouver sa trace.

Alors Andrès vit bien qu'en butte à l'inimitié de

Denner, il était exposé à de grands dangers, et il se tenait toutes les nuits sur ses gardes. Cependant rien ne troublait la tranquillité du district, et Andrès resta convaincu que Denner avait reparu seul dans la forêt. Toutefois, pour sortir de cet état d'inquiétude et tranquilliser sa conscience bourrelée, il résolut de rompre enfin le silence, et d'aller à Fulda raconter aux magistrats l'histoire innocente de ses relations avec Denner, et leur livrer en même temps la cassette de joyaux. Andrès pensait bien qu'il encourrait, sans doute, une correction, néanmoins il se reposa sur l'aveu expiatoire d'une faute où l'avait entraîné par force, comme Satan lui-même, le réprouvé Ignace Denner, et aussi sur l'intercession de son maître le comte de Vach, qui ne pouvait lui refuser, comme serviteur fidèle, un témoignage favorable. — Il avait exploré le bois avec son valet à plusieurs reprises, sans jamais rien découvrir de suspect. Il n'y avait donc point de danger à présent pour sa femme, et il était décidé à partir pour Fulda, sans plus différer, afin d'exécuter son projet.

Mais le matin du jour où il était prêt à se mettre en route, il reçut un message du comte de Vach qui lui prescrivait de se rendre sur-le-champ à la résidence seigneuriale. Au lieu d'aller à Fulda, Andrès s'achemina donc avec le messager vers le château, non sans inquiétude sur ce qui pouvait motiver cet appel tout-à-fait inusité de la part du comte. A son arrivée au château, il fut aussitôt introduit dans la chambre de son maitre. — « Réjouis-toi, Andrès, lui dit celui-ci à haute voix, un bonheur bien inattendu

t'est survenu. Te souvient-il encore de notre vieil hôte grondeur de Naples, le père adoptif de ta Giorgina? — Il est mort : mais à sa dernière heure, il a ressenti un remords de conscience de ses mauvais traitements envers la pauvre orpheline, et en réparation il lui a fait un legs de deux mille ducats, lesquels, à cette heure, sont parvenus à Francfort en lettres de change, et que tu peux aller toucher chez mon banquier. Si tu veux partir tout de suite pour Francfort, je vais te faire délivrer immédiatement le certificat nécessaire pour qu'on te compte la somme sans difficulté. »

L'excès du plaisir privait Andrès de la parole, et le comte de Vach prenait part au ravissement de son bon serviteur. Andrès, quand il fut remis de son émotion, résolut de procurer à sa femme une joyeuse surprise; il accepta donc l'offre obligeante de son maître, et muni d'un titre légitime, il se mit en route pour Francfort. — Il fit dire à Giorgina que le comte l'avait chargé d'une importante commission, et que son absence, par conséquent, durerait quelques jours.

Lorsqu'il fut arrivé à Francfort, le banquier du comte, chez qui il se présenta, l'adressa à un autre négociant qui devait être chargé du paiement du legs. Andrès s'aboucha enfin avec lui, et toucha effectivement la somme en question. Toujours occupé de sa Giorgina et ne songeant qu'à rendre sa joie plus complète, il acheta pour elle une foule d'objets d'agrément, ainsi qu'une aiguille d'or exactement pareille à celle qu'elle avait reçue de Denner;

et puis, comme il ne pouvait pas voyager à pied avec la lourde valise, il se procura un cheval. Enfin, après six jours d'absence, il reprit gaîment le chemin de sa maison.

Il atteignit rapidement la forêt et l'endroit de sa demeure. Mais il trouva la maison fermée et barricadée. Il appela à haute voix le valet, sa Giorgina : personne ne répondait. Les chiens seuls hurlaient dans l'intérieur. Andrès eut le pressentiment d'un grand malheur; il frappa à la porte avec violence et cria de toutes ses forces : « Giorgina ! — Giorgina ! » Alors un léger bruit partit d'une lucarne, Giorgina regarda dehors et s'écria : « Ah, ciel ! Andrès, est-ce toi ? Dieu soit loué ! te voilà de retour. » Enfin, à l'entrée de la maison, qu'elle lui ouvrit, sa femme se précipita dans ses bras pâle comme la mort et en jetant des cris de désespoir. Lui, restait interdit, immobile; pourtant voyant sa femme prête à tomber par terre de défaillance, il la saisit et la porta dans la chambre.

Mais il se sentit glacé d'horreur en y entrant. Le plancher, les parois étaient couverts de taches de sang, et son plus jeune fils étendu sur son petit lit, la poitrine déchirée et ouverte ! — « Où est George, George ? » s'écria brusquement Andrès dans un désespoir farouche; mais au même instant il entendit l'enfant descendre l'escalier en trébuchant et répétant le nom de son père. Des verres brisés, des bouteilles, des assiettes étaient épars çà et là. La grande et lourde table, qui d'ordinaire était appuyée à la muraille, avait été traînée dans le milieu de la

chambre, et dessus étaient posés un réchaud d'une forme singulière, diverses fioles et une bassine à moitié pleine de sang. — Andrès prit sur le berceau son pauvre petit enfant. Giorgina le comprit, elle apporta un drap dans lequel ils enveloppèrent le cadavre, et ils allèrent l'ensevelir dans leur jardin. Andrès façonna une petite croix en bois de chêne qu'il posa sur le monticule de terre. — Aucune plainte, aucun mot ne s'échappa des lèvres de ces infortunés parents. Ils avaient enfin achevé leur tâche, et la nuit vint les surprendre, dans ce profond et sombre silence, assis en dehors de leur maison, chacun fixant devant soi un morne regard.

Ce ne fut que le lendemain que Giorgina put raconter à Andrès la succession d'événements qui s'était passée durant son absence. Le quatrième jour, après son départ de la maison, son valet avait encore aperçu dans la matinée beaucoup de figures suspectes rôder dans le bois, et Giorgina était impatiente de voir son mari de retour. Au milieu de la nuit elle fut réveillée tout-à-coup par un tapage et des cris tumultueux qui retentirent dans le voisinage. Le valet accourut et lui annonça plein d'effroi, que la maison était toute entourée de brigands, et qu'il était superflu de songer à se défendre. Les dogues étaient en fureur, mais il sembla bientôt qu'on les avait apaisés, et l'on s'écria à haute voix : « Andrès ! — Andrès ! » — Le valet se fit du cœur, il ouvrit une croisée et répondit bien haut, que le forestier de la réserve, Andrès, était

absent de chez lui. « Eh bien, cela ne fait rien, lui dit une voix d'en-bas, ouvre la porte, car il faut que nous entrions ici, Andrès va bientôt arriver. » Que restait-il à faire au valet, sinon d'obéir.

Alors la troupe se précipita comme un torrent dans la maison, et les brigands saluèrent Giorgina comme la femme d'un de leurs camarades, auquel leur capitaine devait la liberté et la vie. Ils prescrivirent à Giorgina de leur préparer un solide repas, disant qu'ils avaient accompli, la nuit précédente, une rude besogne, mais qu'elle avait eu le plus heureux succès. Giorgina, tremblante et consternée, fit un grand feu dans la cuisine et prépara le repas, pour lequel un des brigands, qui paraissait être le sommelier et le cuisinier de la bande, lui remit du gibier, du vin, et toutes sortes d'ingrédients. Il fallut que le valet disposât la table et préparât la vaisselle. — Il saisit un moment et se glissa chez sa maîtresse dans la cuisine. « Ah ! dit-il tout effrayé, savez-vous ce qu'ont fait les brigands cette nuit ? Après leur longue absence, et grâce à mille préparatifs, ils ont attaqué, il y a quelques heures, le château de monseigneur le comte de Vach, et malgré une vigoureuse défense, ils ont tué un grand nombre de ses gens et le comte lui-même, et ont mis le feu au château. » Giorgina s'écriait à chaque parole : « Ah, mon mari ! si mon mari avait été encore au château ! — Ah, notre malheureux seigneur ! » Cependant les brigands faisaient du bruit et chantaient dans la chambre, se versant force rasades en attendant le repas. — Bref, déjà le jour

suivant commençait à poindre, lorsque parut l'odieux Denner; alors on ouvrit les caisses et les valises qui avaient été apportées à dos de chevaux. Giorgina entendit compter beaucoup d'argent et résonner les pièces d'argenterie; on paraissait en faire l'inventaire général. Enfin, il faisait grand jour quand les brigands s'en allèrent, et Denner seul resta.

Il prit une mine riante et affable, et dit à Giorgina : « Vous avez été bien effrayée, ma chère dame; car votre mari ne semble pas vous avoir confié qu'il est devenu depuis long-temps notre camarade. Au fait, je suis fâché qu'il ne se soit pas rendu ici; il faut qu'il ait pris un autre chemin, et qu'il ait perdu nos traces. Il était avec nous au château de ce scélérat, du comte de Vach, qui nous a poursuivi il y a deux ans avec tant de rigueur, et de qui nous nous sommes vengés la nuit dernière. Oui, il est tombé dans le combat de la main de votre mari. Tranquillisez-vous donc, chère dame, et dites à Andrès, que maintenant il ne me reverra pas de sitôt, parce que notre bande est licenciée pour quelque temps. Ce soir, je vous quitte. — Vous avez toujours de beaux enfants, ma chère dame! voilà encore un superbe garçon. » A ces mots, il prit le petit des bras de Giorgina et se mit à badiner avec lui d'une façon si amicale, que l'enfant riait et manifestait beaucoup de plaisir à jouer avec l'étranger, qui le rendit ensuite à sa mère. La nuit était venue, lorsque Denner dit encore à Giorgina : « Vous voyez bien que, quoique privé de femme et d'enfants, ce

qui parfois me cause un vif chagrin, je n'en aime pas moins plaisanter et m'égayer avec les enfants. Laissez-moi donc jouer avec le vôtre pendant le peu d'instants que j'ai à passer encore chez vous. — N'est-ce pas? le petit a juste en ce moment neuf semaines accomplies? » Giorgina confirma le fait, et remit, non sans une secrète répugnance, son enfant à Denner, qui s'assit avec lui devant la porte de la maison, et pria Giorgina de lui apprêter, sans tarder, à souper; car il devait, disait-il, partir dans une heure.

A peine Giorgina fut-elle rendue dans sa cuisine, qu'elle vit Denner rentrer dans la chambre avec l'enfant sur son bras. Bientôt après, il se répandit dans la maison une vapeur d'une odeur singulière, qui semblait sortir de la chambre. Giorgina fut saisie d'une affreuse inquiétude; elle courut promptement à la chambre et trouva la porte verrouillée en dedans. Il lui semblait entendre l'enfant gémir d'une voix comprimée. « Mon enfant! sauve mon enfant des griffes du monstre! sauve-le! » s'écria-t-elle dans un horrible pressentiment, en courant au-devant du valet qui rentrait justement au logis. Celui-ci s'empara aussitôt d'une hache et fit sauter la porte. Une vapeur dense et nauséabonde en sortit à leur rencontre. D'un bond Giorgina fut dans la chambre; elle vit l'enfant nu, étendu au-dessus d'une bassine, où son sang coulait goutte à goutte. Elle vit encore le valet lever la hache pour frapper Denner, et celui-ci, évitant le coup, assaillir le valet et lutter avec lui. Et puis il lui sembla entendre plusieurs

voix du côté des fenêtres; mais elle était tombée sans connaissance.

Ce fut dans l'obscurité de la nuit qu'elle revint à elle, mais toute étourdie et incapable de remuer ses membres raidis. Enfin le jour parut, et alors elle vit avec horreur la chambre inondée de sang, — des morceaux de l'habit de Denner épars dans tous les coins, une touffe des cheveux arrachés du valet, plus loin la hache ensanglantée, — et le corps de l'enfant, gisant sous la table avec la poitrine ouverte. Giorgina s'évanouit de nouveau, elle crut mourir; mais elle se réveilla de cette espèce de léthargie, lorsqu'il était déjà midi. — Elle se releva avec peine, elle appela George à haute voix, et ne recevant aucune réponse, elle crut que George aussi avait été tué. Le désespoir lui donna des forces, elle s'élança hors de la chambre, dans la cour, et cria de nouveau : « George! — George! » Une voix faible et lamentable lui répondit du haut de la mansarde : « Maman! ah, chère maman, tu es donc là? viens en haut près de moi! j'ai bien faim! » — Giorgina monta en courant et trouva le petit dans le grenier, où il s'était glissé, effrayé du tumulte qui se faisait dans la maison, et sans oser en sortir. Giorgina pressa avec transport son fils contre son sein. Puis elle ferma la maison de son mieux, et attendit dans le grenier, d'heure en heure, le retour d'Andrés qu'elle espérait à peine revoir. L'enfant avait vu d'en-haut plusieurs hommes entrer dans la maison, et en ressortir ensuite avec Denner, portant sur leurs bras un homme mort.

Et à la fin de son récit, Giorgina, qui avait remarqué l'argent et tout ce qu'Andrès apportait avec lui, s'écria avec douleur : « Ah ! il est donc vrai ? tu es aussi..... » Andrès ne la laissa pas achever ; mais il lui raconta en détail quel bonheur lui était arrivé, et son voyage à Francfort pour recueillir l'héritage.

Le neveu du comte de Vach était devenu propriétaire du domaine ; Andrès songeait à se présenter chez lui pour lui raconter fidèlement tout ce qui lui était arrivé, découvrir les repaires de Denner, et le prier aussi de l'affranchir d'un service trop pénible et trop périlleux. Mais il ne voulut pas laisser à la maison ni son fils, ni Giorgina. Il résolut donc de charger un petit chariot à ridelles de ses effets les plus portatifs et les meilleurs, d'y atteler le cheval qu'il avait amené, et d'abandonner ainsi pour toujours, avec sa femme et son enfant, un séjour qui ne pouvait réveiller en lui que les plus affreux souvenirs, et qui, en outre, ne pouvait jamais lui offrir ni repos, ni sûreté.

Le troisième jour, fixé pour son départ, était arrivé, et il était justement occupé à remplir une caisse, lorsqu'il entendit un grand bruit de chevaux qui approchaient de sa demeure. Andrès reconnut le forestier de Vach, qui demeurait près du château ; derrière lui venait un détachement de dragons de Fulda. « Bon, nous arrivons à point, car voilà précisément le coquin à l'ouvrage, pour mettre son vol en sûreté ! » s'écria le commissaire du tribunal qui suivait les soldats. Andrès fut pétrifié d'étonnement

et de crainte. Giorgina était à moitié évanouie. On les saisit tous deux, on les garotta et on les attacha sur le chariot qu'Andrés avait préparé devant la maison. Giorgina se lamentait à haute voix à cause de son enfant, et priait, pour l'amour de Dieu, qu'on le laissât avec elle. « Oui, pour que tu puisses à ton aise lui apprendre à se damner comme toi ! » dit le commissaire, et il arracha l'enfant avec violence des bras de Giorgina.

On allait se mettre en route, quand le vieux forestier, un homme rude, mais loyal, s'approcha encore une fois de la voiture et dit : « Andrès, Andrès ! comment as-tu pu te laisser entraîner par Satan à commettre de telles scélératesses ! Tu étais autrefois en toutes choses si pieux et si honnête ! — Ah ! mon brave Monsieur, s'écria Andrès dans le plus grand désespoir, aussi vrai qu'il y a un Dieu dans le ciel, aussi vrai que j'espère mourir moi-même en état de grâce, je suis innocent ! — Vous me connaissez depuis ma plus tendre jeunesse ; comment pourrais-je être devenu un aussi indigne scélérat, moi qui n'ai jamais failli à la probité ! car je vois bien que vous me croyez un abominable brigand et un complice du crime infâme qui a été commis au château de notre cher et malheureux maitre. Mais je suis innocent, j'en jure sur ma vie et le salut de mon âme. — Eh bien, dit le vieux forestier, si tu es innocent, cela s'éclaircira, quoiqu'il s'élève contre toi des charges bien graves. Quant à ton enfant et à ce qui t'appartient, je m'en chargerai fidèlement, de manière à ce que, si ton innocence et celle de ta

femme est prouvée, tu puisses retrouver ton bien intact et ton fils alerte et bien portant. »

Le commissaire de justice opéra la saisie de l'argent. Pendant la route, Andrès demanda à Giorgina où elle avait déposé la cassette; elle lui apprit qu'elle l'avait livrée à Denner, ce dont elle était bien fâchée maintenant; car ils en auraient fait la remise à l'autorité. A Fulda, on sépara Andrès de sa femme et on le jeta dans un sombre et profond cachot. Quelques jours après, il subit un interrogatoire. On l'accusa de complicité dans l'attentat du pillage et des meurtres commis au château de Vach, et on l'exhorta à confesser la vérité, d'autant plus que les charges qui l'inculpaient étaient presque irrécusables.

Alors, Andrès fit une relation complète de tout ce qui lui était arrivé, depuis la première visite de l'infâme Denner dans sa maison, jusqu'au moment de son arrestation. Il s'accusa lui-même avec beaucoup de repentir de son unique faute, c'est-à-dire d'avoir consenti, pour sauver sa femme et son enfant, à assister à l'attaque de la ferme, et d'avoir soustrait Denner à la captivité; mais il protesta de sa parfaite innocence relativement au dernier attentat commis par la bande de Denner, puisqu'il était à Francfort, précisément à cette époque.

Soudain les portes de la salle du tribunal s'ouvrirent et Denner lui-même fut amené. En apercevant Andrès, il éclata de rire avec une expression diabolique, et dit : « Eh bien, camarade, tu t'es aussi laissé attraper ? Les prières de ta sainte femme

n'ont donc pas pu te délivrer? » Les juges sommèrent Denner de répéter sa déclaration concernant Andrès, et il déposa que le garde de la réserve du comte de Vach, Andrès, en ce moment présent devant lui, était déjà depuis cinq ans son associé, et que la maison du garde avait été son meilleur et son plus sûr asile. Il ajouta qu'Andrès avait toujours reçu la part qui lui revenait dans les prises, quoiqu'il n'eût coopéré activement que deux fois à leurs expéditions; à savoir, celle du pillage de la ferme, où il l'avait sauvé, lui, Denner, du danger le plus imminent, et puis l'affaire du château du comte qui était tombé sous le coup favorisé d'Andrès.

Andrès fut transporté de fureur en entendant cet horrible mensonge. « Quoi? s'écria-t-il, infâme, maudit scélérat! tu oses m'accuser du meurtre de mon digne maître, dont tu es toi-même l'auteur? Oui, je le sais, toi seul es capable d'avoir commis ce forfait. Mais ta vengeance me poursuit, parce que j'ai renoncé à tout commerce avec toi, parce que je t'ai menacé, comme un infâme brigand et assassin, de tirer sur toi si tu tentais de passer le seuil de ma porte. Voilà pourquoi tu as attaqué ma maison avec ta bande, lorsque j'étais absent; voilà pourquoi tu as égorgé mon pauvre innocent enfant et mon brave domestique! Mais quand même je succomberais par l'effet de ta méchanceté, tu n'échapperas pas à la terrible punition de la justice divine. » Andrès alors répéta son premier dire avec les plus saintes protestations de sa véracité; mais Denner riait avec perfidie, adressant des reproches à Andrès de ce que la

peur de la mort le stimulait à tromper lâchement le tribunal, et prétendant que c'était démentir étrangement la piété dont il faisait tant parade, que d'invoquer Dieu et les saints à l'appui de ses fausses dépositions

Les juges ne savaient, en effet, que penser, ni d'Andrès, dont les paroles semblaient confirmées par son air et son accent de sincérité, ni de la froide assurance de Denner. — On fit venir aussi Giorgina, qui se précipita dans les bras de son mari en pleurant, et avec les signes d'un désespoir inexprimable. Elle ne put fournir que des témoignages incomplets, et bien qu'elle accusât Denner comme l'horrible meurtrier de son enfant, Denner ne fit paraître aucun ressentiment; au contraire, il soutint, ainsi qu'il l'avait déjà déclaré, que Giorgina n'avait jamais rien su des démarches coupables de son mari, et qu'elle était absolument innocente.

Andrès fut reconduit dans sa prison. Quelques jours après, le geôlier, homme assez bon, lui apprit que sa femme avait été relâchée de sa captivité, Denner, aussi bien que tous les autres brigands, ayant constamment affirmé son innocence, et nul indice, d'ailleurs, ne s'élevant contre elle. Le jeune comte de Vach, noble et généreux seigneur, et qui semblait douter de la culpabilité d'Andrès luimême, avait donc fourni caution, et le vieux forestier était venu chercher Giorgina dans une belle voiture. Giorgina avait en vain sollicité la permission de visiter son mari; le tribuual s'était montré inexorable à cet égard.

Cette nouvelle fut pour le pauvre Andrès une grande consolation ; car il était plus affecté de l'incarcération de sa femme que de sa propre disgrâce. — Néanmoins, il voyait son procès empirer de jour en jour. Il était prouvé, conformément à la déposition de Denner, que, depuis cinq ans, Andrès avait joui d'une certaine aisance, qui ne pouvait provenir que de sa participation aux vols de la troupe. En outre, Andrès avouait lui-même son absence de chez lui le jour de l'attentat commis au château de Vach, et sa déclaration, relativement à l'héritage et à son séjour à Francfort, ne présentait point de garantie; car il lui était impossible d'indiquer le nom du négociant dont il disait avoir reçu l'argent. Le banquier du comte de Vach et le maître de l'hôtel, à Francfort, où il était descendu, s'accordèrent par malheur pour dire qu'ils n'avaient aucun souvenir du garde-forestier qu'on leur signalait. Enfin, le justicier du comte de Vach, qui avait dressé le certificat nécessaire à Andrès, était mort, et aucun des serviteurs du seigneur de Vach ne savait rien de l'héritage, car le comte n'en avait point parlé, et Andrès avait gardé le même silence dans l'intention où il était de surprendre sa femme par cette bonne nouvelle, à son retour de Francfort. Ainsi tout ce qu'Andrès avançait pour prouver son séjour à Francfort au moment du vol, et la légitime possession de cet argent, semblait fort suspect. Denner, au contraire, s'en tenait toujours à sa première déposition, et tous les brigands, qui avaient été saisis, s'accordaient exactement avec lui.

Tout cela cependant n'aurait peut-être pas suffi à l'entière conviction des juges sur la culpabilité du malheureux Andrès, sans la déclaration de deux des chasseurs de Vach, qui disaient avoir vu, à la lueur des flammes, et reconnu bien positivement Andrès, lorsque le comte reçut le coup mortel de sa main. Dès lors Andrès passa aux yeux des magistrats pour un scélérat endurci et consommé, et le tribunal, se fondant sur la valeur de ces déclarations et l'ensemble des charges, le condamna à subir la question, comme moyen de fléchir son entêtement et d'obtenir de lui l'aveu de son crime.

Andrès languissait en prison depuis plus d'un an, le chagrin avait consumé ses forces, et son corps, autrefois vigoureux et robuste, était devenu faible et débile. Le terrible jour où la souffrance devait lui arracher l'aveu d'une action qu'il n'avait point commise arriva; on le conduisit dans la salle de torture, où étaient disposés les affreux instruments dus au génie inventif de la cruauté, et où les valets du bourreau faisaient les préparatifs de son martyre. Andrès fut sommé encore une fois d'avouer le crime dont le soupçon pesait si gravement sur lui, et dont le témoignage des deux chasseurs démontrait même la certitude. Il protesta de nouveau de son innocence, et redit toutes les circonstances de sa liaison avec Denner, dans les mêmes termes employés par lui dans son premier interrogatoire. Alors il fut livré aux exécuteurs qui le lièrent avec des cordes, et le torturèrent en disloquant ses membres, et en enfonçant des pointes aiguës dans ses chairs durcies par la

tension. Andrés ne put supporter un tel supplice. En proie aux angoisses de la douleur et souhaitant la mort, il avoua tout ce que l'on voulut, et il fut transporté évanoui dans sa prison.

On lui rendit des forces avec du vin, comme c'était l'habitude en pareilles circonstances, et il tomba dans un engourdissement léthargique entre la veille et le sommeil. Alors, il lui sembla voir des pierres se détacher de la muraille, et tomber avec fracas sur le pavé de la prison. Une lueur d'un rouge de sang pénétra par l'ouverture, et, au milieu d'elle, parut une figure que, malgré sa ressemblance frappante avec Denner, Andrés ne pouvait prendre pour Denner lui-même. Ses yeux étincelaient avec plus d'ardeur, ses cheveux hérissés, plantés droits sur son front, étaient plus noirs, et ses sombres sourcils s'arquaient davantage sur le muscle aplati qui surmontait son nez, recourbé comme le bec du vautour. Son visage était ridé et contourné d'une manière horrible et bizarre, et il portait des vêtements étrangers et extraordinaires, comme Andrés n'en avait jamais vus à Denner. Un large manteau rouge de feu, garni de nombreuses tresses d'or, tombait de ses épaules en plis flottants; un large chapeau espagnol au bord retroussé avec une plume rouge flexible était posé de travers sur son front; une longue rapière pendait à son côté, et, sous le bras gauche, ce personnage portait une petite cassette.

Le spectre fantastique s'avança donc vers Andrés, et d'une voix sourde et creuse : « Eh bien, dit-il, camarade, comment t'a plu la torture? Tu ne dois

tout cela qu'à ton opiniâtreté ; si tu avais reconnu toi-même appartenir à la bande, tu serais déjà sauvé maintenant. Mais si tu promets de te livrer entièrement à moi et à ma direction, et si tu peux prendre sur toi de boire une goutte de cette liqueur, composée avec le sang du cœur de ton enfant, tu seras immédiatement délivré de toutes tes souffrances. Tu redeviendras tout d'un coup sain et robuste, et quant au point de ta délivrance ultérieure, je m'en charge. » — La terreur, l'anxiété et son affaiblissement ôtaient à Andrès la faculté de la parole. Il voyait dans la fiole que la figure lui présentait étinceler en petits jets de flamme le sang de son enfant. Il se mit à prier intérieurement avec ferveur Dieu et les saints de le délivrer des griffes de Satan acharné à le poursuivre, pour le frustrer du salut éternel dont il espérait jouir, dût-il mourir d'une mort infamante. — Alors la figure se mit à rire avec un éclat dont retentirent les murs du cachot, et tout s'évanouit dans une étouffante vapeur.

Andrès sortit enfin de cet état d'oppression, et parvint à se dresser sur son séant ; mais quelle fut sa stupéfaction en voyant, à l'endroit où reposait sa tête, la paille qui lui servait de lit agitée, soulevée par degrés, et enfin rejetée de côté. Il s'aperçut qu'une pierre du pavé avait été détachée pardessous, et il entendit son nom répété plusieurs fois à voix basse. C'était la voix de Denner. Andrès répondit : « Que me veux-tu ? laisse-moi en repos, je n'ai rien à démêler avec toi ! — Andrès, dit Denner, j'ai pénétré à travers plusieurs voûtes pour te sau-

ver; car, si l'on t'emmène au lieu du supplice, auquel j'ai échappé, tu es perdu. Ce n'est qu'à cause de ta femme, qui m'intéresse plus que tu ne peux le penser, que je viens à ton secours. Tu es un poltron et un lâche. A quoi t'ont servi tes misérables dénégations? Et moi, c'est parce que tu n'es pas revenu à temps du château de Vach à la maison, et pour être resté trop long-temps près de ta femme, que j'ai été arrêté. Mais, tiens! — prends cette lime et cette scie, débarrasse-toi de tes chaînes pendant la nuit prochaine, et détache la serrure de la porte de ton cachot; tu te glisseras avec précaution dans le corridor: une porte extérieure, à main gauche, sera ouverte, et dehors tu trouveras l'un de nous qui te conduira plus loin. — Bonne chance! » Andrès prit la scie et la lime que Denner lui tendait, et remit ensuite la pierre à sa place. Il était résolu à faire ce que lui prescrivaient la droiture et la voix de sa conscience.

Lorsqu'il fit jour et que le geôlier entra, il dit qu'il désirait instamment être conduit devant un juge, à cause d'une importante révélation qu'il avait à faire. Sa demande fut exaucée dans la même matinée, et l'on croyait qu'Andrès ferait connaître de nouveaux crimes de la bande qui n'étaient que vaguement signalés. Mais Andrès remit aux juges les instruments qu'il avait reçus de Denner, et raconta l'étrange événement de la nuit. « Quoiqu'il soit bien certain et véritable que je souffre sans l'avoir mérité, ajouta-t-il, Dieu me préserve toutefois de la tentation de recouvrer ma liberté d'une manière illicite!

car je tomberais ainsi à la discrétion de l'infâme Denner, qui m'a précipité dans l'opprobre et exposé à la mort; et, d'ailleurs, le méfait d'une semblable surprise me mériterait alors le châtiment que je souffrirai aujourd'hui innocemment. »

Telle fut l'allocution d'Andrès. Les juges paraissaient confondus et pénétrés de compassion pour le malheureux. Cependant les nombreuses preuves qui s'élevaient contre lui leur inspiraient trop la persuasion de sa culpabilité pour ne pas leur faire concevoir quelque doute sur ce nouveau témoignage. Toutefois, la sincérité d'Andrès, et surtout le résultat de ses indications sur la fuite projetée par Denner, qui fut la découverte et l'arrestation réelle de plusieurs membres de la bande dans la ville, et même aux alentours de la prison, ne furent pas sans avantages pour lui. On le transféra du cachot souterrain où il était enfermé, dans un local aéré, près du logement du geôlier. Là, il consacra son temps à s'occuper de sa chère femme et de son enfant, et à de pieuses méditations qui lui suggérèrent même, peu à peu, le courage et la résolution stoïque de déposer la vie comme un terrestre fardeau, fût-ce au milieu de nouveaux supplices. Le geôlier ne pouvait assez admirer la dévotion de ce prétendu criminel, et il était presque forcé de croire en lui-même à son innocence.

Enfin, après une année encore environ de délais, le procès compliqué et difficile contre Denner et ses complices fut achevé. Il résultait de l'instruction que la bande avait des affiliés jusque sur la

frontière d'Italie, et qu'elle avait commis depuis long-temps des pillages et des meurtres de tout genre. Denner devait être pendu, puis son corps devait être brûlé. Le malheureux Andrès était aussi condamné à la potence; mais en considération de son repentir, et de l'aveu volontaire qui avait donné l'éveil sur le projet d'évasion de Denner, et mis à même d'appréhender ses complices, l'arrêt disposait que son cadavre resterait intact et serait enseveli sur la place de justice.

Le jour fixé pour l'exécution de Denner et d'Andrès était arrivé. Le matin même, Andrès, qui était à genoux et priait silencieusement, vit la porte de sa prison s'ouvrir et le jeune comte de Vach paraître devant lui. — « Andrès, dit le comte, tu vas mourir. Allége enfin ta conscience par un franc aveu! Dis-moi, as-tu tué ton seigneur? es-tu véritablement le meurtrier de mon oncle? » — Les larmes jaillirent alors des yeux d'Andrès, et il répéta encore tout ce qu'il avait déclaré devant le tribunal, avant que le supplice intolérable de la question lui eût arraché un mensonge. Il prit Dieu et les saints à témoins de la sincérité de sa déclaration, et de sa complète innocence au sujet de la mort de son maître cher et vénéré. — « Alors, il y a ici, poursuivit le comte de Vach, quelque mystère inexplicable! Moi-même, Andrès, j'étais convaincu de ton innocence, malgré ce qui semblait la démentir; car je savais que, depuis ta jeunesse, tu as été le plus fidèle serviteur de mon oncle, et que même, en Italie, tu l'as un jour sauvé des mains des brigands au péril de ta vie. Mais, hier

encore, les deux vieux chasseurs de mon oncle, Franz et Nicolas, m'ont juré qu'ils étaient sûrs de t'avoir bien reconnu parmi les brigands, et de t'avoir vu, toi-même, tuer mon pauvre oncle. »

Andrès était agité des émotions les plus poignantes et les plus sinistres. Il s'imaginait que Satan en personne avait pris sa propre apparence pour le perdre; car Denner lui-même ne lui avait-il pas parlé dans la prison de sa présence prétendue à l'attaque du château? Ainsi sa dénonciation contre lui devant le tribunal n'aurait été, d'après cela, que l'effet d'une conviction intime et véritable. — Andrès convint de tout cela franchement, et il ajouta qu'il se soumettait à la providence divine, qui lui infligeait la peine d'une mort ignominieuse comme à un malfaiteur; mais que, tôt ou tard, son innocence apparaîtrait au grand jour. Le comte de Vach semblait profondément ému; il put à peine apprendre encore à Andrès que, suivant son désir, on avait caché à sa malheureuse femme le jour de l'exécution, et qu'elle demeurait toujours avec son enfant près du vieux forestier.

La cloche de la maison de ville commença de tinter, à intervalles mesurés, par sourdes et lugubres volées. Andrès fut vêtu suivant l'usage, et le cortége se dirigea, au milieu d'une immense affluence de peuple, vers le lieu de l'exécution. Andrès priait à haute voix, et touchait par sa contenance pieuse tous les assistants. Denner montrait l'assurance d'un scélérat endurci et arrogant. Il regardait hardiment et d'un air enjoué autour de lui, et riait

souvent au nez du pauvre Andrés avec une malicieuse satisfaction. Andrés devait être exécuté le premier ; il monta avec fermeté à l'échelle, suivi du bourreau. Soudain, une femme jeta un cri perçant et tomba sans connaissance dans les bras d'un homme âgé. Andrés détourna la tête : c'était Giorgina. Il pria tout haut le Seigneur de lui accorder de la force et du courage. « Là haut ! là haut nous nous reverrons, ma pauvre et malheureuse femme ! je meurs innocent ! » s'écria-t-il en élevant au ciel son regard noble et pieux.

Le magistrat invita le bourreau à se dépêcher, car un sourd murmure s'élevait parmi le peuple, et des pierres volaient déjà contre Denner, qui, placé aussi en haut de l'échelle, se moquait des spectateurs et de leur compassion pour le sensible Andrés. Le bourreau s'occupait de passer la corde au cou à Andrès, lorsqu'on entendit retentir au loin ces cris : « Arrêtez ! arrêtez ! — Au nom du Christ, arrêtez ! — Cet homme est innocent ! — vous exécutez un innocent. » — Arrêtez ! — arrêtez ! répétèrent mille voix ensemble, et la garde pouvait à peine retenir l'élan du peuple, qui voulait arracher lui-même Andrés des mains de l'exécuteur.

L'homme à cheval, qui avait crié le premier, arriva alors plus près d'Andrés, et celui-ci reconnut du premier coup-d'œil, dans cet étranger, le négociant qui lui avait payé à Francfort l'héritage de Giorgina. Il sentit sa poitrine se briser, pour ainsi dire, de joie et de bonheur, et il pouvait à peine se tenir debout quand on l'eut fait descendre de l'échelle. Le négo-

ciant déclara au juge qu'à l'époque même de l'attentat commis au château de Vach, Andrès était à Francfort, par conséquent à une distance de plusieurs lieues, ce qu'il prouverait devant la justice, par des témoins et d'autres preuves, de la manière la plus indubitable. Le magistrat s'écria : « L'exécution n'aura certainement pas lieu, puisque cet alibi, s'il est démontré, prouve l'innocence complète de l'accusé? Qu'on ramène donc Andrès dans la prison. »

Denner avait tout regardé fort tranquillement du haut de l'échelle; mais lorsque le juge eut prononcé ces paroles, ses yeux enflammés roulèrent alors dans leurs orbites; il grinça des dents, il éclata en hurlements sauvages, et sa voix retentissante jeta ces mots à travers les airs, comme les cris de détresse arrachés par le désespoir à un fou furieux : « Satan! Satan! tu m'as trompé. — Malheur à moi! malheur à moi! C'en est fait. — Tout, — tout est perdu! » On le descendit de l'échelle; alors il se roula à terre, et dit dans un râle confus : « J'avouerai tout, — j'avouerai tout! » Son exécution fut également différée, et il fut reconduit dans la prison, où les mesures étaient prises pour rendre son évasion impossible. Mais la rancune de ses gardiens était la meilleure sauve-garde contre les ruses de ses coassociés.

Peu d'instants après le retour d'Andrès chez le geôlier, Giorgina était dans ses bras. « Ah! Andrès, Andrès! s'écria-t-elle, je te retrouve, tu es encore à moi comme autrefois, maintenant que je suis cer-

taine de ton innocence ; car, moi aussi, j'ai douté un moment de ta franchise, de ta probité ! » — Quoi qu'on eût caché à Giorgina le jour de l'exécution, en proie à une anxiété inexprimable, poussée par un singulier pressentiment, elle était accourue à Fulda, et venait d'arriver sur la place de justice, lorsque son mari montait à l'échelle fatale qui devait le conduire à la mort. Quant au négociant, pendant toute la longue durée du procès, il n'avait pas cessé de voyager en France et en Italie, et venait en dernier lieu de Vienne et de Prague. Le hasard, ou plutôt une providence particulière, le fit arriver dans la ville, précisément au moment de l'exécution, pour sauver le pauvre Andrès de la mort et de l'ignominie. Il avait entendu raconter à l'auberge toute l'histoire d'Andrès, et cette idée l'avait aussitôt frappé d'inquiétude, que cet Andrès pouvait bien être le même garde-forestier auquel, deux années auparavant, il avait remis les fonds d'un héritage échu à Naples au profit de sa femme. Il courut donc promptement à la place de justice, où, du plus loin qu'il vit Andrès, ses doutes se changèrent en conviction.

Grâces aux efforts assidus du brave négociant et du jeune comte de Vach, le séjour d'Andrès à Francfort fut prouvé jusqu'à la plus parfaite évidence, ce qui le disculpait de la moindre participation à l'attentat principal. Denner lui-même convint alors de la vérité des déclarations d'Andrès au sujet de leurs relations mutuelles, et disait seulement que c'était sans doute une illusion du diable, mais qu'il avait cru

voir en effet Andrès combattre à ses côtés au château de Vach. — Quant à l'assistance forcée d'Andrès lors du pillage de la ferme, et à l'action punissable d'avoir soustrait Denner à la justice, l'arrêt des juges déclara ces torts dûment expiés par la longue et dure détention, l'application à la torture, et le risque de mort qu'avait subis l'infortuné ; il fut donc, juridiquement et de droit, absous de toute nouvelle réparation, et il se rendit avec sa Giorgina au château de Vach, dont le noble et bienfaisant seigneur lui accorda un logement dans le commun, n'exigeant de lui que les petits services de chasse, occasionnés par son goût pour cet exercice. Les frais de justice furent également acquittés par le comte, de sorte qu'Andrès et Giorgina restèrent en possession pleine et paisible de leur bien.

Le procès contre l'infâme Ignace Denner prit alors une toute autre tournure. L'événement du jour de l'exécution semblait l'avoir entièrement changé. Son arrogance moqueuse et diabolique était évanouie, et, dans l'excès de sa rage concentrée, il émettait des aveux qui faisaient dresser les cheveux des juges. Enfin, Denner s'accusa lui-même, avec tous les signes d'un profond repentir, d'avoir entretenu, dès sa plus tendre jeunesse, un pacte avec Satan, et ce fut surtout sur ce nouveau crime que fut dirigée l'instruction ultérieure avec l'intervention des membres du clergé commis à cet effet.

Denner raconta tant de choses étranges sur les anciens événements de sa vie, qu'on aurait dû les regarder comme le produit d'un exaltation insensée,

si tout n'avait été constaté par les informations qu'on fit prendre à Naples, où il prétendait avoir reçu naissance. Un extrait des procédures suivies par le tribunal ecclésiastique de Naples, donnait sur l'origine de Denner les particularités remarquables suivantes.

Depuis longues années vivait à Naples un vieux et singulier docteur, nommé Trabacchio, qu'on avait l'habitude de désigner vulgairement, à cause de ses cures mystérieuses et constamment favorables, le docteur aux miracles. Il semblait que l'âge n'eût aucune action sur lui; car il marchait d'un pas leste et juvénil, bien que plusieurs habitants pussent témoigner qu'il devait être âgé au moins de quatre-vingts ans. Son visage était ridé et contrefait d'une manière bizarre et horrible, et l'on pouvait à peine supporter son regard sans une secrète terreur, quoiqu'il procurât souvent à ses clients un si prompt soulagement, qu'il passait pour guérir parfois des maux graves et invétérés par la seule vertu de ses yeux perçants dirigés sur le malade. Il portait ordinairement, par-dessus son habillement noir, un large manteau rouge à franges et à galons d'or, sous les plis flottants duquel descendait une longue rapière. Il parcourait ainsi les rues de Naples, avec une caisse de ses médicaments préparés par lui-même, en se rendant chez ses malades, et chacun s'écartait sur son passage avec une sorte de crainte. Ce n'était même que dans les cas extrêmes qu'on osait recourir à lui; mais jamais il ne refusait de visiter un ma-

lade, n'eût-il même qu'un médiocre profit à espérer.

Le docteur avait eu plusieurs femmes successivement mortes en peu de temps ; elles étaient toutes admirablement belles, et c'était pour la plupart des filles de campagne. Il les tenait toujours enfermées, et ne leur permettait d'aller entendre la messe qu'accompagnées d'une vieille femme d'une laideur repoussante. Cette vieille était incorruptible ; et les jeunes débauchés, séduits à la vue des jolies femmes du docteur Trabacchio, avaient vu échouer près d'elle toutes leurs tentatives, quelque bien concertées qu'elles fussent. Quoique le docteur Trabacchio se fît bien payer par les gens riches, il n'y avait pourtant nulle proportion entre les profits de son état et les richesses immenses, en argent et en joyaux, dont sa maison était pleine, et qu'il ne cachait à personne. En outre, il se montrait parfois généreux jusqu'à la prodigalité ; et il avait pris l'habitude, chaque fois qu'une de ses femmes venait à mourir, de donner un grand repas, dont la dépense équivalait assurément au double de la recette la plus abondante que pouvait lui procurer, pendant une année entière, la pratique de son art.

Sa dernière femme lui avait donné un fils, qu'il tenait également en chartre privée, sans permettre à personne de l'approcher. Ce fut seulement au repas de cérémonie, qu'il donna après la mort de la mère de cet enfant, qu'on vit celui-ci, âgé de trois ans, assis à côté du docteur, et tous les convives furent émerveillés de sa beauté et de sa précoce intelligence. Car on l'aurait pris, d'après ses façons,

pour un enfant de douze ans au moins, si son aspect physique n'eût témoigné de son jeune âge. A ce même repas, le docteur Trabacchio déclara aussi que son désir d'avoir un fils étant enfin exaucé, il ne se remarierait plus. Mais sa richesse démesurée, et plus encore ses façons d'agir mystérieuses, ses cures inouies qui tenaient du prodige, et des maladies, réputées incurables, cédant à quelques gouttes d'un élixir préparé et administré par lui, quelquefois même à un simple attouchement, à un seul regard de sa part, donnèrent lieu à toutes sortes de bruits étranges qui s'accréditèrent dans Naples. On traitait partout le docteur Trabacchio d'alchimiste, de conjurateur d'esprits, et enfin, on l'accusait d'avoir fait un pacte avec le diable lui-même.

Cette dernière croyance fut le résultat d'une aventure étrange, arrivée à quelques gentilshommes de la ville. Ils revenaient, à une heure avancée de la nuit, d'un joyeux repas, et les fumées du vin leur ayant fait perdre leur véritable route, ils arrivèrent dans un carrefour solitaire et de sinistre aspect. Ils entendirent tout-à-coup, près d'eux, un singulier bruissement, et distinguèrent, non sans effroi, un grand coq d'un rouge ardent, avec un bois de cerf fourchu sur la tête, avançant les ailes déployées, et fixant sur eux des yeux humains étincelants. Ils se réfugièrent à l'écart ; le coq passa, et derrière lui venait une grande figure enveloppée dans un manteau rouge, éclatant et galonné d'or. Quand il eut disparu, l'un des gentilshommes dit tout bas à ses compagnons : « C'était le docteur aux miracles, Tra-

bacchio ! » Cette vision fantastique avait dissipé leur ivresse. Ils s'encouragèrent mutuellement et suivirent le prétendu docteur et le coq, dont la trace lumineuse servit à les guider. Ils virent les deux figures se diriger, en effet, vers la maison du docteur, qui était située dans un endroit écarté et presque désert. Arrivé devant la maison, le coq s'éleva avec bruit dans l'air et frappa de ses ailes à la grande croisée sur le balcon, qui s'ouvrit aussitôt avec éclat. Une voix cassée de vieille s'écria en chevrotant : « Entrez ! — entrez ! venez vite. — Le lit est chaud, et la bien-aimée attend depuis long-temps ! — depuis bien long-temps ! » Alors le docteur parut monter par une échelle invisible, et entra, comme le coq, avec bruit, par la fenêtre, qui se referma avec un tel fracas que toute la rue déserte en retentit d'une extrémité à l'autre. Tout avait disparu dans la profonde obscurité de la nuit, et les gentilshommes restèrent muets et immobiles d'horreur et d'effroi.

Cette espèce de sortilége, et la persuasion des gentilshommes qui le dévulguèrent sur l'identité du personnage, compagnon du coq diabolique, avec le docteur Trabacchio, déjà si suspect, éveillèrent l'attention du tribunal ecclésiastique, qui fit dès lors surveiller avec un soin extrême, et dans le plus grand mystère, les démarches occultes de l'homme aux miracles. On découvrit, en effet, que souvent le docteur s'enfermait chez lui avec un coq rouge, et qu'ils paraissaient s'entretenir et disputer ensemble dans un étrange langage, et comme des savants qui débattraient quelque point douteux de leur doctrine.

Le tribunal ecclésiastique était sur le point de faire appréhender le docteur Trabacchio comme un infâme sorcier; mais la justice civile le prévint en ordonnant l'arrestation et l'emprisonnement du docteur, qui fut saisi par les sbires au moment où il revenait de visiter un malade. La vieille qui habitait chez lui était déjà sous bonne garde; mais quant à l'enfant, il fut impossible de le trouver. Toutes les portes de la maison furent scellées, et l'on posta des gardes à l'entour.

Voici quel motif avait provoqué ces mesures : Depuis un certain temps, il était mort, à Naples et dans ses environs, un grand nombre de personnes de distinction, et, au dire unanime des médecins, par suite d'empoisonnements. Cela avait donné lieu à beaucoup de recherches, mais qui furent infructueuses, jusqu'à ce qu'enfin un jeune homme de Naples, connu par ses dissipations et ses déréglements, et dont l'oncle était mort empoisonné, s'avoua l'auteur du crime, en ajoutant qu'il avait acheté le poison à la vieille gouvernante du docteur Trabacchio. On épia la vieille, et on la surprit au moment où elle allait emporter une petite cassette solidement fermée, dans laquelle on trouva plusieurs fioles, étiquetées du nom de divers médicaments, mais qui contenaient en réalité autant de poisons à l'état liquide.

La vieille ne voulait rien confesser; mais lorsqu'on l'eut menacée de la torture, elle avoua alors que, depuis plusieurs années, le docteur Trabacchio préparait ce poison, connu sous le nom d'*Acqua Tof-*

fana, dont l'action était si efficace, et que c'était au débit secret de ce poison, dont elle avait toujours été chargée, qu'il devait la plus grande partie de ses bénéfices. En outre, elle affirma, comme un fait positif, qu'il avait fait un pacte avec Satan, et que le diable venait le trouver sous diverses figures. — Chacune de ses femmes lui avait aussi donné un enfant, sans que personne, hors de la maison, eût pu le soupçonner. Car dès que l'enfant avait atteint neuf semaines, ou neuf mois, on le massacrait sans pitié, en lui ouvrant la poitrine pour en retirer le cœur, avec des préparatifs et des cérémonies particulières. Satan n'avait jamais manqué d'assister à cette opération, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre, mais le plus souvent en chauve-souris avec un masque humain. C'était lui qui attisait, par le battement de ses ailes hideuses, le feu de charbon sur lequel Trabacchio, avec le sang du cœur de l'enfant, préparait les gouttes précieuses de cette panacée qui triomphait si miraculeusement des maux les plus incurables. Quant à ses femmes, Trabacchio les faisait périr bientôt après, par tel ou tel autre moyen occulte, et de sorte que les regards les plus perçants des médecins n'avaient jamais pu trouver sur elles le moindre indice de mort violente. La dernière femme de Trabacchio, mère de l'enfant qui vivait encore, était la seule qui n'eût pas été tuée de la sorte.

Le docteur convint de tout franchement, et semblait trouver du plaisir à déconcerter ses juges par les récits effrayants de tous ses forfaits, et surtout

en entrant dans les circonstances les plus détaillées de son pacte horrible avec Satan. Les ecclésiastiques qui assistaient le tribunal se confondaient en efforts et en procédés pour amener le docteur à témoigner quelque repentir de ses péchés et à faire amende honorable; mais ce fut en vain : Trabacchio ne faisait que rire et se moquer d'eux insolemment. Tous deux, Trabacchio et la vieille, furent condamnés à être brûlés vifs.

Cependant on avait visité toute la maison du docteur, et l'on avait saisi toutes ses richesses, qui, sauf le prélèvement des frais du procès, devaient être partagées entre les hôpitaux. On ne trouva aucun livre suspect dans la bibliothèque de Trabacchio, et pas un seul des instruments qui auraient pu se rapporter aux opérations de sorcellerie que le docteur avaient pratiquées. Seulement un caveau, qui devait avoir été son laboratoire, à en juger par un grand nombre de tuyaux qui traversaient la muraille, était si bien fermé, que tous les moyens employés pour l'ouvrir, soit par adresse, soit par force, restèrent sans résultat. Enfin, lorsque des serruriers et des maçons, commis et surveillés par les juges, entreprirent d'y pénétrer en commençant à saper et à démolir, seul expédient qui pût désormais réussir, on entendit tout-à-coup, dans l'intérieur du caveau, un bruissement qui semblait monter et descendre, et les cris confus de voix effrayantes. Les ouvriers se sentirent frappés au visage comme par des ailes glacées, et un vent froid s'agitait dans le corridor, en tourbillons menaçants, avec un siffle-

ment aigu ; si bien que, saisis d'épouvante et de stupeur, tous prirent la fuite, et qu'enfin personne n'osait plus s'aventurer aux abords du caveau, dans la crainte de devenir fou d'angoisse et de terreur. Les ecclésiastiques, qui voulaient s'approcher de la porte, n'étaient pas plus ménagés, et l'on n'eut plus d'autre ressource que d'attendre l'arrivée d'un vieux dominicain de Palerme, à l'intervention et au pieux courage duquel on avait vu céder jusqu'alors tous les artifices du démon.

Lorsque ce moine fut enfin rendu à Naples, prêt à combattre les sortiléges sataniques du caveau de Trabacchio, il s'y rendit muni d'un crucifix et d'eau bénite, et accompagné de plusieurs ecclésiastiques et gens de justice, qui se tinrent toutefois à distance respectueuse de la fatale porte. Le vieux dominicain s'avança vers elle en priant ; mais le tumulte et le tapage retentirent encore plus violemment, et les voix horribles des malins esprits résonnaient de rires éclatants et outrageux. Le saint homme ne se laissa pourtant pas intimider ; il pria avec plus de ferveur en tenant le crucifix élevé d'une main, et de l'autre aspergeant la porte d'eau bénite. « Qu'on me donne un levier ! » s'écria-t-il à haute voix ; un ouvrier maçon le lui tendit en tremblant ; mais à peine le moine l'eut-il approché du bas de la porte qu'elle s'ouvrit d'elle-même avec un bruit et une commotion extraordinaires. Des flammes bleues couvraient partout les parois du caveau, d'où sortaient des bouffées d'une chaleur étouffante et narcotique. Le dominicain essaya néanmoins de pénétrer dans l'intérieur ; mais

tout-à-coup le plancher du caveau s'écroula si bruyamment que la maison en trembla jusqu'aux fondements, et des torrents de flammes sortant du gouffre en pétillant gagnèrent et enveloppèrent tout le voisinage. Le dominicain fut obligé de fuir au plus vite, avec tous les assistants, pour ne pas être brûlé ou enseveli sous les décombres.

A peine furent-ils dans la rue, qu'on vit toute la maison du docteur Trabacchio en proie à l'incendie. Le peuple accourut en foule à ce spectacle, et chacun se réjouissait et s'extasiait à voir brûler la demeure de l'infâme sorcier, sans avoir la pensée d'y porter remède. Déjà la toîture était écroulée; on voyait jaillir de toutes parts les flammes de la charpente embrasée, et les fortes solives de l'étage supérieur seules résistaient encore à la violence du feu, quand le peuple jeta des cris de stupéfaction en apercevant le fils du docteur Trabacchio, alors âgé de douze ans, avec une petite cassette sous le bras, marcher le long d'une de ces poutres enflammées. Cette apparition ne dura qu'un moment; les flammes qui s'élevaient de plus en plus l'eurent bientôt dérobée aux regards.

Le docteur Trabacchio parut ressentir une joie extrême lorsqu'il apprit cet événement, et il marcha au supplice avec une impudente hardiesse. Lorsqu'on le liait au poteau, il partit d'un éclat de rire, et dit au bourreau, qui prenait un farouche plaisir à le garotter solidement : « Camarade! prends garde que ces cordes ne servent à te brûler toi-même. » Au moine, qui, pour la dernière fois, voulait encore

s'approcher de lui, il cria d'une voix terrible : « Arrière ! — loin de moi ! crois-tu donc que je serai assez sot de subir une mort douloureuse pour votre bon plaisir ? — mon heure n'est pas encore venue. » — Le bois du bûcher commença alors à pétiller ; mais à peine la flamme eut-elle atteint le niveau du condammé, qu'elle s'abattit tout d'un coup comme celle d'un feu de paille, et qu'on entendit partir d'un monticule voisin un éclat de rire sardonique et prolongé. Tout le monde regarda de ce côté, et la foule fut frappée de stupeur en voyant le docteur Trabacchio, en personne, avec son habillement noir, son manteau galonné d'or, la rapière au côté, son chapeau espagnol retroussé, à plume rouge, sur l'oreille, et sa cassette sous le bras, tel enfin absolument qu'il avait l'habitude de parcourir les rues de Naples. Des cavaliers, des sbires, et cent autres personnes du peuple se précipitèrent vers l'éminence qu'il occupait ; mais Trabacchio avait disparu. — La vieille exhala son âme au milieu d'horribles tourments, et des plus affreuses imprécations contre le maître infâme de qui elle avait partagé les crimes sans nombre.

Or, Ignace Denner n'était autre que le propre fils du docteur, qui avait échappé à l'incendie, grâce aux secrets de magie qu'il tenait de son père, avec une petite caisse pleine des produits les plus précieux de son art cabalistique et infernal. Son père l'instruisait, depuis sa plus tendre jeuesse, dans les sciences occultes, et déjà son âme était voué et promise au diable, avant même qu'il eût atteint l'âge

de discernement. Lorsqu'on jeta en prison le docteur Trabacchio, l'enfant resta enfermé dans ce caveau mystérieux, au milieu des esprits infernaux que son père y avait confinés par un charme de sorcellerie. Mais quand enfin ce charme dut céder aux exorcismes tout puissants du dominicain, alors l'enfant eut recours à des moyens mécaniques et secrets, qui mirent soudain tout en feu et propagèrent, en peu de minutes, les ravages de l'incendie. Pendant ce temps-là, l'enfant lui-même s'évada sain et sauf, et se réfugia dans un bois que son père lui avait indiqué. Le docteur Trabacchio ne s'y fit pas long-temps attendre, et ils prirent tous deux promptement la fuite, jusqu'à ce qu'ils arrivassent, à peu près à trois journées de marche de Naples, dans les ruines d'un ancien monument romain, où était cachée l'entrée d'une profonde et spacieuse caverne.

Là, le docteur Trabacchio fut accueilli, avec des transports de joie, par une bande de brigands, avec lesquels il était depuis long-temps en relation, leur ayant rendu souvent les services les plus essentiels par sa science mystérieuse. Ceux-ci voulaient en récompense lui décerner le titre solennel de *Roi* des brigands, avec un pouvoir absolu et illimité sur toutes les bandes répandues en Italie et dans l'Allemagne méridionale. Mais le docteur Trabacchio déclara ne pouvoir accepter cette dignité, à cause de la constellation particulière dont dépendait sa destinée, et qui lui imposait dorénavant la condition d'une vie errante et sans aucun lien obli-

gatoire et déterminé. Il promit toutefois de continuer aux brigands, comme par le passé, l'assistance de son art et de sa science, et de paraître parmi eux de temps à autre. Alors ceux-ci résolurent d'élire pour Roi des brigands le jeune Trabacchio, ce qui fit un grand plaisir au docteur; de sorte que l'enfant resta, depuis ce jour, parmi les brigands, et quand il eut atteint l'âge de quinze ans, il commandait déjà leurs expéditions et agissait en tout comme leur chef suprême.

Toute sa vie fut, depuis lors, un tissu d'horribles forfaits et de sortiléges diaboliques, auxquels son père, qui visitait souvent la bande, et qui restait parfois des semaines entières seul avec son fils dans la caverne, l'initiait toujours davantage. Cependant les mesures énergiques du roi de Naples pour la répression du brigandage qui devenait de jour en jour plus menaçant et plus audacieux, mais plus encore les dissensions intestines survenues entre les brigands, abolirent de fait cette dangereuse association des bandes sous un seul chef; et le *Roi* Trabacchio lui-même, s'était rendu si odieux par l'excès de son orgueil et de sa cruauté, qu'il ne vit même plus dans les secrets de la cabale paternelle une sauve-garde assez sûre contre la haine vindicative et les poignards de ses subordonnés. Il s'enfuit en Suisse, prit le nom d'Ignace Denner, et, sous les dehors d'un marchand ambulant, parcourut les foires et les marchés, jusqu'à ce que des débris épars de l'ancienne grande bande, il s'en formât une plus petite, qui choisit de nouveau pour son chef l'ex-grand-maître du métier.

Celui-ci assura aux juges de Fulda que son père vivait encore, qu'il l'avait visité dans sa prison, et lui avait promis de le sauver de l'échafaud. Mais, comme il voyait bien, disait-il, par l'exemple éclatant du secours de la providence à l'égard d'Andrès, que la puissance maligne octroyée à son père devait avoir éprouvé une atteinte fâcheuse, il était décidé à abjurer, en pécheur repentant, tous ses rapports avec Satan, et à supporter avec résignation le châtiment d'une mort méritée.

Andrès, qui apprit tous ces détails de la bouche du comte de Vach, ne douta pas un instant que les brigands qui avaient une fois attaqué son maître aux environs de Naples n'appartinssent à la bande de Trabacchio. Il resta persuadé aussi que c'était le vieux docteur Trabacchio lui-même, qui lui était apparu dans la prison, pour le pousser, comme Satan lui-même, à une fatale démarche. Il mesura seulement alors toute la gravité des dangers qu'il avait courus depuis le jour où Trabacchio était entré dans sa maison. Pourtant, il ne pouvait encore se rendre compte bien clairement de la haine que le scélérat lui avait vouée ainsi qu'à sa femme, ni de l'avantage si important que pouvait lui procurer son séjour dans la maison de chasse.

Après tant d'orages terribles, Andrès se trouvait enfin dans une position tranquille et heureuse; mais ces orages s'étaient déchaînés contre lui avec trop de violence, pour qu'il n'en ressentît pas toute sa vie un ébranlement fatal. Outre sa santé, autrefois si

florissante, ruinée par le chagrin, par sa longue captivé, et par les atroces douleurs de la torture, au point qu'il ne marchait plus qu'en chancelant, et pouvait à peine encore aller à la chasse, Andrés voyait aussi Giorgina, dont la nature méridionale était dévorée de consomption, se flétrir et dépérir de jour en jour. Tous les secours devinrent impuissants, et elle mourut peu de mois après la délivrance de son mari. Andrés fut au comble du désespoir, et ce ne fut que l'amour de son fils, merveilleusement beau et intelligent, et le vivant portrait de la mère, qui lui apporta quelque consolation. Pour lui, il se rattacha à la vie, et s'efforça de rétablir ses forces délabrées; et enfin, après deux ans environ de convalescence, il fut en état d'entreprendre, comme autrefois, mainte joyeuse chasse dans la forêt. — Le procès de Trabacchio était définitivement terminé, et il avait été, comme son père jadis à Naples, condamné au supplice du feu.

Un jour, Andrés revenait avec son fils de la forêt à la tombée de la nuit; il n'était pas éloigné du château, lorsqu'il entendit un gémissement plaintif, qui semblait partir du fond d'un fossé, dans un champ voisin. Il s'approcha et aperçut, étendu dans le fossé, un homme couvert de haillons sales et misérables, qui semblait prés de rendre l'âme et en proie à une souffrance aiguë. Andrés posa à terre son fusil et sa gibecière, et retira avec peine le malheureux du fossé; mais, lorsqu'il l'eut envisagé de près, il reconnut en frissonnant Trabacchio lui-même. Il le lâcha soudain et recula saisi d'horreur; mais Tra-

bacchio lui dit avec un sourd gémissement : « Andrès ! Andrès ! est-ce toi ? pour l'amour de Dieu, à qui j'ai recommandé mon âme, aie pitié de moi ! En me secourant, tu sauves une âme de la damnation éternelle ; car je sens que la mort approche et ma pénitence n'est pas encore accomplie. — Maudit hypocrite ! s'écria Andrès, meurtrier de mon enfant, de ma femme, quel démon t'a amené encore ici, pour que tu me persécutes de nouveau ? Je n'ai rien à faire pour toi. Meurs, scélérat ! et que ton corps pourrisse comme une charogne..... » Andrès allait le rejeter dans le fossé ; mais Trabacchio, dans l'excès de sa désolation, s'écria : « Andrès, ne sauveras-tu pas le père de ta femme, de ta Giorgina, qui intercède pour moi au pied du trône de l'Éternel ? » Andrès frémit, le nom de Giorgina le remplit d'une triste émotion. Il se sentit pénétré de pitié pour l'indigne auteur de sa ruine, l'assassin infâme ; il souleva Trabacchio, le chargea avec peine sur ses épaules, et le porta dans sa demeure, où il le restaura de son mieux, après l'avoir fait revenir de l'évanouissement où il était tombé.

Trabacchio, durant la nuit qui précédait le jour fixé pour son exécution, fut saisi d'une horrible angoisse à la pensée de mourir de la sorte ; car il était persuadé que rien ne pouvait plus le soustraire au martyre du bûcher ; alors, plein d'un désespoir insensé, il saisit les barreaux de fer de la fenêtre de son cachot, et les secoua avec une telle frénésie qu'ils se brisèrent sous ses mains. Une lueur d'espérance vint relever

son courage. On l'avait enfermé dans une tourelle élevée sur le fossé d'enceinte de la ville; il mesura de l'œil cette profondeur, et se détermina sur-le-champ à s'y précipiter, pour se sauver ainsi, ou mourir. Il n'eut pas beaucoup de peine à se débarrasser de ses chaînes, et s'élança en bas. Il perdit connaissance dans le périlleux trajet, et le soleil luisait déjà quand il revint à lui. Il vit alors qu'il était tombé sur de hautes herbes parmi des broussailles, mais incapable de se mouvoir tant il avait les membres meurtris et disloqués. De grosses mouches et d'autres insectes couvraient la moitié de son corps nu, et suçaient le sang de ses blessures sans qu'il fût en état de s'en défendre. Il passa ainsi plusieurs heures dans la situation la plus pénible. Enfin, il réussit à se traîner plus loin, et arriva par bonheur à un endroit où s'était formée une petite mare d'eau de pluie, dont il but avec avidité. Un peu ranimé, il parvint alors à gravir la berge, et à gagner la lisière du bois qui s'étendait entre Fulda et le château de Vach. C'est ainsi qu'il était arrivé jusqu'à l'endroit où Andrès le trouva luttant contre la mort. L'excès de ses derniers efforts l'avait exténué tout-à-fait, et, quelques minutes plus tard, Andrès l'aurait certainement trouvé mort. Ce fut sans réfléchir aux conséquences que devait provoquer l'évasion de Trabacchio, qu'Andrès le transporta chez lui. Il le mit dans une chambre écartée, et lui donna les soins nécessaires, mais en usant de tant de circonspection, que personne ne pût soupçonner la présence d'un étranger; car l'enfant même, habitué à

obéir aveuglement à son père, garda strictement le secret.

Cependant Andrès voulut savoir de Trabacchio s'il était en effet le père de Giorgina. Trabacchio lui répondit qu'il l'était assurément. « Dans les environs de Naples, dit-il, j'avais enlevé une jeune fille charmante, qui m'en rendit père. Tu dois savoir à présent, Andrès, qu'un des secrets les plus merveilleux de mon père consistait dans la préparation d'un élixir précieux, dont le principal ingrédient est le sang du cœur d'enfants âgés de neuf semaines, de neuf mois, ou de neuf ans, et qui doivent être confiés volontairement au préparateur par leurs parents. Plus les enfants touchent de près à l'opérateur, plus efficace est le spécifique qui a la vertu de rajeunir à perpétuité, et même d'opérer la confection de l'or artificiel. Voilà pourquoi mon père tuait tous ses enfants. Et moi, j'étais bien-aise de pouvoir sacrifier de cette manière infâme, à de semblables spéculations, la petite fille que ma femme m'avait donnée. Je ne puis pas encore comprendre de quelle manière celle-ci eut le soupçon de ma mauvaise intention, mais avant que Giorgina n'eût atteint neuf semaines, elle avait disparu avec elle, et ce ne fut que plusieurs années après que je sus qu'elle était morte à Naples, et que sa fille était élevée chez un aubergiste avare et grondeur. J'appris aussi ton mariage avec elle et le lieu de ton séjour. Maintenant tu peux t'expliquer, Andrès, mon dévouement à ta femme, et la cause de tant d'infâmes et diaboliques menées contre tes enfants. — Mais c'est à toi, An-

drès, à toi seul et à ta miraculeuse délivrance par la toute-puissance céleste, que je rends grâce de mon sincère repentir, de ma contrition profonde. Du reste, la cassette pleine de joyaux que j'ai donnée à ta femme est celle que je sauvai de l'incendie de la maison de mon père; et tu peux sans remords la garder pour ton fils.

« La cassette? interrompit Andrès, Giorgina ne vous l'a-t-elle pas rendue, ce jour d'affreuse mémoire, où vous commîtes ce meurtre abominable? — Oui, sans doute, répliqua Trabacchio, mais à l'insu de Giorgina je la remis en votre possession. Cherche avec soin dans le grand bahut noir qui était dans votre vestibule, tu y trouveras la cassette cachée. » Andrès fit la recherche dans le bahut, et retrouva effectivement la cassette absolument dans le même état où il l'avait reçue à garder la première fois de Trabacchio. — Cependant Andrès éprouvait intérieurement un vague déplaisir, et ne pouvait se défendre de penser qu'il lui eût mieux valu trouver Trabacchio mort dans le fossé. Il est vrai que le repentir et la conversion de Trabacchio semblaient sincères; confiné dans sa retraite, il passait tout son temps à lire des livres de dévotion, et sa seule distraction était de s'entretenir avec le petit George, qu'il paraissait affectionner par-dessus tout. Andrès résolut cependant d'être sur ses gardes, et profita de la première occasion pour dévoiler le secret au comte de Vach, qui fut surpris à l'excès des singuliers incidents qu'amène le hasard.

Plusieurs mois se passèrent ainsi, l'automne tou-

chait à sa fin, et Andrés allait plus souvent que jamais à la chasse. Le petit restait ordinairement auprès de son grand-père et d'un vieux garde-chasse qui était initié au secret. Un soir, Andrés était de retour de la chasse, lorsque le vieux garde entra, et lui dit avec sa brève franchise : « Maître, vous avez un mauvais compagnon dans la maison. L'esprit malin, Dieu nous garde ! vient le visiter par la fenêtre, et disparaît en fumée et en vapeur. » Andrès, à ces mots, se sentit comme frappé de la foudre. Il n'eut pas de peine à deviner ce qui se passait, quand le vieux chasseur ajouta que, depuis plusieurs jours, à l'entrée de la nuit, il avait entendu, dans la chambre de Trabacchio, des voix étranges qui semblaient disputer ensemble, et que ce soir-là même, pour la seconde fois, il avait cru voir, en ouvrant à l'improviste la porte de Trabacchio, une figure, affublée d'un manteau rouge chamarrée d'or, s'envoler brusquement par la fenêtre.

Andrès, plein de colère, monta chez Trabacchio, et se plaignit amèrement sur tout ce qu'il venait d'apprendre, en lui disant qu'il pouvait s'attendre à être enfermé dans la prison du château, à moins qu'il ne renonçât absolument à toutes ses manœuvres. Trabacchio, sans se déconcerter, répliqua d'une voix dolente : « Ah ! bon Andrès, il n'est que trop vrai que mon père, pour qui l'heure du repentir n'est pas encore venue, me tourmente et m'obsède d'une manière inouie. Il veut que je redevienne son associé, et que je renonce indignement au salut de mon âme ; mais j'ai résisté avec fermeté, et je ne

pense pas qu'il persiste à me troubler davantage, car il a dû voir qu'il n'a plus aucun empire sur mon esprit. Sois donc tranquille, cher et bon Andrès, et laisse-moi finir mes jours chez toi comme un pieux chrétien réconcilié avec la justice divine! »

En effet, l'apparition diabolique semblait avoir été conjurée. Pourtant dans les yeux de Trabacchio étincelait parfois une ardeur secrète, il lui arrivait souvent de sourire de cet air singulier et sardonique qui le distinguait autrefois. Durant la prière du soir, qu'Andrès avait pris l'habitude de faire avec lui, son corps tremblait par moment d'une manière convulsive; et puis un courant d'air subit parcourait la chambre avec un sifflement étrange, et tournait rapidement les feuillets des livres de prière, ou bien arrachait à Andrès son chapelet des mains. « Impie Trabacchio! infâme démon! c'est toi qui fais ici ton train de réprouvé! Que veux-tu de moi? — Sors d'ici, car tu n'as nulle puissance sur mon âme! — Fuis! Satan! » — Ainsi s'écriait Andrès d'une voix irritée. Mais un éclat de rire moqueur retentit tout-à-coup dans la chambre, et il sembla qu'un battement d'ailes résonnait en dehors contre la croisée. Ce n'était pourtant, à en croire Trabacchio, que le bruit de la pluie tombant sur les vitres, et le sifflement du vent d'automne qui avait traversé la chambre, quand le tapage diabolique recommença de plus belle, au point que le petit George se mit à pleurer de peur.

« Non! s'écria Andrès, votre père maudit ne pourrait causer ici un pareil vacarme, si vous aviez re-

Contes d'Hr

noncé à toute communauté avec lui. Il faut que vous sortiez de chez moi. Votre demeure vous est préparée depuis long-temps. Vous irez coucher dans la prison du château, et là, vous ferez votre métier de sorcier à votre aise. » Alors Trabacchio pleura beaucoup, il supplia Andrès, au nom de tous les saints, de le garder chez lui ; et le petit George, sans comprendre ce que tout cela signifiait, joignait ses prières aux siennes. « Eh bien, demeurez encore un jour ici, dit Andrès, nous verrons demain, à mon retour de la chasse, comment se passera l'heure de la prière. »

Le lendemain il fit une superbe journée d'automne, et Andrès se promit un riche butin. Il ne revint de l'affût qu'à la nuit close ; mais il se sentait ému d'un trouble profond et indéfinissable. La fatalité de sa destinée, le souvenir de Giorgina, l'image de son enfant assassiné frappèrent si vivement son esprit, que sa marche, ralentie par la méditation, le laissa beaucoup en arrière des autres chasseurs, et il finit par se trouver absolument seul, à demi-égaré dans un sentier de traverse de la forêt. Il songeait à regagner la route principale, quand une lumière éblouissante, qui flamboyait à travers l'épaisseur du taillis, vint frapper ses yeux. Il fut aussitôt saisi du vague et étrange pressentiment de quelque nouvelle atrocité. Il se fit jour à travers le fourré, il fut bientôt tout près du foyer. Là, il reconnut la personne du vieux Trabacchio avec son manteau brodé d'or, la rapière au côté, le chapeau retroussé avec une plume rouge sur la tête, et sa cassette aux médica-

ments sous le bras. Il contemplait avec des yeux étincelants le jeu des flammes qui serpentaient, sous une retorte en fer, comme des vipères rouges et bleues. Tout auprès, le fils d'Andrès, George, était étendu tout nu sur une espèce de gril, et le fils enragé du docteur satanique tenait déjà élevé le large couteau prêt à consommer le meurtre. — Andrès jeta malgré lui un cri d'horreur; mais, au moment où l'assassin détournait la tête, la balle, chassée du fusil d'Andrès, l'abattit le crâne fracassé, et le cadavre tomba sur le feu, qui s'éteignit à l'instant. La figure du docteur avait disparu comme par enchantement.

Andrès accourut, délia le pauvre George et l'emporta en courant à la maison. L'enfant était sain et sauf; l'angoisse de la peur lui avait ravi seulement l'usage de ses sens. — Néanmoins Andrès se sentit poussé à retourner dans le bois, pour s'assurer de la mort de Trabacchio et enterrer tout de suite le cadavre. Il réveilla donc le vieux garde qui dormait d'un sommeil lourd et profond, probablement l'effet de la perfidie de Trabacchio, et ils partirent tous deux avec une lanterne, une pioche et une bêche. Trabacchio gisait là tout sanglant; mais, lorsqu'Andrès s'approcha, il se souleva à demi avec effort, fixa sur lui un regard horrible, et lui dit dans un râle sourd : « Meurtrier ! meurtrier du père de ta femme ! les démons me vengeront de toi... — Descends aux enfers, scélérat, impie ! s'écria Andrès en surmontant l'impression de terreur qui l'agitait, descends aux enfers, toi qui as mérité mille fois cette mort

que je t'ai donnée pour t'empêcher de commettre un meurtre infâme sur mon fils, sur l'enfant de ta fille ! — Tu n'as feint le repentir et la piété que pour te souiller d'une plus odieuse trahison ; mais va ! Satan réserve plus d'un tourment à ton âme, que tu lui as vendue ! » Trabacchio tomba agonisant ; il fit encore un geste de menace, et rendit le dernier soupir.

Les deux hommes creusèrent alors une fosse où ils jetèrent le corps de Trabacchio. « Que son sang ne retombe pas sur moi, dit Andrès, mais pouvais-je faire autrement ? j'étais destiné, sans doute, en sauvant mon George, à punir cent crimes abominables. Cependant je prierai pour son âme, et je placerai une petite croix sur sa tombe. » Mais, quand Andrès voulut mettre le lendemain son projet à exécution, il trouva la terre fouillée, et le cadavre avait disparu. On ignora toujours si cela avait été le fait de bêtes sauvages ou d'une autre intervention. — Andrès alla avec son fils et le vieux garde chez le comte de Vach, et lui fit un fidèle récit de l'événement. Le comte de Vach approuva Andrès d'avoir tué, pour sauver son fils, un brigand et un assassin ; et il fit écrire tous les détails de cette histoire, pour être conservés dans les archives du château.

Cet épouvantable dénouement avait causé à Andrès une commotion profonde, et il n'était pas surprenant qu'il passât les nuits dans l'insomnie et dans une agitation extrême. Mais, lorsqu'il s'assoupissait par moments sans veiller ni dormir, il entendait un craquement singulier résonner dans la chambre, et

il croyait voir passer, puis disparaître, une lueur rougeâtre. Ayant concentré son attention pour écouter et mieux voir, il distingua enfin ces paroles murmurées sourdement : « Elle est à toi à présent, — tu as le trésor, — tu as le trésor, — tu peux commander à l'esprit; — elle t'appartient! » Andrès éprouva en même temps comme une révélation mystérieuse d'une puissance et d'un bonheur particuliers ; mais lorsque l'aurore vint dissiper les ténèbres, il redevint maître de lui, et, selon son ancienne habitude, il pria, avec ferveur et conviction, le Seigneur d'éclairer son âme. Après avoir prié, Andrès se dit : « Je sais ce qu'il me reste à faire, dans l'intérêt de mon salut, pour chasser le tentateur et bannir l'esprit de péché de ma maison ! » Alors, il chercha la cassette de Trabacchio, et alla la jeter sans l'ouvrir dans un ravin profond. Depuis, Andrès jouit d'une vieillesse tranquille et sereine, qu'aucune puissance maligne ne put troubler.

LE VIEUX COMÉDIEN.

Il était question de théâtre, Lothaire nous raconta l'anecdote suivante [1] *:*

Je me souviens, dit-il, d'un homme fort singulier que je rencontrai dans une ville d'Allemagne, au milieu d'une troupe de comédiens, et qui m'offrit le vivant portrait de l'excellent pédant de Gœthe dans *Wilhem Meister*.

Malgré la monotonie insupportable de son débit dans les méchants bouts de rôles qu'il remplissait, on s'accordait à dire qu'il avait été dans son jeune temps acteur de mérite, et qu'il représentait à merveille, par exemple, ces aubergistes rusés et fripons qui figuraient alors dans presque toutes les comédies, et dont l'hôte du *Monde renversé* de Tieck déplore déjà la disparition complète de la scène, en félicitant les Conseillers de l'extension exclusive de leur prérogative dramatique.

Notre homme paraissait avoir définitivement réglé

ses comptes vis-à-vis du sort, qui évidemment s'était acharné à le maltraiter ; il semblait ne plus attacher aucun prix aux choses d'ici-bas, et moins encore à sa propre personne. Rien n'était plus capable de l'émouvoir à travers l'épaisse atmosphère d'abjection dont sa conscience s'était cuirassée et où il se complaisait.

Cependant de ses yeux creux et étincelants jaillissait une lueur spirituelle, et le reflet d'une âme noble ; et souvent sur son visage se peignait l'expression subite d'une ironie amère. Dans ces instants, il était difficile d'attribuer à autre chose qu'à une dérision perfide les manières, empreintes d'une soumission outrée, qu'il avait adoptées envers tout le monde, mais particulièrement envers son directeur, homme plein d'amour-propre et de fatuité.

Chaque dimanche, il avait l'habitude de venir s'asseoir à la table d'hôte de la première auberge de la ville, choisissant toujours la place la plus humble ; il était vêtu ce jour-là d'un habit propre et bien brossé, mais dont la couleur équivoque et la coupe encore plus étrange signalaient l'acteur d'une époque bien reculée. Il mangeait alors d'un bon appétit, quoiqu'il fût très-sobre, surtout sous le rapport du vin, et qu'il ne vidât presque jamais à moitié seulement la bouteille placée devant lui. S'abstenant de prononcer une seule parole, il s'inclinait humblement, chaque fois qu'il buvait, vers l'aubergiste, qui l'admettait ainsi gratis le dimanche à sa table, à cause des leçons d'écriture et de calcul qu'il donnait à ses enfants.

Il arriva qu'un dimanche je trouvai toutes les places de la table d'hôte occupées, hors une seule qui restait vacante auprès du vieux comédien. Je m'y assis avec empressement, dans l'espoir de réussir à mettre en relief les facultés d'esprit supérieures dont je le supposais doué. Il était très-difficile, pour ne pas dire impossible, d'entamer cet homme qui s'échappait soudain quand on croyait le tenir, et se retranchait dans des protestations de déférence exagérées. A la fin, et quand je l'eus forcé, avec beaucoup de peine, à accepter quelques verres d'un vin généreux, il me parut s'animer un peu, et il parla avec une émotion visible du bon vieux temps du théâtre, temps, hélas! disparu sans aucune chance de retour.

On quitta la table, et quelques amis m'abordèrent: le bonhomme voulait se retirer. Je le retins avec obstination, malgré ses humbles doléances sur ce qu'un pauvre acteur décrépit, tel que lui, n'était pas une société pour des gentilshommes aussi honorables, que les convenances lui faisaient un devoir de se retirer, que sa place n'était pas en semblable compagnie, qu'il ne pouvait guère y être toléré que pour la courte durée du repas, etc., etc. Enfin, ce fut, non pas au pouvoir de mon éloquence, mais plutôt à la séduction irrésistible de l'offre d'une tasse de café et d'une pipe de tabac superfin dont j'étais muni, que je dois attribuer sa condescendance à mes sollicitations.

Il nous parla avec autant d'esprit que de vivacité du vieux temps du théâtre. Il avait vu Eckhof, et joué avec Schröder. Bref, nous acquîmes la con-

viction que cette morosité glaciale, chez lui, n'avait d'autre cause que la disparition d'une époque qui lui avait fermé le monde, où il vivait, se mouvait et respirait librement, et hors duquel il ne pouvait plus trouver ni sympathie, ni point d'appui. Et combien il nous surprit, quand à la fin, devenu joyeux et plein d'abandon, il prononça, avec une expression énergique et pénétrante, les paroles du spectre dans *Hamlet*, d'après Schröder (car il n'avait nullement connaissance de la traduction moderne de Schlegel)! Mais il provoqua tout-à-fait des transports d'admiration en nous récitant plusieurs passages du rôle de Oldenholm, car il ne voulait pas non plus admettre le nom de Polonius. Tout cela pourtant est peu de chose auprès d'une scène, à mon avis sans pareille, et qui ne s'effacera jamais de ma mémoire. Ce que je viens de raconter, un peu longuement peut-être, n'en est que le prélude.

Mon homme était obligé d'accepter une foule de rôles secondaires, et de remplir, dans les ridicules pièces à tiroir, le misérable emploi du compère destiné à servir de plastron à l'acteur aux travestissements. C'est ainsi qu'il devait jouer, quelques jours après notre entrevue, un rôle de directeur de théâtre dans *Les Rôles à l'essai*, que son véritable directeur lui-même, qui s'imaginait y devoir faire sensation, s'était arrangés à sa manière. Le jour venu, soit que notre entretien et la soirée dont j'ai rendu compte eussent réveillé son ancienne verve et son ardeur éteinte, soit que dans la matinée peut-être, comme on voulut le prétendre après, le vin eût retrempé

les facultés de son âme, il parut, dès son entrée en scène, un tout autre homme qu'on ne le connaissait. Ses yeux étincelaient, et la voix creuse et cassée du vieillard hypocondre, décrépit, avait fait place à une basse accentuée et retentissante, pareille à l'organe de certains individus d'un âge mûr, et qui distingue, par exemple, ces oncles riches qui au théâtre exercent la justice poétique en dispensant à la vertu des récompenses et un châtiment à la folie. Le début de la pièce toutefois ne laissa soupçonner rien d'extraordinaire. Mais quelle fut l'extrême surprise du public quand, après une ou deux scènes de travestissement du directeur-acteur, notre homme inconcevable s'adressa tout-à-coup au parterre lui-même, avec un sourire sardonique, et lui tint à-peu-près ce langage.

« Est-ce que les très-honorables spectateurs n'auraient pas, comme moi, reconnu du premier coup-d'œil M. le directeur ?.... (Il prononça le nom du directeur.) Est-il possible de vouloir baser la force de l'illusion sur la coupe d'un habit, tantôt large, tantôt étroit, ou sur l'aspect d'une perruque plus ou moins fournie, et d'espérer par-là faire valoir un chétif talent, dépourvu d'ailleurs de toute capacité, et semblable à un pauvre enfant qui languit privé du sein nourricier ? Le jeune homme qui veut se faire passer à mes yeux, avec tant de maladresse, pour un artiste protée, pour un génie caméléonien, aurait au moins dû éviter de gesticuler incessamment d'une manière si exagérée, de se laisser retomber sur lui-même, à la fin de chaque période,

comme une lame de couteau qui rentre dans le manche, et ne pas naziller de la sorte en prononçant le plus petit *r*. Peut-être alors que les très-honorables spectateurs n'eussent pas, ainsi que moi, reconnu notre petit directeur de prime-abord, comme cela est arrivé, et ce qui fait grande pitié. — Mais, puisque la pièce doit durer encore une demi-heure, je veux avoir l'air jusqu'à la fin de ne m'apercevoir de rien, quelque ennuyeuse et déplaisante que soit ma tâche... chut! »

Et à chaque nouvelle sortie du directeur, le vieux comédien contrefaisant son jeu avec ironie et de la façon la plus comique, on peut s'imaginer quels rires bruyants s'élevaient de tous les coins de la salle. — Notez bien, ce qui redoublait encore l'hilarité générale, que le directeur, occupé sans relâche de ses travestissements successifs, ne se douta pas un moment, jusqu'à la fin de la pièce, de la mystification dont il était l'objet. Peut-être bien le vieux railleur avait-il fait entrer dans son complot le tailleur du théâtre; mais très-positivement un désordre malencontreux s'était mis ce soir-là dans la garde-robe du pauvre directeur. Il en résultait de bien plus longs intervalles de temps entre ses apparitions, et le vieux, sur qui retombait la charge d'occuper la scène, avait le champ libre pour accumuler les sarcasmes les plus amers contre son supérieur, et pour le contrefaire, jusqu'aux plus petits détails, avec une vérité grotesque qui provoquait dans le public une gaîté délirante.

Ce qui n'était pas le moins récréatif, c'était d'en-

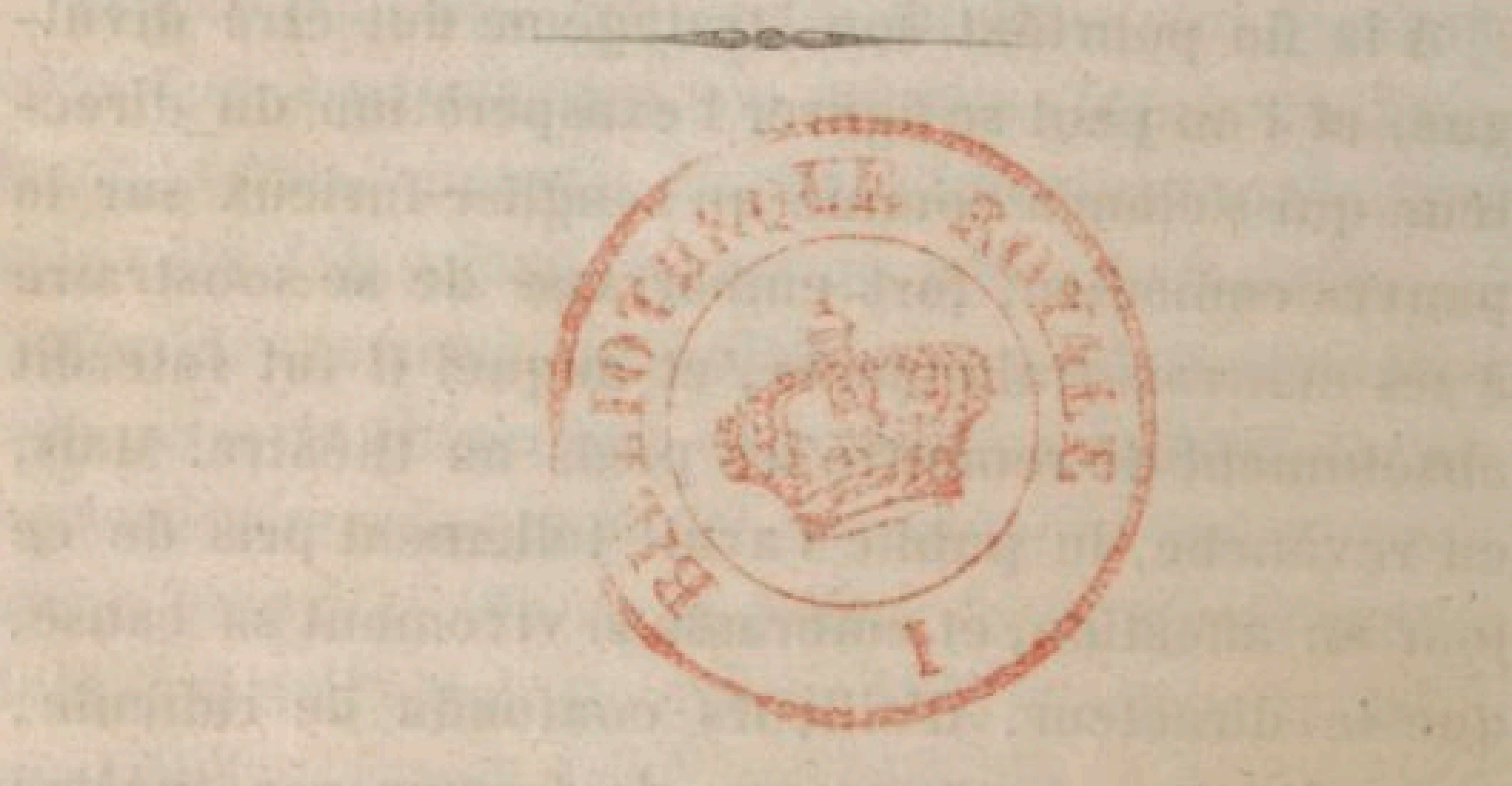
tendre notre homme annoncer à l'avance aux spectateurs sous quel masque le directeur allait reparaître, en parodiant sa voix empruntée, ses poses et ses gestes. Alors celui-ci était accueilli à son entrée en scène par des éclats de rire universels, qu'il ne manquait pas d'attribuer, avec une visible satisfaction, à la réussite et à l'effet de son déguisement, tandis que c'était une manière d'applaudir à la ressemblance frappante du portrait dont le vieux venait de tracer l'ébauche.

A la fin pourtant son stratagème dut être divulgué, et l'on peut se figurer l'exaspération du directeur qui s'élança comme un sanglier furieux sur le pauvre comédien, fort embarrassé de se soustraire à ses mauvais traitements, et auquel il fut interdit absolument de remettre les pieds au théâtre. Mais, en revanche, le public l'avait tellement pris de ce jour en affection, et embrassa si vivement sa cause, que le directeur, d'ailleurs confondu de ridicule, n'eut d'autre ressource que de fermer son théâtre et d'aller chercher fortune ailleurs.

Plusieurs bourgeois respectables, et à leur tête l'aubergiste dont j'ai parlé, se cotisèrent, et procurèrent au vieux comédien de quoi vivre convenablement, si bien qu'il put renoncer tout-à-fait à une profession qu'il tenait pour dégradée, et séjourner dans la ville même, tranquille et sans souci.

Mais l'âme d'un acteur est pleine de bizarreries et de contrastes inexplicables! A peine un an fut-il écoulé, que le vieillard disparut subitement, sans que personne pût savoir où il avait porté ses pas. —

Depuis, on prétendit l'avoir vu à la suite d'une misérable troupe de comédiens ambulants, et réduit à cette même condition infime et précaire, à laquelle il venait à peine d'échapper.



NOTE DU TRADUCTEUR.

[1] (Pag. 399.) Outre les contes principaux qui forment le fond de l'ouvrage des *Frères Sérapion*, Hoffmann, pour animer le dialogue qui leur sert de cadre, fait raconter à ses interlocuteurs de petites nouvelles ou anecdotes dont nous avons déjà donné un modèle dans *Barbara Rolloffin*. *Le vieux Comédien* est une des plus piquantes, et nous en avons recueilli deux autres à la suite dont les personnages paraissent avoir été connus de l'auteur. Hoffmann, du reste, met souvent à contribution dans ses écrits des traits de sa propre vie, ou des caractères d'individus qui lui ont été familiers, sauf le coloris éclatant et toujours un peu fantastique dont il revêt et enrichit ses emprunts au monde réel.

DEUX ORIGINAUX.

Vous savez, *dit Théodore*, que je séjournai quelque temps à G...., pour terminer mes études, auprès de mon vieux oncle. Il avait un ami qui, malgré la disproportion de son âge avec le mien, me prit en affection singulière, à cause, j'imagine, de l'extrême gaîté d'humeur qui me distinguait alors, au point de dégénérer parfois en folie. Cet homme était, du reste, un des plus extraordinaires que j'aie jamais rencontrés. Grondeur, chagrin, minutieux dans toutes les affaires de la vie, et fort enclin à l'avarice, il était pourtant sensible, autant qu'homme au monde, à toute espèce de drôleries et de jovialité. Pour me servir d'une expression française, personne n'était plus amusable ni moins amusant à la fois. En outre, et malgré la maturité de son âge, il était rempli de prétentions, qu'il manifestait surtout dans sa mise des plus recherchées, et toujours réglée d'après la dernière mode, ce qui le rendait passablement ridi-

cule ; mais il l'était encore bien davantage par son avidité insatiable de plaisir, par son ardeur inouie à poursuivre et à épuiser toute espèce de jouissance.

Il me revient à la mémoire deux traits caractéristiques de cette fatuité sénile et de ce besoin exagéré d'émotions, vraiment trop comiques pour que je ne vous en fasse pas part.

Imaginez-vous que mon homme ayant été invité, par une société dont plusieurs dames faisaient partie, à faire une promenade à pied pour visiter, dans les montagnes des environs, une chute d'eau remarquable, se para d'un habit de soie tout neuf, orné de superbes boutons d'acier poli, avec des bas de soie blancs, des souliers à boucles d'acier, et aux mains des bagues de prix. Or, il arriva qu'au beau milieu d'une sombre forêt de sapins, les promeneurs furent surpris par un violent orage. La pluie tombait par nappes, les ruisseaux débordés inondaient les chemins, et vous devez penser dans quel état mon pauvre ami fut réduit en peu d'instants. — Cependant, la nuit même le tonnerre tomba sur le clocher de l'église Saint-Dominique à G.... et l'incendia. Mon ami était transporté d'aise au magnifique spectacle de l'immense colonne de feu qui s'élevait jusqu'au ciel et projetait une lumière fantastisque sur tous les objets d'alentour. Mais il réfléchit bientôt que ce tableau, vu du haut d'une colline qui dominait la ville, devait produire un effet beaucoup plus pittoresque. Aussitôt, il s'habilla de pied en cap, avec son cérémonial accoutumé, se munit d'un cornet de macarons et d'un flacon de vin fin, prit à la main un

bouquet odorant, une chaise pliante et portative sous son bras, et se dirigea gaîment vers la hauteur en question. Là, il s'assit, et contempla tout à son aise avec ravissement les progrés de l'incendie, tantôt flairant le parfum de son bouquet, tantôt croquant un macaron ou buvant un petit verre de vin. — Ce personnage bizarre.....

Il me rappelle, *interrompit Vincent*, un drôle de corps que j'ai rencontré pendant mon voyage dans le sud de l'Allemagne. J'étais allé me promener aux environs de B..... dans un petit bois, où je rencontrai plusieurs paysans occupés à abattre un taillis fort touffu, et à scier les branches de quelques arbres d'un côté seulement. Je demandai machinalement à ces gens s'il s'agissait de percer une nouvelle route; mais ils me dirent en riant que je pouvais marcher droit devant moi, et que je trouverais à l'issue du bois, sur une hauteur, quelqu'un à qui je pourrais mieux m'informer.

En effet, je ne tardai pas à joindre un petit homme d'un certain âge, très-pâle, habillé d'une redingote et d'un bonnet de voyage, avec une ceinture fort serrée, et qui regardait fixement, par une longue-vue, vers l'endroit où j'avais vu travailler les paysans. Dès qu'il s'aperçut de mon approche, il ferma son instrument, et me dit avec vivacité : « Vous venez du bois, Monsieur, où en est la besogne je vous prie ? » Je lui dis ce que j'avais vu. « C'est très-bien, répondit-il, c'est très-bien ! Je suis ici depuis trois heures du matin (or, il pouvait être six heures du soir), et

je commençais à craindre que ces ânes, que je paie assez cher, ne me laissassent dans l'embarras ; mais à présent, j'espère que la perspective sera visible encore au moment favorable. » Il rouvrit sa longue-vue et regarda encore vers la forêt. Au bout de quelques minutes, un gros massif de branches étant tombé à la fois, on eut tout-à-coup devant soi, comme par enchantement, l'aspect des montagnes lointaines et des ruines d'un château fort, qui formaient, en effet, aux rayons du soleil couchant, un spectacle magique et enchanteur.

L'homme à la longue-vue n'exprima son ravissement que par des paroles entrecoupées ; mais après avoir joui du coup-d'œil pendant un bon quart d'heure il serra sa lunette d'approche, et s'enfuit à toutes jambes, comme s'il eût été poursuivi par une bête féroce, sans me saluer, et même sans faire aucune attention à ma présence.

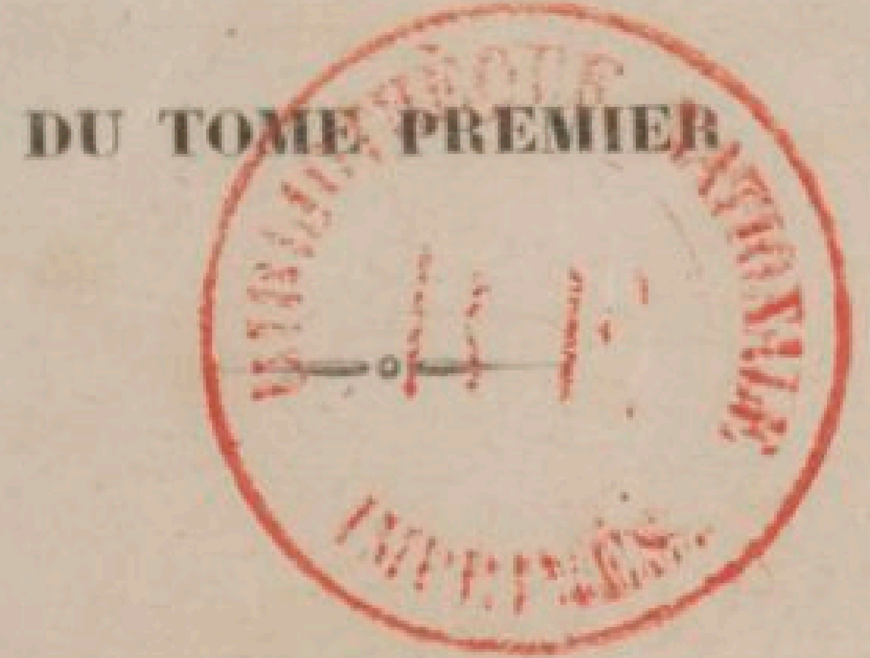
J'appris plus tard que cet homme n'était autre que le baron de R***, original des plus marquants, qui, de même que le fameux baron Grotthus, poursuivait, depuis plusieurs années sans interruption, un voyage entrepris pédestrement, allant partout avec rage, à la chasse, pour ainsi dire, des belles perspectives. Quand, pour se procurer la jouissance d'un point de vue, il jugeait nécessaire de faire abattre des arbres ou de trouer une partie de bois, il s'arrangeait avec le propriétaire et soldait des ouvriers sans regarder à la dépense. Il voulut même un jour, à toute force, faire brûler une métairie entière qui selon lui masquait la perspective, ou gâtait l'en-

semble du tableau; mais il échoua dans son dessein. Du reste, une fois son but atteint, il consacre une demi-heure au plus à contempler le point de vue, et reprend sa course incessante dans une autre direction, et sans jamais revenir au même endroit.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CONTES

DU TOME PREMIER



FIN DE LA TABLE.

1 1 10

